



P-2
394

B.P. de Soria



61116403

D-1 2066

D-1 2066



HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND.

EN CADIZ.

En el Almacen de Libreria extran-
gera y del Reyno de los *HEREDE-
ROS DE BERTRAND* se halla-
rá esta, y otras obras en todas artes
y ciencias.

THE
FIRST

THE
SECOND

THE
THIRD

HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND,

POUR MONSIEUR LE DAUPHIN,

Par FLÉCHIER, abbé de Saint-Severin, aumônier
ordinaire de madame la Dauphine.

NOUVELLE ÉDITION.

C. Galicia

A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires de S. A. I. et R.
MADAME, Mère de S. M. l'Empereur et Roi; rue de Tournon.

1811.

HISTORICAL

THEODORE

LE GRAND

THE HISTORY OF

THEODORE

1811

THE HISTORY OF THEODORE LE GRAND

1811



AVERTISSEMENT.

IL n'y a jamais eu d'éducation plus digne d'un prince que celle de Monseigneur le Dauphin. Le Roi l'a regardée comme un de ses premiers devoirs, et comme sa plus importante affaire. Les soins qu'il a pris lui-même de l'instruire dans les rencontres, et le choix qu'il a fait de personnes éclairées, et capables de seconder ses intentions, marquent assez le désir qu'il a eu de se former un fils qui fût un jour, comme lui, aussi estimable par sa sagesse que redoutable par sa puissance.

M. le duc de Montausier, que Sa Majesté a chargé de cet honorable, mais difficile emploi, s'en est acquitté

avec cette application , cette constance et cette exacte fidélité dont il a fait profession toute sa vie.

Après avoir imprimé dans l'esprit de Monseigneur le Dauphin toutes les grandes maximes d'honneur, de probité et de religion, il a voulu ajouter les exemples aux conseils et aux préceptes, et lui représenter comme des modèles, les rois qui, par leurs grandes qualités, et par leurs vertus héroïques, se sont rendus célèbres dans l'histoire. Il a engagé plusieurs personnes d'un mérite reconnu à recueillir les actions de ces grands hommes, dans des ouvrages particuliers où ce jeune Prince puisse voir, avec plaisir, une image des vertus qu'il doit imiter, et de celles qu'il aura pratiquées.

Pour moi qui n'aurois osé entreprendre de moi-même un travail qui

demande beaucoup de soin et de discernement , je m'en suis trouvé chargé presque sans y penser. J'ai cru pourtant , qu'encore que je ne pusse donner à cette Histoire les agrémens que les autres donneront aux leurs , elle ne laisseroit pas d'être utile. La vie de *Théodose* contient beaucoup de grands exemples qui ne sont pas au-dessus de la portée des autres princes. On peut profiter de ses vertus , qui sont toutes imitables , et l'on peut même s'instruire par ses défauts , parce qu'il a su les corriger quand on les lui a fait reconnoître , ou les réparer , quand il a fallu , par des vertus extraordinaires.

Je n'ai voulu que rendre compte ici de l'engagement et du motif que j'ai eu d'entreprendre cet ouvrage , afin qu'on ne me soupçonnât pas de

l'avoir entrepris témérement. Le lecteur jugera de tout le reste ; et j'aime mieux lui laisser la satisfaction d'excuser, par bonté, les fautes qu'il trouvera dans cette Histoire, que de prévenir son jugement par des justifications ennuyeuses de ce que j'y trouve moi-même de défectueux.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

- I. AVANT-PROPOS.
- II. *La naissance et l'éducation de Théodose.*
- III. *Changemens arrivés dans l'empire.*
- IV. *Election de Valentinien.*
- V. *Association de Valens à l'empire.*
- VI. *État de l'empire.*
- VII. *État de la religion.*
- VIII. *L'Angleterre est ravagée par les Barbares.*
- IX. *Théodose le père y est envoyé, y mène son fils, défait les ennemis.*
- X. *Théodose le fils se signale en cette guerre.*
- XI. *Théodose le père découvre une conjuration.*
- XII. *Révolte de Firme dans l'Afrique.*
- XIII. *Théodose le père est envoyé en Afrique avec son fils contre les rebelles.*
- XIV. *Il traite avec Firme.*
- XV. *Il défait les rebelles en deux batailles.*
- XVI. *Il fait un traité avec Firme.*
- XVII. *Il rétablit la ville de Césarée.*
- XVIII. *Il fait punir les déserteurs.*
- XIX. *Il se trouve engagé dans les montagnes.*
- XX. *Il se tire heureusement du danger où il étoit.*
- XXI. *Théodose le fils est envoyé à la Cour.*
- XXII. *Valentinien associe son fils Gratien à l'empire.*
- XXIII. *Expédition de Valentinien contre les*

- Allemands. Théodose le fils a ordre de le suivre.*
- XXIV. *Irruption des Quades, et le sujet.*
- XXV. *Théodose le fils est fait gouverneur de Mœsie.*
- XXVI. *Théodose le père poursuit Firme.*
- XXVII. *Il déclare la guerre aux Isastiens.*
- XXVIII. *Combat contre Igmazen, roi des Isastiens.*
- XXIX. *Igmazen demande la paix à Théodose.*
- XXX. *Prison de Firme, sa mort : fin des guerres d'Afrique.*
- XXXI. *Théodose fait la paix avec les Isastiens.*
- XXXII. *Expédition de l'empereur Valentinien contre les Quades.*
- XXXIII. *Ambassade des Quades. Mort de Valentinien.*
- XXXIV. *Divers raisonnemens sur la mort de Valentinien.*
- XXXV. *La part qu'eut Valentinien en l'élection de saint Ambroise.*
- XXXVI. *Valentinien le jeune est fait empereur.*
- XXXVII. *Cause de la disgrâce des Théodose.*
- XXXVIII. *Entreprises contre l'empereur Valens.*
- XXXIX. *Consultation magique.*
- XL. *Réponse du sort.*
- XLI. *Théodose est arrêté et condamné à mort.*
- XLII. *Persécution faite aux philosophes et autres personnes.*
- XLIII. *Valens fait mourir plusieurs personnes dont le nom commence par Théod.*
- XLIV. *Sujets de jalousie contre Théodose le père. Il est condamné à la mort.*
- XLV. *Exil de Théodose le fils.*

- XLVI. *Retraite de Théodose en Espagne.*
XLVII. *Origine, progrès, division et Religion des Goths.*
XLVIII. *Irruption des Huns.*
XLIX. *Goths chassés par les Huns.*
L. *Les Goths demandent retraite dans la Thrace.*
LI. *Les Goths sont reçus par Lupicien.*
LII. *Les Goths se révoltent, et vainquent Lupicien.*
LIII. *Siège d'Andrinople.*
LIV. *Valens persécute les catholiques. Thémistius l'adoucit.*
LV. *Guerre des Sarasins contre les Romains.*
LVI. *Les Perses déclarent la guerre.*
LVII. *Valens demande du secours à Gratien, et conclut la paix avec les Sarasins et les Perses.*
LVIII. *Nouvelle du combat et de la retraite de Trajan et de Ricomer.*
LIX. *Gratien marche au secours de son oncle.*
LX. *Célèbre victoire de Gratien sur les Allemands.*
LXI. *Généreuse réponse de Trajan.*
LXII. *Valens arrive à Constantinople. On murmure contre lui. Il part.*
LXIII. *Prudence de Fritigerne, roi des Goths.*
LXIV. *Valens est mal averti. Il délibère s'il donnera bataille.*
LXV. *Fritigerne amuse l'empereur.*
LXVI. *Valens marche à l'ennemi. Fritigerne fait de nouvelles propositions.*
LXVII. *Le combat s'engage. Déroute de l'aile droite des Romains.*
LXVIII. *L'aile gauche se défend vaillamment.*

- LXIX. *Entière défaite des Romains.*
LXX. *Valens se sauve. Il est blessé et brûlé tout vif dans une maison.*
LXXI. *Grande perte des Romains ; Gratien s'arrête dans Sirmium.*
LXXII. *Réflexions de Gratien.*
LXXIII. *Rétablissement des évêques exilés.*
LXXIV. *Gratien rappelle Théodose.*
LXXV. *Occupations de Théodose durant son exil.*
LXXVI. *Diverses entreprises des Goths.*
LXXVII. *Goths battus par les Sarasins devant Constantinople.*
LXXVIII. *Saint Ascole défend Thessalonique par ses prières.*
LXXIX. *Horrible massacre des Goths en Orient.*
LXXX. *Théodose arrive à Sirmium.*
LXXXI. *Théodose défait les Goths.*
LXXXII. *Songe de Théodose.*
LXXXIII. *Gratien est résolu de choisir un collègue.*
LXXXIV. *Théodose destiné empereur.*
LXXXV. *Ausone est fait consul.*
LXXXVI. *Victoire de Théodose reconnue.*
-

HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

A MONSIEUR LE DAUPHIN.

MONSIEUR,

J'ENTREPRENDS d'écrire la vie de l'empereur I. Théodose le Grand, que les auteurs payens ont élevé au-dessus des princes qui l'avoient précédé, et que les pères de l'église ont proposé pour exemple aux princes chrétiens qui devoient le suivre.

Cette histoire, Monsieur, renferme de grands événemens, et l'on en peut tirer des instructions très-importantes. Vous y verrez

d'un côté des barbares repoussés jusque dans leurs anciennes limites, des rebelles ramenés par la douceur, ou réduits à l'obéissance par la force; des tyrans punis de leur cruauté et de leur perfidie, et l'empire trois fois rétabli par la valeur de Théodose: de l'autre, l'hérésie abattue, l'idolâtrie ruinée, les abus du siècle réformés, et l'église, après avoir été opprimée durant plusieurs règnes, remise dans sa première liberté par les édits de ce sage et pieux Empereur.

Vous y remarquerez, Monseigneur, l'esprit et le caractère d'un prince qui tempère sa puissance par sa bonté; qui ne sépare jamais les intérêts de la religion de ceux de l'état; qui sait donner des lois aux hommes, et s'assujettir à celles de Dieu; qui triomphe de ses ennemis autant par sa foi et par ses prières, que par son courage et par ses armes; et qui allie en sa personne la valeur et la piété, la grandeur du siècle et la modération chrétienne.

Je ne doute pas, Monseigneur, que vous n'admiriez les différentes vertus qu'il pratiqua dans les différents états de sa vie. Il servit les Empereurs, dès qu'il fut en âge de porter les armes. A peine eut-il servi quelque temps dans les armées, qu'on le trouva capable de les commander. La réputation qu'il s'acquît dans les grands emplois, lui attira l'envie et la disgrâce de ceux mêmes qui devoient le protéger: mais il supporta la mauvaise fortune sans faiblesse,

comme il jouît de la bonne sans orgueil. Il parvint à l'empire en un temps où il falloit non-seulement le gouverner , mais encore le rétablir ; et ses premiers soins furent de rendre ses sujets heureux. Il aima la paix , et craignit moins de souffrir une injustice , que de la commettre. Il termina plusieurs guerres par sa valeur , et n'en entreprit aucune par ambition. Il fut toujours plus porté à pardonner qu'à punir ; et s'étant une fois abandonné à sa colère , il expia par une pénitence publique , la faute qu'il avoit faite par la persuasion de ses ministres , plutôt que par aucun dérèglement de son cœur.

Cette longue suite d'actions éclatantes pourroit vous faire croire , Monseigneur , que j'écris l'éloge de cet Empereur , et non pas son histoire : mais vous verrez que je n'exagère point ses vertus , et ne dissimule point ses défauts ; et que sans sortir des bornes qui me sont prescrites , j'expose les faits que j'avance comme des vérités fondées sur le témoignage des anciens auteurs , et non pas comme des idées de perfection que j'aie moi-même imaginées.

Il seroit à souhaiter que la manière d'écrire répondit à la dignité du sujet. Mais j'espère , Monseigneur , que vous excuserez ce qui manque à l'une , et que vous approuverez le choix que j'ai fait de l'autre. Pour moi je ne prétends qu'à la gloire d'avoir apporté dans l'exécution de mon dessein tout le soin et toute l'exactitude

J. / 2

dont je suis capable : heureux si je puis faire croître en vous, par l'émulation, les vertus qu'un bon naturel y a commencées, qu'une sage et noble éducation y fortifie tous les jours, et que l'âge et les occasions vont faire éclater, soit dans la paix, soit dans la guerre, sous la conduite du plus grand roi et du meilleur père du monde.

II. **L'**EMPIRE commençoit à déchoir de cet état de grandeur et de puissance, où Constantin l'avoit mis par sa piété et ses armes victorieuses. Constantius et Constans, deux de ses fils, gouvernoient, l'un l'Orient, l'autre l'Occident ; mais comme ils n'avoient pas les grandes qualités de leur père, ils n'étoient ni aimés de leurs sujets, ni craints de leurs ennemis comme lui, et ils avoient peine à soutenir une partie du fardeau qu'il avoit porté lui seul avec tant de gloire.

Ce fut vers la neuvième année de leur règne que naquit Théodose à Italique, petite ville d'Espagne, sur les bords du fleuve Bétis. Il étoit d'une maison très-noble, et descendoit de la race de Trajan, à qui il fut toujours bien aise de ressembler. Son père se nommoit Théodose, et sa mère Termancie, doués l'un et l'autre de toutes les vertus qui convenoient à leur sexe. Il fit d'abord paroître un beau naturel, et il fut

élevé avec beaucoup de soin. On lui donna pour précepteur Anatole, homme savant, qui mé-
 prisoit les richesses, mais qui n'oublioit rien pour s'avancer dans les honneurs. Suid. verb.
Anatol.

Ce philosophe lui enseigna les premiers principes des sciences humaines; et prévoyant qu'on lui enleveroit bientôt son disciple pour le mener à la guerre, il se hâta de lui former l'esprit, et le rendit en peu de temps capable de juger du mérite et des ouvrages des gens de lettres. Il s'appliqua surtout à lui inspirer des sentimens honnêtes et généreux, en lui marquant dans l'histoire les exemples qu'il devoit suivre; et lui donna ces premières impressions d'honneur et de probité, qui réglèrent depuis toutes les actions de sa vie. A peine Théodose fut-il sorti de l'enfance, que son père qui, par sa valeur et par sa prudence, étoit parvenu aux principaux emplois de la guerre, résolut de l'em-mener avec lui à la première expédition qu'on entreprendroit contre les barbares.

Cependant l'empire en peu de temps avoit III.
 changé plusieurs fois de face. Constans avoit péri misérablement par la trahison du tyran Magnence. Constantius son frère étoit mort dans la Cilicie, ennuyé du mauvais succès des guerres qu'il avoit mal soutenues contre les Perses. Julien, son successeur, s'étant engagé inconsidérément à la conquête de la Perse, y avoit été tué dans un combat; et Jovien, prince vaillant et religieux, après avoir régné huit mois, ve-

noit de mourir subitement dans son lit, étouffé de la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour la sécher.

- IV. Les troupes qui étoient alors dans la Bithynie s'avancèrent jusqu'à Nicée ; et sans donner le loisir aux prétendans de faire leurs brigues, l'armée s'assembla pour élire un nouvel empereur. Valentinien fut proposé ; et quoiqu'il fût absent, et qu'on eût sujet de craindre son humeur austère et inflexible, il fut élu tout d'une voix. Il étoit né à Cibale en Pannonie. Gratien, son père, s'étoit élevé par sa vertu au-dessus de sa naissance, et de simple soldat étoit devenu général des armées romaines. On raconte qu'il étoit si fort, que cinq hommes ne lui pouvoient arracher des mains une corde qu'il tenoit serrée, et que ce fut par-là qu'il se fit connoître aux empereurs. Quoi qu'il en soit, il tomba aussi promptement qu'il s'étoit élevé ; et le même Constantius qui l'avoit comblé de biens et d'honneurs, l'en dépouilla, irrité de ce qu'il avoit reçu dans sa maison le tyran Magnence.

Aurel.
Victor.

Valentinien ayant trouvé la fortune de son père ruinée, fut obligé de travailler lui-même à la sienne. Il passa par tous les degrés de la milice, et s'acquitta des emplois qu'il eut, avec tant de cœur et tant de sagesse, que les gens de guerre le voyoient prospérer sans envie, et avoient accoutumé de dire de lui, qu'il méritoit beaucoup plus qu'on ne lui donnoit. Jovien l'avoit fait capitaine de la seconde compagnie

de ses gardes, et l'avoit laissé à Ancire, capitale de la Galatie, pour y commander.

Ce fut-là qu'on lui députa, pour lui donner avis de son élection. Il partit incontinent, et se rendit à l'armée le vingt-quatrième de février. Il ne voulut point paroître le lendemain, parce que c'étoit le jour du bissexe, qu'une ancienne superstition faisoit passer pour malheureux parmi les Romains. Le jour d'après, l'armée s'étant assemblée dès le matin, il vint dans le camp, et fut conduit en cérémonie au tribunal qu'on lui avoit dressé. On lui donna la pourpre et la couronne, et on le proclama empereur dans les formes accoutumées. Après qu'il eut joui quelque temps du plaisir des acclamations militaires, il voulut haranguer l'armée; mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'il s'éleva un grand bruit parmi les troupes. Soit que ce fût une cabale de quelques officiers mécontents, soit que ce ne fût qu'un caprice des soldats, on cria de toutes parts, qu'il falloit lui nommer un collègue. Il sembloit qu'on se repentît du choix qu'on venoit de faire, ou qu'on voulût imposer des lois à celui qu'on venoit de choisir pour maître.

Valentinien entendit ce tumulte sans s'émouvoir; et regardant d'un côté et d'autre, avec un air sévère et menaçant, il fit signe de la main qu'il vouloit parler. Dès qu'on eut fait silence, il se tourna vers ceux qui lui avoient paru les plus échauffés; et après les avoir traités de mu-

Théodoret,
l. 4. c. 6.
Sozom. l. 6.
c. 6.

tins et de séditieux : *Compagnons*, leur dit-il, *il dépendoit de vous de me donner l'empire ; mais depuis que je l'ai reçu , c'est à moi de juger des besoins de l'état , et c'est à vous à m'obéir.* Il prononça ces paroles avec tant d'assurance, que tout le monde se tut et demeura dans le respect. Alors se radoucissant un peu, il remercia l'armée de l'honneur qu'elle lui avoit fait, et l'assura qu'il se choisiroit un collègue quand il en seroit temps ; mais qu'il ne vouloit rien précipiter dans une affaire de cette importance. Il descendit de son tribunal entouré d'aigles et de drapeaux ; et traversa le camp, marchant fièrement au milieu d'une foule d'officiers qui se rangeoient autour de lui pour lui faire leur cour.

Quelques jours après, soit qu'il s'accommodât à la nécessité des affaires, ou qu'il eût résolu de satisfaire les troupes, soit qu'il voulût adroitement faire agréer le dessein qu'il avoit d'associer son frère Valens à l'empire ; il rassembla les chefs de l'armée, et leur demanda conseil sur le choix qu'il avoit à faire. Degalaïse, général de la cavalerie, lui répondit avec liberté :

Ammian.
l. 26.

Si vous n'aimez que votre famille, Seigneur, vous avez un frère ; si vous aimez l'état, choisissez quelqu'un qui soit capable de le gouverner avec vous. L'empereur fut piqué de cette réponse, mais il dissimula son déplaisir, et résolut de faire lui-même par autorité, ce que les gens de guerre auroient eu peine de faire par complaisance.

Il partit donc de Nicée en diligence, et se rendit le premier jour de mars à Nicomédie, où il fit Valens grand écuyer et général des armées de l'empire. Il l'élevoit à ces dignités, afin de le disposer insensiblement à monter à une plus grande. Mais étant arrivé à Constantinople, il ne garda plus aucune mesure. Il mena son frère dans un faubourg de la ville; et sans se mettre en peine ni du consentement de l'armée, ni des formes de l'élection, il le fit proclamer Auguste, sans l'avoir auparavant déclaré César, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué. Il lui mit le diadème sur le front, et le revêtit des habits impériaux; et pour achever la cérémonie, il le ramena avec lui dans un même char. Valens n'avoit aucune qualité qui pût lui attirer l'estime, ou l'amitié des peuples. Car outre qu'il avoit le teint noir, les yeux égarés, et quelque chose de rustique et de rebutant en toute sa personne, c'étoit un esprit déréglé, qui joignoit à une grande présomption, une extrême ignorance. Aussi son élection ne fut approuvée que parce qu'on n'osoit s'y opposer. Valentinien lui-même ne lui dissimuloit pas ses défauts, et le tenoit dans une si grande dépendance, qu'on eût dit qu'il l'avoit fait son lieutenant, et non pas son collègue.

L'empire étoit alors dans un état déplorable: il sembloit que toutes les nations barbares s'étoient liguées ensemble pour ravager en même temps toutes les provinces de leur voisinage. Les Allemands faisoient le dégât dans les Gaules. Les

VI.
Ammian.
l. 26.

Sarmates et les Quades étoient entrés dans la Pannonie. Les Pictes et les Saxons troubloient le repos de l'Angleterre. Les Maures faisoient des courses dans l'Afrique. Les Goths venoient piller la Thrace jusqu'aux environs de Constantinople. Le roi de Perse renouveloit ses anciennes prétentions sur l'Arménie, et menaçoit de rompre la paix qu'il venoit de conclure avec les Romains. Il étoit à craindre que ces désordres ne continuassent sous deux empereurs, dont l'un n'avoit pas assez de douceur pour gagner les peuples, l'autre n'avoit ni assez d'habileté, ni assez de résolution pour venir à bout de ses ennemis.

VII. Les affaires de la religion étoient aussi brouillées que celles de l'empire. Le règne de Constantius avoit été un temps de persécution continue contre l'église. Ce Prince n'avoit rien épargné pour abolir la foi du concile de Nicée, et pour établir l'hérésie d'Arius. Julien ne s'étoit pas contenté de persécuter l'église, il avoit fait tous ses efforts pour la détruire; et après avoir solennellement abjuré la foi de Jésus-Christ, dans laquelle il a vécu près de vingt ans, il avoit entrepris de relever les faux dieux, et de renouveler les superstitions payennes. Jovien, son successeur, voulant remédier à tous ces désordres, protesta aux gens de guerre qui l'éli-soient empereur, qu'il ne pouvoit accepter l'empire qu'à condition qu'ils seroient tous chrétiens comme lui; et ils s'écrièrent tout d'une voix, *qu'ils l'étoient, ou qu'ils avoient dessein de l'être.*

Peu de temps après il rappela les évêques exilés, et favorisa les catholiques, blâmant les autres, et les remettant pourtant au jugement de leur conscience, sans vouloir entrer dans le fond des différends ecclésiastiques.

On croyoit que Valentinien porteroit sa piété plus loin, tant parce qu'il étoit naturellement ardent, et qu'il alloit à ses fins sans beaucoup de ménagement, qu'à cause qu'il avoit autrefois confessé la foi de Jésus-Christ avec beaucoup de zèle. La chose étoit arrivée ainsi. Julien, après son apostasie, alloit un jour au temple de la Fortune pour y offrir des sacrifices à son ordinaire. Il étoit accompagné d'une foule de courtisans, dont la plupart s'accommodoient par politique à la religion du Prince. Valentinien marchoit derrière lui en qualité de capitaine de ses gardes. Comme ils furent à l'entrée du temple, un des ministres du sacrifice, qui les y attendoit, comme pour les purifier, leur jeta de l'eau qui étoit consacrée aux idoles. L'Empereur et ceux de sa suite reçurent avec respect cette cérémonie. Mais Valentinien, ayant senti quelques gouttes de cette eau sur sa main gauche, et s'apercevant qu'il en étoit tombé sur ses habits, frappa rudement, en présence de l'Empereur, celui qui venoit de la lui jeter, puis il secoua sa main, et déchira la pièce de son manteau qui avoit été mouillée. Julien, offensé de l'injure faite à ses dieux et à lui, le chassa de sa cour, et le relégua à Melitine en

Théodoret.
l. 13. c. 5.
Sozom. l. 6.
c. 6.

Arménie. Son frère Valens l'y suivit, aimant mieux être dégradé des armes, et renoncer à sa fortune, que de rien faire qui fût contraire à la foi.

Le souvenir de cette confession si hardie avoit fait espérer à plusieurs que les deux frères alloient rétablir hautement la religion. Mais on y fut trompé; car Valentinien fut plus relâché là-dessus qu'on n'avoit pensé, et protégea les catholiques sans inquiéter les Ariens. Valens, au contraire, s'abandonna tellement aux Ariens, qu'il opprima les catholiques.

Telle étoit la disposition de l'empire, lorsque les deux Empereurs se le partagèrent. Valentinien choisit pour lui les provinces de l'Occident avec toute l'Illyrie, et laissa celles de l'Orient à son frère. Ils vinrent ensemble jusqu'à Naisse, où ils firent le partage des armées, et des principaux officiers qui les commandoient, et se séparèrent enfin à Sirmium, l'un pour se rendre à Milan, l'autre pour retourner à Constantinople.

VIII. Valentinien s'appliqua d'abord à reconnoître l'état des provinces les plus exposées à l'insulte des nations barbares. Il passa dans les Gaules, et combattit les Allemands qui s'y étoient jetés avec une grande armée. Après les avoir défaits, il partit d'Amiens pour aller à Trèves. Là il espéroit jouir en repos du fruit de sa dernière victoire, lorsqu'il eut avis de divers endroits que toute l'Angleterre étoit en proie aux enne-

mis; que les François et les Saxons y étoient entrés du côté des Gaules; que les Pictes et les Écossois faisoient le dégât jusque dans le cœur du pays; qu'on avoit tué le gouverneur, surpris le général de l'armée; et que si l'on n'y mettoit ordre promptement, l'empire alloit perdre une de ses plus belles provinces.

Cette nouvelle étonna l'Empereur, et lui donna de grandes inquiétudes. Il commanda à Théodose, père de celui dont nous écrivons l'histoire, de passer dans cette île, avec les troupes qui s'étoient avancées de ce côté-là, le jugeant seul capable de remettre en meilleur état une affaire qui paroissoit désespérée. Théodose partit en diligence, et mena son fils avec lui, pour lui apprendre le métier de la guerre. Il assembla à Bologne l'armée qu'on lui avoit destinée; et passant la mer avec une confiance qui sembloit répondre de l'événement, ils'avança vers Londres, et chercha les ennemis pour les combattre. Il défit plusieurs de leurs partis, qu'il trouva errans par la campagne. Il leur enleva les hommes, le bétail, et tout le reste du butin qu'ils entraînoient, et fit publier dans tous les lieux d'alentour, que chacun vînt reconnoître et reprendre ce qui lui appartenoit, ne réservant qu'une petite partie du butin pour les soldats qui avoient eu le plus de fatigue. Son principal soin fut toujours de soulager le peuple; et les premières instructions qu'il donna à son fils, furent des exemples d'humanité et de justice : IX.

vertus nécessaires, mais presque inconnues aux gens de guerre. Après ces premiers succès, il entra dans Londres, et rassura cette ville, qui le reconnoissoit déjà pour son libérateur.

Comme il avoit affaire à des ennemis qui se dispersoient et se rallioient à tous momens pour le surprendre, il résolut de les surprendre eux-mêmes, et de les affoiblir par de petits combats, ne pouvant les engager à une bataille. Il se mit donc en campagne, se saisit des postes avantageux, divisa son armée en plusieurs corps, et tombant incessamment sur les uns ou sur les autres de ces barbares qui avoient leurs intérêts séparés, et qui étoient venus plutôt pour piller que pour combattre, il les défit entièrement, et rétablit la sûreté dans les villes et dans les campagnes. En toutes ces rencontres, il fit paroître autant de valeur que de prudence; et l'on dit de lui, qu'il ne commanda jamais rien à ses soldats, dont il ne leur donnât lui-même l'exemple.

Ammian.
l. 28.

X. Théodose se montra digne fils de ce grand capitaine, et donna dans ces premières occasions, des marques de ce qu'il devoit être un jour. Maxime, Anglois de nation, qui se vantoit d'être descendu de la race de Constantin, servoit en même temps dans la même armée. Ces deux jeunes hommes qui devoient un jour disputer entr'eux l'empire du monde, se connurent et se signalèrent à l'envi l'un de l'autre durant cette expédition. Ils étoient presque de même âge, ils

Zoz. l. 4.

avoient également de l'esprit , du courage , et une grande passion de s'avancer par la voie des armes ; mais ils étoient bien différens de mœurs. Théodose étoit franc , honnête , généreux ; Maxime étoit artificieux , brutal , jaloux du mérite et de la réputation d'autrui. L'un étoit brave par vertu , l'autre l'étoit par férocité ; l'un ne prétendoit qu'à la gloire de servir lesempereurs ; l'autre auroit bien voulu se mettre en leur place.

A peine cette guerre fut-elle achevée qu'on XI,
découvrit une conjuration qui n'étoit pas moins dangereuse. On en fit arrêter les chefs , qui furent condamnés à la mort. Mais on ne jugea pas à propos de les faire appliquer à la question , de peur qu'il n'y eût trop de complices à punir , ou que leur désespoir ne fit renaître ces troubles qui venoient d'être apaisés. Après quoi Théodose retourna à la cour de Valentinien , et lui présenta son fils qui avoit été le compagnon de ses travaux. Ce fut-là que ce jeune seigneur se fit connoître au prince Gratien qui , tout enfant qu'il étoit , avoit déjà beaucoup d'inclination pour la vertu et pour le mérite.

La joie qu'on avoit de l'heureux succès des XII.
affaires d'Angleterre , fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut du soulèvement d'une partie de l'Afrique. Firme , un des principaux seigneurs du pays , étoit le chef de la révolte. On l'accusoit d'avoir fait assassiner un de ses

frères. Romain , gouverneur de la province , avoit entrepris de le perdre ; lui se soutenoit par ses amis et par son crédit. Ils écrivirent à la cour , l'un ses accusations et ses plaintes , l'autre ses justifications. Valentinien étoit d'une humeur peu traitable ; mais il y avoit des momens commodes où il se laissoit aisément prévenir. Dans les plus grandes nécessités des affaires , il avoit eu soin de soulager les provinces ; mais il ne veilloit pas assez sur ceux qui les gouvernoient ; et quoique de son tempérament il fût inexorable pour les moindres fautes , il ne vouloit pas même écouter les plaintes qu'on lui faisoit des officiers , soit qu'il crût blesser son autorité en diminuant la leur , lors même qu'ils en abusoient , soit que , selon sa politique , il fallût traiter les peuples avec une extrême rigueur.

XIII. Ce fut-là l'occasion de la révolte de Firme.

Il apprit qu'on avoit supprimé ses lettres à la cour ; qu'on avoit fait valoir celles de son ennemi ; que les ministres étoient gagnés , et que le prince étoit prévenu. Comme il se vit sur le point d'être opprimé , il eut recours aux armes. Il souleva les peuples lassés des violences et des voleries de leur gouverneur , prit le diadème et

Oros. l. 7. se fit proclamer roi. Il se mit d'abord en campagne , ravagea tout ce qui lui résistoit , surprit la ville de Césarée qu'il abandonna à ses troupes pour la mettre à feu et à sang , et grossit son armée d'un grand nombre de Maures , qui vinrent en foule se ranger auprès de lui. Théodose

eut ordre de partir incontinent avec son fils, et d'aller s'opposer à ces rebelles. Il s'embarqua avec les troupes qu'on lui avoit données, et descendit sur la côte d'Afrique. Là, ayant rencontré le gouverneur de la province, il apprit de lui l'état des affaires; et après lui avoir doucement reproché les troubles qu'il avoit causés, il l'envoya pour mettre ordre à la sûreté des places, et pour visiter les garnisons. Cependant ils s'avancèrent jusqu'à la ville de Sitifi, d'où il manda à Firme qu'il eût à poser les armes, et à se remettre en son devoir, et qu'il choisît ou de la paix, ou de la guerre. Attendant sa résolution, il pensoit aux moyens de ménager ses troupes, qui n'étoient pas accoutumées aux chaleurs de ces climats, et de prévenir le tyran qui n'étoit pas moins à craindre par ses artifices, que par ses forces.

Firme fut d'abord incertain du parti qu'il XIV. avoit à prendre. Peu de temps après il envoya des députés à Théodose, pour lui représenter qu'il avoit pris les armes par nécessité, et non pas par ambition; qu'il n'en vouloit point à l'empire, mais à un ennemi particulier qui abusoit de l'autorité de l'Empereur; qu'il n'avoit pas prétendu se révolter, mais se défendre; qu'on lui fît justice, ou qu'on lui sauvât au moins la vie, et qu'il abandonnoit ses ressentimens, et congédoit son armée. Théodose promit de lui faire grace, s'il revenoit de bonne foi, et lui ordonna d'envoyer des otages. Cependant, il visita

la côte, fit assembler ses légions, y joignit quelques troupes du pays, et commanda à tous les officiers de faire observer une exacte discipline, disant, *que les soldats Romains ne devoient vivre qu'aux dépens de leurs ennemis, et qu'ils ne valoient pas mieux que des rebelles quand ils incommodoient les citoyens*; ce qui lui attira l'amitié des peuples. Firme étoit d'une famille nombreuse et puissante par les terres qu'elle possédoit, et par l'alliance qu'elle avoit avec les principaux seigneurs d'entre les Maures. Mascizel et Mazuca ses frères marchèrent avec deux grands corps d'armée; et Cyria sa sœur, dame de grand courage, les assistoit d'hommes et d'argent, et soulevoit par ses intrigues toute la Mauritanie.

- XV. Théodose, prévoyant qu'il seroit difficile de résister à tant de forces s'il leur donnoit le temps de se joindre, s'avança à grandes journées vers Mascizel, et lui présenta la bataille. Les Maures l'acceptèrent, et soutinrent d'abord vigoureusement la première charge des légions: mais enfin ils furent rompus; l'avant-garde fut taillée en pièces, et le reste se sauva en désordre. Théodose se rendit maître de la campagne, et prit quelques places importantes pour sa sûreté, où il fit faire de grandes provisions de vivres: et comme il alloit entrer plus avant dans le pays, il eut avis que Mascizel revenoit sur ses pas avec les Maures qu'il avoit ralliés, et des troupes fraîches qu'il avoit reçues. Il le joignit

en peu de temps , le combattit , mit toute son armée en déroute, et le pressa si vivement, qu'à peine lui laissa-t-il le temps de se sauver lui-même.

Les rebelles furent étonnés de la perte de ces XVI. deux batailles; et Firme, ne sachant à qui s'adresser, eut recours à quelques évêques, qu'il supplia d'aller voir Théodose, et d'obtenir de lui le pardon de sa révolte à quelque condition que ce fût. Ces députés furent reçus avec honneur; et sur la réponse favorable qu'ils rapportèrent, Firme partit lui-même avec peu d'escorte, et se rendit au camp de Théodose, où ce général l'attendoit hors de sa tente. Les légions étoient sous les armes avec leurs drapeaux déployés, et chaque soldat au premier bruit de l'arrivée du chef des rebelles, avoit redoublé sa fierté.

Firme descendit de cheval dès qu'il aperçut Théodose; et s'approchant de lui avec un profond respect, se prosterna à ses pieds jusqu'à terre, et lui demanda pardon de son crime, les larmes aux yeux, accusant tantôt sa témérité, tantôt son malheur, avec toutes les marques d'un véritable repentir. Théodose reçut froidement ses soumissions, et après une longue conférence qu'ils eurent ensemble, l'accommodement fut conclu. Les conditions furent que Firme fourniroit des vivres pour l'armée; qu'il laisseroit quelques-uns de ses parens pour otages; qu'il remettroit en liberté tous les prison-

niers qu'il avoit faits depuis les troubles ; qu'il renverroit dans la ville d'Icosium les enseignes romaines, et tout ce qu'il avoit pris sur les sujets de l'empire ; qu'après cela il licencieroit ses troupes, et rentreroit en grace auprès de l'Empereur.

XVII. Firme s'en retourna fort satisfait, et accomplit en moins de deux jours la plus grande partie du traité. Théodose voyant de si belles dispositions à la paix, marcha du côté de Césarée pour réparer les ruines de cette ville qui avoit été brûlée dès le commencement des guerres. Il reçut en chemin une députation des Maziques, peuple Africain, qui s'étoient ligués mal à propos avec les rebelles, et qui demandoient pardon de leur trahison : mais il ne leur répondit autre chose, sinon *qu'il savoit pardonner à des ennemis ; mais qu'il ne pouvoit souffrir des traîtres ;* et les renvoya, en les menaçant qu'il iroit bientôt à eux pour les châtier. Il venoit de sortir de Césarée, où il avoit laissé la première et la seconde légion pour travailler aux fortifications de la place, lorsqu'en vint l'avertir que Firme n'avoit fait que cacher sa perfidie sous des apparences de paix et de soumission ; qu'il débauchoit par promesses et par argent les troupes même de l'empire ; qu'un escadron d'archers s'étoit jeté dans son parti ; et qu'un tribun avoit eu l'insolence de mettre son collier en forme de diadème sur la tête de ce rebelle.

XVIII. Théodose résolut d'user de toutes les rigueurs

de la guerre contre les traîtres. Il marcha avec une diligence incroyable vers Tagavie, où il surprit une partie des archers révoltés, qu'il livra à la vengeance des soldats, afin de leur apprendre à craindre eux-mêmes la justice qu'il leur feroit exercer contre les coupables. On fit mourir le tribun, après lui avoir fait couper le poing; les autres officiers furent décapités, et tout le reste fut puni comme il méritoit. Ce général irrité assiégea, peu de jours après, une forteresse, où les Maures les plus séditieux s'étoient retirés. Il la prit d'assaut, passa toute la garnison au fil de l'épée, et fit raser les murailles jusqu'aux fondemens. Il tourna promptement du côté de Tanger, où les Maziques s'étoient rassemblés; et après les avoir vaincus plusieurs fois, il leur accorda le pardon qu'il leur avoit autrefois refusé.

Enfin l'ardeur de la guerre l'ayant engagé **XIX.** dans le pays ennemi plus avant qu'il ne pensoit, Cyria, sœur de Firme, souleva tout d'un coup toute la province. Tous les peuples se mirent en campagne, comme si le signal eût été donné, et marchèrent contre les Romains. Théodose qui n'avoit alors que peu d'infanterie, avec un corps de trois mille cinq cents chevaux, et qui voyoit cette multitude innombrable d'ennemis, fut quelque temps en suspens, s'il hasarderoit un combat, ou s'il se retireroit. La honte de céder à des ennemis tant de fois vaincus, et la crainte de décréditer les armes de l'empire, le détermi-

noient à combattre. Mais après avoir considéré l'état des affaires, il jugea qu'il valoit mieux manquer à gagner une bataille, que de perdre le fruit de tant d'autres qu'il avoit gagnées. Il se retira, prenant toujours des postes avantageux, de peur de surprise; mais les ennemis le poursuivirent opiniâtrément, lui coupèrent tous les passages, et le réduisirent à la nécessité de s'exposer à un combat inégal pour se sauver.

XX. Le hasard le tira de ce danger; car les Maziques, qu'il venoit de vaincre, s'étoient obligés à lui fournir des troupes, et ils les lui envoyèrent. Quelques escadrons romains alloient devant eux pour les conduire vers Théodose, sans savoir l'état où il se trouvoit alors. Des coureurs maures aperçurent de loin ce secours, et vinrent à toute bride donner l'alarme à leur camp, comme si des armées entières fussent accourues pour dégager ce général. Ceux qui gardoient les passages les abandonnèrent, et Théodose profita du moment, et gagnant les défilés, alla camper sous la ville de Taves, où il mit son armée à couvert au commencement du mois de février; delà il observa les ennemis, et travailla à les désunir par des négociations secrètes, jusqu'à ce qu'il pût les réduire par la force.

XXI. Cependant il dépêcha son fils à l'empereur Valentinien, pour lui rendre compte de l'état des troubles de l'Afrique, et pour lui demander

de nouvelles troupes , afin de ruiner entièrement le parti des rebelles. Le jeune Théodose fut reçu à la cour avec toute la considération que méritoient les services de son père et les siens. Gratien eut beaucoup de joie de le revoir , et dès ce temps-là il conçut pour lui une estime qui fut depuis connue de tout le monde.

C'étoit un prince qui entroit à peine dans la treizième année de son âge , qui avoit déjà beaucoup de discernement , et qui faisoit de grands progrès dans l'étude des belles-lettres sous Ausone son précepteur , un des plus beaux esprits de son siècle. Il gagnoit l'amitié des peuples par son naturel doux et obligeant ; l'on jugeoit dès lors qu'il auroit les bonnes qualités de son père , sans en avoir les défauts. Il avoit été déclaré Auguste depuis peu de temps dans une conjoncture assez pressante.

Valentinien étoit tombé dans une maladie XXII.
dont on n'espéroit pas qu'il dût relever. Chacun Ammian.
lui destinoit un successeur selon son caprice , l. 27.
comme si l'empire eût été vacant. Les officiers gaulois , accrédités dans l'armée , jetoient les yeux sur Julien , premier secrétaire d'état , homme cruel et emporté. Les autres firent leur brigue pour Sévère , colonel d'infanterie , qui n'étoit guère plus modéré que Julien. L'Empereur étant guéri contre toute apparence , reconnut le danger qu'il avoit couru , et résolut , pour rompre toutes ces cabales , d'associer son fils à l'empire. Il sonda les esprits des gens de

guerre ; et comme il fut assuré de leurs intentions , il fit assembler l'armée dans une grande plaine où il se rendit avec toute sa cour. Il monta sur son tribunal , menant par la main son fils qu'il avoit fait venir exprès ; et après qu'il l'eut fait voir aux troupes , il les pria d'agréer la résolution qu'il avoit prise de partager l'empire avec lui.

Il leur représenta qu'il ne prétendoit user de ses droits qu'autant que l'armée les jugeroit raisonnables , et qu'il vouloit toujours avoir plus d'égard aux intérêts de l'état , qu'à ceux de sa maison ; qu'il leur présentoit son fils élevé parmi les leurs , et destiné à faire la guerre avec eux pour la défense de l'empire ; qu'à la vérité c'étoit un enfant qui n'avoit encore ni force ni expérience , mais qui paroissoit si bien né , qu'on pouvoit croire qu'il ne leur feroit pas déshonneur ; qu'il s'appliquoit déjà à l'étude des sciences et à toute sorte de nobles exercices , afin qu'il pût leur plaire , et qu'il sût reconnoître le mérite des gens de bien ; qu'il le mettroit bientôt en état de marcher avec eux sous les étendards de l'empire , sans craindre l'incommodité des saisons , ni les fatigues de la guerre ; qu'il lui recommanderoit sur toutes choses de regarder le bien public comme le sien propre , et d'aimer l'état comme sa famille.

A ces mots , les soldats transportés de joie , l'interrompirent , et à l'envi les uns des autres proclamèrent Gratien Auguste au bruit des

âmes, et au son des trompettes. L'Empereur, animé par ces acclamations, revêtit son fils des habits impériaux, puis il le baisa, et avec une gravité mêlée de joie et de tendresse: *Vous voilà, mon fils*, lui dit-il, *revêtu de la pourpre des empereurs. J'ai bien voulu vous faire cette grace, et nos compagnons que vous voyez ici présents y ont consenti. Rendez-vous capable de soulager votre père et votre oncle, dont vous êtes maintenant le collègue: disposez-vous à demeurer sous les armes comme le moindre soldat, et à passer courageusement le Danube et le Rhin glacés, à la tête de l'infanterie: donnez, s'il le faut, votre sang et votre vie pour les peuples que vous gouvernerez: ne croyez rien au-dessous de vous de tout ce qui regarde le salut ou la gloire de l'empire. Ce sont les principaux avis que je puis vous donner ici. La plus grande occupation de mon règne sera désormais de vous apprendre à régner. Après cela se tournant du côté des troupes: *Pour vous*, dit-il, *soutenez l'honneur de l'empire par vos armes; continuez à nous assister dans nos guerres; et conservez à ce jeune Empereur que je remets à vos soins et à votre affection, une fidélité inviolable.**

Là-dessus il s'éleva encore un grand bruit. Euprax, secrétaire d'état, s'écria que Valentinien et son fils méritoient encore davantage. Toute l'armée renouvela ses acclamations, et chacun se pressa pour voir de près cet enfant

auguste dont les yeux vifs et brillans, le visage agréable, l'air doux et noble, et une certaine majesté modeste et sans orgueil, attiroient l'amitié et l'admiration de tous ceux qui le regardoient. Ce Prince, depuis ce temps-là, étoit les délices des peuples, et ses vertus croissoient avec l'âge.

XXIII. Valentinien étoit alors sur le point d'entrer dans l'Allemagne avec une puissante armée, pour dompter cette nation farouche et inquiète, qui tenoit toujours les frontières de l'empire en alarme. Il prit son fils avec lui, et le mena au-delà du Rhin dans le pays ennemi, pour l'accoutumer de bonne heure aux fatigues et aux périls mêmes de la guerre. Cette expédition étoit importante, l'Empereur l'entreprenoit de lui-même, et alloit y commander en personne. Aussi il choisit ses meilleures troupes, et tout ce qu'il y avoit d'officiers de réputation dans l'empire. Il ordonna au jeune Théodose de le suivre, et reconnut en lui tant de valeur et de prudence dans les divers événemens de cette guerre, qu'il le jugea capable de commander en chef les armées et résolut de l'employer. L'irruption soudaine des Quades lui en fournit bientôt l'occasion, au grand contentement de Gratien, qui s'intéressoit déjà beaucoup à la fortune de Théodose.

L'empereur Valentinien, qui aimoit la gloire, et qui méditoit toujours quelque grand dessein qui lui fit honneur, et qui fût utile au public,

entreprit de faire continuer une chaussée depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure dans la mer. Il traça lui-même les plans des forts qu'il vouloit faire élever deçà ou au-delà du fleuve, selon la disposition des lieux; et s'étant aperçu que les eaux ruinoient insensiblement une forteresse qu'il avoit fait bâtir sur le Nécre, il détourna le cours du fleuve par un canal qu'il fit faire à force de travail et d'argent. Il voulut fortifier les bords du Danube comme ceux du Rhin, afin d'opposer comme deux barrières aux nations barbares, et leur rendre l'empire inaccessible. Il envoya ordre à Équitius qui commandoit dans l'Illyrie, de passer jusque dans le pays des Quades, et d'y faire bâtir une citadelle, où il pût tenir une garnison considérable.

Les Quades vivoient alors paisiblement sous leur roi dans la Moravie; et comme ils n'avoient aucun dessein d'usurper les terres de leurs voisins, ils croyoient n'avoir pas besoin de garder les leurs. C'avoit été autrefois un peuple puissant et aguerri; mais il avoit dégénéré de sa première valeur, et languissoit depuis quelque temps dans une oisiveté qui le rendoit presque méprisable. Equitius s'étant mis en état d'exécuter les ordres de l'Empereur, les Quades lui remontrèrent doucement le tort qu'on leur faisoit, et envoyèrent des députés à la cour pour s'en plaindre. Équitius, attendant la réponse qu'on rendroit aux députés, fit cesser les travaux, de peur d'exciter des troubles : mais

XXIV.

Maximin , homme cruel et remuant , l'accusa de négligence et de lâcheté , et se chargea de la commission. Il alla sur les lieux , et se mit à faire construire les forts qu'on avoit commencés , sans demander aux barbares leur consentement , qu'ils eussent sans doute donné , plutôt que de s'attirer la guerre. Gabinius leur roi l'alla trouver , et lui représenta modestement que c'étoit une insulte qu'on leur faisoit sans raison ; qu'il étoit juste de laisser vivre en repos des gens paisibles , qui ne troubloient pas celui des autres ; qu'ils n'avoient plus l'ambition de conquérir , mais qu'il leur restoit encore celle d'être maîtres en leur pays ; qu'ils laissoient la grandeur et la gloire de vaincre le monde à ceux qui s'en piquoient ; que pour eux ils s'estimoient assez heureux , s'ils étoient libres ; qu'enfin ils ne demandoient point de grâce , mais qu'ils supplioient qu'on ne leur fit point d'injustice.

Maximin fit semblant d'être touché des raisons de ce prince ; et pour marque d'amitié le convia avec quelques - uns de sa suite à un grand festin , où il le fit assassiner inhumainement. Ces peuples , après avoir pleuré quelque temps la mort de leur roi , prirent les armes pour la venger. Le désespoir leur donna du courage ; et les Sarmates s'étant joints à eux , ils passèrent ensemble le Danube , et se répandirent dans la campagne , brûlant les villages , et ravageant tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin. La princesse Constantie , fille de l'em-

pereur Constantius, qui avoit été accordée à Gratien, venoit alors de la cour d'Orient à celle d'Occident, et prenoit un peu de repos dans une maison de campagne. Son train fut pillé, quelques-uns de ses gens furent pris; elle alloit tomber elle-même entre les mains de ces barbares, si Messala, qui avoit été envoyé pour la recevoir, ne l'eût mise promptement dans un chariot de rencontre, et ne l'eût menée à toute bride dans Sirmium. Probe, préfet du prétoire, homme timide et peu accoutumé à la guerre, étoit dans la ville, et faisoit préparer ses chevaux pour s'enfuir pendant la nuit. On tâcha de lui faire entendre que le danger n'étoit pas si grand qu'il pensoit; que sa fuite abattrait le courage des citoyens, et qu'il répondroit de tous les accidens qui pouvoient arriver à la princesse. Enfin, il se remit un peu de sa frayeur, et donna ordre qu'on réparât promptement les fortifications, et qu'on fit venir quelques compagnies d'archers des garnisons voisines, pour défendre la place, en cas de siège.

Les ennemis se contentèrent de tenir la campagne. On envoya contre eux deux des meilleures légions de l'empire qui les auroient sans doute défaits: mais elles se brouillèrent sur des prétentions et des disputes de préséance; et les Sarmates les ayant forcées séparément dans leurs quartiers, les taillèrent en pièces l'une après l'autre. Le jeune Théodose fut envoyé pour arrêter le cours de ces désordres; et afin qu'il

pût agir avec plus d'autorité , on lui donna le gouvernement de la Mœsie , et le commandement des troupes de cette province.

XXV. Il partit incontinent ; et après avoir reconnu l'état des affaires , il assembla un corps d'armée considérable. Sa première occupation fut d'établir dans les troupes une exacte discipline , et de chasser de tout le pays un reste de barbares errans et débandés , qui le pilloient impunément. Il en fit mourir plusieurs , et se contenta d'avoir poussé les autres hors des limites de l'empire. Après quoi , ayant appris que les Sarmates paroissoient sur la frontière , et que leur armée étoit grossie d'une foule de peuples ligués avec eux , il résolut non-seulement de s'opposer à leur passage , mais encore de les attirer au combat. Les ennemis qui se confioient en leur nombre , se divisèrent en plusieurs corps pour faire des irruptions par divers endroits ; mais Théodose les battit en toute rencontre ; et après les avoir obligés à se réunir , il alla les attaquer jusque dans leur camp. Quelque résistance qu'ils fissent d'abord , il les força , et en fit un si grand carnage , qu'ils lui demandèrent la paix à telle condition qu'il voudroit , et n'osèrent la rompre tant qu'il demeura dans cette province.

XXVI. Pendant que Théodose le fils servoit si utilement l'empire dans la Mœsie , le père étoit occupé à réduire les Maures révoltés en Afrique. Il en avoit déjà détaché un grand nombre des intérêts de Firme , les uns par menaces , les

autres par promesses et par argent. Firme, qui s'aperçut de quelque changement, craignant d'un côté d'être abandonné, et de l'autre s'ennuyant d'entretenir tant de troupes à ses dépens, sortit de son camp la nuit, et se sauva dans les montagnes. Aussitôt que Théodose eut avis que cette armée sans chef se divisoit et se retiroit en désordre, il se mit en campagne, il en défit une partie, et obligea le reste à quitter les armes. Cette multitude d'ennemis étant ainsi dissipée, il mit dans les places des gouverneurs d'une fidélité reconnue, et poursuivit Firme dans les montagnes.

Mais à peine y fut-il entré, qu'il apprit que **XXVII** le chef des rebelles s'étoit réfugié chez les Isaffiens, qu'il étoit assuré de leur protection. Théodose se tourna de ce côté-là, après avoir donné quelque relâche à ses troupes, et fit sommer ces peuples de lui livrer Firme, Mazuca son frère, et les principaux officiers qui l'accompagnoient. Comme ils eurent refusé de le faire, il leur déclara la guerre, et la commença par un combat, où ils furent vaincus, Mazuca blessé à mort, et Firme mis en fuite avec tout ce qui lui resta de troupes. Ce fut alors qu'Igmazen, roi des Isaffiens, rassembla toutes ses forces, et marcha contre les Romains, qui étoient entrés déjà bien avant dans ses états. Il alla lui-même au-devant de Théodose avec peu d'escorte, et l'ayant abordé, lui demanda qui il étoit, et pourquoi il venoit troubler le

repos d'un roi qui ne relevoit de personne , et qui n'avoit à répondre de ses actions qu'à lui-même. Théodose lui répartit, qu'il étoit un des lieutenans de Valentinien , empereur et maître du monde ; qu'il venoit pour châtier un rebelle ; et que si on ne le lui remettoit entre les mains, il avoit ordre de faire périr et les rois et les peuples qui seroient assez injustes pour le protéger.

XXVIII. Igmazen se retira piqué de cette réponse , et le lendemain matin se présenta en bataille à la tête de vingt mille hommes. Il avoit laissé près de là un corps de réserve , et caché derrière ses bataillons quelques troupes auxiliaires , qui devoient se détacher par pelotons , à dessein d'enfermer les Romains qui étoient en petit nombre. Théodose rangea ses troupes de son côté , leur remit devant les yeux leurs victoires passées , et les anima si bien , qu'elles combattirent un jour entier , sans que les escadrons serrés pussent jamais être rompus. Vers le soir Firme parut sur une hauteur , couvert d'une riche veste d'écarlate , et crioit aux soldats fatigués , qu'ils alloient être accablés par le nombre , et qu'ils n'attendissent point de quartier , s'ils ne livroient leur général au roi Igmazen. Ce discours excita les uns à combattre plus vaillamment , et troubla si fort les autres , qu'ils abandonnèrent leurs rangs.

XXIX. La nuit ayant fait cesser le combat , Théodose se retira avec peu de perte des siens , et

fit punir très-sévèrement tous les soldats que la menace de Firme avoit ébranlés. Peu de temps après, ayant renforcé son armée, il recommença la guerre, et battit en plusieurs rencontres les meilleures troupes des Isaffiens. Igmazen, ennuyé d'être si souvent vaincu, et reconnoissant qu'il avoit affaire à un capitaine vigilant et heureux qui le perdrait enfin lui et ses états, ne pensa plus qu'aux moyens de vivre en paix. Il lui manda secrètement qu'il n'avoit rien à démêler avec l'empire, et qu'il lui abandonnoit Firme et tous les rebelles; mais que ses peuples avoient été gagnés, et qu'il n'en étoit plus le maître: que le seul moyen de les ranger à leur devoir, étoit de ne leur donner aucun relâche, et de les réduire à penser plutôt à leur propre sûreté, qu'à la défense d'un étranger: qu'il falloit que les incommodités qu'ils recevroient fussent plus grandes que les biens qu'on leur promettoit, et que Théodose se fit plus craindre que Firme ne s'étoit fait aimer.

Théodose profita de ces avis, et ne perdit **XXX.** point d'occasion de fatiguer les Isaffiens, tantôt leur défaisant des partis, tantôt leur enlevant des quartiers, brûlant leurs villes et leurs villages, et ravageant tout leur pays. Igmazen les abandonnoit à leurs mauvais conseils, et leur faisoit paroître leurs pertes plus grandes qu'elles n'étoient. Ils se trouvèrent enfin si affoiblis et si ennuyés, qu'ils commencèrent à songer à eux.

Firme reconnut qu'il y avoit du refroidissement, et se défiant du roi sur quelques conférences qu'il avoit eues avec Masilla, prince des Maziques, il eut envie de s'enfuir encore une fois dans les montagnes. Alors Igmazen se déclara et le fit arrêter. Ce rebelle se voyant renfermé et gardé à vue, résolut de prévenir son supplice par une mort volontaire. Il enivra ses gardes la nuit, et comme ils furent endormis, il se leva, et trouvant par hasard sous sa main une corde propre pour le dessein qu'il avoit, il s'étrangla lui-même dans un coin de la chambre.

XXXI. Igmazen qui devoit le faire conduire le lendemain dans le camp de Théodose, eut un sensible déplaisir de cet accident. Il attesta la foi publique, prit Masilla à témoin de ce malheur, et fit charger sur un chameau le corps de ce misérable, qu'il alla présenter lui-même à Théodose, comme un gage de son amitié et de l'affection qu'il avoit pour l'empire. Théodose fit reconnoître ce corps par des gens du pays, et par quelques prisonniers qui jurèrent tous que c'étoit-là le corps de Firme. Alors il fit de grandes caresses au roi, et peu de jours après, il prit le chemin de Sitifi, et fut reçu en triomphe dans toutes les villes par où il passa. Il espéroit qu'on le rappelleroit à la cour après une si longue et si heureuse expédition, mais il eut ordre de demeurer en Afrique, et de rétablir entièrement les affaires de cette province, que

l'avarice des gouverneurs et la cruauté des rebelles avoient presque ruinée.

Cependant l'empereur Valentinien faisoit de **XXXII** grands préparatifs de guerre et partoit de Trèves au commencement du printemps, pour aller à grandes journées dans l'Illyrie. Toutes les nations voisines étoient effrayées, et lui envoyoient des députés sur sa route pour lui demander humblement la paix. Il ne leur répondoit autre chose, sinon qu'il alloit les châtier si elles étoient coupables, et qu'il en jugeroit quand il seroit sur les lieux. Chacun croyoit qu'il venoit punir l'assassinat du roi des Quades, ou les désordres arrivés dans les provinces, dont les gouverneurs étoient alarmés. Il usa pourtant envers eux de sa politique ordinaire, et ne leur fit pas même une réprimande. Il passa presque tout l'été à Carnunte dans la Pannonie, à assembler ses troupes, à remplir ses magasins; et tout d'un coup ayant fait jeter un pont sur le Danube, il entra dans le pays des Quades avec son armée, résolu de les exterminer à cause de leur dernière irruption.

Quoique cette nation pauvre et timide ne fût pas en état de se défendre, on mit à feu et à sang tout ce qui se rencontra dans les villes, ou dans la campagne, sans aucune distinction d'âge ou de sexe. La plupart s'étoient sauvés dans les montagnes, effrayés de voir chez eux des aigles romaines et un Empereur en personnes; et regardant de loin fumer leurs villes,

et leurs maisons réduites en cendres, ils pleuroient la mort de leurs proches, et la désolation de leur pays. Valentinien se ravisa peu de jours après; et soit qu'il manquât de vivres, ou que la saison fût trop avancée; soit qu'il eût honte d'insulter à un peuple plus malheureux que coupable, qui ne pouvoit lui résister, il repassa le Danube, et mit son armée en quartier d'hiver.

XXXIII. Les Quades revinrent un peu de leur crainte, et choisirent les plus qualifiés d'entr'eux pour aller demander pardon à l'Empereur, et lui promettre de le servir aux conditions qu'il voudroit leur imposer. Ces députés arrivèrent à Bergition, petit château dans la Pannonie, où Valentinien s'étoit retiré. Là, ils obtinrent enfin une audience, où ils furent introduits par Équitius; et s'étant jetés aux pieds de l'Empereur, ils demeurèrent quelque temps sans se relever saisis de crainte et de respect; puis, ils le supplièrent humblement au nom de toute la nation de leur faire grâce, et de leur accorder la paix. Valentinien, surpris de la pauvreté et de la mauvaise mine de ces ambassadeurs, s'écria qu'il étoit bien malheureux d'avoir à traiter avec des gens faits comme ceux-là, et leur reprocha leur insolence et leur perfidie. Comme ils se jetoient sur des excuses ennuyeuses, il se mit en colère, et leur parla avec tant d'émotion, qu'il se rompit une veine, et tomba demi mort entre les bras de ses officiers, en jetant le sang

par la bouche. Il mourut quelques heures après dans les convulsions , le dix-septième jour de novembre , la cinquante-cinquième année de son âge et la douzième de son règne.

Chacun raisonna sur cette mort , suivant son esprit. Les uns observoient qu'une comète avoit paru depuis peu ; que la foudre étoit tombée sur le palais ; qu'un hibou s'étoit perché sur le toit des bains impériaux , d'où l'on n'avoit pu le chasser ; que l'Empereur avoit vu en songe l'Impératrice en habit de deuil , et qu'étant sorti ce matiù-là plus triste qu'à son ordinaire à dessein de monter à cheval , le cheval s'étoit cabré contre sa coutume. Les plus sages , au lieu de ces observations vaines et ridicules , remarquoient qu'il étoit mort comme il avoit vécu , dans le trouble et dans l'agitation ; que ç'avoit été un juge sévère , plutôt qu'un bon maître ; que de tous les empereurs il n'y avoit eu que lui qui eût passé son règne sans signer une seule grâce ; qu'on eût dit qu'il punissoit par chagrin , plutôt que par justice ; qu'il entroit un peu d'avarice dans cette sévérité , et que les confiscations suivoient trop ordinairement la condamnation des criminels ; qu'il faisoit la guerre en furieux , et n'alloit jamais combattre les ennemis , qu'il n'eût dessein de les exterminer ; et qu'enfin , par un juste jugement de Dieu , sa colère qui avoit causé tant de morts , venoit de lui ôter la vie à lui-même.

Plusieurs disoient en sa faveur , qu'il avoit

XXXIV.

Ammian.

l. 30.

Zoz. l. 4.

essayé de vaincre son tempérament , et qu'il n'avoit pu ; que cette sévérité excessive n'avoit pas été honnête à l'Empereur , mais qu'elle avoit été utile à l'empire ; qu'en faisant brûler vif le premier eunuque du palais , pour avoir fait tort à une veuve , il avoit sauvé de l'oppression toutes les veuves et les orphelins ; qu'au

Ammian. l. 20. resté il avoit eu plus de vertus que de défauts ; qu'il avoit épargné le bien du peuple , diminué les tributs , réglé les gens de guerre , dressé de bons officiers , fortifié les places frontières , et gagné des batailles par ses lieutenans et par lui-même ; qu'il avoit mené une vie pure et irréprochable , éloigné de sa cour la corruption et les débauches , tant par ses édits que par ses exemples , et montré dans toute sa conduite de l'esprit , du courage , de la politesse et de la grandeur.

Soz. l. 6. c. 6 et 7. Les plus zélés pour la religion le blâmoient d'avoir épousé Justine , femme arienne , de s'être laissé surprendre aux professions de foi d'Auxence , archevêque de Milan , qui faisoit sem-

Socrat. l. 4. c. 1. blant d'être catholique , et surtout d'avoir laissé à chacun la liberté de vivre selon sa créance , et de n'avoir pas voulu , sous prétexte qu'il étoit laïque , se mêler des différens de l'église. Les autres soutenoient au contraire , que cette politique avoit été nécessaire , que Jovien en avoit usé de même avant lui ; et qu'il valoit mieux attirer les hommes à la vérité par la douceur , que de les y entraîner à vive force.

On convenoit pourtant que ce Prince avoit toujours retenu la foi de l'église dans sa pureté ; qu'il s'étoit brouillé là-dessus avec son frère Valens , jusqu'à lui refuser du secours contre les barbares , comme à un ennemi de Dieu , qu'il falloit abandonner ; et qu'il avoit prié S. Ambroise de le reprendre , s'il manquoit , ou contre la piété , ou contre la doctrine de l'église.

Théodoret.
l. 4. c. 31.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter XXXV. ici la part que cet Empereur avoit eue en l'ordination de cet archevêque dont nous parlerons si souvent dans la suite de cette histoire. Auxence arien étant mort , après avoir tenu plusieurs années le siège de Milan , Valentinien pria les évêques de s'assembler pour élire un nouveau pasteur. Il leur demanda un homme d'un profond savoir , et d'une vie irréprochable , afin , disoit-il , *que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions et par ses exemples ; et que les empereurs , qui sont les maîtres du monde , et qui ne laissent pas d'être grands pécheurs , pussent recevoir ses avis avec confiance , et ses corrections avec respect.* Les évêques le supplièrent d'en nommer un lui-même tel qu'il le souhaitoit ; mais il leur répondit que c'étoit une affaire au-dessus de ses forces et qu'il n'avoit ni assez de sagesse , ni assez de piété pour s'en mêler , que ce choix leur appartenoit , parce qu'ils avoient une parfaite connoissance des lois de l'église , et qu'ils étoient remplis des lumières de l'esprit de Dieu.

Théodoret.
l. 4. c. 6
et 7.

Socrat. l. 4.
c. 30.

Les évêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé pour procéder à l'élection; et le peuple dont le consentement étoit requis, y fut appelé. Les ariens nommoient un homme de leur secte, les catholiques en vouloient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent, et cette dispute alloit devenir une sédition et une guerre ouverte. Ambroise, gouverneur de la province et de la ville, homme d'esprit et de probité, fut averti de ce désordre, et vint à l'église pour l'empêcher. Sa présence fit cesser tous les différens; et l'assemblée s'étant réunie tout d'un coup, comme par une inspiration divine, demanda qu'on lui donnât Ambroise pour son pasteur. Cette pensée lui parut bizarre; mais comme on persistoit à le demander, il remontra à l'assemblée qu'il avoit toujours vécu dans les emplois séculiers, et qu'il n'étoit pas même encore baptisé; que les lois de l'empire défendoient à ceux qui exerçoient des charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission des Empereurs; et que le choix d'un évêque devoit se faire par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas par un caprice populaire. Quelque raison qu'il alléguât, quelque résistance qu'il fit, le peuple voulut le porter sur le trône épiscopal, auquel Dieu l'avoit destiné. On lui donna des gardes, de peur qu'il ne s'enfuit: et l'on présenta une requête à l'Empereur pour lui faire agréer cette élection.

Paulin. in
vita Ambr.

L'Empereur y consentit très-volontiers, et

donna ordre qu'on le fit baptiser promptement, et qu'on le consacra huit jours après. On rapporte que ce prince voulut assister lui-même à son sacre, et qu'à la fin de la cérémonie levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria transporté de joie: *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos âmes à celui à qui j'avois commis le gouvernement de cette province.* Le saint archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des saintes écritures, et au rétablissement de la foi et de la discipline dans son diocèse. S'étant aperçu de quelques abus qui se commettoient par les magistrats sous l'autorité de l'Empereur, il l'alla trouver dans son palais, et lui remontra le zèle qu'il devoit avoir pour le service de Dieu, et pour la justice.

Théodorez.
 l. 4. c. 7.

Ce Prince lui répondit sagement qu'il recevoit ses avis en bonne part; qu'il le connoissoit depuis long-temps pour un homme droit et incapable de dissimulation ou de flatterie; qu'en l'acceptant pour son évêque, il avoit bien prévu qu'il se donnoit à lui-même un juge incorruptible de sa vie; qu'il n'avoit pas laissé de confirmer son élection, jugeant qu'on ne pouvoit donner trop d'autorité à un homme de bien; qu'il usât donc de sa liberté ordinaire; qu'il réprimât par une sainte sévérité les dérèglemens de la cour, et qu'il ne craignît pas de l'avertir lui-même de ses défauts, et d'y apporter les

remèdes qu'il jugeroit nécessaires selon sa prudence, et selon les règles de la loi de Dieu.

Le saint archevêque, appuyé de l'autorité de l'Empereur, travailloit à déraciner les erreurs que son prédécesseur Auxence avoit semées dans la ville impériale : toute l'église espéroit beaucoup de cette protection; mais ce prince mourut peu de temps après, comme nous avons déjà dit. Son corps fut porté à Constantinople, et mis dans le sépulcre du grand Constantin avec les solennités accoutumées.

XXXVI. Gratien, fils aîné de Valentinien, et de Severa sa première femme, avoit été associé à l'empire environ sept ans auparavant, et se tenoit alors à Trèves où son père l'avoit laissé. Le jeune Valentinien, fils du second lit, âgé de huit à neuf ans, s'étoit avancé avec l'impératrice Justine sa mère; et comme il n'étoit pas loin de l'armée, les principaux officiers se liguerent ensemble pour le créer empereur. Céréalis son oncle conduisit adroitement toute l'intrigue, et gagna d'abord Méraubode qui commandoit l'infanterie. Ils firent couper les ponts, et garder tous les passages qui menotent au quartier des Gaulois, troupes mutines et mal intentionnées. Tous ceux qui leur étoient suspects eurent ordre de ne point marcher avant qu'ils eussent appris la mort de l'Empereur. On éloigna surtout le comte Sébastien, homme fidèle et paisible, mais trop aimé des gens de guerre en une occasion comme celle-là. Après avoir ainsi disposé

toutes choses , Céréalis alla querir son neveu , et le fit déclarer Auguste six jours après la mort de son père.

Ceux qui s'étoient mêlés de cette élection, écrivirent à Gratien que les ennemis ayant repris courage depuis la mort de son père, l'armée avoit eu besoin de la présence d'un Empereur ; et qu'ils avoient été contraints d'élire le prince Valentinien, avant que des esprits remuans eussent pu prendre d'autres mesures ; qu'ils supplioient Sa Majesté de les excuser s'ils *Zoz. l. 4.* n'avoient pas attendu son consentement, et de leur pardonner une faute qu'ils n'avoient faite que pour le bien de l'état , et pour l'intérêt de sa famille. Gratien, offensé de leur procédé, fut sur le point d'en faire punir quelques-uns : néanmoins il s'apaisa presque en même temps ; et confirmant l'élection de ce jeune prince, non-seulement il l'accepta pour son collègue, mais encore il voulut lui servir de père. Il se contenta des provinces qui sont au-deçà des Alpes, et lui laissa l'Italie , l'Afrique et l'Illyrie à gouverner.

La mort de Théodose le père, et la disgrâce *XXXVII.* de son fils, arrivèrent en ce temps , par la jalousie des ministres de l'empire , et par des intrigues de l'empereur Valens qui ne pouvoit souffrir ceux qu'il croyoit dignes de lui succéder. Cette haine étoit fondée sur des prédictions et des horoscopes qu'il croyoit inévitables, et qu'il vouloit pourtant tâcher d'éviter.

C'étoit un prince qui avoit beaucoup de défauts, et dont les bonnes qualités étoient étouffées par les mauvaises. Il prenoit quelquefois d'assez bonnes résolutions, mais il manquoit souvent de force ou de lumière pour les exécuter. Il arrêtoit l'ambition et l'insolence des grands ; mais c'étoit presque toujours en les opprimant. On eût pu lui donner la gloire d'être bon ami, s'il eût su choisir ses amitiés. Il ne chargeoit pas les provinces de subsides , mais il ruinoit les meilleures maisons de l'empire , et vouloit regagner sur les confiscations des particuliers ce qu'il perdoit en diminuant les impôts publics. Dès qu'on étoit accusé devant lui, il suffisoit d'être riche pour être coupable , et sans se mettre en peine de discerner le vrai d'avec le faux, il ne manquoit jamais de punir quand il pouvoit le faire à son profit. Il étoit toujours prêt à donner de longues audiences aux délateurs et s'ennuyoit dès qu'on commençoit à se justifier ; ce qui donnoit lieu aux oppressions et aux calomnies.

XXXVIII. On avoit fait diverses entreprises contre lui depuis qu'il régnoit, ce qui l'avoit rendu timide et soupçonneux. Des courtisans corrompus profitoient de cette foiblesse de l'Empereur , et lui persuadoient à tous momens qu'il couroit quelque grand danger ; les uns pour se faire valoir, et pour se rendre nécessaires ; les autres pour se défaire impunément de leurs ennemis, en les accusant de l'être du prince. Toutes les intri-

Am mian.
l. 31.

Zoz. l. 4.

gues de la cour ne rouloient que sur de faux rapports , et sur des attentats imaginaires. La chose en étoit venue à un tel point , que c'étoit un crime que d'expliquer un présage , ou de parler du successeur de Valens. Cette facilité à tout croire et à tout craindre fut cause de la perte de plusieurs grands hommes , et particulièrement de celle de l'ancien Théodose.

Pallade , homme de basse naissance , et fort adonné à la magie , ayant été arrêté comme complice de quelques seigneurs de la cour qu'on accusoit d'avoir volé les finances , on le mit entre les mains de Modeste , préfet du prétoire. Il fut interrogé et ne voulut rien révéler. On lui donna la question , qu'il souffrit d'abord avec assez de constance ; mais lorsqu'il se sentit pressé des tourmens , il s'écria qu'il avoit des choses à dire plus importantes que celles qu'on lui demandoit , et qui regardoient la personne du prince. On lui laissa reprendre haleine , et comme on l'eut encouragé à parler , il déclara qu'il s'étoit tenu depuis peu une assemblée secrète , où , par des sortilèges et des présages détestables , on avoit appris la destinée de l'Empereur , et le nom de celui qui devoit lui succéder à l'empire. Il nomma ceux qui y avoient assisté. Ils furent arrêtés sur le champ , et n'osèrent désavouer une chose dont on savoit déjà toutes les circonstances.

C'étoit une intrigue de quelques personnes XXXIX.
de qualité , et de plusieurs philosophes payens ,

Ammian.
l. 29.

Sozom. l. 6.
c. 35.
Zoz. l. 4.

qui s'étoient associés pour savoir ce qui devoit arriver après la mort de l'Empereur. L'aversion qu'ils avoient pour la religion chrétienne, et le désir de voir la leur rétablie, leur donnoient cette curiosité. Ils espéroient que l'oracle leur nommeroit quelqu'un de leur parti. Ils avoient déjà par avance jeté les yeux sur Théodore, un des secrétaires de Valens, d'une très-noble famille des Gaules, estimé pour sa probité, pour son esprit, et pour son courage, qui vivoit en grand seigneur, et qui dans une cour tumultueuse étoit aimé de tout le monde, encore qu'il conservât dans ses actions et dans ses discours une généreuse liberté. Ces grandes qualités l'avoient fait regarder comme un homme capable de remettre le culte des Dieux, auquel il étoit fort attaché.

Ces philosophes prévenus de cette pensée, s'assemblèrent secrètement dans une de leurs maisons. Là, ils firent un trépied de branches de laurier ressemblant à celui de Delphes, et le consacrèrent avec des imprécations et des cérémonies extraordinaires. Ils mirent dessus un bassin composé de différents métaux, autour duquel ils rangèrent les vingt-quatre lettres de l'alphabet à distance égale. Le magicien le plus savant de la compagnie, enveloppé d'un linceul, et portant en ses mains de la verveine, s'avança et commença ses invocations, penchant sa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Enfin il s'arrêta tout court, tenant sur le bassin un

anneau suspendu à un filet. Comme il achevoit de murmurer ses paroles magiques, on rapporte qu'on vit tout à coup le trépied se mouvoir, l'anneau s'ébranler, et s'agiter insensiblement, et tomber enfin çà et là sur les lettres qu'il sembloit avoir choisies. Ces lettres, ainsi frappées sortoient de leurs places, et s'alloient successivement ranger sur la table; on eût dit qu'une main invisible les avoit ainsi assemblées. Elles composoient les réponses en vers héroïques, que tous les assistans remarquoient attentivement.

Ammian.
l. 29.
Zoz. l. 4.

La première chose que le sort leur apprit, ce fut que leur curiosité leur coûteroit à tous la vie, et que l'Empereur périroit peu de temps après à Mimas d'un horrible genre de mort. Alors ils voulurent savoir le nom de celui qui devoit être son successeur. L'anneau enchanté recommençant à sauter sur les lettres, assembla ces deux syllabes, THÉ-o, le D. vint s'y joindre ensuite. Sur quoi un des assistans interrompit le sort, et s'écria que leurs vœux étoient accomplis, et que c'étoit l'ordre du destin, que Théodore régnaît après Valens. Ils n'en demandèrent pas davantage; et sans songer au malheur que l'oracle leur avoit prédit, comme on croit aisément ce qu'on souhaite, ils attendirent tous l'accomplissement de la destinée de Théodore.

XL.

XLI.

Dès que l'affaire eut été ainsi découverte à Antioche, Valens sachant que Théodore étoit à Constantinople pour des affaires domestiques,

y envoya des gardes avec ordre de le prendre, et de le transférer sûrement : ce qui fut fait. On l'interrogea, et il répondit qu'il n'avoit eu aucune part à cette intrigue ; que depuis qu'il l'avoit sue , il avoit eu dessein de la révéler à l'Empereur , mais qu'on l'avoit assuré que ce n'avoit été qu'une curiosité philosophique ; que c'étoit un crime effroyable de vouloir usurper l'empire , mais qu'il étoit permis de l'attendre du destin , dont les ordres étoient inévitables ; que pour lui, il n'avoit rien entrepris , ni rien espéré là-dessus. On lui produisit des lettres par lesquelles il fut convaincu de s'être flatté de la prédiction , et d'avoir consulté ses amis sur le temps et les moyens de l'exécuter.

XII. L'Empereur lui fit trancher la tête, et commanda qu'on cherchât tous ses complices , et qu'on exterminât tous les philosophes qui, depuis l'empire de Julien faisoient profession ouverte de magie. On voulut lui représenter que toutes les prisons étoient déjà pleines de gens suspects, ou convaincus, et qu'il y auroit quelque grâce à faire dans le nombre : mais il s'offensa de cette remontrance , et ordonna qu'on fit tout mourir indifféremment sans aucune forme de procès. Cette cruelle sentence fut exécutée : les innocens étoient confondus avec les coupables ; les uns périssoient par le fer , les autres par le feu , plusieurs étoient déchirés dans les tortures ; surtout on brûloit les magiciens avec leurs livres , et personne n'osoit

paroître en manteau dans toute l'Asie, de peur que la ressemblance de l'habit ne les fit prendre pour des philosophes. On ne voyoit dans Antioche que sang répandu, que maisons ruinées, que feux allumés; ce qui rendit l'Empereur si odieux, qu'on faisoit par toute la ville cette imprécation publique contre lui, *Que Valens puisse un jour être lui-même brûlé vif.* Ammian.
l. 31.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est qu'on jugeoit souverainement sur de simples soupçons, sans vouloir entrer dans aucune discussion. On condamna à la mort une dame qui se vantoit de guérir de la fièvre quarte, en prononçant quelques paroles. On confisqua les biens d'un grand seigneur, pour avoir fait tirer l'horoscope d'un de ses enfans. Un riche bourgeois fut exécuté, parce qu'on avoit trouvé parmi ses papiers la figure d'un de ses frères nommé Valens. On fit mourir un jeune homme qui se trouvant incommodé dans les bains, crut se guérir en portant ses doigts l'un après l'autre à son estomac, et nommant autant de fois les voyelles. Ammian.
l. 29.

Comme les grandes passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules, Valens s'imagina qu'il pouvoit perdre ce fatal Empereur que l'oracle venoit de nommer à moitié; ne songeant pas qu'il y a une providence divine, qui se joue des prévoyances humaines, et qu'un tyran ne fit jamais mourir son successeur. Il entreprit de perdre toutes les personnes de qualité dont le nom commençoit par les deux syllabes XLIIII.
Sozom. l. 6.
c. 26.

suspectes , et les fit rechercher si exactement , que plusieurs , pour sauver leur vie , furent obligés de quitter leurs noms , et d'en prendre d'autres moins dangereux.

XLIV. Les Théodose s'étoient acquis trop de réputation pour échapper aux poursuites d'un prince si cruel et si défiant. Théodose le père étoit encore en Afrique , où Valentinien l'avoit jugé nécessaire pour le repos de la province. Après avoir éteint le feu de la rébellion , il avoit informé la cour de la misère des peuples , et s'étoit plaint hautement du comte romain , qui les avoit désolés par son avarice et par ses inhumanités. Il avoit fait châtier rigoureusement quelques-uns de ses complices , et n'avoit pas craint de publier les intelligences de ce gouverneur avec quelques ministres intéressés , qui profitoient de ses concussions , et qui le protégeoient auprès de l'Empereur. Cette fermeté de Théodose lui avoit attiré la haine de ces personnes puissantes , qui obsédoient le prince après l'avoir abusé ; et qui se donnant la liberté de faire des injustices , vouloient ôter aux autres celle de les découvrir et de s'en plaindre.

L'empereur Valens s'étoit contenté d'entretenir sous main ces inimitiés , sans oser rien entreprendre du vivant de Valentinien : mais après sa mort , il ne garda plus de mesure , et prit sur ses neveux le même ascendant que son frère avoit pris autrefois sur lui. Il gagna les ministres de Gratien déjà préoccupés par leurs jalousies.

Il se ligua avec l'impératrice Justine, arienne et emportée comme lui, et se servit si bien de la conjoncture favorable de ces nouveaux règnes, que mêlant les intérêts de l'état avec ceux de la religion, et les passions des autres avec les siennes, il fit faire le procès à Théodose. On l'arrêta dans Carthage; et soit qu'on l'eût accusé d'avoir voulu se rendre maître de l'Afrique, soit qu'on lui eût supposé d'autres crimes, on le condamna à mourir dans les lieux mêmes où il venoit de triompher peu de temps auparavant.

Théodose, se voyant opprimé par l'envie, XLV.

employa ce qui lui restoit de temps à penser à son salut. Il reçut le baptême, que, selon la mauvaise coutume de ce temps-là, il avoit différé de recevoir, et mourut innocent devant Dieu, comme il avoit vécu sans reproche et avec gloire devant les hommes. Son fils étoit encore dans la Mœsie où il commandoit l'armée, aimé des peuples, estimé des gens de guerre, et redouté des ennemis de l'empire: Comme il n'étoit pas moins à craindre par ses vertus que son père, il alloit éprouver la même fortune que lui; mais il quitta tous ses emplois, et se sauva promptement en Espagne, où il se mit à couvert de la persécution de Valens, qui sur le sujet de ses défiances n'étoit pas d'humeur à laisser un crime imparfait. Quoique l'empereur Gratien fût en âge de s'appliquer aux affaires, et qu'il sût la disgrâce de Théodose dont il connoissoit le mérite, il le laissa dans son exil; et

Oros. l. 7.
c. 33.

Ambros. in
fun. Theod.

soit qu'il craignit de déplaire à son oncle, soit qu'il n'eût pas la force de réprimer les passions de ses ministres, soit qu'on lui eût déguisé les choses, et qu'il ne voulût pas se donner la peine de les examiner lui-même, il abandonna les deux plus grands capitaines de l'empire à l'oppression et à la violence de leurs ennemis. C'est ainsi que les meilleurs princes, par une molle politique, ou par une paresse criminelle, deviennent souvent aussi dangereux que les méchans.

XLVI. Théodose passa quelques années en Espagne, prenant cet exil pour un temps de repos, et vivant obscurément avec quelques-uns de ses parens et de ses amis, jusqu'à ce que les affaires de l'empire se brouillèrent de telle sorte, qu'on fut réduit à recourir à lui, comme au seul homme capable de les rétablir. Je crois être obligé de rapporter ici un peu au long tous ces troubles, tant pour donner un état de l'empire d'Orient, et rendre la suite de cette histoire plus intelligible, que pour faire remarquer les voies dont Dieu se servit pour punir l'empereur Valens, et mettre Théodose en sa place.

XLVII. De tous ces peuples barbares qui sortoient en foule du fond du septentrion, et qui se chassoient les uns les autres jusque sur les bords du Danube et du Rhin, il n'y en eut point de plus redoutables à l'empire romain que les Goths.

Ils habitoient originairement une partie de

ces terres sauvages et stériles qui sont entre l'Océan Septentrional et la mer Baltique. Ennuvés de vivre dans un pays si inculte, et poussés par leur férocité naturelle, ils descendirent jusqu'aux environs de la Vistule, plus de trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Là, s'étant grossis d'une multitude de Vandales qu'ils avoient vaincus, et se trouvant trop resserrés, ils s'étendirent dans les états voisins, et s'avancèrent depuis jusqu'aux Palus Méotides sous la conduite du roi Filimer, forçant tout ce qui se rencontroit sur leur passage. La résistance qu'on leur fit en cet endroit les contraignit de tourner d'un autre côté, et de passer enfin, après plusieurs détours, dans les pays des Daces et des Gètes, où ils demeurèrent quelque temps en repos. Le commerce qu'ils eurent là avec des peuples plus humains et plus polis qu'eux, leur ayant fait perdre un peu de leur grossièreté, ils s'imposèrent quelques lois, et se partagèrent en deux nations sous des chefs dignes de les gouverner. Ceux qui occupoient les parties les plus orientales se nommèrent Jornand. de reb. Getic. Ostrogoths ou Goths orientaux, et reconnurent pour leurs rois les princes de la maison royale des Amales. Ceux qui habitèrent vers l'Occident prirent le nom de Visigoths ou Goths occidentaux, et se rangèrent sous les princes de l'ancienne race des Baltes.

Ces barbares, qui n'étoient séparés alors des provinces de l'empire que par le Danube, se

jetèrent souvent dans la Thrace, dans l'Illyrie et dans la Pannonie : toutefois comme ils faisoient la guerre en désordre, ils furent presque toujours battus, et ne firent aucun progrès. Mais après avoir été long - temps ou ennemis ou alliés des empereurs, ils s'accoutumèrent à la discipline, et en servant les Romains ils apprirent à les vaincre.

Zoz. l. 6.

c. 37.

La division s'étant mise parmi eux, sous l'empire de Valens, ils en vinrent à une guerre ouverte. Il se donna une sanglante bataille: Athanaric, roi des Ostrogoths, demeura vainqueur, et Fritigerne, roi des Visigoths, fut défait. Celui-ci eut recours à la protection de l'Empereur, qui lui envoya un secours très-considérable. Il vainquit Athanaric à son tour; et par reconnaissance pour l'Empereur, et pour tant de chrétiens qui étoient venus le secourir, il embrassa la religion chrétienne, et voulut que ses sujets en fissent de même. Valens ne perdit pas cette occasion d'avancer la secte des Ariens, suivant le vœu qu'il en avoit fait à son baptême. Il envoya d'abord à Fritigerne des gens passionnés pour cette doctrine, qui l'inspirèrent au Prince et à ses sujets, par la trahison d'Ulphilas leur évêque, premier inventeur des lettres gothiques, et traducteur de l'écriture sainte en sa langue, qu'on avoit gagné dans le temps de ses ambassades à Constantinople.

Théodoret.

l. 4. c. ult.

Gros. l. 7.

c. 32.

XLVIII.

Ces deux rois commençoient à se réunir, et ne demandoient plus que du repos après tant

de guerres étrangères et domestiques , lorsqu'ils furent accablés tout à coup l'un et l'autre , et chassés avec toute leur nation des terres qu'ils avoient conquises. Un peuple inconnu , et renfermé jusqu'alors entre le fleuve Tanaïs et la mer glaciale , sortit de son pays , et s'épandit comme un torrent dans toutes les provinces voisines.

C'étoient les Huns , gens sans honnêteté , sans justice , sans religion ; endurcis au travail dès leur enfance ; nourris de racines sauvages et de chair crue ; toujours campés et fuyant les maisons comme des tombeaux , errans les jours , et dormant les nuits à cheval , accoutumés à se brouiller entr'eux , et à se raccommo-
Ammian.
l. 31.
Zoz. l. 4.

der ensuite sans autre raison que celle de leur légèreté naturelle. Leur cavalerie innombrable , et la quantité prodigieuse de chariots qui les suivoient chargés de leurs femmes et de leurs enfans ; leur manière de combattre par pelotons , et de se rallier un moment après leur déroute ; la figure même de ces hommes petits de taille ,
Claudian in
Ruffin. l. 1.
Jornand. c.
24.

mais forts et ramassés ; leurs visages balafrés , leurs petits yeux , et leurs grosses têtes : tout cela jetoit la frayeur dans l'esprit des peuples qui n'étoient pas si barbares qu'eux.

Ils attaquèrent d'abord les Alains qui furent XLIX. contraints de rechercher leur amitié. Ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'au-deçà du Boristhène , chassant ou massacrant tout ce qui leur résistoit , et s'étendirent vers la Dacie. Au

Amnian. bruit de cette terrible marche, tous les Goths
 coururent aux armes. Athanaric qui étoit le
 plus exposé, ramassa toutes ses troupes, et s'a-
 vança vers les bords du fleuve Danaste pour en
 ioid. disputer le passage aux ennemis. Il envoya ce-
 pendant plusieurs partis jusqu'à vingt lieues au-
 delà pour les reconnoître, et lui en rapporter
 des nouvelles. Mais quelque précaution qu'il
 pût prendre, les Huns prévinrent ces partis, et
 passèrent le fleuve à la faveur de la nuit, partie
 à gué, partie à la nage. Quoiqu'Athanaric eût
 à peine le temps de se mettre en bataille, il sou-
 tint leur première attaque avec beaucoup de
 courage : mais comme il se vit accablé par le
 nombre, il se retira avec ce qu'il put sauver de
 son armée, et gagna les montagnes, où il se re-
 trancha, tandis que les ennemis s'amusoient à
 faire le dégât dans le plat-pays.

L. Cependant les Goths effrayés s'avancèrent tous
 vers les rives du Danube. Videric, roi des Gro-
 thungues, encore mineur, vint se joindre à eux
 sous la conduite d'Alatée et de Safrax, deux
 excellens capitaines. Ils étoient trop de monde
 pour subsister dans un si petit espace, et trop
 peu pour résister à de si puissans ennemis. En
 cette extrémité ils envoyèrent une ambassade à
 l'empereur Valens, pour le supplier humble-
 ment de leur donner quelques terres dans la
 Thrace, où ils pussent vivre paisiblement sous
 sa protection, promettant de le servir dans ses
 guerres, et de garder eux-mêmes les frontières

de l'empire. L'affaire fut agitée dans le conseil. Ceux qui ne regardoient que le bien public, furent d'avis de rejeter la proposition, et remontrèrent à l'Empereur qu'il falloit se défier d'un peuple qui lui avoit souvent manqué de foi, et qui deviendrait insolent dès qu'il cesseroit d'être misérable.

Les autres, pour s'accommoder à l'humeur du Prince, lui représentèrent qu'il étoit de sa gloire de donner retraite à des malheureux; qu'il grossiroit ses armées d'un grand nombre de ces étrangers; et que déchargeant les provinces des recrues qu'elles étoient obligées de fournir, il pourroit en tirer tous les ans des sommes considérables en récompense. Ces raisons touchèrent l'Empereur. Il accorda aux Goths ce qu'ils demandoient, et envoya ordre à Lupicin, gouverneur de Thrace, de leur fournir des vivres, et de les recevoir dans sa province, à condition toutefois qu'ils y entreroient sans armes, qu'ils ne Zoz. l. 4. sortiroient pas des limites qu'on leur avoit marquées, et qu'ils enverroient leurs enfans mâles en Orient, pour y être élevés dans les exercices de la milice romaine.

Lupicin alla jusque sur le rivage du Danube, LI. accompagné de Maxime qui commandoit l'infanterie. Ils virent arriver le roi Fritigerne avec ses sujets, et leur firent distribuer des vivres et quelques terres à cultiver. Le fleuve étoit alors débordé, et cette multitude de barbares fut plusieurs jours et plusieurs nuits à le passer. Valens,

Socrat. l. 4.
c. 34.
Zoz. l. 6.
c. 38.

comme s'il eût mis l'empire en sûreté, ne fit plus de cas des vieilles troupes, n'en leva plus de nouvelles, et négligea les recrues qu'il se fit payer en argent, à raison de quatre-vingts écus d'or pour chaque soldat. En peu temps les armées s'affoiblirent, et tous les officiers furent mécontents.

Les Goths de leur côté commençoient à manquer de vivres, et se trouvoient réduits par l'avarice du gouverneur à donner leurs biens, et à vendre jusqu'à leurs enfans pour avoir du pain. Ils souffroient ces extrémités, jusqu'à ce que le désespoir les fit murmurer. Lupicin craignant qu'ils ne se révoltassent, résolu pourtant de ne rien relâcher, se tint sur ses gardes, et fit assembler l'armée de Thrace de ce côté-là. Alatee et Safrax, à qui Valens avoit refusé de donner retraite, côtoyèrent alors le Danube, et trouvant des endroits mal gardés, ramassèrent des bateaux, et firent passer tumultuairement leur cavalerie. Pour Athanaric, il n'osa demander aucune grâce à l'Empereur qui le haïssoit depuis long-temps, et se jeta sur un quartier des Sarmates, où il s'établit à force d'armes.

Cependant le roi Fritigerne retenoit la fureur des Goths, et ménageoit adroitement l'esprit des Romains, jusqu'à ce qu'il pût faire éclater son ressentiment. Ayant su par des espions qu'Alatee et Safrax avoient passé le fleuve, et prévoyant qu'il auroit besoin de leur cavalerie, il marcha vers eux à petites journées, et par des

chemins détournés, pour ne donner aucun soupçon d'intelligence. Enfin il campa près de Martianopoli, où Lupicin le reçut dans sa maison, et le traita magnifiquement. Pendant qu'ils étoient à table, quelques Goths s'étant présentés aux portes de la ville pour faire leurs provisions, les soldats de la garnison les repoussèrent : on s'échauffa de part et d'autre, on en vint aux mains, tous les bourgeois prirent les armes et tout le camp des Goths se mutina.

Le gouverneur étant averti de ce désordre, ne s'en émut pas beaucoup ; et comme il étoit à demi-ivre, il ordonna tout bas qu'on allât égorger les gens de la suite du roi qui l'attendoient dans une salle prochaine. Cet ordre ne put être exécuté si secrètement que Fritigerne ne s'en doutât, et qu'il n'ouît même les cris de ceux qu'on égorgeoit. Il se leva de table tout à coup, sans donner le temps au gouverneur de prendre aucune résolution, et sortit de la ville, sous prétexte d'aller se montrer, et faire punir les séditieux. Aussitôt qu'il fut en sûreté, il monta à cheval, et courut de tous côtés animant ses peuples à la vengeance. En peu de temps la nation entière se souleva, et Valens eut pour ennemis ceux qu'il comptoit pour ses hôtes et pour ses alliés.

Ammian.
l. 31.

Ils ravagèrent d'abord la campagne, et mirent plusieurs villages à feu et à sang. Fritigerne leur laissa assouvir leur première rage ; après quoi, il les régla comme il put, et les fit marcher sous

LII.

leurs drapeaux. Lupicin de son côté assembla ses troupes, et crut qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cet orage; mais il se laissa surprendre; et cette multitude de barbares sans ordre, et presque sans armes, s'étant jetée sur lui et sur son armée, il s'enfuit honteusement. Les Goths, après avoir tué la plupart des soldats et des officiers, prirent les habits et les armes des morts, et pillèrent impunément toute la Thrace. Les esclaves qu'ils avoient vendus pour avoir des vivres, rompoient leurs chaînes, et accouroient de toutes parts. Une troupe de mécontents vint se joindre à eux, et leur enseigna les lieux où ils pouvoient s'enrichir, et ceux où ils pourroient se retrancher. En ce même temps un ancien régiment des Goths qu'on avoit mis en quartier d'hiver à Andrinople, fut chassé par les habitans, quoiqu'il n'eût aucune part à la révolte, et qu'il eût toujours été fidèle à l'empire.

Ammian.
ibid.
Zoz. l. 4.

LIII. Ces barbares indignés de ce traitement, envoyèrent demander du secours à leurs compagnons, et mirent le siège devant Andrinople. Ils y donnèrent plusieurs assauts, et furent toujours repoussés. Fritigerne voyant qu'ils se consumoient inutilement devant cette place, leur fit entendre qu'il falloit faire la guerre à des hommes et non pas à des murailles: qu'il importoit peu de prendre une ville, quand on pouvoit gagner plusieurs provinces, où il y avoit plus de butin à faire, et moins de danger à courir. Ces troupes suivant le

conseil du roi , levèrent le siège , et se répandirent dans la Thrace , la Mœsie et la Pannonie.

L'empereur Valens étoit alors à Antioche , LIV.

où , par le conseil de quelques évêques ariens , et par les soins de l'Impératrice , il ne pensoit qu'à persécuter les catholiques. Il y en avoit qui mouroient dans les tourmens , d'autres étoient précipités dans l'Oronte. On chassoit de leurs églises les plus saints prélats , et l'on portoit le fer et le feu jusque dans le fond des solitudes d'Egypte. Les payens même en eurent pitié : et le philosophe Thémistius alla trouver l'Empereur , pour lui dire : *Qu'il persécutoit sans sujet des gens de bien ; que ce n'étoit pas un crime que de croire et penser autrement que lui ; qu'il ne falloit pas s'étonner de cette diversité d'opinions , que les Gentils étoient beaucoup plus divisés entr'eux que les Chrétiens ; que chacun envisageoit la vérité par quelque endroit , et qu'il avoit plu à Dieu de confondre l'orgueil des hommes , et de se rendre plus vénérable par la difficulté qu'on a de le connoître.* L'Empereur fut touché du discours de ce philosophe , et diminua un peu de ce faux zèle de religion qui l'occupoit entièrement. Il reçut presque en même temps les nouvelles de la révolte de Fritigerne , de la défaite de Lupicin et de la désolation des provinces. Alors il se repentit des fautes qu'il avoit faites , et résolut de se venger de l'ingratitude des Goths , et de tomber sur eux avec toutes les forces de l'empire.

Socrat. l. 4.

c. 32.

Sozom. l. 6.

c. 36.

L V. Cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes, parce qu'il avoit déjà plusieurs ennemis sur les bras. Les Sarasins étoient les plus redoutables. Ils avoient perdu leur roi, depuis quelque temps; et la reine Mauvia, sa femme, étoit demeurée régente. Quoiqu'elle fût alliée des Romains, ils commencèrent à la troubler, et crurent pouvoir impunément irriter des peuples qui n'étoient gouvernés que par une femme. Elle s'en plaignit, et n'en put tirer aucune raison. Elle rompit l'alliance que son mari avoit faite avec l'Empereur, se mit en campagne avec une puissante armée, et ravagea la Palestine, la Phœnicie, et cette partie de l'Égypte qui est entre le Nil et la mer Rouge. Le gouverneur de Phœnicie se présenta plusieurs fois pour s'opposer à ses passages; mais il fut toujours battu, et perdit la meilleure partie de ses troupes. Il fallut avoir recours au comte Victor, général des armées en Orient. Celui-ci s'avança avec un grand corps de cavalerie et d'infanterie, et se moquant du gouverneur qui venoit le joindre, il lui manda de se tenir à l'écart, et de lui laisser tout l'honneur d'une victoire qu'il n'avoit su remporter lui-même. Avec cette confiance, ils s'approcha, il donna la bataille, et la perdit; toute son armée fut défaite, et il alloit périr lui-même, si le gouverneur ne fût accouru pour le dégager, et pour favoriser sa fuite. Après cette victoire, la reine étoit en état de pousser plus avant ses conquêtes, sans que rien fût capable de l'arrêter.

Socrat. l. 4.
c. 35.
Sozom. l. 6.
c. 38.

En même temps que les Perses demandoient LVI. que l'Empereur abandonnât l'Arménie , qui étoit un sujet de guerre perpétuelle entre les deux nations , l'Empereur soutenoit ses droits; Ammian. l. 30. et après diverses interprétations des derniers traités , et plusieurs ambassades de part et d'autre , on résolut de décider par les armes ce différent , qu'on n'avoit pu terminer par négociation. Le roi Sapor envoya ordre à son lieutenant-général de se rendre maître de quelques places , et se disposoit à marcher lui-même à la tête de l'armée au commencement du printemps.

Il n'y avoit pas moins à craindre au dedans LVII. de l'empire qu'au dehors. Les provinces , lassées de la tyrannie des gouverneurs et de la persécution qu'on faisoit aux catholiques , étoient sur le point de se soulever. Valens , qui craignoit d'être accablé , dépêcha des courriers à l'empereur Gratien son neveu , pour lui demander du secours , se hâta de satisfaire les Perses et les Sarasins , afin de n'avoir que les Goths à combattre , et de ne faire qu'un corps de toutes ses troupes.

Il ordonna donc au comte Victor , d'aller trouver la reine Mauvia , et de lui demander la paix , à quelque condition que ce fût. La négociation fut plus heureuse que la guerre ; car la reine qui avoit autant de sagesse que de valeur , arrêta le cours de ses victoires , et se contenta d'avoir réduit l'Empereur à la craindre. Victor de son côté ménagea si adroitement l'esprit de

cette Princesse, la louant de ses grandes qualités, et faisant gloire d'avoir été vaincu par elle, qu'en peu de jours elle lui accorda la paix, et lui donna même sa fille en mariage. Toutefois comme elle étoit zélée pour la religion chrétienne qu'elle avoit embrassée depuis peu, elle ne voulut pas signer le traité qu'on ne s'engageât à lui donner pour évêque un de ses sujets appelé Moïse, qui vivoit en réputation de sainteté dans les solitudes d'Égypte. La condition parut fort douce, et le traité fut conclu et exécuté presque en même temps.

Socrat. l. 4.
c. 36.
Sozom. l. 6.
c. 38.

Victor eut ordre de passer de là en Perse, afin de terminer comme il pourroit les différens entre les deux couronnes, et d'emmener les légions qui étoient dans l'Arménie, dès que la paix seroit conclue. L'Empereur relâcha beaucoup de ses prétentions, et consentit à un accommodement qui auroit été honteux, s'il n'eût été nécessaire : il fallut même souffrir, depuis, quelques infractions du traité dont il n'étoit pas temps de se plaindre, et dissimuler une affaire qui n'étoit pas alors la plus pressante. Il ne restoit plus qu'à satisfaire les peuples ; ce qu'on fit, en rappelant les évêques de leur exil, et laissant vivre chacun dans l'exercice de sa religion, sans l'inquiéter.

LVIII. Valens croyoit alors ses affaires en bon état, et se préparoit à partir d'Antioche, lorsqu'il apprit que Trajan, qui commandoit les légions d'Arménie, avoit attaqué les Goths dans la

Thrace, qu'il les avoit mis en déroute, et poussé jusque dans les détroits du Mont-Hœmus ; qu'il avoit gagné les défilés sur eux, et les avoit tenus quelque temps renfermés ; mais que la faim et le désespoir leur ayant fait faire des efforts extraordinaires, il avoit été contraint de se retirer, et de leur abandonner les passages. Peu de temps après il sut que Trajan avoit joint Ricomer, prince françois, envoyé d'Occident avec quelques troupes auxiliaires ; que ces deux capitaines s'étoient approchés du camp des Goths, à dessein de les forcer dans leurs retranchemens, s'il étoit possible, ou de donner sur l'arrière-garde, s'ils décampoient en désordre comme ils avoient accoutumé ; qu'après s'être observés long-temps les uns les autres, ils en étoient venus aux mains ; que le combat avoit duré depuis le matin jusqu'à la nuit ; et que le nombre des barbares l'ayant enfin emporté sur la valeur des Romains, Trajan avoit fait sa retraite en homme de guerre, et Ricomer étoit repassé en Occident pour en ramener un secours plus considérable.

L'Empereur fut d'autant plus fâché de cette nouvelle, qu'il sut que beaucoup d'officiers avoient été tués, et que les Goths alloient impunément faire des courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Il envoya un corps de cavalerie à Trajan, afin qu'il pût tenir la campagne tout le reste de l'automne.

Cependant Gratien, dans l'impatience où il LIX.

étoit d'aller secourir son oncle, avoit fait passer la plus grande partie de son armée vers l'Illyrie, et se préparoit à marcher au plus fort de l'hiver, pour se trouver en Orient à l'ouverture de la campagne. Il laissoit Mérobaude, roi des François, dans les Gaules, pour les garder; et connoissant que le sort des princes est entre les mains de Dieu, et qu'ils doivent attendre la victoire de leur piété, plutôt que du nombre ou du courage de leurs soldats, il avoit prié

Ambros. de
fide ac Grat.

saint Ambroise de lui composer un petit traité de la vraie foi, qu'il pût lire durant son voyage.

LX. Mais comme il étoit sur le point de partir, les Allemands, croyant profiter de son absence, passèrent le Rhin sur la glace au mois de février, et commencèrent à faire le dégât sur les terres de l'empire. Quoiqu'ils fussent plus de quarante mille hommes, ce jeune Empereur ne s'étonna point; il fit marcher les troupes qu'il avoit retenues dans les Gaules, et rappela celles qu'il avoit envoyées vers la Pannonie. Il se mit à leur tête, et rencontrant les ennemis aux environs de Strasbourg, il les attaqua si à propos, et avec tant de résolution, qu'il les défit entièrement. Il en demeura trente-cinq mille sur la place, et tous leurs chefs, et leur roi même, furent tués. Gratien poursuivit jusque dans les bois et dans les montagnes ceux qui se salvoient, et contraignit toute la nation à lui demander humblement la paix, et à lui donner comme en otage tout ce qu'il y avoit dans le pays de

Ammian.
l. 31.

jeunes gens, dont il renforça son armée. Cela fait, il donna ses ordres, et marcha à grandes journées vers la Pannonie, quoiqu'il fût extrêmement incommodé d'une fièvre intermittente.

Valens de son côté alloit fort lentement à Constantinople, et donnoit ses ordres à ses officiers généraux qui se rencontroient sur sa route. Trajan vint au-devant de lui, pour lui rendre compte de l'état des troupes qu'il commandoit. Aussitôt qu'il parut, l'Empereur se mit en colère, et le chargeant de la perte du dernier combat, lui reprocha outrageusement son peu de conduite, ou son peu de cœur. Trajan écouta ces reproches sans s'émouvoir; et comme il avoit beaucoup de piété, il répondit à l'Empereur : *Si nous sommes vaincus, Seigneur, c'est que vous nous empêchez de vaincre. Vous faites la guerre à Dieu même, et Dieu assiste les barbares qui vous la font. C'est lui qui donne la victoire à ceux qui combattent en son nom, et qui l'ôtent à ceux qui se déclarent ses ennemis. Vous reconnoîtrez que vous l'êtes si vous pensez quels sont les évêques que vous avez chassés de leurs églises, et ceux que vous avez mis en leur place.* L'Empereur, offensé de ce discours, alloit s'emporter; mais Arinthée et Victor, généraux de son armée, lui firent connoître qu'il avoit piqué très-sensiblement un homme de cœur; que le zèle de la religion l'avoit fait parler, et qu'il falloit lui pardonner cette remontrance, qui n'étoit peut-être que

Théodoret.
L. 4. c. 33.

trop bien fondée. Valens s'apaisa un peu , et se contenta d'ôter à Trajan la charge de colonel de l'infanterie qu'il avoit exercée avec beaucoup de réputation.

LXII.
Socrat. l. 4.
c. 33.

Enfin l'Empereur arriva à Constantinople , vers la fin du mois de mai , avec une partie de son armée. Les Goths continuoient à venir jusqu'aux portes de la ville , et à ravager la campagne comme auparavant. Pour lui il se tenoit renfermé , soit qu'il n'osât rien entreprendre qu'il n'eût reçu des nouvelles de Gratien , soit qu'il voulût châtier cette ville par les gens de guerre qui la consommoient au dedans , et par les barbares qui la pilloient au dehors ; car il la haïssoit depuis qu'elle avoit pris contre lui le parti du tyran Procope. Sur cela on commençoit à murmurer , et l'on disoit ouvertement que l'Empereur étoit d'intelligence avec les barbares , et qu'il leur livroit ses sujets ; jusquelà qu'un jour qu'il assistoit à des courses de chevaux , on entendit crier de tous côtés : *Qu'on nous donne des armes et nous sortirons en campagne , tandis que l'Empereur se divertira dans le cirque.* Il fut piqué de ces paroles séditieuses , et sortit de la ville en colère l'onzième de juin , menaçant d'y revenir après la guerre , et de la ruiner sans ressource.

Socrat. ib.
Zoz. l. 6.
c. 35.

Il se retira à Melanthias , maison de plaisance des empereurs , à quelques milles de Constantinople. Là , comme il assembloit ses troupes , il reçut des lettres de Gratien , qui lui donnoit

avis de la défaite des Allemands, et l'assuroit qu'il seroit bientôt à lui avec son armée victorieuse. En effet, il étoit en marche avec sa cavalerie, et venoit attendre à Sirmium son infanterie et ses équipages. D'autre côté, le comte Sébastien, qui tenoit la campagne avec deux mille hommes choisis, avoit surpris plusieurs partis, et fait un grand carnage des Goths aux environs d'Andrinople.

Cependant le roi Fritigerne jugeant qu'il en LXIII.
faudroit venir à une bataille, fit cesser le pillage Ammian.
dans la campagne, et commanda à tous ses *ibid.*
gens dispersés de venir joindre le gros de l'armée, tant pour les empêcher de tomber dans les embuscades des Romains, que pour les accoutumer à la discipline du camp. Il envoya des courriers à Alaté et Safrax, pour les prier de se rendre en diligence auprès de lui avec leur cavalerie. Il ne campa plus que dans de grandes plaines, et près des villés, de peur d'être surpris, ou de manquer de vivres. Dès qu'il sut que l'Empereur s'approchoit, il se retira comme s'il eût eu dessein de fuir le combat, et couvrit si bien sa marche, divisant son armée en plusieurs corps différens, que les coureurs ennemis n'en purent apercevoir qu'une partie. Il avoit détaché quelques bataillons pour se saisir des postes avancés; et il alloit couper les vivres aux Romains, s'il n'eût été prévenu. Enfin il se conduisoit avec tant de sagesse et de modération, qu'on eût dit que Fritigerne étoit le prince Romain, et que Valens étoit le barbare.

XLIV. Aussitôt que l'Empereur fut arrivé à Andrinople, ceux qui avoient été envoyés pour reconnoître les Goths, lui rapportèrent qu'ils n'étoient guère plus de dix mille hommes; qu'ils s'étoient retirés en désordre, et n'osoient se montrer hors de leurs retranchemens. Il crut alors que la victoire étoit assuré. En ce même temps Ricomer vint de Sirmium pour l'avertir que Gratien marchoit et qu'il arrivoit en peu de jours. Ce jeune Prince écrivit à son oncle, et le conjuroit de l'attendre; et de souffrir qu'il partageât avec lui, sinon la gloire, du moins les travaux et les dangers de cette guerre.

*Ammian.
ibid.*

Valens assembla le conseil, et mit l'affaire en délibération. Victor, général de la cavalerie, fut d'avis de ne rien précipiter, et représenta que les ennemis étoient plus forts qu'on ne pensoit; que leur armée pouvoit être grossie en peu de temps d'une infinité de troupes répandues dans la campagne; qu'ils avoient un chef vigilant, qui sauroit bien prendre son parti; qu'il seroit difficile de les forcer dans leur camp, ou de les vaincre en bataille rangée avec les seules forces d'Orient; mais qu'on pouvoit s'assurer de les battre, et même de les accabler sans ressources, si l'on attendoit le secours des Gaules. Il ajouta que c'étoit offenser un Empereur qui venoit en personne les secourir, que de combattre sans nécessité, lorsqu'il étoit sur le point d'arriver. Les principaux officiers de l'armée furent de ce même avis.

Sébastien soutenoit au contraire, qu'il falloit Zoz. l. 4. promptement donner bataille. C'étoit un grand capitaine, venu depuis peu des cours d'Occident, où il n'avoit pu s'accorder avec les ministres. Il commandoit l'infanterie depuis la disgrâce de Trajan, et cherchoit tous les moyens de se signaler dans sa charge, et de s'accréditer dans l'esprit de l'Empereur. Tant qu'il vit ce Prince étonné et irrésolu, il lui conseilla de demeurer aux environs de Constantinople avec son armée; mais dès qu'il le vit porté à combattre, il proposa d'attaquer l'ennemi, qu'il représentoit affoibli par ses pertes, effrayé et tremblant dans son camp, et hors d'état de rassembler ses forces dispersées. Tous les jeunes gens de la cour et de l'armée prirent ce parti, les uns pour complaire à l'Empereur, les autres pour acquérir de la gloire; plusieurs même, piqués d'une fausse émulation, s'écrièrent *qu'ils ne souffriroient jamais que d'autres vinsent combattre et vaincre pour eux.* Ammian. l. 31. Valens qui croyoit la victoire certaine, et qui d'ailleurs étoit jaloux de la réputation que son neveu s'étoit acquise, choisit le conseil qui flattoit le plus sa passion et résolut d'aller droit aux ennemis avant que Gratien fût arrivé.

Fritigerne de son côté, sachant qu'il auroit LXV. deux grandes armées et deux Empereurs sur les bras, si l'affaire n'étoit bientôt terminée, jugea qu'il falloit s'accorder avec Valens, ou l'engager promptement à un combat général. C'est pourquoi il lui envoya des ambassadeurs, et lui

fit faire des propositions raisonnables , en des termes très-respectueux et très-soumis. Il espéroit par-là que l'Empereur lui accorderoit la paix , où qu'il prendroit ces soumissions pour des marques de crainte et de foiblesse, et qu'il auroit plus d'envie d'en venir aux mains. L'évêque Ulphilas qui avoit le secret de l'ambassade, se rendit en diligence au camp d'Andrinople , où il fut reçu honorablement, et aussitôt conduit à l'audience. Il présenta publiquement des lettres, par lesquelles le Roi son maître , au nom de tous ses sujets, supplioit l'Empereur de laisser en paix une nation malheureuse, chassée de toutes parts, qui n'avoit pris les armes qu'à l'extrémité, qui étoit prête à les quitter, et qui ne penseroit qu'à vivre, à servir l'empire et à cultiver en repos les terres qu'on lui avoit accordées dans la Thrace.

Ce prélat avoit ordre de demander une audience secrète, et de rendre en main propre à l'Empereur une seconde dépêche, au cas que la première n'eût pas réussi. Fritigerne écrivoit à Valens, qu'il étoit résolu d'être son ami et son allié, et qu'il tâchoit de réduire les Goths à la raison; mais c'étoient des barbares qui ne pouvoient s'imaginer qu'on osât les attaquer; qu'il n'y avoit pourtant qu'à leur montrer l'armée, et qu'ils se soumettroient à tout, dès qu'on leur feroit peur du nom et de la présence de l'Empereur.

LXVI. Ces ambassadeurs furent renvoyés sans ré-

ponse : et Valens eut d'autant plus d'impatience de donner bataille, qu'il crut que les Goths avoient envie de l'éviter. Il disposa tout, et marcha le lendemain, neuvième d'août, dès la pointe du jour, laissant tous les équipages près d'Andrinople, afin de faire plus de diligence. Il arriva sur le midi à la vue des ennemis, et mit son armée en bataille, toute fatiguée qu'elle étoit d'une marche de douze milles par des chemins difficiles, et par une chaleur excessive.

Ammian.

ibid.

Idat. in fast.

Le roi des Goths envoya incontinent des députés à l'Empereur, pour lui faire de nouvelles propositions de paix : car comme il étoit sage et habile, il craignoit l'événement d'un combat, et vouloit à tout hasard gagner du temps, jusqu'à ce que la cavalerie qu'il attendoit fût arrivée. Cependant il visita son camp, donna ses ordres aux capitaines, et rangea ses troupes derrière un retranchement qu'il avoit fait de tous les chariots de l'armée. Il fit allumer de grands feux par toute la campagne, afin que les Romains, échauffés et altérés par la chaleur du jour, venant encore à respirer un air brûlant, fussent moins en état de combattre. Au même temps il eut avis que l'Empereur avoit méprisé ses députés, et ne vouloit traiter qu'avec les principaux de la nation. Il lui manda qu'il iroit le trouver lui-même, s'il vouloit envoyer auparavant quelques seigneurs de sa cour en otage. Cette négociation fit une espèce de trêve pour quelques heures, pendant lesquelles Alatée et

Ammian.

ibid.

Safrax arrivèrent avec leur cavalerie , et formèrent deux gros escadrons à la tête du camp des Goths.

LXVII. La proposition du roi fut acceptée dans le conseil de l'Empereur, et l'on y avoit déjà délibéré sur le choix des otages , lorsque les deux partis, sans y penser, se trouvèrent engagés au combat. Car Bacurius, chef des Ibériens, qu'on avoit mis à la pointe de l'aile droite , ayant aperçu vers le camp des ennemis un gros de cavalerie composé de Huns et d'Alains, se détacha sans ordre, et courut aussitôt pour le charger. Les barbares, sans s'étonner, l'attendirent, et le repoussèrent avec grande perte des siens. Il s'éleva alors un grand bruit de part et d'autre. Quelques escadrons s'avancèrent pour soutenir les Ibériens qui se retiroient en désordre ; mais Alatee vint incontinent fondre sur eux, et après avoir taillé en pièces tout ce qui eut le courage de lui résister, il poussa le reste si brusquement, qu'il renversa cavalerie et infanterie, et mit toute l'aile droite en déroute, sans qu'elle pût jamais se remettre.

LXVIII. Cependant Fritigerne sortit en bataille avec une partie de ses troupes, et donna tête baissée sur l'aile gauche où étoient les légions commandées par le comte Sébastien, et animées par la présence de l'Empereur. Les uns et les autres combattirent fort vaillamment : mais enfin les Goths plièrent ; et soit qu'ils ne pussent soutenir le choc de l'ennemi, soit qu'ils voulussent

L'attirer près de leur camp, afin qu'il ne pût leur échapper, ils reculèrent jusqu'au retranchement des chariots. Là, ils firent ferme, comme s'ils eussent repris de nouvelles forces. Les Romains firent aussi tous leurs efforts pour conserver leur avantage : mais des compagnies d'archers qui gardoient le camp, tirant sur eux d'un côté, de l'autre Alatée qui revenoit de poursuivre la cavalerie, les chargeant en flanc, et une multitude innombrable de barbares les environnant de toutes parts, ils ne pensèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Après avoir combattu quelque temps de LXIX. loin à coups de flèches, ils en vinrent aux coups de haches et d'épées. A mesure que l'ennemi gaignoit du terrain, ils se serroient, jusqu'à ce qu'épuisés de force, et accablés par le nombre, ils furent la plupart taillés en pièces. Le comte Sébastien, colonel d'infanterie, Valérien, grand-écuyer de l'empire, Equitius, proche parent de l'Empereur, et grand-maître de son palais, plus de trente-cinq tribuns, et une infinité d'autres officiers demeurèrent sur la place. L'Empereur voyant ce désordre, ne savoit à quoi se résoudre. Deux compagnies de ses gardes le couvroient de leurs boucliers. Trajan étoit venu se ranger auprès de lui avec la plupart des volontaires, et crioit qu'on amenât promptement du secours. Mais tout étoit épouvanté. Les Bataves, qui composoient le corps de réserve, avoient pris la fuite. Victor et Ricomer n'avoient

jamais pu rallier leurs gens. Alors la nuit étant survenue, Trajan conseilla à l'Empereur de se sauver; et soutenant lui seul tout l'effort des ennemis, il reçut plusieurs blessures, et mourut généreusement pour sa patrie, pour un prince qui l'avoit outragé et chassé peu de temps auparavant.

LXX. Valens, pour cacher sa fuite, se mêla avec quelques soldats qui fuyoient comme lui. Il avançoit peu, parce que la nuit étoit obscure, et la campagne couverte de morts; et pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de flèche par des barbares errans, qui tiroient à coups perdus partout où ils avoient ouï du bruit. Il tomba de cheval, et fut porté par quelques-uns de ses domestiques dans une maison champêtre qui se trouva sur le chemin. On n'eut pas plutôt arrêté son sang, et mis, comme on put, le premier appareil à sa plaie, qu'une troupe de Goths débandés vint en désordre à dessein de piller la maison, sans savoir qui étoit dedans. Ils essayèrent de forcer les portes; et comme ils trouvoient de la résistance, ils renoncèrent à une entreprise où ils craignoient de ne pas réussir, et dont ils n'espéroient pas pouvoir profiter. Pour se venger toutefois de ceux qui leur résistoient dans cette maison, ils y mirent le feu, et passèrent outre.

Ammian,
1, 31.

Ce fut là que Valens, accablé de douleur et pressé des remords de sa conscience, fut brûlé tout vif le neuvième d'août, en la quatorzième

Ammian. ib.

année de son règne, et la cinquantième de son âge. Les barbares apprirent sa mort par un de ses domestiques qui s'étoit sauvé de l'embrasement, et furent affligés d'avoir perdu l'occasion de faire un empereur prisonnier, et de profiter de ses dépouilles. Telle fut la fin déplorable de Valens. Il eut le sort des mauvais princes : il fut haï pendant sa vie, et mourut sans être regretté.

Zoz. l. 4.
 Hieronym.
 in Chron.
 Oros. l. 7.
 c. 33.
 Chrisostom.
 ep. ad vid.

L'histoire rapporte que depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avoient point fait de perte plus considérable. Il demeura sur la place plus des deux tiers de leur armée; le reste se dispersa et se jeta dans les villes d'un côté et d'autre. Le comte Victor et Ricomer coururent promptement vers l'empereur Gratien, pour lui donner avis de cette défaite, et pour empêcher qu'il ne s'engageât trop avant. Cependant les Goths ne pensoient qu'à recueillir le fruit de leur victoire, et à ravager des provinces dont ils croyoient être les maîtres. Gratien, touché de la perte de la bataille, et de la mort de son oncle qu'il apprit en même temps, délibéra s'il continueroit sa marche, ou s'il retourneroit sur ses pas. Les Goths étoient puissans; il avoit peu de troupes à leur opposer; il perdoit l'empire, s'il venoit à être vaincu. Ces raisons l'obligèrent à se retirer dans Sirmium, jusqu'à ce qu'il eût assemblé de plus grandes forces, ou que dans l'ardeur du pillage la division se mît parmi les barbares.

LXXI.
 Ammian.
 l. 31.

Cependant il repassoit dans son esprit toutes les circonstances de cette guerre; l'aveuglement

LXXII.

de la cour, qui avoit pris pour défenseurs de l'état, ceux qui en étoient les plus dangereux ennemis ; l'imprudence de l'Empereur qui les avoit toujours trop craints, ou trop méprisés ; la funeste aventure de ce Prince, qui venoit d'éprouver la cruauté de ceux dont il avoit corrompu la foi. Il faisoit réflexion sur ce que saint Ambroise lui avoit écrit peu de temps au-

Ambros. l. 2. de fide.

paravant, Que le sang de tant de martyrs, et le bannissement de tant d'évêques persécutés, étoient la véritable cause des révolutions de l'empire ; que les princes ne peuvent s'assurer de la fidélité des hommes, quand ils ne sont pas eux-mêmes fidèles à Dieu ; et que le soulèvement d'une nation arienne contre un Empereur arien, étoit un effet de la justice divine, qui punissoit l'impiété par l'impiété même.

LXXIII.

Pour remédier à ces désordres, et pour se rendre le ciel favorable, il fit d'abord un édit, par lequel il rappeloit les évêques bannis pour la foi catholique, et les rétablissoit dans leurs sièges. Il commanda à Sapør, l'un de ses lieutenans généraux, d'aller faire exécuter cet ordre dans tout l'Orient, de chasser les faux évêques des églises qu'ils avoient usurpées, et de n'y souffrir que ceux qui seroient dans la communion du pape Damase. Toutefois jugeant à propos de ménager pour un temps l'esprit des peuples, et joignant la douceur à la piété, il accorda à chacun le libre exercice de sa religion, et n'interdit les assemblées publiques qu'à quelques

Theodor. l. 5. c. 1 et 2.
Socrat. l. 5. c. 2.

Zoz. l. 7. c. 1.

sectes qui lui parurent ou ridicules ou scandaleuses.

Après avoir tiré l'église de l'oppression où LXXIV. elle étoit, il fallut penser aux moyens de sauver l'état. Valens étoit mort sans enfans, et le jeune Valentinien qui avoit le titre et la qualité d'empereur, n'étoit pas encore en âge d'en exercer les fonctions; ainsi Gratien se trouvoit seul chargé de tous les soins de l'empire. Il voyoit en même temps les Goths victorieux dans la Thrace, et d'autres nations barbares prêtes à faire irruption dans les terres de l'empire. Ne pouvant suffire lui seul à tout, ni savoir où sa présence seroit plus nécessaire, il cherchoit un homme capable de l'assister dans ses guerres, et de commander dans l'Orient en son absence. Il jeta les yeux sur Théodose, dont il connoissoit la valeur et la sagesse; et soit qu'il eût déjà résolu de l'associer à l'empire, soit qu'il n'eût dessein que de lui donner le commandement de l'armée, il lui écrivit, et lui envoya ordre de venir promptement à Sirmium.

Théodose étoit alors en Espagne, où il s'étoit LXXV. retiré, comme nous avons dit, pour éviter la persécution de Valens et l'envie des courtisans qui n'avoient pu souffrir sa réputation ni son mérite. Il vivoit dans sa retraite sans se plaindre ni des empereurs ni de sa fortune. Il demouroit Pacat. in Paneg. tantôt à la ville parmi ses concitoyens, accommodant les différens des uns, assistant les autres dans leurs besoins, obligeant tout le monde, et

ne se préférant à personne ; tantôt à la campagne , où il cultivoit lui-même ses jardins , et s'adonnoit avec plaisir à tous les soins de l'agriculture. Profitant ainsi de sa disgrâce , il apprit à gagner l'amitié des peuples , et s'accoutuma si bien à tous les offices de la vie civile , qu'il retint la douceur et la modestie d'un particulier , lors même qu'il fut élevé à la dignité souveraine. Il étoit en cet état , lorsqu'il reçut les lettres de Gratien ; il mit ordre à ses affaires domestiques , et partit peu de jours après.

LXXVI. Ammian. l. 31. Cependant les Goths , après le gain de la bataille , allèrent , contre l'avis du roi Fritigerne , mettre le siège devant Andrinople , où ils avoient su que Valens avoit renfermé ses trésors et tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'empire. Ils firent leurs approches tumultuairement , et donnèrent plusieurs assauts ; mais ce fut avec tant de précipitation et de désordre , qu'ils furent toujours repoussés , et perdirent leurs meilleures troupes. Ils avoient gagné quelques soldats de la garnison , qui devoient leur livrer une porte de la ville : mais l'intelligence fut découverte. Enfin incommodés des pluies qu'il fit durant plusieurs jours , battus des machines des assiégés , et rebutés de la longueur du siège ; ils passèrent jusqu'aux environs de Perinthe , où ils espéroient faire un grand butin.

LXXVII. Comme ils n'osoient attaquer cette place , ils ravagèrent la campagne , et s'approchèrent de Constantinople , à dessein de l'investir et de la

prendre d'assaut, ou par famine. L'impératrice Domicia, femme de Valens, ouvrit alors le trésor public, et anima si bien par ses discours et par ses largesses, les habitans et les soldats, qu'ils sortirent en bataille, et chargèrent un gros de barbares, qui s'étoit avancé vers la ville. Le combat fut sanglant, et finit par une action qui surprit les Goths, et jeta la frayeur dans leur armée.

Quelques bataillons Sarasins que la reine Zoz. l. 4. Mauvia avoit envoyés au secours de l'empire, et que Valens avoit laissés en garnison à Constantinople, étoient aux mains avec l'ennemi, et la victoire étoit encore incertaine, lorsqu'on vit tout à coup paroître un soldat de cette nation le poignard à la main, et murmurant je ne sais quels mots lugubres. Il sortit des rangs tout nud, et s'élançant sur le premier Goth qu'il rencontra, lui planta le poignard dans le sein, et se jeta promptement sur lui pour sucer le sang qui couloit de la plaie qu'il venoit de faire. Les Goths, étonnés de cette action brutale, qu'ils prirent pour un prodige, s'enfuirent en désordre, et n'eurent plus le courage d'attaquer les Sarasins.

Ils ne furent pas plus heureux devant Thes- LXXVIII. salonique. Ils entreprirent plusieurs fois de se rendre maîtres de cette ville, qui n'étoit pas en état de leur résister : mais saint Ascole qui en étoit évêque la défendit par la seule force de ses Ambros. ep. 59. prières. On rapporte qu'une frayeur secrète

saisissoit ces barbares, dès qu'ils en approchoient; qu'ils perdoient, sans savoir pourquoi, cette férocité naturelle qu'ils avoient ailleurs; et que les plus sages d'entre eux furent d'avis d'abandonner cette entreprise, et de laisser en repos un peuple que Dieu protégeoit si visiblement par l'intercession de ce saint prélat.

Ammian.
l. 31.
Hieronym.
epist. 3.
Zoz. l. 4.

Enfin, après avoir manqué le pillage de ces trois villes, ils se jetèrent dans la Macédoine, la Thrace, la Scythie, la Mœsie, et se répandirent jusqu'aux Alpes juliennes, qui bornent l'Italie de ce côté-là, ravageant toutes ces provinces, et laissant partout des marques funestes de leur avarice et de leur fureur.

LXXIX. L'Orient alloit tomber dans un semblable désordre, si l'on n'eût promptement arrêté le cours d'une conspiration qui s'étoit déjà toute formée. Lorsque les Goths furent reçus dans la Thrace, une des conditions qu'on leur imposa, fut qu'ils donneroient leurs enfans en otage, et la nécessité les obligea d'y consentir. On espéroit par-là s'assurer de la fidélité des pères, et accoutumer insensiblement les enfans aux lois et à la discipline des Romains, afin de se servir des uns et des autres dans les guerres de l'empire. Jules, qui commandoit en Orient, au-delà du mont Taurus, fut chargé de l'éducation de cette jeunesse barbare. Il la dispersa dans les villes de son gouvernement, et la fit instruire selon les ordres qu'il avoit reçus de la cour. Plusieurs étoient déjà en âge de porter les armes, et quelque soin

qu'on eût pris de leur cacher la victoire de leur nation, ils en avoient appris les nouvelles.

Alors revenant à leur naturel, ils concertèrent entre eux les moyens de se saisir de quelques villes, et d'égorger les garnisons qui ne seroient pas sur leurs gardes. Ceux qui se trouvoient ensemble, firent avertir secrètement leurs compagnons, et la conspiration devoit bientôt éclater. Jules en eut avis, et résolut de les prévenir. Il visita les places, donna ses ordres aux gouverneurs, et fit publier dans toute l'étendue de son gouvernement, que l'Empereur, pour gratifier ces étrangers, et pour les engager plus fortement au service de l'empire, avoit mandé qu'on leur distribuât non-seulement de l'argent, mais encore des terres et des maisons, et qu'on les traitât comme ses sujets naturels.

*Ammian.
l. 31.
Zoz. l. 4.*

Le jour fut pris pour cette distribution. Les barbares, espérant profiter de l'argent et des grâces qu'on leur accordoit, et rendre leur rébellion plus facile et plus sûre, s'adoucirent un peu. Ils se trouvèrent dans les villes, dont on avoit sous main renforcé les garnisons; et comme ils furent assemblés dans de grandes places, des troupes qu'on avoit mises dans les maisons d'alentour, sortirent sur eux l'épée à la main, et en tuèrent la plus grande partie : le reste voulant se sauver par les carrefours, fut assommé par les bourgeois à coups de pierres.

On n'épargna pas même ceux qui n'étoient pas encore en âge de nuire, et par une prudence

inhumaine, Jules délivra ces provinces du péril où elles étoient. L'affaire fut conduite avec tant d'adresse, et les ordres donnés et exécutés si à propos, que ce massacre se fit le même jour par tout l'Orient, sans que les Goths en eussent eu le moindre soupçon, et qu'il en pût échapper un seul.

LXXX. Les choses étoient en cet état, lorsque Théodose arriva à Sirmium. Gratien le reçut d'autant plus favorablement, qu'il avoit honte de l'avoir banni de sa cour, et qu'il alloit lui confier l'affaire la plus importante de l'empire. Il le fit général de son armée, et l'envoya contre les Goths, avec une partie des troupes qu'il avoit dans l'Illyrie.

Théodose marcha incontinent vers la Thrace, où les ennemis étoient assemblés en très-grand nombre. Il sut que plusieurs compagnies d'Alains, de Huns, et de Thaïfales, les avoient joints depuis leur dernière victoire, et qu'ils croyoient avoir réduit l'Empereur à n'oser plus paroître en campagne. Mais il apprit en même temps que leurs meilleurs soldats s'étoient débandés; que les chefs s'étoient divisés entre eux; que Fritigerne n'en étoit plus maître; et qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline parmi tant de barbares ramassés, qui étoient venus pour leur aider à piller, et non pas à combattre.

LXXXI. Alors il s'avança avec beaucoup de confiance, et ayant rencontré les ennemis, il leur donna bataille, en tua la plus grande partie, obligea

le reste à repasser le Danube , et alla porter lui-même à la cour la nouvelle de cette défaite.

Théodoret raconte que Théodose laissa un si grand nombre de morts sur la place, fit tant de prisonniers , et remporta tant de dépouilles , qu'étant venu avec une extrême diligence donner avis à l'Empereur de sa victoire , elle parut d'abord incroyable.

Theodoret.
l. 5. c. 5
et 6.

Ses envieux osèrent l'accuser d'avoir été défait, et de s'être enfui lui-même ; et Gratien, étonné, ne savoit ce qu'il en devoit croire. Théodose le supplia d'envoyer sur les lieux ses accusateurs , afin qu'ils reconnussent la vérité, et qu'ils en rendissent témoignage eux-mêmes. L'Empereur, pour satisfaire à ses pressantes sollicitations , chargea des personnes de condition et de créance d'aller promptement s'informer du détail de cette action , et de venir lui en rendre compte.

Le même historien rapporte que ce fut en ce temps que Théodose vit en songe, un évêque qui lui mettoit la couronne sur la tête , et le revêtoit des ornemens impériaux ; et qu'un de ses intimes amis , à qui il communiqua cette vision , l'assura que c'étoit un présage certain de la grandeur où Dieu l'appeloit.

LXXXII.
Theodoret.
ibid.

On reconnut depuis que ç'avoit été Mélece, évêque d'Antioche, qui lui étoit apparu. Ce saint prélat, en vertu du dernier édit de Gratien , retournoit alors dans son église, après un bannissement de plusieurs années. On voyoit par

Theodoret.
l. 5. c. 6.

tout l'empire passer les confesseurs de Jésus-Christ, les uns suivis d'une troupe d'infidèles qu'ils avoient convertis, les autres délivrés de leurs chaînes, et portant encore sur leurs corps les glorieuses marques des tourmens qu'ils avoient soufferts. On transféroit même avec honneur les reliques de ceux qui étoient morts dans leur exil.

La plupart furent reçus avec beaucoup de joie des peuples dont ils venoient reprendre la conduite. Mais comme l'Empereur, quelque piété qu'il eût, n'avoit pas encore assez d'autorité pour se faire obéir, il y en eut qui, par les cabales des hérétiques, souffrirent plus de maux en ce temps de paix, qu'ils n'en avoient enduré pendant la persécution. Il s'en trouva plusieurs qui, voyant leurs sièges remplis par des ariens, s'offrirent de partager avec eux le gouvernement de leur troupeau, pourvu qu'ils se réunissent à la foi et à la communion catholique. Quelques-uns même étoient prêts de céder leur dignité toute entière pour rétablir la paix et l'unité de l'Eglise.

Sozom. l. 3.
c. 2.

LXXXIII. Parmi tant de saints évêques, il sembla que Dieu avoit choisi le plus célèbre, pour donner à Théodose les premières espérances de la gloire à laquelle il le destinoit. On vit bientôt ce présage accompli. Car Gratien, ayant appris que les peuples qui habitoient le long du Rhin étoient entrés dans les Gaules, et se trouvant d'ailleurs comme environné du débordement

des barbares qui s'étoient répandus dans les provinces de l'Orient, résolut d'associer Théodose à l'empire. Il pensa qu'il ne pourroit lui seul résister à tant d'ennemis ; qu'un lieutenant ne le déchargeroit que d'une partie de ses soins ; qu'il lui falloit un collègue qui eût ses guerres à part, et qui défendît l'état comme son bien propre ; qu'il y auroit plus de gloire pour lui à donner de bonne grâce un de ses empires, qu'à le retenir avec peine ; et qu'il étoit heureux d'avoir de quoi récompenser un grand mérite, en établissant son propre repos.

L'amitié et l'estime qu'il avoit eues dès son LXXXIV. enfance pour Théodose, le déterminèrent encore davantage ; et l'impatience qu'il avoit d'aller secourir les Gaules où il avoit été élevé, le pressoit de déclarer son dessein. Mais il étoit à propos d'attendre la confirmation de la dernière victoire de Théodose, afin que ses envieux fussent eux-mêmes obligés d'approuver son élection, après avoir souffert la confusion que méritoit leur calomnie.

Ce choix fut d'autant plus glorieux à Théodose, que de sa part il ne l'avoit point recherché. Il eut même assez de modestie pour refuser cet honneur, lorsque Gratien le lui offrit ; et ce refus fut accompagné de tant de marques de modération et de bonne foi, qu'il fut aisé de juger que ce n'étoit pas une vaine cérémonie, mais une véritable sagesse, qui lui faisoit regarder comme une charge difficile et dangereuse,

Claudian.
Pacat. in
Paneg.

cette dignité où l'on ne cherche ordinairement que le repos et le plaisir de commander.

LXXXV. Ce fut en ce temps qu'Ausone fut nommé consul, quoiqu'il fût absent, et qu'il n'eût pas brigué cet honneur. Gratien, après avoir profité de ses instructions, ne perdit aucune occasion de lui témoigner sa reconnoissance. Il l'éleva à la charge de questeur, et peu de temps après, à celle de préfet du prétoire; enfin il le déclara consul, et n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant et de plus honnête.

Il lui donna pour collègue Olibrius Gallus, jeune homme d'une très-noble et très-ancienne maison: et comme on voulut savoir lequel des deux il nommoit le premier; pour favoriser Ausone, sans offenser l'autre, il répondit qu'il prétendoit régler leur rang, non par la naissance, mais par l'âge, et par l'ancienneté de leur préfecture.

Après cela il dépêcha promptement un courrier à Ausone pour lui donner avis de sa nomination au consulat, et lui écrivit en ces termes:

Auson. in
grat. Act. *Comme je songeois, il y a quelque temps, à créer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai accoutumé de faire en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous désirez que je fasse. J'ai cru que je devois vous nommer premier consul, et que Dieu demandoit de moi cette reconnoissance, pour les bonnes instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends*

donc ce que je vous dois ; et sachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ses pères , ni envers ses maîtres , je confesse que je vous dois encore ce que j'ai tâché de vous rendre. Afin que rien ne manquât à la grâce qu'il lui avoit faite , il accompagna cette lettre d'un présent , et lui envoya une robe fort riche , où étoit en broderie d'or la figure de l'empereur Constan-tius son beau-père. Ausone de son côté employa toute la force et toute la délicatesse de son esprit pour faire en vers et en prose , l'éloge de son auguste bienfaiteur.

Peu de jours après cette action de Gratien , LXXXVI. ceux qu'il avoit envoyés à l'armée arrivèrent , et rapportèrent que la défaite des Goths avoit été très-considérable ; que le nombre des morts et des prisonniers , et la quantité des dépouilles alloient encore au-delà de ce que Théodose avoit dit. Alors ses ennemis mêmes furent obligés de louer sa valeur et sa modestie , et l'Em-pereur crut qu'il étoit temps de partager l'em-pire avec lui.

Theodoret.
l. 5. c. 9.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

- I. GRATIEN partage l'empire avec Théodose.
- II. Théodose va à Thessalonique , et y reçoit les députations.
- III. Il entreprend la guerre contre les Goths.
- IV. Il les fait reconnoître par Modaire.
- V. Il les surprend , et les défait entièrement dans la Thrace.
- VI. Il leur accorde la paix , et retourne à Thessalonique, où il apprend la victoire de Gratien.
- VII. Il a dessein d'abattre les ariens.
- VIII. L'origine et les progrès de cette secte.
- IX. Théodose tombe malade et se fait baptiser par Ascole , évêque de Thessalonique.
- X. Il fait publier un édit contre les ariens.
- XI. Maxime le Cynique usurpe le siège épiscopal de Constantinople ; ses crimes et ses fourberies.
- XII. Théodose rebute Maxime.
- XIII. Perfidie des Goths.
- XIV. Les Goths attaquent l'Empereur dans ses retranchemens.
- XV. Trahison des Goths qui étoient au service de l'empire : retraite de Théodose.

- XVI. *Théodose remet son armée et reçoit le secours des Gaules.*
- XVII. *Épouvante des Goths.*
- XVIII. *Avis différents touchant la paix ou la guerre.*
- XIX. *Théodose accorde la paix aux Goths.*
- XX. *Divers effets que produit l'édit de Théodose pour la religion catholique dans Constantinople.*
- XXI. *Théodose congédie les troupes des Gaules, et se rend à Constantinople.*
- XXII. *Théodose reçoit les civilités des ariens; les catholiques en murmurent.*
- XXIII. *État de la religion dans Constantinople.*
- XXIV. *Théodose se déclare pour les catholiques. Son entretien avec Grégoire de Nazianze.*
- XXV. *Il fait rendre toutes les églises de la ville aux catholiques.*
- XXVI. *Il réprime les ariens, et va lui-même installer Grégoire de Nazianze.*
- XXVII. *Politique de Théodose.*
- XXVIII. *Différent de Fravitas et d'Eriulphe.*
- XXIX. *Malignité de l'historien Zozime*
- XXX. *Conspiration des ariens contre Grégoire de Nazianze.*
- XXXI. *Douceur de Grégoire de Nazianze.*
- XXXII. *Édit nouveau de Théodose contre les ariens.*
- XXXIII. *Orgueil d'Athanaric, roi des Goths; sa haine contre Valens et contre l'empire.*

XXXIV. *Fritigerne s'unit avec les Grotungués, et après plusieurs courses, ils chassent Athanaric de ses états.*

XXXV. *Athanaric implore la protection de Théodose.*

XXXVI. *Théodose donne retraite à Athanaric dans sa cour.*

XXXVII. *Théodose fait voir Constantinople à Athanaric. Origine et grandeur de cette ville.*

XXXVIII. *Mort d'Athanaric.*

XXXIX. *Effets de la bonté de Théodose.*

XL. *Théodose convoque le concile de Constantinople.*

XLI. *Il y appelle les hérétiques Macédoniens.*

XLII. *Nombre des évêques du concile, et leurs différentes vues.*

XLIII. *Respect de Théodose pour Mélece, président du concile.*

XLIV. *Élection d'un archevêque de Constantinople.*

XLV. *Grégoire de Nazianze est élu; il refuse cette dignité; on l'oblige de l'accepter.*

XLVI. *Points de foi réglés.*

XLVII. *Réglemens pour la discipline.*

XLVIII. *Lettres synodales adressées à Théodose.*

XLIX. *Mort de Mélece, évêque d'Antioche; honneurs que lui rendit Théodose.*

L. *Théodose répond aux évêques, et confirme les ordonnances du concile.*

- LI. *Schisme d'Antioche, son origine et ses progrès.*
- LII. *On propose d'élire un successeur à Mélece; division des Pères sur ce sujet.*
- LIII. *Théodose appelle au concile les évêques d'Égypte et de Macédoine.*
- LIV. *Protestation contre l'élection de Grégoire de Nazianze.*
- LV. *Grégoire se démet de l'archevêché, et sort de l'assemblée.*
- LVI. *Grégoire demande son congé à Théodose.*
- LVII. *Dernier sermon de Grégoire, et sa retraite.*
- LVIII. *Théodose se plaint des contestations des évêques.*
- LIX. *Ordre donné pour le choix d'un nouvel archevêque.*
- LX. *L'Empereur choisit Nectaire.*
- LXI. *Remontrance des évêques à Théodose.*
- LXII. *Ordination de Nectaire.*
- LXIII. *Conclusions du concile. Translations des reliques de saint Paul, archevêque de Constantinople.*
- LXIV. *Victoire de Théodose sur les Huns, les Scyriens et les Carpodaques.*
- LXV. *Le roi Sapor recherche l'amitié de Théodose. État des affaires des Perses.*
- LXVI. *Célèbre ambassade du roi de Perse à Théodose.*
- LXVII. *Alliance de Théodose avec le roi des Perses.*

LXVIII. *Députation du concile d'Aquilée à Théodose.*

LXIX. *Théodose ne consent pas à la convocation d'un concile général à Rome.*

LXX. *Nouvelles intrigues de Maxime le Cynique.*

LXXI. *Théodose rassemble les évêques d'Orient à Constantinople : ils refusent d'aller à Rome.*

LXXII. *Les Goths , de la suite d'Athanaric , louent la grandeur et la bonté de Théodose.*

LXXIII. *Fritigerne recherche l'alliance de Théodose.*

LXXIV. *Nouvelles instances des évêques d'Italie , pour la convocation d'un concile à Rome.*

LIVRE SECOND.

L'ARMÉE qui étoit alors en quartier aux environs de Sirmium, eut ordre de s'assembler; et le seizième jour de janvier, Gratien s'y rendit accompagné de Théodose et des autres seigneurs de sa cour. Il fut conduit au milieu du camp; et les troupes s'étant rangées autour de lui, il leur exposa le déplorable état de l'empire, la misère des peuples, l'affoiblissement des armées, l'irruption des Allemands dans les Gaules, et le ravage qu'avoient fait tant de nations barbares dans les provinces de l'Orient. Il leur représenta qu'un seul homme ne pouvoit soutenir tant de guerres à la fois, ni remédier à tant de désordres : que pour lui, il préféroit le plaisir d'avoir un collègue fidèle, à l'ambition de régner seul; et que dans le dessein de faire un choix qui fût avantageux à l'état, et qui pût leur plaire, il avoit jeté les yeux sur Théodose.

A ce nom les troupes l'interrompirent, et témoignèrent leur joie par de longs applaudissemens. Gratien reprit son discours, et après avoir fait l'éloge de Théodose, il lui donna la pourpre et la couronne. Alors les soldats qui l'avoient autrefois estimé digne de l'empire, redoublèrent leurs acclamations; et les officiers

L'AN 379.

I.

Socrat. l.5.

c. 2^a

August. de
civit. Dei.

Aurel. Vict
in Theod.

L'AN 379. vinrent en foule saluer le nouvel Empereur, qui n'étant âgé que de trente-trois ans, et joignant à la force et à la vigueur de l'âge, une grande expérience et une sagesse consommée, faisoit espérer le rétablissement entier des affaires.

Gratien lui donna en partage la Thrace, et toutes les provinces que Valens avoit possédées. **Sozom. l. 7 c. 4.** Il y ajouta cette partie Orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique étoit la capitale, détachant de l'empire d'Occident cette province qui étoit exposée aux courses des barbares, et que ni lui, à cause de son éloignement, ni Valentinien son frère, à cause de son bas âge, n'auroient pu défendre. Peu de jours après cette élection les deux Empereurs se séparèrent. Gratien prit la route des Gaules pour aller chasser les Allemands qui les ravageoient; et Théodose marcha vers Thessalonique pour y assembler son armée, et recommencer la guerre contre une multitude formidable d'Alains, de Goths et de Huns, qui depuis sa dernière victoire s'étoient rejetés dans **Zoz. l. 4.** la Thrace, après avoir couru la Mysie et la Pannonie.

II. Le bruit se répandit bientôt que Théodose étoit empereur, et qu'il s'avançoit avec une partie de l'armée d'Occident, que Gratien lui avoit laissée. Les peuples, que le malheur des dernières guerres, et la rigueur du règne passé avoient abattus, commencèrent à respirer. Les troupes que les ennemis tenoient resserrées dans leurs garnisons reprirent courage, et firent des

courses dans la campagne; et les officiers qui s'étoient sauvés de la dernière défaite, et qui s'étoient jetés dans les places fortes, étoient prêts de sortir au premier ordre, et de ramasser les restes épars des légions romaines pour les emmener à Théodose. Toutes les villes dispoient leurs députations, et Constantinople, que Valens avoit juré de ruiner à son retour de la guerre, se réjouissoit d'être sous la domination d'un prince, qui méritoit d'être aimé, et qui étoit capable de la protéger.

Théodose arriva cependant à Thessalonique, où se rendirent incontinent de toutes les provinces de l'empire, ceux que leur rang ou leur devoir appeloient à la cour, et ceux qui venoient rendre compte des affaires publiques, ou solliciter leurs affaires particulières. Là, il commença à faire toutes les fonctions d'un grand empereur, envoyant ses ordres partout, recevant les personnes de qualité et de mérite avec honneur, et les autres avec bonté; donnant ses audiences à toute heure, et rendant la justice indifféremment à tous ses sujets; ne refusant rien de ce qu'il pouvoit raisonnablement accorder; ajoutant aux grâces qu'il faisoit, la manière Zoz. I. 4. obligeante de les faire, et adoucissant les refus par des marques de bienveillance. Ainsi ceux qui avoient obtenu ce qu'ils demandoient, étoient satisfaits; et ceux qui n'avoient pu l'obtenir, s'en retournoient au moins consolés.

Le soin qu'il prenoit de la satisfaction et du III.

L'AN 379.

repos des peuples, ne l'empêchoit pas de donner tous les ordres nécessaires pour les préparatifs de la guerre. Les principaux officiers s'étoient déjà rendus auprès de lui, l'infanterie étoit sortie des garnisons, et toute l'armée fut assemblée au commencement du printemps. Quoiqu'elle ne fût pas considérable par le nombre, elle l'étoit par le courage, et par la confiance qu'elle avoit en son Empereur. Théodose se mit donc en campagne, et s'avança vers la Thrace à grandes journées. Les barbares étoient divisés en plusieurs corps, et sans s'attacher au siège d'aucune place, où ils n'avoient jamais réussi, ils ravageoient impunément toute la campagne. Ils étoient armés à la romaine depuis la défaite de Valens : Fritigerne leur avoit appris à se rallier, et à observer quelque discipline; leur armée grossissoit tous les jours d'un nombre infini de leurs compagnons, que le bruit de leur victoire, et l'espérance d'un grand butin attiroient de tous côtés. Ainsi ils étoient à craindre; mais ils n'avoient presque point de chefs. Fritigerne à qui ils avoient refusé d'obéir, les avoit abandonnés. Dès qu'il s'agissoit de piller, ils n'observoient plus aucun ordre, et cette multitude, qui venoit les joindre, ne faisoit qu'augmenter la confusion, et causer des divisions entre eux pour le partage des prises qu'ils avoient faites.

I V. Théodose entra dans la Thrace. Il défit d'abord quelques partis des ennemis qui s'étoient éloignés

du gros de l'armée ; et ayant appris des prisonniers l'endroit où étoit campée la plus grande partie de ces barbares, il crut qu'il les vaincroit aisément, s'il pouvoit les surprendre avant qu'ils fussent avertis de sa marche. Il commanda à Modaire, prince du sang royal des Scythes, qui s'étoit mis au service des Empereurs, et qui, par sa fidélité et par sa valeur, avoit mérité les premiers emplois dans leurs armées, de s'avancer avec quelque cavalerie, pour reconnoître les ennemis. Cependant il marchoit lui-même en grande diligence. Zoz. l. 4.

Peu de jours après Modaire revint, et rapporta à Théodose que les ennemis n'étoient pas loin ; qu'ils étoient campés dans des plaines dominées par des hauteurs qu'il ne seroit pas difficile d'occuper ; que leur camp n'étoit fermé que d'un retranchement de quelques chariots mal rangés, et qu'on forceroit sans aucune peine ; qu'il y avoit grand nombre d'hommes, mais qu'il y avoit peu de soldats ; qu'apparemment ils ne quitteroient pas un poste où ils trouvoient toutes sortes de commodités pour subsister ; et qu'enfin, ne se défiant de rien, et croyant l'Empereur encore loin d'eux, ils pouvoient être opprimés avant que d'être en état de se défendre.

L'Empereur apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie, et renvoya Modaire avec un grand détachement, pour se saisir des postes qu'il jugeroit nécessaires, soit pour empêcher les

L'AN 379.

Goths d'être avertis, soit pour les combattre avec avantage, s'ils étoient disposés à donner bataille. Assez proche du camp et presque à la vue des ennemis, s'élevoit une colline étendue en long, et qui, vers le milieu de sa pente, laissoit un espace de terrain assez uni, et assez grand pour y loger un nombre raisonnable de troupes. Modaire y mit les siennes pendant la nuit sans avoir été découvert. Il se saisit de tous les passages; et sachant que les Goths sans crainte et sans précaution étoient endormis dans la plaine, il attendoit avec impatience l'arrivée de l'Empereur pour les charger.

A la pointe du jour Théodose étant arrivé, reconnut lui-même les lieux, et se disposa promptement à l'attaque. Il commanda aux soldats de quitter les armes pesantes, et de ne retenir que l'épée et le bouclier. Il donna ordre aux capitaines d'étendre les rangs, pour ne rien laisser derrière eux, et pour faire paroître l'armée plus nombreuse. Il les exhorta tous de combattre avec ardeur, sans trop s'arrêter aux formes accoutumées de la milice, dans une affaire dont l'événement dépendoit autant de la diligence que de l'ordre.

- V. Les Goths cependant étoient dans une grande tranquillité; les uns rentroient dans le camp chargés du butin qu'ils venoient de faire; les autres en sortoient pour aller courir la campagne, et recueillir ce qui restoit du pillage des autres jours. Plusieurs fatigués des courses

qu'ils avoient faites pendant la nuit, étoient couchés çà et là ; et la plupart ensevelis dans le vin, dormoient en repos au milieu des provisions qu'ils avoient amassées. Leurs chefs, gens de peu d'expérience et de peu d'autorité, quelque avis qu'ils eussent reçu qu'il paroissoit des troupes romains, n'avoient pu se persuader qu'elles vinsent pour les attaquer. Ceux mêmes qui les avoient vues, ne les prenoient pas pour l'armée entière, mais pour un parti sorti des places voisines, qui ne méritoit pas qu'on prît les armes, et qui se renfermeroit bientôt dans les garnisons.

Ils étoient en cet état, lorsqu'ils ouïrent le bruit des trompettes et les cris des soldats, qui fut le signal de l'attaque. Modaire descendit de la colline avec l'infanterie qu'il commandoit, élargissant ses bataillons à mesure qu'il s'avançoit dans la plaine, et marcha droit à la tête du camp. Promote, un des lieutenans généraux de l'Empereur, prit à gauche avec une partie de la cavalerie ; et l'Empereur avec le reste, côtoyant la colline à droite, s'approcha des ennemis pour les prendre en flanc. Les Goths qui virent fondre tout à coup sur eux cette armée que la frayeur leur faisoit paroître innombrable, jugèrent bien que leur perte étoit assurée. Leurs chefs reconnurent leur faute, lorsqu'il n'étoit plus temps de la réparer : la terreur et la confusion se répandirent par tout le camp. Ceux-ci, courant aux armes, perdoient la vie avant qu'ils fussent en état de la

L'AN 379.

disputer : ceux-là , pour éviter le péril qu'ils voyoient , alloient chercher celui qu'ils ne voyoient pas , et rencontroient partout l'ennemi. Le nombre des fuyards les empêchoit de pouvoir fuir. En peu d'heures tous ces barbares furent ou tués , ou faits prisonniers. On prit leurs femmes et leurs enfans , et quatre mille chariots qui servoient à les porter dans leurs marches. Ainsi toute la Thrace fut encore une fois délivrée de la désolation où ces nations étrangères l'avoient réduite.

VI. Le bruit de cette défaite s'étant répandu , les Alains et les Goths qui ravageoient les autres provinces , s'arrêtèrent , et firent des propositions de paix. Ils auroient bien voulu venger la mort de leurs compagnons ; mais comme ils surent que l'Empereur alloit à eux , ils se soumirent à tout ce qu'il voulut , et signèrent un traité qu'ils n'avoient dessein d'observer que jusqu'à la première occasion de le rompre. Théodose de son côté leur accorda plus qu'ils ne demandoient ; car il préféroit une paix honnête à une guerre glorieuse , et ne jugeoit pas à propos d'exposer le peu de troupes qu'il avoit à des combats douteux , contre des ennemis qui vainquoient quelquefois les Romains , et qui ne se laissoient pas toujours surprendre.

Tout étant ainsi réglé , Théodose visita les places , renforça les garnisons , et donna ses ordres pour la sûreté et pour le soulagement des provinces que la guerre avoit ruinées ; puis il reprit

Zoz. l. 7.
c. 4.

le chemin de Thessalonique , pour y passer l'hiver , et pourvoir de là aux plus pressantes nécessités de l'état. La joie que lui donnoient ces premiers succès de son règne , fut encore augmentée par les nouvelles qu'il reçut que Gratien n'avoit pas été moins heureux que lui ; qu'ayant joint à ses troupes celles que commandoit Merobaude , roi des François , il avoit attaqué les Allemands , et les avoit vaincus et chassés des Gaules , qu'il en avoit taillé en pièces la plus grande partie , et réduit le reste à se renfermer dans leurs pays , d'où ils ne pourroient de longtemps venir troubler le repos des peuples sujets de l'empire. Théodose fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces pour ses victoires , et pour celles d'un prince dont la gloire le touchoit autant que la sienne propre.

Aussitôt qu'il fut déchargé des soins de la guerre , il crut qu'il seroit indigne des grâces qu'il avoit reçues du ciel , et de la protection qu'il en espéroit , s'il ne s'appliquoit de tout son pouvoir au rétablissement de la foi et de la religion catholique , dont il avoit fait profession toute sa vie. Pour cela il résolut d'abattre les ariens , que ses prédécesseurs avoient élevés , et qui remplissoient alors tout l'Orient de confusion et de désordre. L'entreprise étoit difficile , et il falloit pour y réussir , outre une grande piété , beaucoup de fermeté et de sagesse.

Cette secte s'éleva sous le règne du grand Constantin , et suscita contre l'église une espèce

L'AN 379.

Zoz. *ibid.*
Socrat. l. 5.
c. 6.
Zoz. l. 4.

VII.

VIII.

L'AN 379.

de persécution plus dangereuse que celle des tyrans dont elle venoit d'être délivrée. Arius en fut l'auteur. Il étoit né dans cette partie de la Lybie, qui est voisine de l'Égypte, et il avoit passé à Alexandrie dans l'espérance de s'y faire connoître, et de se pousser aux premières charges de l'église. Comme il avoit de l'esprit, du savoir et de l'éloquence, avec quelque apparence de vertu, les patriarches de cette ville crurent qu'ils pourroient se servir de lui, et l'élevèrent les uns aux ordres, les autres aux ministères ecclésiastiques. Mais ils reconnurent bientôt que c'étoit un esprit inquiet, présomptueux, indocile, prêt à prendre le bon ou le mauvais parti, selon qu'il convenoit à sa fortune ou à son orgueil. Dès ses premières années, il se jeta dans le schisme de Méléce, évêque de Lycopolis, dans la Thébaïde. Il en sortit, et il y rentra. Enfin il se réconcilia avec le patriarche Achillas, et feignit d'être son ami, pour devenir son successeur. Alors, couvrant son ambition du voile d'une modestie affectée, gagnant les uns par un entretien doux et flatteur, trompant les autres par un extérieur grave et composé, il aspirait secrètement à l'épiscopat.

Mais ses espérances furent trompées. Le siège vint à vaquer, et le mérite de saint Alexandre l'emporta sur les intrigues d'Arius. Il en fut piqué; et l'envie qui le possédoit, lui fit regarder comme son ennemi, celui qu'il devoit respecter comme son père. Il résolut de le perdre,

et ne pouvant décrier sa vie, qui étoit très-innocente et très-exemplaire, il entreprit d'attaquer sa doctrine, quoiqu'elle fût très-pure et très-saine. Il l'accusa comme d'un crime, de soutenir *que Jésus-Christ étoit égal à son père, éternel et immuable comme lui, et qu'ils n'avoient qu'une même essence.* Après lui avoir reproché cette vérité comme une hérésie, il proposa lui-même son hérésie comme une vérité, et commença de publier *que le fils de Dieu n'étoit qu'une créature; que le Verbe avoit été fait, et tiré du néant; qu'il étoit muable et changeant de sa nature; qu'il n'étoit fils de Dieu que par adoption, et que s'il étoit appelé Dieu, il ne falloit pas entendre qu'il le fût par nature, mais seulement par participation.*

Comme il étoit savant dans les écritures, et surtout habile dialecticien, il recueillit des livres sacrés, tout ce qui sembloit favoriser ses opinions, et il enveloppa la question de tant de difficultés, et donna à son erreur tant de vraisemblance, que plusieurs se mirent de son parti. Le patriarche essaya de le ramener par ses avertissemens, par ses raisons, par ses menaces; mais connoissant que ces voies de douceur et d'exhortation ne servoient qu'à lui donner plus de courage et plus de moyens de communiquer son impiété, il l'excommunia dans un concile de cent évêques qu'il avoit convoqués pour cela de l'Egypte et de la Lybie.

Ce coup l'étonna, mais il ne l'abattit pas. Il

L'AN 379.

se retira dans la Palestine, d'où il écrivit à l'Empereur ; il alla même le trouver , et en peu de temps il acquit quelques protecteurs , et un grand nombre de disciples qui s'attachoient à lui , les uns par le seul amour de la nouveauté , les autres par cette fausse pitié qu'on a pour un homme qu'on croit opprimé , plusieurs gagnés par ses persuasions et par ses caresses. Constantin, averti que les peuples et les évêques commençoient à se partager , et qu'il s'assembloit des synodes de part et d'autre , craignit les suites de cette division. Il écrivit de Nicomédie , qui étoit alors le séjour ordinaire des empereurs d'Orient, une lettre commune à saint Alexandre et à Arius, pour les exhorter à se réunir , et à s'accorder sur une matière qui paroissoit de peu de conséquence pour la foi , et qui alloit troubler la paix de l'église. Osius , évêque de Cordoue en Espagne, qui se rencontra par hasard près de l'Empereur , eut ordre d'aller en Egypte pour travailler à cet accommodement , et s'acquitta de sa commission avec beaucoup de fidélité , mais avec peu de succès.

Pour réduire cette secte opiniâtre , et régler le point de doctrine contesté , il fallut en venir à un concile universel , qui établit la vérité , et condamnat l'erreur par un jugement décisif. Nicée , une des principales villes de la Bithynie , fut choisie pour le lieu de cette assemblée : les évêques de toutes les parties du monde furent invités de s'y trouver ; ils y arrivèrent dans le

temps marqué, au nombre de trois cent dix-huit. Constantin s'y rendit lui-même, pour être le témoin, et comme le médiateur de la paix et de la réunion de l'église. Arius et ses partisans y furent appelés; on les ouït; on les convainquit, on les condamna. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue; et pour ôter aux ariens tout prétexte de déguiser leur erreur, sous des termes équivoques, on les obligea de se servir du mot de *Consubstantiel* dans leur profession de foi, et de signer la consubstantialité du Verbe. Cette expression, depuis ce temps-là, fut comme une marque certaine qui distinguoit les catholiques d'avec ceux qui ne l'étoient pas, ou qui l'étoient de mauvaise foi, et les pères du concile l'insérèrent dans leur symbole.

Arius, et les évêques qui le protégeoient, après plusieurs difficultés, feignirent de se soumettre aux décisions du concile, et pour éviter les peines dont ils étoient menacés, abjurèrent publiquement leur hérésie. Mais ils n'abandonnèrent pas leur entreprise, et ils attendirent le temps favorable pour répandre encore au-dehors le venin qu'on les avoit forcés de resserrer dans leur cœur.

Cependant ils attiroient à leur parti ceux qui pouvoient les assister de leur crédit ou de leur faveur. Ils faisoient valoir à l'Empereur leur soumission, afin d'abuser plus facilement de sa bonté; pendant qu'ils révéroient en apparence la foi de Nicée, ils cherchoient à ruiner par des

L'AN 379.

calomnies ceux qui pouvoient en être les défenseurs. Enfin, par les soins d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui s'étoit rendu chef de leur parti par le crédit de la princesse Constancie, sœur de l'Empereur, et par des protestations réitérées de fidélité et d'obéissance, ils parvinrent à se faire considérer comme orthodoxes. Arius lui-même, mené comme en triomphe par ses amis, alloit être reçu à la communion de l'église dans Constantinople, s'il n'eût fini subitement une vie inquiète et criminelle par une mort terrible et honteuse.

Quoique ces hérétiques fussent pour la plupart des esprits passionnés et séditieux, ils n'osèrent se soulever, ni rompre ouvertement la paix de l'église, tant que le grand Constantin gouverna l'empire. Car encore qu'il eût quelquefois un peu trop de facilité, il avoit beaucoup de zèle pour la religion; et comme il n'étoit pas impossible de le surprendre, il étoit dangereux qu'il s'aperçût qu'on l'avoit surpris. Ainsi ils furent obligés de se ménager avec ce prince, qui pouvoit ignorer la vérité, mais qui n'étoit pas capable de souffrir l'injustice. Mais lorsqu'ils se virent fortifiés de l'autorité de Constantius son fils et son successeur, ils ne gardèrent plus de mesures. Non-seulement ils publièrent leur fausse doctrine, ils opprimèrent même ceux qui eurent le courage de s'y opposer. Leur insolence alla jusqu'à chasser les plus saints prélats des premiers sièges de l'Orient, à proscrire les

Athan. .ad
Solit. p. 831

papes mêmes, et à ôter la liberté des suffrages dans les conciles, où l'Empereur se portoit lui-même pour accusateur contre des saints, et disoit hautement que sa volonté devoit tenir lieu de règle et de décision dans l'église.

Le règne de Valens ne leur fut pas moins favorable. Ils exercèrent en son nom leurs violences accoutumées. Ils obtinrent de lui des lettres aux gouverneurs des provinces pour tyranniser les catholiques. Ils allèrent jusqu'au fond des déserts de la Thébaïde, pour en chasser les solitaires qui menaient une vie toute céleste. La persécution fut sanglante; et sous un prince chrétien, il se fit presque autant de martyrs que sous les tyrans infidèles. Tels furent les commencemens et les progrès de cette hérésie.

Quoiqu'il fût non-seulement difficile, mais encore dangereux dans un nouveau règne, d'attaquer une secte puissante, et accoutumée depuis long-temps à dominer, néanmoins Théodose, considérant que le premier devoir des souverains est de faire régner celui par qui ils règnent, et se défiant avec raison de la fidélité de ceux qui s'étoient révoltés contre l'église, forma le dessein de les ramener avec douceur, ou de les réprimer avec autorité. Il alloit faire publier ses premiers édits à Thessalonique. L'impératrice Flaccile sa femme, qu'il aimoit tendrement, Termancie et Serène ses nièces, qu'il avoit adoptées depuis la mort de son frère Honorius, y étoient nouvellement arrivées. On y voyoit tous

IX.

Claudian.
de laud.
Seren.

L'AN 379.

Aurel. vict.
in Theod.

les jours aborder quelques-uns de ses amis, surtout ceux qui l'avoient assisté dans le temps de sa disgrâce. Il les avoit invités de venir d'Espagne en Orient, afin de les récompenser, et de les élever dans les charges. Sa reconnoissance s'accrut avec son pouvoir ; et dès qu'il fut empereur, il se souvint de tous les services qu'on lui avoit rendus quand il étoit encore particulier, et n'oublia que les injures qu'on lui avoit faites.

Socrat. 1. 5.
c. 6.
Zoz. 1. 6.
c. 7.Ambros.
Ep. 28.
22.

La joie qu'il eut de revoir des personnes qui lui étoient si chères fut bientôt troublée ; car à peine étoit-il arrivé à Thessalonique, qu'il tomba dangereusement malade. Il se mit d'abord en état de recevoir le baptême, et se disposa à mourir chrétiennement. Comme il avoit une grande affection pour la foi orthodoxe de la Trinité, et qu'il craignoit de donner en cette occasion quelque avantage aux hérétiques ; avant que de faire appeler Ascole, évêque de cette ville, il s'informa de ses mœurs, et de la foi qu'il professoit. Il apprit que c'étoit un prélat d'une vertu consommée ; qu'il avoit été nourri dès son enfance dans les monastères de l'Achaïe ; que sur la réputation de sa sainteté, les peuples de la Macédoine l'avoient tiré de sa solitude pour le faire leur archevêque ; qu'on l'avoit ordonné fort jeune, sans avoir égard aux règles de l'âge ; qu'il avoit toujours été inviolablement attaché à la doctrine de l'église ; que saint Basile l'avoit honoré de son amitié, et que le pape Damase avoit pour lui une estime particulière.

Théodose eut beaucoup de joie de tomber entre les mains d'un si saint homme. Il le fit appeler; et ayant encore su de lui-même qu'il professoit la foi apostolique, confirmée par le concile de Nicée, il lui demanda avec respect le sacrement de la régénération. Aussitôt il le reçut avec une piété exemplaire, et s'estima plus glorieux d'être devenu enfant de l'église, que d'avoir été fait maître d'une partie du monde. Alors il se crut engagé à rétablir la religion dans tout l'empire; et Dieu, bénissant ses intentions, lui rendit en peu de jours une parfaite santé. Il conféra plusieurs fois avec Ascole, sur les moyens d'exécuter son dessein. Il se fit instruire des points principaux des doctrines contestées, de la différence des nouvelles sectes, de la foi des évêques, et de l'état des principales églises de l'empire d'Orient.

L'AN 379.

August. de civit. Dei, l. 5. c. 23.

Après avoir ainsi examiné toutes choses, il X.
 crut qu'il étoit de sa prudence de ramener les esprits peu à peu, et de commencer par des lois qui leur fissent connoître ses volontés, et craindre sa justice. Il fit donc un édit daté de Thessalonique, par lequel il ordonne aux peuples de son obéissance de suivre la foi que l'église romaine avoit reçue de saint Pierre, et qui étoit enseignée par le pape Damase, et par Pierre d'Alexandrie, prélat d'une sainteté apostolique, et leur enjoint de confesser et de reconnoître une même divinité dans la trinité des personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, suivant la

L'AN 379.
Cod. Theo.
16. t. 1, 2.

doctrine de l'évangile, et l'ancienne tradition de l'église. Il déclare ensuite que ceux-là seulement qui professeront cette foi, seront tenus pour catholiques ; et que ceux qui la rejeteront, seront traités comme des hérétiques infâmes et insensés, qui, outre les peines qu'ils méritent de la justice divine, doivent encore attendre de lui des châtimens proportionnés à l'énormité de leur crime.

XI. Il adressa cet édit au peuple de Constantinople, afin qu'il fût d'abord exécuté dans cette ville impériale, qui étoit comme le théâtre de l'hérésie, et que de là il passât plus promptement dans toutes les autres villes de l'empire. Ce fut en ce même temps que Maxime vint se jeter aux pieds de Théodose, le suppliant de le maintenir dans le siège de Constantinople qu'il venoit d'usurper. Maxime étoit d'Alexandrie, philosophe cynique de profession, d'un savoir médiocre, d'une vie déréglée, et d'une profonde dissimulation. Ses parens l'avoient élevé dans la religion chrétienne, dont il n'étoit pourtant que légèrement instruit. Il avoit passé une partie de sa jeunesse à courir de ville en ville, pour acquérir du bien ou de la réputation, et il s'étoit décrié partout où il avoit voulu s'établir. Quoiqu'il fût habile à se déguiser, il n'avoit pu éviter d'être surpris en des actions qui le firent reléguer dans le désert d'Oasis, où il demeura quatre ans entiers. Se voyant enfin sans honneur et sans ressource, animé par son ambition et par sa

misère, il vint à Constantinople avec le téméraire dessein de s'en faire évêque.

 L'AN 379.

Il publia d'abord qu'il étoit d'une maison illustre par sa noblesse, et plus encore par sa piété; que son père étoit mort pour la défense de la foi; que ses sœurs étoient l'exemple des vierges chrétiennes dans Alexandrie. Il se vantoit d'avoir souffert lui-même un long exil pour Jésus-Christ, se faisant un honneur de religion, de ce qui avoit été la punition de ses crimes. La fable de ses martyres prétendus, soutenue de plusieurs circonstances étudiées et de quelques apparences de piété qu'il affectoit, lui acquit l'estime et l'amitié de tout ce qu'il y avoit de catholiques dans Constantinople. Quoiqu'il fût habillé en cynique, et que cette habit ne fût pas séant aux chrétiens, on lui pardonnoit cet extérieur, tant on étoit prévenu du fonds de son mérite et de sa vertu.

Grégoire de Nazianze avoit le soin de l'église de Constantinople. Il y avoit été envoyé un an auparavant par le concile d'Antioche, selon quelques-uns, ou appelé par les peuples et par les évêques de Thrace, comme il semble le marquer lui-même. Il exerça d'abord par commission les fonctions pastorales dans cette église, où il fit revivre la foi presque éteinte; joignant l'exemple de sa vie à la force de son éloquence, et réunissant, par ses soins, les restes d'un troupeau que les tempêtes passées avoient dispersé. Mais le nombre des catholiques s'étant

 L'AN 380.
 Greg. Naz.
 carm. de
 vitâ suâ.

L'AN 380.

en peu de temps notablement augmenté, ils l'éluèrent pour leur pasteur. Pierre, patriarche d'Alexandrie, confirma ce choix par ses lettres et par son suffrage, et lui envoya les marques de sa dignité. Encore que Grégoire eût refusé d'accepter cette dignité, protestant qu'il ne pouvoit être élu que par un concile, ils ne laissèrent pas de le regarder comme leur archevêque. Lui-même touché de l'affection qu'on lui témoignoit, redoubla son zèle, et n'oublia rien de ce qu'il crut capable de rétablir la foi et la ferveur de la religion. Les hérétiques, ne pouvant résister à ses raisons, attentèrent plusieurs fois contre sa personne; mais comme il les avoit convaincus par ses discours, il les édifia par sa patience.

Il commençoit à jouir du fruit de ses travaux, lorsque Maxime lui fut présenté. Grégoire le reçut non-seulement avec bonté, mais encore avec respect, comme un confesseur de Jésus-Christ. Il écouta la fausse histoire de sa vie, et jugeant d'autrui par lui-même, il la crut. Il le retint en sa maison, lui donna sa table, lui communiqua ses études et ses desseins; et croyant qu'il étoit honorable et avantageux d'avoir dans une église naissante un homme reconnu martyr, il le proposa pour exemple, et récita publiquement un discours qu'il avoit fait à sa louange.

Cet imposteur de son côté, gaignoit de plus en plus les bonnes grâces de ce saint prélat, par une flatterie adroite, par des invectives fré-

quentes contre les ariens, et par un air de piété qui paroissoit sincère. Cependant il menoit secrètement son intrigue. Il y engagea un prêtre de Constantinople, à qui l'élevation et le mérite de l'archevêque étoient devenus insupportables. Ils tournèrent si bien l'esprit du patriarche d'Alexandrie, par les puissantes correspondances qu'ils avoient auprès de lui, qu'il entra dans les intérêts de Maxime, soit qu'il voulût favoriser son compatriote, soit qu'il craignût de donner lieu à l'agrandissement du siège de Constantinople, s'il y plaçoit un homme d'une réputation extraordinaire, soit qu'il crût que l'élection qu'il avoit approuvée depuis peu, n'avoit pas été faite dans les formes.

Ce fut donc par ses ordres que sept évêques furent choisis pour aller appuyer le parti de ce philosophe, sous prétexte de conduire la flotte qui amenoit tous les ans les blés d'Égypte à Constantinople. Dès qu'ils furent arrivés, Maxime les encouragea par ses discours et par ses présens. Il gagna un ecclésiastique de l'île de Thasse, qui venoit acheter du marbre pour son église, et lui emprunta son argent pour le distribuer à des mariniers dont il avoit résolu de se servir. Il ne restoit plus qu'à prendre le temps pour l'ordination.

Les évêques égyptiens, à leur arrivée avoient refusé de communiquer avec les ariens, et s'étoient unis avec les catholiques. Grégoire les avoit reçus chez lui avec beaucoup de civilité

L'AN 380.
 Greg. Naz.
 earm. de
 vitâ suâ.

et de respect. Comme l'entrée de l'église leur étoit libre à toute heure, ils y vinrent une nuit que ce prélat s'étoit fait porter malade dans une maison de campagne auprès de la ville. Ils commencèrent la cérémonie de la consécration de Maxime en présence d'un grand nombre de mariniers, étrangers pour la plupart, qui représentoient le peuple. Mais le jour les ayant surpris et le clergé étant accouru, tout le quartier s'émeut, le peuple s'assemble, on appelle les magistrats, et l'on chasse de l'église Maxime et tous ses complices, qui se sauvèrent en désordre dans la maison d'un joueur de flûte, où ils achevèrent leur sacrilège ordination.

L'indignité de cette action, qui fit horreur même aux hérétiques, donna lieu de rechercher la vie de cet imposteur. On se désabusa du martyre dont il se vantoit, et l'on découvrit les crimes qu'il avoit eu l'adresse de cacher jusque-là : ce qui fit qu'on le bannit honteusement de la ville.

XII. Ce mauvais succès ne l'étonna point. Après avoir erré quelque temps dans la Thrace, il se mit en chemin, accompagné des évêques qui l'avoient sacré, pour aller trouver Théodose, et le prévenir, s'il pouvoit, en sa faveur. Mais

Collat.
 Rom. p.
 39, 40.

Ascole, à qui le pape Damase écrivoit souvent sur les affaires de l'église de Constantinople, étoit déjà averti de tout ce qui s'y étoit passé, et en avoit informé l'Empereur. Maxime étant donc arrivé avec ses compagnons, et le suppliant

de le maintenir par son autorité, ce Prince lui répondit avec indignation, qu'il étoit informé de ses cabales; qu'il haïssoit tous ceux qui troubloient la paix de l'église, et qui empêchoient le progrès de la religion, et qu'il sauroit les châtier lui et ses partisans, comme ils méritoient, s'ils avoient jamais l'insolence de poursuivre leur entreprise. Ils voulurent se justifier, mais l'Empereur les interrompit, et les renvoya, sans vouloir les entendre, ni les voir davantage.

L'AN 380.

Pendant que Théodose, encore convalescent, XIII. prenoit tant de soin de l'avancement de la religion, il rassembloit son armée, et se préparoit à se mettre en campagne aussitôt qu'il auroit repris ses forces. Les Goths, sur les avis qu'ils avoient reçus de sa maladie par leurs transfuges, et par les otages qu'ils avoient à sa suite, s'étoient moqués du dernier traité. Bien loin de sortir des terres de l'empire, comme ils l'avoient promis, ils y appelèrent à leur secours de nouvelles troupes de barbares, et y firent plus de ravage qu'auparavant. Ceux de leur nation qui s'étoient mis en grand nombre à la solde de l'Empereur, leur facilitoient secrètement l'entrée dans les provinces. La terreur se répandit parmi les peuples, et les gens de guerre ne recevant de la cour que des ordres lents et indéterminés, ne savoient à quoi se résoudre. Ainsi tout demouroit comme immobile par la maladie du Prince, qui ne gouvernoit que par lui-même, et qui n'étoit pas alors en état d'agir.

L'AN 380.

Au premier bruit de ce renouvellement de guerre, on dépêcha promptement des courriers à l'empereur Gratien, pour lui donner avis du danger où se trouvoit Théodose, et pour le solliciter d'envoyer en diligence un secours considérable vers la Macédoine. Quelques officiers de l'armée avec ce qu'ils avoient pu ramasser de troupes, s'opposoient cependant aux ennemis, et leur disputoient les passages. Mais le nombre de ces barbares croissant toujours, ils se rendoient partout les maîtres. Aussitôt qu'ils eurent reçu les secours qu'ils attendoient, ils ravagèrent les frontières, et se jetèrent dans la Thessalie et la Macédoine. Théodose fit marcher son armée de ce côté là, et y alla lui-même dès que sa santé le lui put permettre. Après qu'il eut fait reconnoître les ennemis, encore qu'il fût beaucoup inférieur en nombre, il s'avança à dessein de les combattre; mais il fut prévenu, et quelque précaution qu'il eût prise, il se vit tout d'un coup trahi par les Goths qu'il avoit retenus à son service.

Ce Prince, après la conclusion du traité de l'année précédente, considérant la foiblesse où étoit l'empire, et jugeant qu'il ne pouvoit le relever sans l'assistance de ces mêmes peuples qui l'avoient abattu, avoit fait publier dans leurs camps, qu'il désiroit vivre avec eux en bonne intelligence, et qu'il recevroit tous ceux qui voudroient prendre parti dans ses armées. Ces barbares étoient venus en foule s'enrôler au ser-

vice des Romains, et s'étoient obligés auparavant par des sermens exécrables de prendre les occasions de leur nuire, en faisant semblant de les servir. Théodose crut les avoir attachés à lui par ses caresses et par ses libéralités : néanmoins craignant qu'ils ne se prévalussent de leur nombre, qui excédoit déjà celui de ses troupes, il en fit plusieurs détachemens. Il en envoya Zoz. l. 4. une partie en Egypte sous la conduite d' Hormisdas, Persan d'origine, fils d'un capitaine du même nom, qui assista à la guerre de Julien contre les Perses. Il distribua les autres dans les places où il y avoit garnison romaine, avec ordre aux gouverneurs de les observer. La guerre étant survenue, on choisit ceux qui paroisoient les plus fidèles, et l'on en composa un corps qu'on fit servir en campagne. Ceux-ci résolus d'accomplir leur serment, et s'affectionnant davantage à leurs compatriotes à mesure qu'ils en approchoient, leur donnoient avis de tout ce qui se passoit dans l'armée de l'Empereur, et promettoient de se joindre à eux, s'ils venoient l'attaquer dans son camp.

L'AN 350.

Les Goths, sur cet avis, se préparèrent au combat, et commencèrent à marcher. Théodose de son côté, étant averti de leur dessein, se retrancha, mit ses gens en bataille, visita les quartiers, surtout celui des étrangers, qu'il trouva plus gais que les autres, et plus disposés en apparence à se bien défendre; et après avoir fait allumer des feux par tout le camp, XIV.

L'AN 380.

et donné tous les ordres nécessaires , il attendit les ennemis. La nuit s'avançoit , et les barbares profitant de leur nombre , et se partageant en plusieurs corps , dont chacun étoit presque égal à toute l'armée de l'empire , s'étendirent dans la plaine en assez bon ordre , et vinrent avec des cris effroyables donner de tous côtés , presque en même temps ; mais ils trouvèrent partout plus de résistance qu'ils n'avoient pensé , et furent repoussés avec grande perte des leurs. Le fort de l'attaque tomba sur le quartier de l'Empereur , qu'ils avoient reconnu ou par le signal que leur avoient donné les traîtres , ou par le grand nombre de feux qu'eux-mêmes y avoient remarqués. Ils espéroient accabler ce Prince , ou du moins l'occuper là pendant qu'on lui dressoit un piège d'un autre côté. Ils vinrent plusieurs fois à la charge , mais ils perdirent tant de monde , qu'ils furent enfin rebutés.

XV.

Théodose voyoit les choses en cet état , lorsqu'il s'éleva un grand bruit vers le quartier des étrangers , qui lui fit appréhender quelque désordre. Il apprit au même temps que les Goths de son armée s'étoient joints avec les ennemis , et qu'il alloit être enveloppé s'il n'y prenoit garde. Il détacha d'abord quelques escadrons , pour se saisir des postes qui pouvoient assurer sa retraite ; et comme il sut qu'une partie des légions étoit aux mains avec ces rebelles , il fit avancer en diligence sa cavalerie , qui fondit sur eux si à propos , et en fit un si grand

carnage, qu'il en resta peu qui ne portassent la peine de leur rébellion. Ceux qui les soutenoient eurent presque le même sort. Mais enfin les Romains ne pouvoient faire de si grands efforts sans beaucoup de perte; et les Goths, dont le nombre grossissoit toujours, avoient forcé par plusieurs endroits les retranchemens. Théodose, avant que d'être accablé par la multitude, rallia ses troupes affoiblies qui commençoient la plupart à se relâcher. Il prit lui-même le soin de faire la retraite, amusant les ennemis par des détachemens faits à propos, tournant tête de temps en temps, pour charger ceux qui le poursuivoient en désordre, jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs que ses gens gardoient, et qu'il eût mis en sûreté ce qui lui restoit de son armée.

Cette journée pouvoit être entièrement fatale à l'empire, si les Goths eussent su profiter de leur victoire; mais ils se débandèrent incontinent. Ceux qui avoient le moins combattu, coururent les premiers au pillage; et ceux qui poursuivoient l'ennemi, craignirent de perdre leur part du butin, et retournèrent promptement au camp. Ainsi la retraite se fit sans beaucoup de peine. La Thessalie et la Macédoine demeurèrent pourtant exposées à l'insulte et au pillage de ces barbares qui ravagèrent la campagne, et laissèrent les villes en liberté, parce que l'Empereur y avoit jeté des troupes, et qu'ils espéroient en tirer de grandes contri-

L'AN 380.

butions. Après qu'ils eurent ruiné tout ce pays-là, comme si leur avarice et leur vengeance eussent été satisfaites, ils commencèrent à regretter tant de braves soldats, qu'ils avoient perdus à la bataille, et leur victoire leur parut moins grande qu'auparavant. Ils se trouvèrent en petit nombre, et ils croyoient voir à toute heure l'Empereur à leurs troupes pour les charger.

XVI. Cependant Théodose, qui s'étoit retiré vers Thessalonique, y formoit un corps de troupes capables de s'opposer à leurs progrès. Il avoit reçu en chemin quelques recrues qu'on lui amenoit. Une partie des légions d'Egypte qu'il avoit mandées, venoient de le joindre; et il étoit en état de se remettre en campagne en peu de jours, lorsque Rustice arriva des provinces d'Occident, pour lui témoigner la douleur que Gratien et toute sa cour avoient eue de sa maladie, et la joie qu'ils avoient de sa guérison. Le voyage de cet officier avoit été long, parce qu'il avoit passé par l'Italie, et qu'il s'étoit arrêté à Rome pour s'y faire baptiser. Là il avoit reçu de nouveaux ordres, et il venoit avec des lettres du pape Damase et de l'empereur Gratien. Le premier écrivoit à Théodose, pour le remercier de la protection qu'il donnoit aux catholiques, et pour le prier d'établir dans l'église de Constantinople un évêque orthodoxe, avec qui l'on pût garder la paix et la communion. Le second lui donnoit avis, qu'il lui en-voyoit un secours considérable; qu'il l'auroit

Epist. Dam.

conduit lui-même, si les affaires de l'empire l'eussent pu permettre; mais qu'il lui avoit choisi ses plus belles troupes et ses meilleurs capitaines pour les commander; qu'ils étoient en marche, et qu'ils avoient ordre de se rendre promptement sur les confins des deux empires, où ils pourroient savoir la route qu'ils devoient prendre.

Théodose apprit cette nouvelle avec beaucoup de joie; et peu de temps après, il fut averti que les troupes auxiliaires étoient arrivées sur la frontière d'Illyrie. Baudon et Arbogaste, Français d'origine, capitaines de grande réputation, fort affectionnés aux Romains, et fort entendus au métier de la guerre, qui étoient les chefs de cette expédition, envoyèrent à la cour deux de leurs principaux officiers, pour demander ce qu'ils avoient à faire. L'Empereur leur dépêcha incontinent des personnes fides et intelligentes, pour les informer de l'état des affaires, et les faire approcher de la Macédoine, où il avoit résolu de les aller joindre. Ces deux généraux s'avancèrent donc à grandes journées, et tombèrent heureusement sur quelques partis des ennemis, qu'ils taillèrent en pièces. Théodose au même temps se mit en marche.

Alors l'épouvante se mit dans l'armée des **XVII.** barbares qui crurent qu'ils alloient être enveloppés, et que toutes les forces de l'Orient et de l'Occident s'unissoient ensemble pour les accabler. La présence de l'Empereur, l'approche

L'AN 380.

de deux grands capitaines, la défaite de quelques-uns de leurs gens, tout les étonna. Ils se rassemblèrent, et craignant d'être surpris dans la Thessalie et la Macédoine, où deux armées venoient fondre sur eux, ils s'enfuirent dans la Thrace. Mais ne pouvant y subsister à cause du dégât qu'ils y avoient fait les années précédentes, et ne doutant pas qu'on ne dût les y poursuivre, ils envoyèrent des députés à Théodose pour lui demander humblement la paix.

XVIII. Quoiqu'ils fussent encore en état de combattre, ils consentoient d'être traités comme vaincus, et ils offroient de se retirer en leur pays, ou de servir l'empire, promettant d'accomplir fidèlement toutes les conditions qu'on leur prescrirait. L'affaire fut mise en délibération. Baudon et Arbogaste, qui s'étoient rendus près de l'Empereur, furent d'avis qu'il exterminât ces barbares, et lui représentèrent que c'étoient les ennemis irréconciliables de l'empire; qu'ils ne demandoient la paix que lorsqu'ils ne pouvoient plus faire la guerre; que le Danube étoit une barrière qu'ils avoient accoutumé de franchir; que leur infidélité passée devoit servir de précaution pour l'avenir, et qu'il importoit à son repos et à celui de l'état de ruiner une nation toujours à craindre aux empereurs, soit qu'elle les servît, soit qu'elle leur fit la guerre.

Les autres soutenoient au contraire, qu'il falloit préférer une paix assurée à une victoire incertaine; qu'il n'étoit pas honnête de rejeter

Les soumissions des ennemis, ni sûr de s'exposer à leur désespoir ; que ceux-ci seroient plus tranquilles au-delà du Danube, quand on les auroit forcés de le repasser ; qu'il étoit difficile dans les conjonctures présentes de se passer du service de cette nation, et qu'il seroit aisé de se garder de ses trahisons ; qu'enfin l'empire étoit un corps affoibli par de longues guerres, et qui ne pouvoit se remettre que par des intervalles de paix.

Théodose loua la résolution des premiers et suivit le conseil des seconds. Il accorda la paix aux barbares. Les conditions furent, qu'ils poseroient les armes, et jureroient de ne les plus reprendre contre l'empire, qu'ils enverroient les principaux de leurs chefs en otage ; qu'ils sortiroient sans remise hors des provinces de l'empire, dont ils défendroient les frontières contre les autres peuples ; qu'ils fourniroient certain nombre de troupes choisies, pour être distribuées dans tous les corps de l'armée romaine ; et que l'Empereur les protégeroit aussi, et les regarderoit comme ses amis et ses alliés. Les Goths acceptèrent ces conditions, et commencèrent à exécuter le traité de bonne foi. XIX.

Cependant l'ordonnance de Théodose, en faveur de la foi catholique, avoit été publiée à Constantinople, où elle avoit produit des effets bien différens. Ceux qui professoient la foi de Nicée, reprirent courage, et s'unirent plus étroitement avec Grégoire de Nazianze, qu'ils XX.

L'AN 380.

regardoient comme leur pasteur. Ils coururent avec plus de foule à ses sermons, et le pressèrent plusieurs fois de se prévaloir de l'autorité du Prince, et de redemander aux ariens les églises qu'ils leur avoient ôtées. Mais comme l'édit ne portoit pas expressément cette restitution, et qu'il n'étoit pas encore temps de toucher ce point, le Saint modéroit leur zèle, et les exhortoit à attendre que l'Empereur achevât ce qu'il avoit commencé.

La plupart des officiers et des magistrats de la ville, qui favorisoient auparavant les hérétiques, crurent qu'ils devoient s'accommoder au temps, et respecter la religion du Prince. Mais les ariens firent éclater leurs ressentimens en toutes rencontres. La nouvelle du baptême de Théodose les avoit d'abord alarmés. Ils se vantoient d'avoir baptisé jusqu'à ce temps-là les empereurs d'Orient; et comme si c'eût été un droit de prescription pour l'avenir, ils se plaignoient qu'Ascole eût administré à Théodose ce sacrement, qu'Eusèbe de Nicomédie avoit administré au grand Constantin, Euzoïus d'Antioche à Constantius, et Eudoxe de Constantinople à Valens. Ils prévirent bien les conséquences de cette action.

Mais lorsqu'ils ouïrent ensuite publier une loi qui les flétrissoit et les condamnoit, ils devinrent comme furieux. Ils se plaignirent hautement qu'on les déshonorait à tort, et s'en prirent à Grégoire de Nazianze, qui, sans se

servir des avantages du temps et de la protection du Prince, n'opposoit à leurs violences que les remontrances et les prières. Ils en vinrent jusqu'à cet excès de fureur, qu'ils massacrèrent en plein jour un saint vieillard qui revenoit de l'exil, où il avoit été envoyé sous le règne de Valens, pour la défense de la foi. Après quoi ils ne gardèrent plus de mesures, outrageant les catholiques, pour leur ôter toute espérance de se relever, et se soulevant contre les magistrats, pour intimider l'Empereur, et lui faire craindre une révolte générale s'il entreprenoit de ruiner un parti que ses prédécesseurs avoient si bien établi.

Théodose étoit informé de ces désordres, et dissimuloit sagement jusqu'à ce qu'il fût en état d'y remédier. Il pressoit les barbares d'exécuter le traité, et de repasser au-delà du Danube; ce qu'ils firent en peu de temps. Alors il congédia les troupes auxiliaires, après avoir distribué des récompenses aux officiers et aux soldats, comme s'ils eussent combattu. Il donna tant de marques d'estime et de bienveillance aux deux généraux, qu'ils s'en retournèrent avec le seul regret de n'avoir pu exposer leur vie pour lui. En même temps il envoya une ambassade à l'empereur Gratien, pour lui rendre compte des affaires de l'Orient, et pour le remercier des soins qu'il avoit pris de l'assister dans cette guerre, et de lui aider à conserver l'empire qu'il lui avoit si généreusement donné.

Tout étant ainsi devenu paisible, ce Prince

 L'AN 386.

 Gr. g. Naz.
 orat. ad
 Ariam.

XXI.

L'AN 380.

fit travailler aux fortifications des places frontières, donna des quartiers de rafraîchissement à son armée, dans laquelle il incorpora ces troupes d'élite que les Goths lui avoient fournies; et après avoir mis les provinces voisines à couvert des insultes des ennemis, il prit le chemin de Constantinople. Comme il prévoyoit qu'il auroit affaire à des esprits opiniâtres et séditieux, il fit marcher avec lui une partie de ses troupes, et le vingt-quatrième jour de novembre il fut reçu dans sa ville impériale, où on lui avoit préparé non-seulement une entrée magnifique, comme à un nouvel empereur, mais encore un triomphe comme au vainqueur des barbares. Quelques jours se passèrent à recevoir les corps différens de la ville qui vinrent le saluer, et à donner ces ordres pressés dont on a besoin dans tous les nouveaux établissemens.

Idat.
Marcell.
Com. in Chr.
Socr. l. 5.
Zoz. l. 4.

XXII. Comme l'affaire de la religion étoit la plus importante, et devoit être apparemment une des premières réglées, on attendoit quel en seroit le succès. Les deux partis, comme il arrive ordinairement dans les divisions, observoient toutes les démarches du Prince, pour en tirer des conjectures sur leurs intérêts. Les ariens, voyant paroître avec tant de grandeur celui dont ils avoient méprisé les lois, s'attendoient d'en être traités comme ils méritoient. Quoiqu'ils craignissent de l'aborder, ils ne purent néanmoins se dispenser de l'aller voir, parce qu'ils composoient le corps du clergé, et que d'ailleurs il

leur importoit de découvrir ce qu'ils soupçonnoient qu'on avoit résolu contre eux. L'Empereur les reçut avec honneur, et, sans vouloir entrer dans aucune discussion de religion, répondit à leurs civilités comme il avoit fait à celles des autres.

Les catholiques, qui auroient voulu les voir humiliés, furent offensés du bon accueil qu'on leur avoit fait. Quoiqu'ils fussent assurés des bonnes intentions de Théodose, ils doutèrent qu'il eût la force de les exécuter. Ils disoient ouvertement qu'il n'avoit fait aucune distinction des catholiques et des ariens; qu'il donnoit du courage aux hérétiques en les ménageant; que les maux présens de l'église ne pouvoient être guéris que par des remèdes violens; qu'il étoit étrange que les méchans empereurs eussent eu tant d'ardeur à soutenir le mensonge, et que les bons fussent si lents et si circonspects à soutenir la vérité. Grégoire de Nazianze lui-même se plaignit de cette conduite; mais il reconnut enfin que ce Prince en usoit aussi fort prudemment, parce qu'en matière de créance la douceur est le moyen le plus efficace pour ramener les esprits, et que la religion se persuade et ne se commande point.

Greg. Naz.
Carm. de
vitâ suâ.

Greg. Naz.
ibid.

Théodose sans se mettre en peine de ces bruits, **XXIII.** attendoit le temps propre à l'exécution de son dessein. Il jugeoit que, pour établir la foi orthodoxe, il falloit commencer par Constantinople, qui étoit le lieu commun de l'Orient et de

L'AN 380.

l'Occident, et comme le centre où les extrémités du monde se réunissoient, et d'où la foi se communiqueroit ensuite aisément dans toutes les parties de l'empire. Mais l'entreprise n'étoit pas sans difficulté. Cette ville avoit été fondée par un empereur catholique, et instruite en la foi par deux des plus saints évêques de ce siècle-là. Elle n'avoit pas joui long-temps des fruits de la paix que ce Prince y avoit maintenue, ni des instructions que ces prélats y avoient données. Les empereurs étant devenus ariens par la sollicitation de leurs pasteurs qui l'étoient déjà; et la puissance temporelle s'unissant avec la spirituelle pour le renversement de la foi, il s'y fit en peu de temps une révolution étrange. Le clergé suivit la doctrine des archevêques, la cour s'accommoda à la religion des princes, et le peuple fut entraîné par l'exemple des uns et des autres. Ceux qui persistoient dans l'ancienne créance se contentoient de gémir en secret, ou furent écartés par les persécutions qu'on leur fit.

Socrat. l. 5.
c. 8.

Durant ces troubles, diverses sectes s'établirent dans cette capitale de l'empire, où chaque nouveauté trouvoit toujours des partisans. Les

Greg. Naz.
Orat. 44.

Sozom. l. 4.
c. 26.

Ruffin. l. 1.
c. 23.

Macédoniens y faisoient un corps et une communion séparée. Les Apollinaristes y tenoient paisiblement leurs assemblées. Les Novatiens y avoient publiquement des églises. Les seuls catholiques n'avoient ni les moyens, ni la liberté de s'assembler. Ils firent de temps en temps quelques efforts pour se relever, mais ils furent

incontinent opprimés. Cette oppression avoit duré l'espace de quarante ans, lorsque Grégoire de Nazianze y fut envoyé. Comme il étoit sous la protection de Théodose, dont il apportoit un rescrit, on n'osa le chasser; mais n'ayant pu obtenir une église pour lui et pour les siens, il fit dans la maison de Nicobule, son parent et son ami, une chapelle qu'il appela l'Anastasié, ou la Résurrection, parce que ce fut là que la foi catholique, qui étoit comme morte dans Constantinople, avoit heureusement commencé à revivre.

L'AN 380.

Greg. Cam:
l. p. 511.

Orat. 26.

Les soins et les travaux de cet homme apostolique avoient eu d'assez grands succès, et le nombre des fidèles étoit considérablement multiplié; mais comparés aux ariens, ils ne faisoient qu'un petit corps, et ils n'avoient pour toute église que l'Anastasié. Démophile, qui s'étoit autrefois signalé par la persécution qu'il avoit faite au pape Libère, et par le zèle qu'il témoignoit pour le parti, avoit été transféré du siège de Berée à celui de Constantinople. Valens l'y avoit établi, et depuis environ dix ans il gouvernoit cette église, animant son peuple à la défense de l'hérésie, et lui faisant un point de piété, de la haine qu'il devoit avoir pour les catholiques.

Théodose, après s'être instruit soigneusement **XXIV.** de toutes ces choses, jugea qu'il n'avoit plus rien à ménager. Il vint en cérémonie accompagné de toute sa cour, dans l'Anastasié, où

— tous les catholiques assemblés le reçurent avec
 L'AN 380. une joie et des acclamations extraordinaires.

Greg. Naz. Grégoire s'étant avancé pour le saluer, l'Empe-
 Carin. de reur l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et
 vità suà. le loua publiquement de sa piété, de sa pru-
 dence, et de son zèle infatigable pour le réta-
 blissement de la religion, puis se tournant vers
 le peuple, il l'exhorta à persister dans la foi, et
 l'assura de sa protection. Il assista à la césiébration
 des divins mystères : et lorsqu'ils furent ache-
 vés, il eut un assez long entretien avec l'évêque.
 Il lui communiqua le dessein qu'il avoit d'user
 de son autorité contre les ariens, et de faire
 rentrer les catholiques dans leurs anciens droits.

Ce Saint rapporte qu'il lui parla à peu près
 Greg. Naz. en ces termes : *Dieu se sert de nous, mon père,*
 ibid. *pour vous établir dans cette église. C'est une*
récompense qui est due à votre vertu et à vos
travaux. Toute la ville est émue, et prétend,
ou résister à mes ordres, ou me faire consen-
tir à la laisser dans sa possession. Mais rien
ne doit étonner un prince qui soutient une si
sainte cause. L'entreprise paroît impossible à
plusieurs jusqu'à ce que je l'aie exécutée. J'y
vais travailler avec le secours du ciel. Je ne
puis faire un meilleur usage de ma puissance
que de l'employer au service de Dieu, de qui
je la tiens ; ni rien faire de plus utile pour une
des principales églises du monde, que de lui
donner un pasteur tel que vous. Grégoire répon-
 dit à l'Empereur, que la résolution qu'il avoit

prise de maintenir la religion étoit digne de lui; que tous les gens de bien s'étoient attendus à être heureux sous son règne; qu'il étoit sans doute destiné à réparer les fautes de ses prédécesseurs; que Dieu béniroit ses desseins, puisqu'il n'en avoit que de justes; et qu'après avoir donné la paix à l'empire, il ne lui restoit plus qu'à la donner à l'église.

L'AN 380.

Quant à l'honneur que Théodose lui vouloit faire, il le remercia en des termes pleins de reconnoissance et d'humilité, lui représentant qu'il ne demandoit pour toute récompense de ses services, s'il avoit été assez heureux pour en rendre à l'église, que d'être renvoyé à sa solitude d'Arianze d'où on l'avoit tiré; qu'il n'étoit pas propre pour le commerce des grands du siècle; que quelque tendresse qu'il eût pour son troupeau, il le quitteroit désormais sans peine, puisqu'il le laissoit sous la protection d'un si pieux Empereur; qu'il demandoit d'autant plus instamment la permission de se retirer, qu'il étoit regardé par quelques-uns comme un étranger, qui venoit s'emparer du siège épiscopal de Constantinople. Mais quelques raisons qu'il pût alléguer, il ne put obtenir son congé, et ne fut pas même écouté sur ce point.

Socrat. l. 5.
6 et 7.

Théodose étant retourné dans son palais, et sachant l'embarras où étoient les ariens, envoya dès le même jour demander à Démophile, leur évêque, s'il vouloit embrasser la foi de Nicée, et réunir le peuple en un même corps. Cet hérés-

XXV.
Socrat. *ibid.*
Sozom. l. 7.
c. 4.

L'AN 380.

rique répondit qu'il ne pouvoit changer de créance, ni consentir à aucun accommodement. Alors le Prince lui manda que, puisqu'il refusoit de se ranger du parti de la vérité, et qu'il persistoit à vouloir entretenir la désunion dans la capitale de l'empire, il lui commandoit d'abandonner sans délai toutes les églises de la ville, et de les remettre aux catholiques comme ils les avoient possédées sous le règne du grand Constantin. Démophile, étonné d'un commandement si rude et si imprévu, fut quelque temps sans pouvoir parler; et ne rendit enfin d'autre réponse sinon qu'il feroit savoir au peuple la volonté de l'Empereur.

Il songeoit cependant aux moyens d'éluder cet ordre, ou par des requêtes artificieuses, ou par des délais affectés, ou par une rébellion ouverte. Mais ayant considéré qu'il étoit difficile de résister aux puissances, et de tromper un prince éclairé, et résolu de ne rien relâcher sur ce point, il assembla le peuple dans l'église, et se levant au milieu d'eux, il leur exposa le commandement qu'il avoit reçu. Il leur dit ensuite, que ne voulant pas souscrire aux décisions du concile de Nicée, et ne pouvant s'opposer aux forces de l'Empereur, il étoit réduit à suivre ce précepte de l'évangile : *lorsqu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre*; qu'ainsi, cédant à la nécessité, il tiendrait le lendemain ses assemblées hors de la ville. Il en sortit en effet dès le même jour avec

Matth. 10.

Luce, faux patriarche d'Alexandrie, qui s'étoit retiré depuis quelque temps auprès de lui.

 L'AN 380.

Les hérétiques furent si touchés des paroles de Démophile, qu'ils mirent toute la ville en émotion. Les uns prenant les armes couroient aux églises pour s'en saisir; les autres alloient en tumulte à la porte du palais pour implorer la clémence de l'Empereur; quelques-uns investirent l'Anastase, et menaçoient de se venger sur l'évêque des catholiques, de la retraite du leur. Les places et les rues étoient pleines de femmes, d'enfans et de vieillards éplorés. On n'entendoit de toutes parts que gémissemens, que cris, et l'on voyoit dans Constantinople l'image d'une ville prise d'assaut. Théodose, qui avoit prévu ce désordre, avoit envoyé des soldats pour écarter dans les principaux quartiers, les séditeux qui s'y attroupoient, et surtout pour se rendre maîtres de l'église cathédrale, et se saisir de toutes ses avenues.

 Greg. Naz.
 Ca m. de
 vitâ suâ.

Il ne lui restoit plus qu'à installer Grégoire de Nazianze, et il voulut être présent à cette action. Il alla le prendre à l'Anastase, et le mena lui-même comme en triomphe au milieu de ses gardes jusque dans l'église, où l'on rendit grâces à Dieu solennellement.

La prière étant achevée, la plupart des assistans, élevant leur voix, souhaitèrent mille bénédictions à l'Empereur, et le supplièrent pour comble de grâces, de leur donner Grégoire pour évêque. Le Saint, souffrant impatiemment

L'AN 380.

l'ardeur qui les transportoit, et ne pouvant se faire entendre à cause de sa foiblesse, pria celui qui étoit assis auprès de lui, de leur dire de sa part qu'ils cessassent de crier ainsi; qu'ils étoient assemblés pour adorer la Trinité, et non pas pour élire un évêque; et qu'en un jour aussi heureux que celui-là, on ne devoit avoir d'autre affaire que celle de prier et de louer Dieu.

Greg. Naz.
ibid.

Le peuple reçut avec respect cette correction, et témoigna par ses applaudissemens combien il étoit touché de la modestie de ce prélat. L'Empereur même lui donna de grands éloges, et le mit en possession, non-seulement des églises, mais encore de la maison épiscopale, et de tous les revenus ecclésiastiques. C'est ainsi que se termina cette grande affaire, par les soins et par la fermeté de Théodose. Comme il avoit très-expressément commandé aux officiers de ses troupes d'empêcher la sédition, sans faire aucune violence, tout ce tumulte fut apaisé avec tant d'ordre, qu'on n'y tira qu'une seule épée contre quelques ariens des plus emportés. Cefut une extrême joie pour l'Empereur, d'avoir ôté aux hérétiques, sans qu'il leur en eût coûté du sang, les églises qu'ils avoient acquises par la mort de tant de saints personnages.

Pendant qu'il affoiblissoit ainsi en Orient le parti des ariens, il apprit avec plaisir, que l'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, travailloit vainement à les établir à Milan; que le siège de Sirmium ayant vaqué, elle

avoit fait un voyage exprès pour y aller installer un évêque de sa secte ; mais que saint Ambroise , à qui il appartenoit de présider à cette élection , avoit détourné le coup ; que Gratien , importuné des sollicitations de cette Princesse , lui avoit accordé une église des catholiques ; mais qu'après avoir connu la conséquence du don qu'il en avoit fait , il l'avoit restituée à saint Ambroise , qui seul étoit en droit d'en disposer , et qu'il y avoit lieu d'espérer que cette hérésie perdrait beaucoup de son crédit et de son orgueil.

L'AN 380.

Après que Théodose eut si heureusement XXVII. exécuté ce qu'il avoit entrepris pour le rétablissement de la religion , il s'appliqua soigneusement aux affaires de l'empire. Il commença par des réglemens pour les gens de guerre. Il créa plusieurs lieutenans généraux à qui il donna de grandes pensions , il multiplia le nombre des officiers dans les compagnies , sachant que rien ne renforce tant les armées , et ne contribue tant à la discipline. Il fit de grands présens aux chefs des barbares qui l'avoient servi , et n'oublia rien de ce qui pouvoit les gagner , donnant aux uns des emplois qui les attachoient près de sa personne , mariant les autres dans les plus riches familles de la cour ou de la ville , et les Zoz. 1. 4. détachant ainsi des intérêts de leur pays.

Cette politique le sauva des embûches que lui dressoient Eriulphe et Fravitas , deux des principaux capitaines des Goths. Soit qu'ils eussent été choisis pour otages , soit qu'ils com-

L'AN 380.

Eunap.
Legat.
Zoz. l. 4.

mandassent ce corps de troupes que leur nation avoit fourni, soit qu'ils se fussent mis volontairement au service de l'Empereur, ils étoient venus dans le dessein de prendre leur temps, et d'exciter leurs gens à la révolte. L'Empereur les retint dans sa cour, et les combla de biens et d'honneurs. Fravitas étant devenu amoureux d'une Romaine, il la lui fit épouser, et l'engagea si bien au parti de l'empire par ce mariage et par ses bienfaits, qu'il servit depuis très-fidèlement dans toutes les guerres; et mérita enfin d'être élevé au consulat sous le règne d'Arcadius.

XXVIII. Ce capitaine, oubliant ses premières résolutions, et s'attachant par reconnoissance au service de Théodose, essaya de gagner Eriulphe, et lui représenta plusieurs fois, qu'il étoit de son intérêt et de son honneur de se donner entièrement à un prince de qui il avoit reçu tant de grâces, et de qui il en pouvoit encore espérer. Mais Eriulphe qui avoit conçu une haine irréconciliable contre l'Empereur, persistoit toujours dans son dessein, et se défendoit sur ce qu'il s'y étoit obligé par serment. Il se forma entre eux sur ce sujet une grande division qui demeura long-temps cachée. Fravitas espérant qu'Eriulphe se rendroit enfin, et jugeant qu'il n'étoit pas honnête de le déferer, d'ailleurs ne voyant pas qu'il fût encore en état de nuire, se contentoit de l'observer, afin de rompre ses mesures.

Aur. l. Vict. Mais l'affaire éclata tout d'un coup; car un

jour ayant été conviés à un de ces festins plus polis que somptueux, que l'Empereur faisoit de temps en temps à ceux de sa cour, le vin fit découvrir ce qui se passoit. Ils s'échauffèrent l'un et l'autre, et se reprochèrent mutuellement leur perfidie. Le respect du Prince les empêcha de passer plus avant. Mais Eriulphe étant sorti pour aller animer ses gens, Fravitas le suivit incontinent pour le prévenir, et l'ayant joint assez près du palais, lui passa son épée au travers du corps, et le tua. Il ne lui fut pas difficile de prouver les mauvaises intentions du mort, parce qu'il en connoissoit les complices, et il justifia depuis sa fidélité par toute la conduite de sa vie.

Théodose ne fut pas moins soigneux de régler la police de l'empire. Il choisit des gens habiles pour les magistratures, et leur recommanda la probité et la justice : il fit des lois, et les fit observer. Il résolut d'abolir le paganisme, autant que la prudence le put permettre, non pas par des persécutions, mais par des privations de grâces, excluant des dignités ceux qui en faisoient profession, et punissant sévèrement ce qu'ils entreprenoient contre la religion, ou contre l'état.

L'historien Zozime prend de là occasion de **XXIX.** décrier son gouvernement, d'avoir plus songé à ses plaisirs qu'aux besoins des peuples; d'avoir tenu une table trop délicate et trop somptueuse, Zoz. l. 4. et d'avoir eu un trop grand nombre d'officiers pour le servir; de s'être laissé gouverner par

L'AN 380.

ses favoris dans la distribution des charges, d'avoir vendu les offices, et créé de nouveaux subsides pour avoir de quoi fournir à ses divertissemens, et à ses libéralités indiscrètes : ce qui seroit sans doute blâmable.

Mais outre qu'on doit tenir pour suspect un historien visiblement passionné, qui n'appuie ce qu'il dit d'aucune action particulière, il seroit injuste de préférer le témoignage d'un seul, à celui de tant d'auteurs ecclésiastiques et payens, qui ont loué la continence, la frugalité et la modération de cet Empereur, quoique les uns n'eussent aucun sujet de cacher ses défauts, et que les autres n'eussent pas accoutumé de le flatter. Son inclination pour la paix, son zèle pour la religion chrétienne, la déférence qu'il eut pour les évêques, et la nécessité où il se trouva sans doute de mettre quelques impôts au commencement de son règne, pour soutenir la guerre contre les barbares, peuvent avoir servi de fondement à ce qu'a écrit cet auteur. Mais il est temps de reprendre le cours de l'histoire.

XXX. Les ariens avoient été ébranlés par la perte qu'ils avoient faite de leurs églises, mais ils n'étoient pas encore abattus. Démophile demouroit aux environs de Constantinople; et ceux de sa secte le reconnoissoient toujours pour évêque de cette ville impériale, et l'alloient trouver pour conférer avec lui, et pour se confirmer dans leur erreur. Quelques-uns d'entre

eux, qui rejetoient toute la cause de leur disgrâce sur la haine que leur portoit Grégoire de Nazianze, résolurent de se défaire de lui. Ils gagnèrent un jeune homme séditieux et entreprenant, qui se chargea de l'assassiner dans sa maison épiscopale. Il n'étoit pas difficile de l'aborder, en un temps où l'on venoit en foule le féliciter de l'heureux succès des affaires de la religion. Ce meurtrier s'étant mêlé dans une troupe de bourgeois, fut introduit avec eux dans la chambre de ce prélat, que son indisposition et sa lassitude retenoient au lit. La compagnie se réjouit avec lui de la nouvelle acquisition des églises, et après mille témoignages d'affection et de respect, se retira louant Dieu hautement de leur avoir donné un si sage et si vertueux pasteur.

L'AN 381.

L'assassin demeura seul, et tout d'un coup **XXXI.** effrayé de l'image du crime qu'il étoit sur le point d'exécuter, et pressé du remords de sa conscience, se jeta aux pieds de Grégoire, comme pour implorer sa bonté. La crainte l'avoit tellement interdit, qu'il se tenoit en cette posture sans dire un seul mot. Le Saint surpris d'un spectacle si inopiné, se pencha pour le relever, et lui demanda plusieurs fois qui il étoit, et ce qu'il souhaitoit de lui; mais n'ayant tiré pour toute réponse que quelques paroles mal articulées entrecoupées de cris et de sanglots, il fut ému de compassion, et se mit à pleurer avec lui.

L'AN 381.

Greg. Naz.
Carm. de
vitâ suâ.

Ses gens accoururent au bruit, et ne pouvant obliger ce misérable à sortir de là, l'emportèrent par force dans l'antichambre, où, s'étant un peu remis, il confessa le dessein qu'il avoit eu, levant les mains au ciel, et donnant toutes les marques d'une profonde douleur. On le ramena devant l'archevêque, à qui l'un de ses domestiques vint dire tout étonné : *Apprenez, Seigneur, le danger que vous avez couru. Ce jeune homme que vous voyez est un assassin qui vouloit vous perdre. Dieu l'a touché, il confesse son crime, et les larmes qu'il répand devant vous, marquent le repentir qu'il en a dans le cœur.* Grégoire fit approcher le meurtrier, et l'embrassant avec beaucoup de tendresse, *Dieu vous conserve, mon fils*, lui dit-il; *puisque'il m'a sauvé la vie aujourd'hui, il est juste que je vous la sauve aussi. Toutela satisfaction que je vous demande, c'est que vous renonciez à l'hérésie, et que vous pensiez à votre salut.* Cette action fut admirée même de ses ennemis. Il ne voulut jamais se servir contre eux du crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur, que pour ce qui regardoit l'église en général.

- XXXII. Quoiqu'il eût empêché qu'on recherchât les auteurs et les complices de cette conjuration contre lui, Théodose, connoissant la malignité de ces hérétiques, résolut de les réprimer par de nouvelles ordonnances. Il fit donc un édit, qui portoit défense à tous ses sujets de donner aucune retraite aux hérétiques pour y célébrer

Leg. 6. de
hæret.cod.
Theodos.

leurs mystères, ni de souffrir qu'ils tinsent publiquement leurs assemblées, de peur que la commodité qu'ils auroient d'exercer leur fausse religion, ne leur fût une occasion d'y persister opiniâtrément. Il cassa tous les édits contraires qu'on pouvoit avoir obtenus par surprise ; il ordonna que par tout son empire, selon la foi du saint concile de Nicée, on reconnût une seule substance indivisible dans la Trinité ; qu'on eût en horreur les photiniens, les ariens, les eunomiens, et autres semblables monstres, dont on ne devoit pas même savoir les noms ; qu'ils sortissent de toutes les églises, et les remissent incessamment entre les mains des évêques catholiques ; et que s'ils faisoient la moindre difficulté d'obéir, ils fussent chassés des villes et traités comme des rebelles. Cet édit fut publié à Constantinople le dixième jour de janvier, et Sapor eut ordre de l'aller faire exécuter dans les provinces.

L'AN 381.

Theodoret.
L. 5. c. 2.

Théodose travailloit ainsi à dompter l'orgueil des ennemis de l'empire. Athanaric, roi des Ostrogoths, lui fit demander sa protection, et une retraite dans ses terres. C'étoit un prince d'une humeur fière, nourri dans les armes dès sa jeunesse, qui avoit été plusieurs fois chassé de ses états, et qui en avoit aussitôt conquis d'autres. Il se ligua d'abord avec Procope, pour ôter la couronne à Valens. Il soutint depuis contre lui une rude guerre pendant trois ans, et l'obligea d'acheter la paix. Lorsqu'il fut question de conclure et de signer le traité, il refusa

XXXIII.

L'AN 381.

Ammian.

L. 27.

de passer au-deçà du Danube; disant qu'il avoit fait serment de ne mettre jamais le pied sur les terres des Romains, sinon sur celles qu'il auroit conquises. Quoi qu'on pût lui représenter de la grandeur et de la majesté de l'empire, il ne voulut point d'entrevue, si l'Empereur ne le traitoit d'égal, et s'il ne faisoit autant de chemin que lui sur un pont de bateaux, qu'il fallut faire exprès sur la rivière.

Valens, que d'autres pressantes affaires appelloient ailleurs, subit cette dure condition; mais il ne perdit depuis aucune occasion de se venger d'Athanaric, assistant ceux qui lui faisoient la guerre, et lui refusant toute sorte de secours. Le débordement des Huns étant survenu, ce Roi, qui fut un des premiers opprimés, ne voulut pas, dans cette extrémité, recourir à l'Empereur comme les autres, soit qu'il persistât dans le dessein de n'avoir aucun commerce avec l'empire, soit qu'il s'assurât d'être refusé. Il se jeta sur des quartiers des Sarmates et des Taya-fales, où il s'établit avec une partie de ses sujets à force d'armes. Il demeura paisiblement sans vouloir entrer dans les guerres de sa nation; parce qu'il n'étoit pas encore bien affermi dans le pays, et qu'il ne pouvoit s'accommoder avec le roi Fritigerne, qui commandoit les Visigoths et les barbares confédérés.

XXXIV. Il avoit appris avec joie la mort de Valens; et la réputation de Théodose avoit commencé à le rendre moins animé contre les Romains, lors-

qu'il tomba tout d'un coup dans un malheur dont il ne put se relever. Après la défaite de Valens, les barbares qui n'étoient plus retenus par aucune crainte, vécurent sans ordre et sans discipline. Comme il étoit difficile de régler sous de mêmes lois ce ramas de tant de peuples différens, Fritigerne d'un côté rassembla une partie de ses Goths; Alathée et Safrax de l'autre rallièrent leurs Grotungues; et s'étant unis ensemble d'affection et d'intérêts, après avoir fait un très-grand butin, ils se détachèrent de la multitude, et marchèrent du côté d'Occident. Vitalien, qui avoit été envoyé pour commander en Illyrie, n'eut pas le courage de les combattre. Ils se postèrent entre le Rhin et le Danube, et après avoir forcé tout ce qui s'opposoit à leur passage, ils s'avancèrent vers le Rhin, et firent des courses jusque dans les Gaules.

Gratien en fut inquiet; et pour éloigner de lui des ennemis si dangereux, il leur fit offrir des terres dans la Pannonie et dans la Mysie supérieure, s'ils vouloient s'y retirer. Ils délibérèrent quelque temps; et jugeant que de là ils pourroient faire de plus grands progrès sur l'un ou sur l'autre empire, ils acceptèrent la condition. Ils traversèrent le Danube à dessein de s'établir dans la Pannonie, d'entrer ensuite dans l'empire, et de se rendre maîtres de la Grèce. Dans cette pensée, ils firent de grandes provisions, et pour ne laisser derrière eux aucun prince qui leur fit ombrage, ils attaquèrent Athanaric, parce qu'il refusoit

Zoz. *ibid.*

L'AN 381.

de se joindre à eux , et qu'il leur étoit suspect à cause de leurs anciennes inimitiés. Ils gagnèrent une partie de ses sujets, ils intimidèrent le reste, et le chassèrent lui-même de ses états.

XXXV. Ce prince, réduit à cette extrémité, eut recours à Théodose, dont la générosité ne lui étoit pas inconnue. Il lui envoya promptement un de ses capitaines , pour lui demander sa protection , et lui dire, *Qu'encore qu'il n'eût pas mérité cette grâce, il avoit appris qu'il suffisoit d'être malheureux pour être bien reçu de lui ; qu'il ne lui seroit pas moins honorable d'avoir assisté les Goths dans les occasions, que de les avoir vaincus ; qu'il importoit à ceux qui étoient les maîtres du monde, de ne point souffrir qu'on y violât les droits de la royauté ; que ceux qui l'avoient chassé de ses états, avoient bien d'autres desseins que celui d'opprimer un roi comme lui ; qu'il avoit rejeté les conseils de ces esprits remuans à qui il étoit devenu odieux, par cette seule considération qu'il pouvoit leur servir d'obstacle, et qu'ainsi il devenoit malheureux, parce que le temps l'avoit rendu sage ; qu'à la vérité, par orgueil, ou par prévention, il avoit été autrefois ennemi de l'empire ; mais qu'on ne pouvoit l'être quand on le voyoit gouverné par un empereur aussi juste que puissant ; qu'il avoit eu la hardiesse de vouloir être égal aux autres, mais qu'il se feroit gloire de vivre comme son sujet dans quelque coin de ses états, s'il lui plaisoit de l'y recevoir.*

Théodose reçut favorablement la prière d'Athanic; et tant pour se satisfaire lui-même, que pour attirer les autres princes par le bon accueil qu'il feroit à celui-ci, il lui manda, *qu'il compatissoit à son malheur; qu'il comptoit pour une grande prospérité l'occasion qu'il avoit de le protéger; que l'empire, tant qu'il en seroit le maître, seroit toujours ouvert à des rois comme lui, qui voudroient vivre dans son amitié; qu'attendant qu'il pût le rétablir dans son royaume, il le prioit de venir à Constantinople, et de ne prendre que cette cour pour lieu de retraite; qu'il y seroit honoré, comme il devoit l'avoir été dans la sienne propre, et qu'on essaieroit par toute sorte de bons traitemens de le consoler, et de lui faire oublier qu'il fût hors de ses états.* Il envoya le recevoir sur la frontière, avec ordre à tous les gouverneurs qui se trouvoient sur sa route, de lui faire les mêmes honneurs qu'on avoit accoutumé de faire aux empereurs en ces rencontres.

Athanic, surpris de toutes ces honnêtetés, se laissa persuader d'aller à la cour avec la plupart des officiers qui l'avoient suivi dans sa disgrâce. Les honneurs qu'il reçut partout, lui paroissoient peu convenables à sa fortune présente, mais il ne laissa pas d'en être bien sensiblement touché. Théodose lui fit préparer une entrée magnifique à Constantinople; et quoiqu'il ne fît que relever d'une maladie qui l'avoit presque réduit à l'extrémité, il sortit assez loin

 L'AN 381.
 XXXVI.

Zoz. l. 4.

L'AN 381.
Jornand.

hors de la ville pour aller au-devant de lui, et le reçut avec une bonté et une magnificence extraordinaires. Il le logea dans son palais, et le fit servir par ses domestiques avec tant d'ordre et de grandeur, que ce roi s'écria plusieurs fois dans une profonde admiration, que l'Empereur étoit un Dieu sur la terre, et qu'aucun homme mortel, s'il lui restoit un peu de bon sens, ne devoit oser s'attaquer à lui.

XXXVII. Il ne fut pas moins étonné, lorsqu'il visita les endroits les plus remarquables de Constantinople, où Théodose lui-même le conduisoit au milieu de toute sa cour. Cette ville, par sa situation, par sa grandeur, par ses richesses, méritoit d'être le siège de l'empire. Constantin l'avoit fait bâtir depuis environ soixante et dix ans, et s'y étoit établi, soit pour retenir de là plus commodément les nations barbares qui troubloient le repos de l'Orient; soit pour laisser après lui un monument éternel de sa grandeur; soit pour donner de la jalousie à Rome, dont il n'étoit pas fort content, tant à cause de la liberté que le Sénat y conservoit, qu'à cause de l'idolâtrie qui y régnoit encore. Aussi l'avoit-il appelée la nouvelle Rome. Comme c'est l'ordinaire de mêler du mystère dans l'origine des villes et des états, pour les rendre plus célèbres, on crut que c'étoit par un ordre secret du ciel, que cet Empereur avoit entrepris un si grand dessein. On publia que comme il jetoit les fondemens d'une ville auprès de l'ancien Ilion, un

Zonar.
Niceph.
l. 8. c. 4.

aigle avoit enlevé le cordeau des ouvriers, et l'avoit laissé tomber près de Bisance, pour lui marquer le lieu qu'il devoit choisir : et que depuis, mesurant le tour qu'il vouloit donner aux murailles, il avoit été conduit visiblement par un ange. On rapporta plusieurs semblables prodiges.

Quoi qu'il en soit, Constantin ayant achevé cette ville qu'il aimoit comme son ouvrage, n'épargna rien pour l'orner et pour l'enrichir. Il y bâtit un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des places, des portiques, et d'autres édifices publics, sur la forme de ceux qui étoient dans Rome. Il tira des plus nobles villes d'Orient ce qu'il y avoit de précieux et de rare pour l'ornement de celle-ci. Il y fit apporter ce qui restoit d'ouvrages entiers des rois d'Egypte, surtout l'Obélisque de Thèbes qu'il fit venir avec beaucoup de difficulté. Il composa un sénat à l'imitation de celui de Rome. Il attira de tous les endroits du monde des hommes excellens dans les sciences et dans les arts, pour qui il avoit fait bâtir des collèges et des maisons exprès en divers quartiers, et à qui il avoit assigné de grandes pensions. Il destina des fonds pour la subsistance des citoyens, et pour l'entretien des bâtimens. Il fonda des églises et des académies, et vint à bout du dessein qu'il avoit eu de faire une ville égale, et supérieure même à l'ancienne Rome.

Les autres empereurs n'avoient pas eu moins

L'AN 381.

de soin de l'embellissement de Constantinople. Constantius, outre le temple célèbre de sainte Sophie, dans lequel il avoit renfermé la basilique de la paix, fit encore construire des termes qui portoient son nom, et des portiques enrichis de colonnes et de figures de marbre. Valens, de la démolition des murailles de Calcédoine, avoit fait faire des bains et un aquéduc, où toutes les sources des montagnes d'alentour étant ramassées, après avoir fait comme une espèce de rivière, se distribuoiént par la ville, ou dans les maisons des particuliers, ou dans les fontaines; et des réservoirs publics, qui fournissoient de l'eau en abondance à tous les quartiers. Les magistrats civils, pour complaire aux empereurs, s'étoient appliqués à tenir les citoyens dans l'ordre, et les édifices publics dans leur beauté; et le peuple même maintenu dans ses privilèges, et enrichi par le commerce, ne contribuoit pas peu, par sa propreté et par ses fréquentes réjouissances, à donner un air de grandeur et de politesse à cette ville impériale.

Athanasie admira toutes ces choses. Il ne pouvoit se lasser de regarder ce port rempli de vaisseaux de toutes les nations du monde, et cette affluence de peuple retenu par la commodité du séjour, ou attiré par la relation que les provinces ont à la cour. Les capitaines Goths qui le suivoient, et qui n'étoient accoutumés qu'au faste grossier de leur cour barbare, conçurent une grande idée de l'empire, et surtout

Themist.
Orat. 6.

de l'Empereur, qui leur faisoit remarquer, avec une extrême bonté, ce qu'il y avoit de plus curieux, et leur montrait même les desseins d'agrandir et d'orner la ville, qu'il exécuta quelques années après, avec une magnificence qui surpassa celle de ses prédécesseurs.

Athanaric commençoit à perdre le souvenir XXXVIII.
de ses malheurs, et il y avoit lieu d'espérer qu'il pourroit embrasser la religion chrétienne, qu'il avoit autrefois cruellement persécutée. Mais comme dans un âge avancé, il avoit encore les passions vives, la douleur que lui avoit donnée son infortune, l'ayant déjà fort affoibli, la joie de se voir si honorablement traité le saisit, et fit tant d'impression sur lui, qu'il tomba malade, et mourut quinze jours après son arrivée à Constantinople. L'Empereur, qui lui avoit rendu tous les offices d'un ami, fut fort affligé de sa mort, parce qu'il l'aimoit, et qu'il espéroit pouvoir un jour s'en servir, pour réduire toute la nation à une alliance ferme et constante avec l'empire. Il lui fit faire de magnifiques funérailles, selon les anciennes cérémonies des Ammian.
l. 27.
Zoz. l. 4. payens, et lui dressa sur sa sépulture un si riche et si superbe monument, que les barbares et les Romains en furent également étonnés.

Cette bonté de Théodose fit plus d'effet qu'il XXXIX.
n'avoit espéré sur l'esprit des Goths. Car outre qu'Athanaric en mourant avoit fait venir autour de son lit tous les capitaines qui l'avoient accompagné, et leur avoit recommandé de garder

L'AN 381.

toute leur vie une fidélité inviolable à l'Empereur, et de publier dans leur pays, quand ils y seroient retournés, toutes les grâces qu'ils en avoient reçues; ils étoient eux-mêmes extrêmement touchés des caresses qu'on leur avoit faites. Théodose leur offrit des partis très-honorables dans ses armées; mais ils s'en excusèrent, disant qu'ils n'en seroient pas moins à lui, et qu'ils alloient le servir plus utilement dans leur pays: ce qu'ils exécutèrent depuis, gardant les passages du Danube, et empêchant les Romains d'être attaqués de leur côté. Ainsi la bonté des princes produit souvent de plus grands effets que leur puissance; et les peuples qu'on a gagnés par amitié, sont ordinairement plus fermes dans leur devoir, que ceux qu'on a soumis par les armes.

LX. Après un si heureux succès, Théodose voyant que les lois qu'il avoit faites en faveur de la religion, avoient bien arrêté les désordres, mais ne réunissoient pas les esprits, résolut de convoquer un concile universel, à l'exemple du grand Constantin, dont il faisoit gloire d'imiter la piété. Dès son avènement à l'empire, il avoit eu cette pensée, parce qu'il jugeoit que c'étoit le moyen le plus sûr et le plus prompt pour terminer avec douceur, comme il souhaitoit, les différens ecclésiastiques. Mais, pour l'exécuter, il avoit attendu qu'il fût en paix; et pour rendre cette assemblée plus authentique, il avoit projeté de la tenir dans la capitale de son empire.

Theodoret.
l. 5. c. 6.

Il y vouloit être présent, afin de porter tous les partis à l'union, et de maintenir par son autorité, ce qui seroit décidé du consentement des pères. Aussitôt qu'il eut mis les catholiques en possession des églises de Constantinople, il crut que le concile pourroit s'y assembler avec moins de trouble et avec plus de dignité. Il écrivit donc à tous les évêques d'Orient, pour les inviter à se trouver dans cette ville impériale, afin d'y confirmer la foi de Nicée, d'y établir un évêque, et d'y faire les réglemens nécessaires pour l'affermissement de la paix de l'église, et pour la réunion de ses sujets sur les points de la religion.

De tous les hérétiques, il n'appela au concile que les Macédoniens, parce qu'ils étoient réglés dans leurs mœurs, qu'ils s'étoient séparés des ariens, et qu'encore qu'ils fissent un corps et une communion à part, ils ne laissoient pas d'être regardés comme amis des catholiques, et comme gens assez disposés à revenir dans le sein de l'église. Ces raisons avoient fait croire à l'Empereur qu'il ne seroit pas difficile de les réduire. Ils vinrent au nombre de trente-six, la plupart évêques de l'Hellespont, dont les chefs étoient Eleuse, évêque de Cyzique, et Marcien, de Lampsaque. Ce Prince les exhorta lui-même à se reconnoître, et leur représenta qu'il étoit temps de rentrer dans la foi et dans la communion de l'église; qu'ils s'y étoient engagés dans la députation qu'ils avoient autrefois envoyée au pape Libère; et que peu de temps auparavant

L'AN 381.

XLI.

Socrat. l. 5.
c. 8.Greg. Naz.
Orat. 44.Socrat. *ibid.*Sozom. l. 7.
c. 7.

L'AN 381.

ils ne faisoient aucune difficulté de communiquer avec les catholiques. Mais ils répondirent opiniâtrément, qu'ils aimoient mieux se reconcilier et s'unir avec les ariens, qu'avec les orthodoxes. Cette réponse obligea l'Empereur à les chasser comme indignes de la condescendance qu'il avoit eue pour eux.

XLII. Tous les ordres étoient donnés pour la subsistance et pour le logement des évêques; et Théodose ne fut pas moins magnifique pour ce concile, que Constantin l'avoit été pour celui de Nicée. Les évêques accoururent de toutes les parties de l'Orient, et se rendirent à Constantinople au nombre de cent cinquante, dans le temps qui leur avoit été marqué. Comme les derniers règnes avoient été des temps de persécution, il y avoit beaucoup de prélats qui avoient écrit d'excellens ouvrages contre les hérétiques, ou qui avoient souffert l'exil et les tourmens pour la défense de la foi. Jamais l'église n'a vu plus de saints et de confesseurs assemblés. Ils étoient venus avec joie donner encore une fois leur suffrage à la vérité, sous un empereur qui avoit autant de zèle pour relever la religion, que d'autres en avoient eu pour l'abattre.

Greg. Naz.
Carm. de
vitâ suâ.
Id. Carm.
de episc.

Mais il y en avoit aussi plusieurs qui, durant le règne passé, étoient entrés dans les évêchés, ou s'y étoient maintenus par la faveur des gouverneurs de provinces, et des généraux d'armées. Quelques-uns même, ayant été mis autrefois à la place des saints évêques qu'on avoit chassés

de leurs sièges , en étoient demeurés paisibles possesseurs après leur mort. Ceux-ci, réglant leur foi sur leur ambition et leur intérêt, s'accommodoient au temps ; et comme ils avoient été hérétiques sous Valens , ils étoient devenus catholiques sous Théodose. Ils venoient au concile pour voir le train que prendroient les affaires , et pour y apporter du trouble , s'ils pouvoient le faire impunément.

Mélèce , évêque d'Antioche , devoit présider XLIII.
à cette assemblée. L'Empereur souhaitoit avec passion de le voir , tant à cause de la réputation de sainteté que ce prélat s'étoit acquise dans tout l'Orient , qu'à cause qu'il lui avoit autrefois apparu en songe , lui présentant la pourpre d'une main , et la couronne de l'autre. Théodose l'avoit toujours honoré depuis ce temps-là , avant même que de le connoître , et lui avoit envoyé plusieurs fois des sommes considérables , pour assister les pauvres de son diocèse , et pour achever l'église qu'il faisoit bâtir à l'honneur de saint Babylas , au-delà de la rivière d'Oronte. Dès que les évêques furent arrivés , ils allèrent ensemble saluer l'Empereur , qui , voulant éprouver s'il reconnoîtroit Mélèce parmi les autres , défendit qu'on le lui montrât. Il lui étoit resté dans l'imagination une si forte idée de son visage , qu'aussitôt qu'il l'eut aperçu , il le remarqua de lui-même , et dit que c'étoit celui-là qu'il avoit autrefois vu en songe. Il alla au-devant de lui avec une impatience pleine de

L'AN 381.
Theodoret.
l. 5. c. 6.

respect et de tendresse. Il l'embrassa étroitement, et lui baisa les yeux, la tête, la poitrine, et surtout la main qui l'avoit couronné par avance, et lui rendit des honneurs dont personne ne fut jaloux, parce que chacun l'en estimoit digne. Il fit ensuite beaucoup de caresses aux autres évêques, et les pria comme ses pères de travailler de tout leur pouvoir aux affaires qui les avoient fait assembler.

XLIV. L'ouverture du concile s'étant faite avec beaucoup de solennité, on convint de commencer par ce qui regardoit l'église de Constantinople. Quoique cette affaire ne fût pas la plus importante, elle parut toutefois la plus pressée, parce que Théodose y prenoit beaucoup de part, et qu'il étoit à propos de remplir d'une personne de grand mérite, un siège dont on prétendoit augmenter les droits et la dignité. Maxime ne s'étoit point désisté de sa prétention; mais son ordination étoit si contraire aux lois et aux formes ecclésiastiques, que le concile déclara qu'il n'étoit pas évêque, et qu'il n'avoit pu en exercer les fonctions. Ceux qui l'avoient protégé furent blâmés; et ceux qu'il avoit ordonnés furent dégradés, et jugés indignes de tenir aucun rang dans le clergé.

Sozom. l. 4.
c. 9.

Grégoire de Nazianze avoit été élu par les suffrages du peuple, et par l'autorité de l'Empereur; il étoit sans siège, celui de Constantinople étoit vacant. Il avoit été chargé du soin de cette église, et on lui en donnoit le titre.

Ainsi cette élection pouvoit passer pour légitime. Mais Grégoire qui vivoit sans ambition, et qui ne vouloit rien entreprendre contre la discipline, ne se croyoit pas engagé à une charge qu'il n'avoit pas acceptée. Il protestoit qu'un prélat sans titre ne pouvoit prendre possession d'une église vacante, s'il n'étoit autorisé par un concile, et que cette conduite irrégulière qu'on avoit tenue pour lui, donnoit lieu aux évêques ambitieux de s'emparer des sièges vacans, aux peuples de les établir tumultuairement, et aux métropolitains de les déposséder par des considérations humaines.

Il n'étoit pas difficile de se déterminer XLV. sur deux sujets, dont l'un vouloit être maintenu dans une dignité qu'il ne méritoit pas, et l'autre ne demandoit qu'à y renoncer, quelque droit qu'il y eût, et quelque digne qu'il en fût. L'Empereur qui connoissoit les grandes qualités de Grégoire, le demandoit pour son évêque. Mélèce qui l'aimoit tendrement, étoit venu principalement pour l'installer. Tous les pères, d'un commun accord, en convinrent; et Grégoire fut le seul qui eut de la peine à consentir à son élection. Il se jeta aux pieds de Théodose pour le supplier de détourner le coup; mais ce prince lui représenta, *Qu'il étoit juste qu'on donnât la conduite de cette église à celui qui l'avoit formée avec tant de soin; que l'amour du repos et de la solitude ne devoit pas lui faire fuir le travail, puisqu'il*

L'AN 381.
Greg. Naz.
Orat. 27.

L'AN 381.

y'étoit appelé; que ce consentement du concile étoit une marque visible de la volonté de Dieu; qu'étant évêque de cette ville impériale, il pourroit contribuer au rétablissement de la foi dans tout l'empire; et que se trouvant placé au milieu de l'Orient et de l'Occident, il deviendroit comme médiateur, et réuniroit peut-être ensemble ces deux moitiés du monde, qui étoient malheureusement divisées sur le sujet de l'église d'Antioche.

XLV. Mélece lui représenta les mêmes choses au nom de toute l'assemblée, et l'obligea, par ses raisons et par ses conseils, à subir le joug qu'on lui imposoit, et à sacrifier son repos aux intérêts et aux besoins de l'église. Ainsi tout conspira à faire violence à sa modestie. On le mit sur le trône épiscopal, où le peuple et le clergé l'avoient porté malgré lui quelque temps auparavant, et où il n'avoit pas voulu depuis prendre sa place. Rien ne manqua à la solennité de cette action. Mélece fit la cérémonie, l'Empereur y assista, tout le peuple y accourut, et plusieurs prélats, entre lesquels étoit Grégoire de Nysse, firent sur ce sujet de très-éloquens discours.

XLVI. Après qu'on eut ainsi réglé les affaires de cette église, on traita des points de la foi. Comme la plupart des hérésies nouvelles avoient été condamnées dans le concile de Nicée, on en fit lire les décrets, et on les confirma. On produisit ensuite la confession de foi que le pape Damasce avoit autrefois envoyée à Antioche, et à

Greg. Naz.
Carm. de
vitâ suâ.

Ruffin.

son exemple, on condamna l'erreur d'Appollinaire, qui ruinoit la vérité du mystère de l'incarnation. On procéda enfin contre les Macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit, et qui avoient refusé depuis peu de communiquer avec les catholiques. Pour cet effet, comme le symbole de Nicée avoit ajouté à celui des Apôtres, par voie d'explication, ce qui avoit été défini touchant la divinité du Verbe; le symbole de Constantinople ajouta à celui de Nicée ce qui regardoit la personne du Saint-Esprit, *Seigneur et Maître vivifiant; qui doit être également adoré et glorifié avec le Père et le Fils.*

L'AN 381.

De la doctrine de la foi on passa à des réglemens de discipline. L'entreprise des sept évêques d'Egypte, venus pour ordonner Maxime à Constantinople, donna lieu à renouveler cet ancien canon, que l'ordination des évêques de chaque province se feroit par ceux de la même province ou par ceux qu'on y voudroit appeler du voisinage. Et parce qu'il étoit arrivé, dans le temps de la persécution, que quelques prélats avoient passé dans les provinces étrangères pour les affaires de l'église, ce qui pouvoit troubler la paix; on régla la juridiction de chaque métropolitain, et l'on attribua la décision des affaires des provinces aux conciles provinciaux. Pour faire honneur à la ville impériale, et pour complaire à l'Empereur, on déclara que l'évêque de Constantinople auroit le rang et les prérogatives d'honneur après celui de Rome, parce que Constantinople étoit la

XLVII.

Concil. de
Nic. can.
4, 5, 6.

L'AN 381.
Sozom. l. 9.
c. 9.

nouvelle ou la seconde Rome. Enfin on décida plusieurs choses touchant la forme juridique des accusations contre les évêques, et l'on essaya de rétablir l'ordre dans l'église.

XLVIII. Les pères du concile, après avoir ainsi arrêté les points de foi et de discipline qu'ils avoient jugés nécessaires, les rédigerent par articles, et les adressèrent à Théodose. Ils lui écrivirent au même temps une lettre synodale, par laquelle d'abord ils rendoient grâce à Dieu de l'avoir mis sur le trône pour la paix des églises, et pour l'affermissement de la religion. Ils lui exposoient ensuite qu'ayant été assemblés par ses ordres, ils avoient d'un commun accord prescrit certaines règles ecclésiastiques, ou pour condamner les hérésies, ou pour corriger les abus du temps; et qu'ils le prioient de confirmer par son autorité ce qu'ils avoient fait, et de joindre son suffrage aux leurs en faisant sceller de son sceau impérial les décisions du concile. Ils finissoient par des vœux, et souhaitoient que son règne fût fondé sur la paix et sur la justice; qu'il durât une longue suite de générations, et qu'il se terminât enfin par les joies du règne céleste... Le concile en usoit ainsi fort sagement: car outre qu'il avoit besoin du consentement de l'Empereur pour faire observer ses ordonnances, il vouloit tirer de lui une lettre de confirmation, comme un gage public de sa foi, afin de le tenir par-là plus attaché au bon parti, d'ôter aux hérétiques toute espérance de pouvoir le séduire.

Quoique les évêques qui composoient cette assemblée fussent bien différens de mœurs et d'inclinations, ils étoient convenus de tous les points proposés, et tout alloit être terminé paisiblement, lorsqu'un accident imprévu fit naître le désordre et la division. Ce fut la mort de Mélece, l'un des deux évêques d'Antioche, qui avoit été le chef et comme l'âme de ce concile. Toute l'église d'Orient le pleura. Théodose qui l'aimoit comme son père, et qui l'honoroit comme s'il eût tenu l'empire de lui, voulut qu'on lui fît des funérailles qui ressemblassent à un triomphe. Il y assista lui-même, et y donna des marques publiques de sa douleur et de sa piété. Le corps de ce saint homme fut mis en dépôt dans l'église des Apôtres, où l'on chantoit les psaumes à plusieurs chœurs en diverses langues, et où le peuple accourant en foule, portoit un nombre infini de cierges et de flambeaux, et rapportoit, comme un précieux trésor, des linges qu'il avoit fait toucher à son visage.

Les prélats les plus éloquens de l'assemblée firent des harangues funèbres en son honneur, et représentèrent les vertus qu'il avoit pratiquées, et les persécutions qu'il avoit souffertes pour la foi. Après qu'on eut achevé de lui rendre tous les devoirs de piété, Théodose ordonna qu'on reportât à Antioche ses précieuses reliques qu'on les conduisît par les grands chemins, et qu'on les fît recevoir dans toutes les villes, quoique ce ne fût pas la coutume des Romains.

L'AN 381.
XLIX.

Greg. Nyss.
Orat. in fun.
Melet.

Philostrog.
l. 5. c. 4.

Zoz. l. 7.
c. 10.

L'AN 381.

Tout Constantinople sortit hors des portes, et jamais le nombre des habitans ne parut plus grand. On accourut de toutes parts sur la route pour accompagner ce corps en chantant des psaumes, jusqu'à ce qu'on l'eût remis à Antioche auprès de la châsse du saint martyr Babylas, un des plus célèbres archevêques de la même ville.

L. *Idem.* l. 7. c. 9. Cependant Théodose répondit au concile; et pour confirmer ce qu'on y avoit défini, il publia un édit, par lequel il ordonnoit que la foi de Nicée fût généralement reçue et approuvée dans toute l'étendue de son empire, et que toutes les églises fussent remises entre les mains des catholiques, qui confessoient un Dieu en trois personnes égales en honneur et en puissance. Pour éviter les professions de foi équivoques, il déclaroit que ceux-là seulement seroient tenus pour catholiques qui seroient unis de communion avec certains prélats qu'il marquoit dans chaque province, et dont il connoissoit la vertu, ou par le commerce qu'il avoit eu avec eux, ou par la réputation qu'ils avoient depuis long-temps de gouverner saintement leurs églises.

LI. Il y avoit lieu d'espérer que ce concile appuyé de l'autorité du Prince, auroit de grandes suites pour la religion, et que le schisme d'Antioche, qui divisoit l'Orient d'avec l'Occident, seroit terminé par la mort de Méléce qui en étoit la cause innocente: mais quelques esprits factieux s'étant obstinés à lui vouloir donner un

successeur, la discorde se ralluma; et les orientaux eux-mêmes se désunirent et s'échauffèrent sur ce sujet.

 L'AN 381.

Ce différent avoit commencé sous l'empire du grand Constantin, qui, sur des calomnies inventées par les ariens, avoit chassé d'Antioche Eustache, patriarche de cette ville, et grand défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Les ariens s'étant emparés de son siège, et y ayant mis en sa place cinq ou six évêques de leur secte, successivement, les catholiques furent opprimés : les uns cédèrent à la violence; les autres demeurèrent fermes dans la foi, sous la conduite du prêtre Paulin, et se nommèrent Eustathiens. Méléce étant devenu depuis patriarche par le crédit des ariens qui le croyoient de leur communion, et s'étant d'abord ouvertement déclaré contre eux, se vit tout à coup abandonné des deux partis. Les hérétiques qui l'avoient fait élire étoient piqués de son changement; les catholiques louoient son zèle, mais ils n'approuvoient pas son élection.

 Chrysost.
 Hom. in S.
 Eust.

Comme il avoit néanmoins, outre une grande piété, une grande douceur, et un talent merveilleux pour se faire aimer, il attira en peu de temps beaucoup de peuple à sa communion. Quelques-uns se détachèrent de Paulin pour venir à lui. Plusieurs qui gémissaient depuis trente ans sous la tyrannie des ariens recoururent à lui d'autant plus volontiers, qu'il avoit eu la même foiblesse qu'eux, et qu'il les recevoit

 Theodoret.
 l. 2. c. 27.

L'AN 381.

avec beaucoup de condescendance et de charité. La persécution qu'il souffrit peu de jours après, ne fit qu'augmenter la vénération qu'on avoit pour lui; et le troupeau, qu'il avoit commencé d'assembler, s'accrut et se forma de lui-même pendant son exil. Quoique les catholiques de cette ville fussent tous unis dans la doctrine, ils étoient séparés de communion, et s'assembloient en deux endroits différens; les uns dans une église que les ariens avoient laissée à Paulin, à cause du respect qu'ils avoient pour son âge, et en considération de ce qu'il étoit contraire à Méléce; les autres dans une église du faubourg, qu'on appelloit la Palée, ou l'ancienne église.

Ce schisme scandalisa tout l'Orient. Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, revenant de son exil de la Thébaïde, passa par Antioche, et se chargea d'accommoder ce différent; mais ayant trouvé les Eustathiens résolus de ne point communiquer avec un évêque établi par les hérétiques, et d'ailleurs n'étant que trop porté par son naturel dur et inflexible à ne rien pardonner en matière de religion, il ordonna Paulin de son autorité privée. Il crut que le parti de Méléce, qui paroissoit plus disposé à la paix, se réuniroit aisément aux Eustathiens, quand il verroit à leur tête un évêque qui méritoit de l'être, et qui n'avoit jamais eu aucun commerce avec les ennemis de l'église. Mais il se trompa; car les amis de Méléce, offensés du tort qu'on lui faisoit, et de ce qu'on n'avoit pas daigné les consulter,

protestèrent qu'ils n'auroient que lui pour pasteur, et qu'il n'avoit pu être déposé par un seul évêque hors de son détroit, sans avoir été ouï. Ils le sollicitèrent de venir en diligence, et se lièrent à lui plus étroitement qu'auparavant.

 L'AN 381.

Dès que ce prélat fut arrivé d'Arménie, où il avoit été long-temps en exil, ils s'efforcèrent de le faire asseoir dans un même trône avec Paulin, et prétendirent même, qu'ayant pour lui le plus grand nombre, il faisoit comme le corps de l'église, et que c'étoit aux autres communions, qui n'en étoient que les membres et les parties, à s'y réunir. Pour lui, comme il ne désiroit que la paix, il se contenta de rentrer dans son église du faubourg. Il alla voir Paulin, et le pria d'agréer qu'ils gardassent en commun les brebis que le maître du troupeau leur avoit confiées, et qu'ils les rassemblent toutes en une seule bergerie. Il proposa, pour ôter entre eux tout sujet de division, *que le saint évangile fût mis sur le siège épiscopal, qu'ils fussent assis l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et que celui qui survivroit à son collègue demeurât seul et paisible possesseur.* Paulin refusa la condition, et ne voulut avoir aucune société avec un homme que les ariens avoient fait évêque.

Socrat l. 5.

c. 5.

Ruffin.

Theodoret.

l. 5. c. 3.

Cependant cette dissension avoit troublé toute l'église. Paulin, qui étoit Italien de naissance, avoit eu plus de moyens de prévenir l'église romaine, et tout l'Occident en sa faveur; et le pape Damase, qui le connoissoit pour un homme

L'AN 381.

irréprochable et dans ses mœurs et dans sa foi, avoit pris son parti. Tout l'Orient au contraire étoit affectionné à Méléce, comme à un prélat qui ne cédoit pas à l'autre en vertu, et qui de plus avoit été banni trois fois pour la défense de la foi. Il s'étoit mêlé un peu de pitié à l'estime qu'on avoit pour lui, quand on avoit su qu'il souffroit avec la même patience la persécution des hérétiques et celle des catholiques, et que sans se prévaloir de ses droits ni de son crédit, il demandoit la paix, et ne pouvoit l'obtenir. Mais quoiqu'on trouvât des défauts en leurs élections, on ne laissoit pas d'honorer leurs personnes, et l'on convenoit de part et d'autre que Méléce eût été digne du siège d'Antioche, s'il n'y avoit été mis par les ariens; et que Paulin eût mérité d'être ordonné évêque, si c'eût été d'une autre église que de celle d'Antioche.

Les ariens ayant enfin été chassés de cette ville, en vertu de l'édit de Théodose, Méléce fut mis en possession de toutes leurs églises, préférablement à Paulin. Mais on les fit convenir que l'un d'eux venant à mourir, on ne mettroit personne à sa place, et que toutes les églises demeureroient au survivant. Quelques historiens ajoutent que cette convention fut signée par six personnes du clergé les plus capables de leur succéder, à qui l'on fit faire serment de ne point faire élire à cet évêché, et de ne point accepter eux-mêmes, tant que l'un des deux patriarches vivroit.

Socrat. l. 5.
c. 5.
Zoz. l. 7.
c. 3.

Après toutes ces précautions on pouvoit croire que la mort de Méléce feroit cesser leur division, d'autant plus que ce saint homme en mourant avoit conjuré les évêques de ne lui point donner de successeur, et de laisser Paulin seul en possession de son église. Mais comme on vint à parler de cette affaire, les esprits furent partagés, selon qu'ils étoient portés à la paix ou à la discorde. La plupart des anciens prélats représentèrent à l'assemblée, que ce seroit perpétuer le schisme que d'élire un nouveau patriarche; que celui qui restoit avoit toujours mené une vie sans reproche; qu'il étoit d'un âge à ne pouvoir vivre que peu de temps; et que non-seulement il y avoit de la charité à le laisser mourir en paix, mais encore de la justice à lui tenir la parole qu'on lui avoit donnée.

L'AN 381.
LII.

Greg. Naz.

Mais les jeunes soutinrent au contraire, qu'il ne falloit pas que la succession de l'épiscopat fût interrompue en un aussi saint homme que Méléce; que Paulin étoit la créature de Damase; qu'il avoit été ordonné par un évêque d'Occident, qui n'en avoit ni le droit, ni la commission, et qu'ainsi l'église d'Orient ne pouvoit le reconnoître sans se faire tort.

Grégoire qui présidoit alors au concile, et qui n'avoit accepté le siège de Constantinople que dans la vue de pacifier les troubles de l'église, fut sensiblement touché de cette contestation, dont il prévoyoit les fâcheuses suites.

Quand ce fut à lui à parler, il s'opposa forte-

L'AN 381.

ment à ceux qui proposoient une nouvelle élection, et leur remontra que cette proposition étoit non-seulement contraire à la paix, mais encore à l'honneur et à la bonne foi; qu'ils devoient avoir plus d'égard au bien public, qu'à des prétentions particulières; que l'épiscopat étoit un, et qu'il ne falloit pas faire une grande différence entre les évêques de l'Orient et ceux de l'Occident; que s'ils avoient tant de passion d'ordonner un patriarche d'Antioche, la mort de Paulin, consumé d'années et de travaux, leur en donneroit bientôt l'occasion; et qu'ainsi ils ne perdoient rien à le laisser seul en son siège, puisqu'ils jouiroient du droit de lui donner un successeur après sa mort, et qu'ils auroient satisfait à leur conscience en donnant la paix à l'église.

Greg. Naz.
Carm. de
vitâ suâ.

Greg. Naz.
ibid.

Quelque sage que fût cet avis, tous les jeunes évêques le rejetèrent, et n'alléguèrent d'autres raisons, sinon qu'ils n'avoient point eu de part à l'accord passé entre les deux évêques d'Antioche; et que puisque Jésus-Christ avoit voulu paroître en Orient, il étoit juste que l'Orient l'emportât sur l'Occident. Ils entraînèrent une partie des anciens, qui craignoient d'exciter un plus grand schisme en leur résistant. Ils sollicitèrent puissamment Grégoire; mais l'ayant trouvé inflexible, ils le regardèrent comme partisan des occidentaux, et ne le purent plus souffrir. Un procédé si déraisonnable déplut si fort à Grégoire, que ne voulant pas consentir à

leur injustice, et désespérant de les ramener à la raison, il sortit du synode et de la maison épiscopale où l'on s'assembloit, et résolut de renoncer à son évêché, puisqu'il ne pouvoit pas y faire tout le bien qu'il avoit espéré.

L'AN 381.

Théodose, informé de ce désordre, ne désiroit rien tant que de l'arrêter. Il exhortoit les uns et les autres à s'unir pour l'intérêt commun de la religion.

LIII.

Il approuvoit le sentiment de Grégoire. Mais la conspiration des autres devint si générale, qu'il crut qu'il n'étoit pas honnête de leur ôter la liberté des suffrages, et qu'il ne seroit pas possible de réduire un si grand parti. Il n'y avoit plus rien à espérer, sinon que les évêques d'Egypte et de Macédoine, qu'on attendoit chaque jour, apportassent enfin le calme. L'Empereur ne les avoit pas appelés d'abord au concile; les premiers, parce qu'ils favorisoient Maxime; les seconds, parce qu'ils étoient dépendans de l'église d'Occident. Mais pour l'affaire d'Antioche, il croyoit qu'ils pourroient servir, les uns et les autres, à maintenir les droits de Paulin; ceux d'Egypte, parce que le concile d'Alexandrie avoit approuvé son ordination; ceux de Macédoine, parce qu'il étoit lié de communion avec le pape Damase. Mais quand ils arrivèrent, ils ne pensèrent qu'à faire casser l'élection de l'archevêque de Constantinople.

Timothée, patriarche d'Alexandrie, protes-

LIV.

toit qu'elle n'étoit pas légitime, puisqu'il n'y

L'AN 381.
 Greg. Naz. Carm. de vità suà.
 Idem de episc. ecclès.
 Hyeronim. de scrip.
 Ruffin. l. 2. c. 9.
 Socrat. l. 5. c. 7.
 Greg. Naz. epist. 42 et 46.

étoit point intervenu. Ceux qu'il avoit amenés, piqués de ce qu'on ne les avoit pas entendus, se liguèrent avec lui. Encore qu'ils fissent profession d'honorer Grégoire chacun en particulier, et qu'ils n'eussent aucune personne déterminée qu'ils voulussent mettre à sa place, ils ne laissèrent pas de s'en prendre à lui, en haine de ceux qui l'avoient élu. Pour couvrir néanmoins leur passion de quelque apparence de justice, ils alleguèrent que, contre les canons, il avoit passé de l'évêché de Sasime à celui de Nazianze, et de ce dernier à celui de Constantinople. Quoiqu'un mauvais usage eût alors assez autorisé contre les lois anciennes ces fréquentes translations, ce reproche ne convenoit point à Grégoire, quoi qu'en aient écrit quelques auteurs ecclésiastiques. Car deux métropolitains ayant au même temps pourvu à l'évêché de Sasime, il l'avoit cédé pour le bien de la paix, et n'y avoit jamais fait les fonctions; et son père l'ayant appelé depuis à Nazianze, pour en être assisté dans le gouvernement de cette église, il y travailla comme coadjuteur, et non pas comme titulaire. Ainsi il ne lui étoit pas difficile de se justifier là-dessus, et de défendre sa promotion.

LV. Les évêques qui l'avoient élu, et qui en étoient mal satisfaits, l'auroient volontiers abandonné; mais par bienséance ils soutenoient ce qu'ils avoient fait. Grégoire, ennuyé d'être le jouet des passions des hommes qui l'accusoient ou le défendoient par caprice, se servit de cette occa-

Greg. Naz. Carm. de vità suà.

sion pour exécuter le dessein qu'il avoit depuis long-temps de se retirer. Il entra dans le concile, et dit aux évêques, *qu'il les supplioit de laisser là ce qui le regardoit, et de ne penser qu'à la paix et à l'union de l'église; que puisqu'il étoit la cause de la tempête, il vouloit bien comme un autre Jonas être jeté dans la mer; qu'il avoit reçu l'épiscopat contre son gré, et qu'il le rendoit avec joie comme un dépôt qu'on lui avoit confié; aussi-bien son âge et ses infirmités lui devoient faire souhaiter, après tant d'agitations, un intervalle de solitude et de repos, pour se disposer à bien mourir.* Il leur dit adieu, les conjurant, puisqu'il leur ôtoit le principal sujet de leur division, de se réunir en tout le reste, et de lui donner un successeur qui fût zélé pour le bien de l'église, et pour la défense de la foi.

Ce discours surprit les évêques, mais il ne leur déplut pas. Les uns eurent le plaisir de voir tomber de soi-même, ce qu'on avoit fait sans eux; les autres furent bien aises d'être délivrés de la peine de soutenir ce qu'ils se repentoient d'avoir fait. La démission de l'archevêque fut reçue, et il sortit de l'assemblée sans que personne fit aucune instance pour le retenir. Quelques saints prélats se bouchèrent les oreilles, de peur d'entendre sa démission, et sortirent avec lui. Greg. Carm.

Il ne restoit plus qu'à faire agréer son dessein LVI. à l'Empereur. Il l'alla trouver, et après l'avoir supplié d'établir la paix dans le concile, et de

L'AN 381.

retenir par son autorité ceux que la crainte de Dieu n'y retenoit pas, il lui demanda la permission de se retirer. Théodose, à qui l'on n'avoit pas accoutumé de demander de pareilles grâces, fut surpris de cette prière, et tâcha par de fortes considérations de l'arrêter; il voulut même s'entremettre pour le maintenir dans sa dignité. Mais l'archevêque lui représenta qu'il n'étoit pas d'un empereur aussi juste et aussi pieux qu'il étoit, de préférer les intérêts d'un particulier à ceux de toute l'église; et que pour lui, il se croyoit obligé de faire ce sacrifice de son siège, en un temps où sa vieillesse et ses maladies ne lui laissoient presque plus de forces pour assister son troupeau que par ses vœux et par ses prières.

L VII. Après s'être assuré du consentement de l'Empereur, il assembla le peuple dans sa cathédrale, et prononça en présence de tous les pères du concile, ce dernier et célèbre sermon, où il rendit compte de son administration et de sa conduite. Il représenta l'état de l'église de Constantinople; comme elle s'y étoit accrue, ce qu'il avoit fait ou souffert pour ce sujet. Il expliqua la doctrine qu'il avoit prêchée; et se confiant en son innocence, à l'exemple de Samuel et de saint Paul, il prit ses auditeurs à témoin de son désintéressement, et du soin qu'il avoit eu, après leur avoir annoncé l'évangile, de se resserrer en lui-même, et de conserver la pureté de son sacerdoce. Il exposa en peu de mots les prin-

Greg. Naz.
orat. 32.

Idem. orat.
32 et 49.

tipales causes de sa retraite, qui étoient les contestations qu'il voyoit élevées dans l'église, les reproches importuns qu'on lui faisoit de traiter les hérétiques avec trop de douceur, et de n'avoir rien en son train, en sa table, ni en sa personne qui marquât la grandeur de son rang (ce qu'on appelloit mal soutenir sa dignité), et condamner trop ouvertement le luxe et le faste séculier des autres.

Enfin, après avoir exhorté le peuple à retenir la foi qu'il lui avoit enseignée, les hérétiques à se convertir, les courtisans à se corriger, les évêques à se réunir, et à quitter leurs sièges comme lui, s'ils pouvoient par-là contribuer à la paix; après avoir souhaité pour successeur un homme de bien, qui sans manquer de charité et de condescendance, eût le courage de se faire des ennemis pour la justice; il prit congé de chacune de ses églises, et surtout de sa chère Anastasie, puis de toutes les sociétés et de tous les ordres de la ville. Il les pria de se souvenir de lui et de ses travaux, dont il ne demandoit autre récompense que la permission de se retirer. Au lieu des applaudissemens accoutumés on n'entendit que plaintes et que sanglots durant ce discours : chacun se retira dans sa maison fondant en larmes; et l'archevêque attendri, mais pourtant inflexible dans sa résolution, alla jouir des douceurs de la solitude qu'il avoit toujours tendrement aimée.

Théodose qui regardoit comme une des plus LVIII.

L'AN 381.
Sozom. l. 7,
c. 7.

importantes affaires de l'empire, le choix d'un nouvel archevêque de Constantinople, entra le lendemain dans le concile, et se plaignit de ces disputes et de ces dissensions continuelles, dont les catholiques étoient scandalisés, et dont les hérétiques tiroient de grands avantages. Il témoigna aux évêques le déplaisir qu'il avoit eu de voir Grégoire obligé de quitter le siège de sa ville impériale, où il l'auroit fallu appeler quand on ne l'y auroit pas trouvé établi : surtout après les services qu'il avoit rendus à cette église, et les dangers qu'il y avoit courus en y établissant la religion. Il leur dit : *Que quelque peine qu'il eût eue à lui accorder son congé, en un temps où l'église avoit tant de besoin de prélats savans, paisibles et saints, il avoit bien voulu à son instante prière y consentir pour le bien de la paix, mais qu'il les prioit de lui chercher un homme qui pût remplir dignement sa place, et de s'accorder si bien sur ce choix, qu'il n'y eût plus entre eux aucune division.*

LIX. Il leur ordonna de faire chacun un mémoire de ceux qu'ils jugeroient capables de cette charge et de lui présenter tous ces noms dans une seule feuille, afin qu'il pût en choisir un entre tous les autres. Les évêques, contents d'être venus à bout de leur dessein, et résolus d'apaiser Théodose, qui leur paroissoit mal satisfait de leur conduite passée, jetèrent les yeux sur divers sujets de leur connoissance. Comme ils étoient occupés à cette recherche, Nectaire, né à Tarse

Theodoret.
l. 5, c. 8.
Socrat. l. 5,
c. 8.

en Cilicie, d'une ancienne maison de sénateurs, qui avoit exercé la charge de gouverneur de Constantinople, étant prêt à s'en retourner en son pays, alla voir par hasard Diodore son évêque, pour savoir de lui s'il n'avoit rien à lui ordonner avant son départ. Ils s'entretinrent de diverses affaires; et comme Diodore avoit l'esprit rempli de cette nomination, dont il étoit peut-être embarrassé, il considéra plusieurs fois Nectaire; et trouvant de la douceur dans son entretien, et quelque chose de majestueux et de vénérable dans son air et sur son visage, il résolut de le proposer.

L'AN 381.

Sans se découvrir néanmoins à lui, il le pria de l'accompagner chez un évêque de ses amis, à qui il le présenta avec beaucoup d'éloge. Il lui recommanda ensuite Nectaire en secret, et le sollicita fortement de lui donner son suffrage, et d'écrire son nom avec les autres. Ce prélat qui étoit apparemment chargé de dresser la feuille, et de la porter à l'Empereur, se moqua de la prière que lui faisoit Diodore; mais il ne laissa pas de mettre Nectaire au nombre des prétendans; quoiqu'il ne reconnût rien en lui de plus recommandable que sa vieillesse et sa bonne mine.

L'Empereur ayant demandé peu de jours L^X. après le mémoire des évêques, l'examina attentivement; et après avoir lu et relu les noms de ceux qu'on proposoit pour succéder à Grégoire, il s'arrêta à celui de Nectaire, à qui l'on pensoit

L'AN 381.

le moins. Il le nomma à l'archevêché de Constantinople, soit qu'il le connût plus que les autres, parce qu'il étoit de sa cour; soit qu'il le crût le plus propre à entretenir la paix dans les conjonctures présentes. Car outre que c'étoit un esprit doux et accommodant, il n'avoit ni d'assez grands talens pour donner de l'ombrage, ni d'assez grandes vertus pour être à charge à ceux qui ne voudroient pas l'imiter. Nectaire, que Diodore avoit prié de différer son voyage jusqu'alors, apprit cette nouvelle, et ne la put croire. La plupart des pères du concile furent étonnés de ce choix, et se demandoient les uns aux autres, *qui étoit ce Nectaire, d'où il venoit, et quelle étoit sa profession.* Mais lorsqu'ils apprirent qu'il n'avoit pas mené une vie assez pure pour mériter d'être élevé tout d'un coup au sacerdoce, et que de plus il n'étoit pas encore baptisé, ils crurent que l'Empereur avoit été surpris, et que le seul hasard, comme il arrive quelquefois en ces rencontres, avoit présidé à cette nomination.

LXI. Ils remontrèrent donc humblement à Théodose qu'avec tout le respect et toute la déférence qu'ils avoient pour ses volontés, ils ne pouvoient s'empêcher de trouver en Nectaire des défauts essentiels et canoniques; que son âge et les emplois différens qu'il avoit eus sous les empereurs, lui avoient donné une grande expérience des choses du monde, mais qu'il n'avoit jamais passé par aucun degré de cléricature, et que

n'ayant pas reçu le baptême, il n'étoit guère en état d'être évêque. Quoiqu'il n'y eût rien de si juste que cette remontrance, l'Empereur avoit remarqué tant de passion et de cabales en ceux qui la faisoient, qu'il crut qu'après avoir chassé l'autre archevêque, ils vouloient encore exclure celui-ci, pour essayer de mettre quelqu'un de leurs partisans en cette place. Il persista dans son avis, et les évêques s'y rendirent sans répugnance.

L'AN 381.

Ainsi Nectaire fut élu par l'autorité du prince, LXII. qui se trouvoit engagé à son élection, par le consentement du peuple qui admiroit son honnêteté et sa douceur, et par les suffrages du synode qui craignoit de déplaire à Théodose. Il fut baptisé; et comme il étoit encore revêtu de sa robe de néophyte, il fut fait évêque, sans avoir apporté autre disposition à l'épiscopat que celle de ne l'avoir pas brigué. Comme il n'avoit presque aucune connoissance des matières ecclésiastiques, on lui laissa Ciriaque, évêque d'Adanes en Cilicie, Evagre de Pont, que Grégoire de Nysse avoit fait diacre, et quelques autres ecclésiastiques de savoir et de piété; les uns pour le former dans les fonctions épiscopales, les autres pour le garantir des surprises des hérétiques. Sa vie, depuis son ordination, fut exemplaire, et sa foi toujours orthodoxe; mais il eut tant de facilité et d'indulgence pour tout le monde, et une si grande indifférence pour la discipline, que les ariens s'en seroient notablement prévalus, si l'Empereur, pour réparer la faute qu'il avoit

L'AN 381.

faite, ne les eût réprimés, et n'eût pris sur soi la vigilance et la vigueur qui manquoient à cet archevêque.

LXIII. Cette affaire étant ainsi terminée, on ne pensa plus qu'à la conclusion du concile. Ceux qui n'avoient pas assisté aux premières séances signèrent ce qu'on avoit décidé contre les hérésies et contre les abus qu'on avoit condamnés. Nectaire fut marqué au nombre de ces évêques principaux, qui étoient comme le centre de la

Sozom. l. 7,
c. 10.

communions dans leurs provinces. Théodose de son côté renouvela ses édits en faveur de la religion; et pour fermer le concile par quelque cérémonie d'éclat, il fit transporter à Constantinople le corps de saint Paul, qui en avoit été autrefois évêque, et que les ariens avoient fait mourir inhumainement à Cucuse* où il avoit été relégué par Constantius. Tous les pères allèrent au-devant de ces vénérables reliques, bien loin au-delà de Calcédoine, et les conduisirent comme en triomphe dans la ville. L'Empereur commanda qu'on les mît dans une église que Macédonius avoit fait bâtir après s'être emparé du siège de ce Saint. Par ce moyen le persécuteur même contribuoit à la gloire du martyr, et Théodose faisoit connoître par l'honneur qu'il rendoit à la mémoire des prélats qui étoient morts pour la défense de la foi, le peu de cas qu'il faisoit de ceux qui la combattoient pendant leur vie.

*Petite ville
d'Arménie.

Theodoret.
l. 5, c. 9.

Ainsi se termina vers la fin du mois de juillet ce concile, que l'Orient reconnut pour œcumé-

nique, et que le pape saint Grégoire mit depuis au nombre des quatre qu'il révéroit comme les quatre évangiles. Les passions particulières, et les intérêts personnels troublèrent le cours de cette assemblée; mais la vérité ne laissa pas de s'y établir contre l'erreur des Macédoniens. Ainsi Dieu réunit, pour la confirmation de sa foi, les esprits des hommes qu'il abandonne quand il veut à leur préoccupation et à leur sens, et tire des contestations et des désordres qui naissent quelquefois dans la religion, les fruits que sa providence a destiné d'en tirer.

Les évêques s'étant séparés pour aller chacun LXIV.
dans son église, Théodose partit pour aller joindre son armée, que Promote, un de ses généraux, avoit eu ordre de rassembler à l'entrée de la Mysie. Les Huns, les Scyriens et les Carpodaces, mêlés ensemble, avoient fait irruption de ce côté-là, et avoient jeté une si grande frayeur dans toutes les provinces voisines, que tout le peuple de la campagne avoit abandonné ses maisons, et s'étoit retiré en désordre dans les villes éloignées. L'Empereur les rassura par sa présence; et après avoir fait la revue de son armée, marcha droit aux ennemis, et leur donna bataille peu de jours après. Les historiens ne rapportent d'autres circonstances de cette expédition, sinon qu'il remporta une célèbre victoire, et qu'il défit cette armée de barbares, dont la plupart furent tués, et le reste obligé de se retirer dans leur pays, d'où ils n'osèrent plus sortir. Depuis Zoz. l. 4.
Zoz. *ibid.*

L'AN 381.

cette défaite, les troupes se crurent invincibles sous Théodose; et les peuples, persuadés qu'on ne pouvoit les troubler désormais impunément, reprirent le soin et la culture des terres. Alors les pertes passées se réparèrent, et l'empire jouit du fruit du gouvernement juste et glorieux de Théodose.

LXV. Ce fut environ ce temps que le roi de Perse résolut de lui envoyer une ambassade solennelle, pour lui demander son amitié, pour conclure

Oros. hist.

avec lui une alliance constante. Ces deux nations, presque toujours armées l'une contre l'autre, ou pour le réglément des limites, ou sur d'anciennes prétentions, et des différens imprévus qui arrivent souvent entre des états également puissans et voisins, entretenoient depuis longtemps une guerre qui n'étoit interrompue que par quelques intervalles de paix, et par des trêves de quelques années. Constantius avoit entrepris plusieurs fois de passer le Tygre ou l'Euphrate, et d'étendre ses frontières de ce côté-là, mais il avoit rarement réussi; et s'il avoit remporté de temps en temps quelques avantages par ses généraux, il avoit toujours été vaincu, lorsqu'il y avoit été en personne. Mais le malheur n'étoit tombé que sur l'Empereur et sur ses troupes; et, soit que les Perses n'eussent voulu que défendre leurs villes, soit qu'ils n'eussent su profiter de leur victoire, ils n'avoient pas pris un pouce de terre sur l'empire.

Ammiar.
l. 25.

Julien continua la guerre: mais ayant été tué

dans un combat, et l'armée qu'il avoit engagée dans le pays ennemi se trouvant sur le point de périr ou par les armes, ou par la famine, les officiers s'assemblèrent pour choisir un chef capable de les tirer de la nécessité où ils étoient, et jetèrent les yeux sur Jovien, qu'ils élurent empereur du consentement de toute l'armée. Ce prince, qui se trouvoit chargé de réparer la faute que son prédécesseur avoit faite, chercha tous les moyens de combattre, et remporta même quelque avantage sur les ennemis en quelques rencontres. Mais Sapor, roi de Perse, qui savoit que les Romains étoient réduits à manger la chair de leurs chevaux, n'avoit garde d'en venir aux mains avec eux, et vouloit les laisser consumer par la faim. Cependant quoiqu'il les vît en cette extrémité, et qu'il pût n'en pas laisser échapper un seul, il craignit le désespoir de tant de braves gens, et considéra que ce qu'il acquerroit par un traité seroit plus assuré que ce qu'il pourroit gagner à force d'armes. Il envoya donc le premier leur faire des propositions de paix, comme par une espèce de grâce.

Cette modération qu'il faisoit paroître ne laissoit pas d'être bien rude : car outre qu'il les tint quatre jours en négociation, en un temps où ils enduroient une faim extrême, il leur imposa des conditions honteuses, que l'extrémité où ils étoient leur fit accepter. Ces conditions furent : *Que l'Empereur céderoit aux Perses*

L'AN 381.
Ammian.
l. 25.

cing provinces sur le Tygre, avec divers châteaux; qu'il leur remettroit les villes de Nisibe et de Singare; et surtout qu'il s'engageroit à ne donner aucun secours à Arsace, roi d'Arménie, contre la Perse, quoiqu'il fût un des plus fidèles alliés de l'empire. Jovien fut contraint de signer ces articles; et quoiqu'on le pressât, quand il fut hors de danger, de rompre cet accord que la seule nécessité lui avoit fait faire; et que les habitans de Nisibe lui offrissent de se défendre eux-mêmes, et d'arrêter, comme ils avoient fait plusieurs fois, toute la puissance du roi de Perse, il ne put consentir à aucune proposition de rupture, et ne voulut point violer la foi que le malheur du temps l'avoit forcé de donner. Ainsi les otages furent renvoyés de part et d'autre, et la paix fut conclue entre les deux couronnes pour trente ans.

Ammian.
l. 27.

Ce traité fut depuis une source de division. Les Perses, enflés de cet heureux succès, croyoient pouvoir tout entreprendre, et les Romains ne demandoient qu'une occasion de se relever des pertes qu'ils avoient faites. Comme l'Arménie étoit entre les deux empires, elle pouvoit donner un grand poids aux affaires: aussi on disputoit des deux côtés à qui pourroit s'en rendre maître. Sapor, après s'être tenu quelque temps en repos, résolut de s'emparer de ce royaume. Il sollicitoit la noblesse de se rendre à lui; il y forçoit le peuple par des courses continuelles qu'il faisoit jusqu'au milieu du pays; et ayant attiré, par

des caresses et des témoignages d'amitié, le roi Arsace à une entrevue, il l'arrêta, et le fit mourir dans la citadelle d'Agabane.

Para, fils d'Arsace, craignant le même traitement, s'alla jeter, par les conseils de la reine sa mère, entre les bras des Romains. Valens qui avoit succédé à Jovien, le reçut, et l'envoya à Néocésarée, où il le fit traiter et élever en roi. Il commanda quelque temps après à Térance, un de ses lieutenans, de ramener ce jeune Prince en Arménie, et de le mettre en possession de ses états qui le redemandoient. Encore que l'Empereur eût pris de grandes précautions, et qu'il eût commandé à Térance de ne mener aucunes troupes, et de ne se trouver pas au couronnement du roi, Sapor ne laissa pas de se plaindre qu'on assistoit l'Arménie, et qu'on manquoit à un des principaux articles du dernier traité. Il entra avec une armée dans ce royaume; et, n'ayant pu se saisir de la personne du roi, qui s'étoit sauvé dans des montagnes, où il demeura cinq mois caché, il ravagea le pays, et prit, après un siège très-difficile, le fort d'Artogersse, où la reine mère s'étoit renfermée avec les trésors du feu roi.

Valens, qui voyoit la perte de l'Arménie inévitable, si l'on n'y remédioit promptement, envoya ordre au comte Arinthée de marcher vers ce côté-là avec l'armée qu'il commandoit, et de secourir les Arméniens, si l'on ne cessoit de les attaquer. Sapor, qui savoit être humble

Ammian.
l. 27.

L'AN 381.

et superbe selon les temps, s'arrêta dès qu'il eut appris que l'armée de l'empire approchoit. Il voulut s'assurer de l'esprit du roi Para, en lui promettant une alliance et une protection inviolable, et l'engagea par le conseil de quelques courtisans qu'il avoit gagnés, de se défaire de deux ministres qui le servoient très-fidèlement. Cependant il envoya des ambassadeurs à la cour de Constantinople, pour y représenter que l'Empereur n'avoit aucun droit d'assister le roi d'Arménie; et que s'il continuoit de se liguier avec lui, et de lui envoyer des armées, c'étoit une infraction dont le roi de Perse seroit contraint de se venger.

Valens ne fit pas grand cas de cette ambassade, et ne répondit autre chose, sinon, *Qu'il ne se méloit pas des différens des Perses avec les Arméniens; qu'il étoit libre aux souverains d'envoyer sur leurs terres des armées, selon qu'ils le jugeoient à propos pour le bien de leurs affaires; qu'il ne faisoit aucune ligue au préjudice des traités; mais qu'il avoit plus de droit de protéger le roi d'Arménie, que Sapor n'en avoit de l'opprimer; et que si l'un étoit contre la foi d'un traité, l'autre étoit contre la justice, et contre tous les droits des gens.* Sur cela il renvoya les ambassadeurs. Sapor prit cette réponse pour une rupture ouverte, leva des troupes, et fit de grands préparatifs de guerre pour le printemps. L'Empereur de son côté, envoya contre lui le comte Trajan et Vadomaire,

Ammian.
l. 29.

roi des Allemands , avec ordre d'observer les Perses , et de ne faire aucun acte d'hostilité contre eux qu'à la dernière extrémité.

L'AN 381.

Ces deux généraux marchèrent avec les légions vers la frontière , prenant toujours des postes commodes pour l'infanterie qui faisoit toute la force de leur armée. Là ils se tenoient serrés , et reculoient même exprès lorsqu'ils voyoient approcher l'ennemi , de peur qu'on ne les accusât d'avoir été les premiers à rompre la trêve. Mais enfin les Perses étant venus pour les forcer , dans la pensée qu'ils fuyoient par lâcheté , et non par prudence , il fallut nécessairement en venir aux mains. Le combat fut rude , et Sapor fut contraint de se retirer à Ctesiphonte , après avoir perdu la bataille , et demandé lui-même une trêve qui lui fut incontinent accordée.

Cependant ceux qui veilloient sur les affaires d'Arménie , écrivoient à l'Empereur qu'il falloit y envoyer un autre roi ; que tout étoit en désordre ; que Para traitoit mal ses sujets , et qu'il les obligeroit par son orgueil à se jeter entre les bras du roi de Perse : ce qui seroit d'une grande conséquence pour l'empire. Valens l'ayant fait prier de le venir trouver sous prétexte de conférer avec lui sur les affaires présentes , le laissa à Tarse en Cilicie , sans lui rien dire , et lui donna grand nombre d'officiers , en apparence pour le servir , mais en effet pour le garder. Ce jeune Prince s'étant aperçu de sa prison , et craignant même pour sa vie , se sauva un matin avec tant

L'AN 381.

de diligence, qu'encore qu'il fût poursuivi par des chemins coupés et accourcis, il gagna ses états, sans donner dans les pièges qu'on lui avoit tendus en plusieurs endroits. Il fut reçu de ses peuples avec beaucoup de joie; et dissimulant tous les sujets qu'il avoit de se plaindre de l'Empereur, il demouroit dans la fidélité qu'il avoit jurée à l'empire.

Mais ceux qui commandoient dans l'Arménie et dans les provinces voisines, craignant qu'il ne livrât son royaume aux Perses, écrivirent contre lui à la cour, et l'accusèrent d'entretenir des intelligences secrètes avec les ennemis, d'avoir fait mourir deux de ses ministres affectionnés à son service et aux intérêts de l'empire, et surtout de se mêler d'enchantement et de magie. Plusieurs témoignoient qu'il avoit le secret de transformer les hommes, ou de les consumer par des langueurs incurables. Ceux qui l'avoient poursuivi disoient pour s'excuser de l'avoir manqué, qu'il leur avoit fasciné les yeux. Valens, qui étoit crédule et défiant, et qui n'appréhendoit rien tant que de périr par des maléfices, manda secrètement, que par force ou par artifice on le délivrât d'un homme si dangereux : ce qui fut exécuté peu de temps après dans un festin, où ce jeune Prince fut inhumainement assassiné.

Sapor, étonné de la perte de la dernière bataille, et plus encore de la mort du roi d'Arménie, avec qui il espéroit pouvoir prendre des

mesures infailibles contre les Romains , eut recours aux négociations. Il envoya Arsace, un des principaux seigneurs de sa cour, pour proposer à l'Empereur de terminer leurs différens à l'amiable, et de ruiner de concert l'Arménie qui n'avoit plus de roi, et qui étoit l'unique cause de leurs divisions et de leurs guerres. Valens rejeta la proposition, et répondit qu'il s'en tenoit aux anciens traités, et qu'il ne vouloit rien innover.

Après plusieurs détours on en vint aux menaces, et peu de temps après on se prépara des deux côtés à la guerre. Valens fit faire des levées dans le pays des Scythes, et résolut d'entrer dans la Perse avec trois corps d'armée au commencement du printemps. Sapor sollicita ses alliés de lui envoyer du secours, et assembla une grande armée. Il prévint même les Romains, et se jeta sur quelques provinces voisines qu'ils avoient nouvellement acquises. La révolte des Goths étant arrivée là-dessus, il fallut tout souffrir des Perses, et faire la paix avec eux à des conditions peu honorables, mais nécessaires.

Sapor jouissoit des avantages qu'il avoit LXVI. tirés des conjonctures des affaires; et comme il avoit été nourri à la guerre dès sa jeunesse, il pensoit toujours à de nouvelles entreprises, et son ambition dans un âge fort avancé, n'étoit point diminuée. Mais lorsqu'il sut que Théodose étoit Empereur, et qu'il eut appris les grandes qualités dont il étoit doué et les grandes

L'AN 381.

actions qu'il avoit faites, il lui envoya une célèbre ambassade; et soit qu'il fût touché de la réputation de ce Prince, soit qu'il craignît de perdre sous lui ce qu'il avoit acquis sous ses prédécesseurs, il chargea ses ambassadeurs de lui dire de sa part, *Qu'il se réjouissoit de sa promotion à l'empire; qu'après avoir eu guerre avec quatre empereurs qu'il pouvoit se vanter d'avoir vaincus en plusieurs rencontres, il étoit bien aise d'en trouver un avec qui il pût vivre dans une parfaite intelligence; qu'il le prioit de lui accorder son amitié et de vouloir bien qu'il passât le reste de ses jours en paix dans son alliance.* Il lui offroit même de terminer les anciennes contestations des deux nations, et de régler leurs prétentions sur l'Arménie et sur l'Ibérie, par un accommodement raisonnable.

LXVII. Théodose qui savoit combien la paix étoit nécessaire à l'empire, et combien coûtent aux peuples les guerres, lors même qu'elles sont glorieuses aux rois qui les ont entreprises, entendit ces ouvertures de paix avec joie, et répondit aux ambassadeurs, *Qu'il remercioit leur roi des offres qu'il lui faisoit faire, et qu'il l'assuroit de son amitié; qu'ayant été appelé à l'empire, il avoit travaillé à terminer les guerres qu'il avoit trouvées, mais qu'il avoit évité de s'en attirer de nouvelles; que ses prédécesseurs sans doute avoient eu des sujets de rompre avec les Perses; mais que pour lui, il répondroit toujours aux intentions des princes qui vou-*

droient bien vivre avec lui ; et que leur maître étant dans cette résolution, ne pouvoit choisir un ami plus sincère, ni un plus fidèle allié.

 L'AN 381.

L'Empereur avoit reçu ces ambassadeurs avec une magnificence extraordinaire; et après les avoir retenus quelque temps en sa cour, pour régler avec eux les principales affaires des deux empires, il les renvoya comblés de riches présens, et remplis de l'admiration de sa grandeur et de sa bonté.

En ce même temps arrivèrent à Constanti- LXVIII.

nople quelques prêtres, députés du concile d'Aquilée, qui venoit de condamner deux évêques d'Illyrie, convaincus d'être ariens. Ils demandèrent audience à l'Empereur, et lui présentèrent des lettres de cette assemblée, dont Ambroise de Milan et Valérien d'Aquilée étoient les chefs. Ces prélats, après avoir rendu grâces à Théodose d'avoir délivré l'église d'Orient, de l'oppression des ariens, se plaignoient à lui du dessein qu'on avoit pris à Constantinople de donner un successeur à Méléce; ce qu'ils regardoient comme une persécution qu'on alloit faire à Paulin, qui avoit toujours été de leur communion. Ils le prioient, pour remédier à ces désordres, de faire assembler à Alexandrie un concile de toute l'église catholique, et de le confirmer par son autorité impériale. Théodose, qui n'avoit pas de plus grande passion que celle de voir finir tous les différens ecclésiastiques, leur auroit volontiers accordé ce qu'ils deman-

Theodoret,
l. 5. c. 4.

L'AN 381.

doient, mais parce qu'il ne vouloit rien faire sans conseil, et qu'il craignoit d'assembler des esprits déjà aigris et difficiles à réunir, il écrivit aux évêques d'Orient, et les pria de revenir à Constantinople au commencement de l'été prochain, pour y délibérer ensemble sur la proposition des occidentaux.

LXIX. Peu de temps après l'Empereur reçut d'autres lettres, par lesquelles les évêques d'Occident, après lui avoir représenté de nouveau la nécessité d'un concile universel, pour condamner l'hérésie d'Apollinaire, pour déterminer ceux avec qui il falloit communiquer, pour examiner l'élection de Flavien, et pour pacifier tous les troubles de l'église, le prioient de convoquer cette assemblée, et d'agréer qu'elle se tint, non pas à Alexandrie, mais à Rome. L'empereur Gratien le souhaitoit, et agissoit de concert avec les évêques. Théodose, qui connoissoit la délicatesse des orientaux, piqués d'une fausse émulation contre les autres, et jaloux de certains droits qu'ils s'attribuoient vainement, prévoyoit qu'ils auroient peine à se résoudre d'aller à Rome. Il savoit qu'ils ne souffriroient jamais qu'on touchât à ce qu'ils avoient fait à Constantinople, et qu'ainsi la division s'augmenteroit au lieu de s'apaiser. Il n'étoit pas trop porté lui-même à procurer un nouveau concile, où l'on se proposoit de donner atteinte à celui qu'il avoit fait tenir l'année d'auparavant. C'est pourquoi il ne se pressa pas de répondre ni à Gratien, ni aux évêques, jusqu'à ce qu'il eût

reconnu les intentions de ceux qu'il avoit mandés.

L' AN 381.

LXX.

Cependant Maxime recommença ses intrigues. Chassé de Constantinople, et rebuté par Théodose, il s'étoit retiré dans Alexandrie auprès du Patriarche qui l'avoit trop légèrement favorisé. Là, songeant aux moyens de troubler encore l'église, il menaçoit ce bon vieillard de le chasser lui-même de son siège, s'il n'achevoit de l'établir dans celui de Grégoire de Nazianze. Peut-être en seroit-il venu à bout, si le gouverneur d'Egypte, connoissant combien cet esprit étoit remuant et dangereux, ne lui eût commandé de sortir de la ville. Il fut contraint de vivre à la campagne, où il se tint en repos malgré lui durant quelque temps. Mais au premier bruit de la convocation d'un concile général à Rome, il partit promptement, et se rendit en Italie, pour prévenir ceux qui n'étoient pas encore informés de sa vie scandaleuse, et de son intrusion à l'épiscopat. Il alla trouver l'empereur Gratien, et connoissant son zèle pour la religion catholique, il lui présenta un livre qu'il se vançoit d'avoir composé contre les ariens.

Après cela il s'adressa aux évêques et leur dit, *Qu'après tant de mauvais traitemens qu'il avoit reçus en Orient, il venoit enfin en des lieux où la justice étoit reconnue, et où les prélats persécutés avoient toujours trouvé leur asyle; que son ordination étoit canonique, faite par plusieurs évêques, autorisée par le patriarche*

L'AN 381.

d'Alexandrie, exécutée à la vérité dans une maison particulière, mais en un temps où les ariens occupoient malheureusement toutes les églises; et que cependant on avoit maintenu Grégoire, et l'on venoit d'élire Nectaire à son préjudice. Il leur montra ses lettres de communion avec Pierre d'Alexandrie, et n'oublia rien de ce qui pouvoit les toucher de pitié pour lui, et les animer contre les orientaux, dont il savoit qu'ils avoient sujet d'être mécontents.

Par ce discours artificieux il réveilla les passions de plusieurs qui étoient déjà préoccupés contre l'église d'Orient; et la sagesse de saint Ambroise ne fut pas à l'épreuve de la dissimulation de cet hypocrite. Ces prélats le reçurent dans leur communion comme un homme de bien qu'on persécutoit en Orient, et qui avoit droit, selon les canons, de demander l'évêché de Constantinople. Comme ils n'étoient pas pourtant suffisamment informés de l'affaire, ils en renvoyèrent le jugement au concile qui devoit bientôt s'assembler de toutes les parties du monde, et se contentèrent d'écrire à Théodose, pour le prier d'avoir égard aux intérêts de Maxime, autant que la paix de l'église le pourroit permettre.

App. cod.
Theodos.
p. 105.

Pendant que ces choses se passaient en Occident, les évêques d'Orient, convoqués une seconde fois par l'Empereur, se rendoient à Constantinople.

La plupart de ceux qui s'y étoient trouvés

l'année d'auparavant y revinrent, et ceux qui ne purent sortir de leurs provinces, donnèrent leur consentement par écrit, et pouvoir d'agir en leur nom. Il n'y eut que Grégoire de Nazianze qui n'y voulut avoir aucune part, et qui s'en excusa sur le peu de fruit qui revenoit ordinairement de ces assemblées tumultueuses, et sur ses infirmités, qui ne lui permettoient pas d'entreprendre ce voyage.

Aussitôt que ces prélats furent arrivés, Théodose leur communiqua la proposition que faisoient les évêques d'Italie, et voulut avoir leur avis sur le synode général qu'on auroit voulu convoquer à Rome. Ils répondirent, *Qu'ils ne refusoient pas de contribuer à l'affermissement de la foi, et à la réunion de l'église; mais qu'ils le prioient de considérer qu'il n'y avoit point de raisons si pressantes pour les faire aller si loin; que durant que l'Occident jouissoit d'une profonde paix, l'Orient avoit été agité de cruelles tempêtes; et qu'après ces persécutions, les églises avoient besoin de la présence de leurs pasteurs; qu'au reste ils n'avoient le consentement de leurs confrères, que pour le concile de Constantinople, et qu'il ne restoit pas assez de temps pour les consulter sur le sujet de celui de Rome.*

Ils firent la même réponse à ceux qui les avoient invités à ce concile. Ils ajoutèrent une profession de foi sur la Trinité et sur l'Incarnation; et après leur avoir rendu compte de

L'AN 382.

l'élection de Nectaire et de celle de Flavien, ils les prièrent de vouloir les approuver, et de quitter leurs affections particulières, pour l'intérêt commun de l'église. Ils députèrent même trois évêques de leur corps vers ceux d'Italie, pour leur témoigner le désir qu'ils auroient eu de les voir, et de les assurer de leur amour pour l'union, et de leur zèle pour la foi. L'Empereur, voyant sous ses démonstrations d'amitié et de religion beaucoup de froideur et d'indifférence dans leur esprit, reçut leurs excuses, et crut qu'il falloit empêcher une assemblée qui seroit composée de deux partis déjà tout formés, et qui ne produiroit vraisemblablement que des troubles pareils à ceux qu'il avoit vus avec tant de déplaisir à Constantinople. Il manda donc à l'empereur Gratien, et aux évêques d'Italie, *Qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur la demande qu'on faisoit d'un concile œcuménique à Rome, et que les prélats de son empire qu'il avoit consultés là-dessus, lui avoient allégué la difficulté du voyage en une saison avancée; et le peu d'apparence qu'il y avoit qu'ils pussent abandonner leurs églises, pour se trouver à une assemblée qui n'étoit pas si nécessaire depuis celle de Constantinople; qu'il n'avoit pu résister à ces raisons, mais qu'il les prioit d'être persuadés qu'il contribueroit à la paix de tout son pouvoir, et qu'il y porteroit tous ceux qui dépendoient de lui,*

Cependant les Goths de la suite d'Athanaric étoient arrivés en leur pays. Comme ils n'en avoient été chassés pour aucun sujet de haine particulière qu'on eût contre eux, ils y furent reçus sans aucune difficulté. La fidélité qu'ils avoient gardée à leur prince jusqu'à la fin, paroissoit louable même aux barbares; et Fritigerne, à qui il importoit de faire valoir un si bon exemple, les retenoit volontiers auprès de lui, et les favorisoit en toute rencontre.

Ceux-ci ne cessent de raconter les grandes choses qu'ils avoient vues dans la cour de Constantinople, et de louer surtout la magnificence et la bonté de Théodose. Ils entretenoient le roi et le peuple des civilités qu'il avoit faites à Athanaric, et des honneurs qu'il lui avoit rendus après sa mort. Ils montroient les présens qu'il leur avoit faits : ils redisoient les paroles obligeantes qu'il leur avoit dites, et à force de parler des grandes qualités de l'Empereur, ils réduisirent toute leur nation, quelque prévenue qu'elle fût contre lui, à le craindre et l'estimer.

Fritigerne, qui se voyoit avancé en âge, qui craignoit les révolutions, et qui d'ailleurs savoit connoître et priser la vertu, résolut de rechercher l'alliance et la protection d'un prince qu'on lui représentoit si puissant et si généreux. Il proposa son dessein à l'armée. Les capitaines et les soldats y consentirent; les uns touchés du bon traitement qu'on avoit fait à leurs compagnons;

L'AN 382.

les autres excités par l'espérance de servir un Empereur libéral et bienfaisant. Le roi sollicita les Grotungues qui étoient associés avec lui depuis plusieurs années, de prendre le même parti : mais ils le refusèrent, soit qu'ils fussent pressés d'aller joindre le gros de leur nation, dont ils s'étoient séparés, soit qu'ils espérassent que leur cavalerie pourroit faire encore quelque irruption dans les terres de l'empire, et remporter chez eux quelque butin considérable.

Fritigerne choisit donc les principaux chefs de son armée, et les envoya à Théodose pour lui demander son amitié, et le supplier d'avoir pour lui et pour tout son peuple la même bonté qu'il avoit eue pour Athanaric et ceux de sa suite. Il promettoit d'être inviolablement attaché aux intérêts de l'empire, et de lui rendre, s'il pouvoit, autant de service qu'il lui avoit fait autrefois de tort, sous un Empereur moins sage et moins généreux que lui.

Théodose reçut cette députation avec tout l'honneur et tous les témoignages d'amitié possibles. Il promit de traiter les Goths comme ses alliés, et de les aimer comme ses sujets. Quoiqu'ils n'eussent proposé aucune condition, il leur en fit de très-avantageuses, ordonnant qu'on leur fournit des vivres en abondance, et leur assignant des terres dans quelques provinces de l'empire. Les Goths, depuis ce temps-là, servirent toujours l'Empereur. Il y en eut près de

Zoz. 1. 4.
Gros.

vingt mille qui prirent parti en divers lieux parmi ses troupes; le reste se tint sur les bords du Danube, pour empêcher les autres barbares de courir sur le pays des Romains.

L'AN 382.

En ce même temps les évêques d'Italie renouvelèrent leurs instances auprès de Gratien, sur la convocation du concile général qu'ils prétendoient tenir à Rome; mais ce prince les renvoya à Théodose, pour se décharger de ce soin, et pour ne point entrer dans les différens des orientaux avec ceux d'occident. Ils écrivirent donc à Théodose sur ce sujet. Ils y ajoutèrent des plaintes contre l'élection de Flavien et celle de Nectaire. Ils improuvèrent même celle de Grégoire de Nazianze, et se déclarèrent en faveur de Maxime, demandant que sa cause fût jugée à Rome, comme celle d'Athanase, de Pierre d'Alexandrie et de plusieurs autres prélats d'Orient, qui avoient eu recours au jugement de l'église romaine. LXXIV.

L'Empereur, pour terminer cette affaire, et pour ôter tout sujet de division, leur écrivit fortement, *Que leurs raisons n'étoient pas suffisantes pour assembler un concile universel; que les élections de Nectaire et de Flavien s'étant faites en Orient, elles ne devoient point être jugées hors des lieux où toutes les parties étoient présentes; que les évêques d'Orient avoient quelque sujet de s'offenser de leurs demandes peu raisonnables; que pour Maxime, il s'étonnoit que des prélats si éclairés eussent*

— l'AN 382. *eu tant de facilité à croire un imposteur reconnu, qu'il étoit résolu de faire punir s'il osoit approcher de Constantinople.*

Ainsi Théodose prenoit soin des affaires de l'état et de celles de l'église, et méritoit que Dieu le favorisât de tant de succès surprenans, qui rendirent son règne recommandable.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIÈME.

- I. ÉTAT de l'empire d'Orient.
- II. État de l'Occident.
- III. Vertus et défauts de l'empereur Gratien.
- IV. Révolte de Maxime.
- V. Il attire les payens.
- VI. Il débauche les troupes.
- VII. Il passe la mer, et se rend maître des Gaules.
- VIII. Gratien est abandonné de l'armée et des peuples.
- IX. Mort de Gratien.
- X. Maxime envoie des ambassadeurs à Théodose.
- XI. L'impératrice Justine envoie saint Ambroise à Maxime.
- XII. Saint Ambroise arrête Maxime au-delà des Alpes.
- XIII. Théodose associe à l'empire son fils Arcadius.
- XIV. Éducation d'Arcadius.
- XV. Qualités d'Arsène, précepteur d'Arcadius.
- XVI. Conduite de Théodose pour l'éducation de son fils.
- XVII. Conduite d'Arsène à l'égard d'Arcadius.

- XVIII. *Réflexions d' Arsène sur son état et sa retraite.*
- XIX. *Théodose assemble les chefs des sectes différentes.*
- XX. *Moyens faciles pour terminer les différens ecclésiastiques.*
- XXI. *Théodose déconcerte les hérétiques.*
- XXII. *Théodose commande à chaque secte de donner sa profession de foi par écrit.*
- XXIII. *Théodose déchire les formules des hérétiques.*
- XXIV. *Confusion des hérétiques.*
- XXV. *Édits de l'Empereur contre les hérétiques*
- XXVI. *Douceur de Théodose.*
- XXVII. *Sage remontrance d' Amphiloque.*
- XXVIII. *Les payens tâchent à se relever en Occident.*
- XXIX. *Esprit de Simmaque ; sa requête pour l'autel de la victoire.*
- XXX. *Effet de la requête de Simmaque. Saint Ambroise écrit à Valentinien pour s'y opposer.*
- XXXI. *Réponse à la requête de Simmaque par saint Ambroise.*
- XXXII. *Les payens perdent leur cause.*
- XXXIII. *Nouveaux efforts des hérétiques.*
- XXXIV. *Édit de l'Empereur contre les hérétiques.*
- XXXV. *Défense aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens.*
- XXXVI. *Naissance d'Honorius.*
- XXXVII. *Traité des Empereurs.*

- XXXVIII. *Cruautés de Maxime.*
XXXIX. *Saint Martin lui demande la grâce de deux criminels.*
XL. *Maxime tâche de gagner saint Martin, et le fait manger à sa table.*
XLI. *Erreurs de Priscillien, et ses sectateurs.*
XLII. *Cause ecclésiastique portée au tribunal séculier.*
XLIII. *Sage remontrance de saint Martin.*
XLIV. *Condamnation de Priscillien : suite de sa mort.*
XLV. *Ordonnance de Théodose, touchant les jugemens ecclésiastiques.*
XLVI. *Défense de sacrifier aux idoles.*
XLVII. *Réformation des mœurs.*
XLVIII. *Délivrance des prisonniers pour les fêtes de pâques.*
XLIX. *Mort de la princesse Pulcherie.*
L. *Mort de l'impératrice Flaccille ; ses vertus.*
LI. *Aversion de l'impératrice Justine contre saint Ambroise.*
LII. *Édit contre les catholiques. Fermeté de Benevole.*
LIII. *Saint Ambroise est provoqué à la dispute devant l'Empereur.*
LIV. *Saint Ambroise refuse de se trouver à la conférence dans le palais.*
LV. *Ordre de livrer les églises des catholiques aux ariens.*
LVI. *Le peuple s'enferme dans la cathédrale. Saint Ambroise refuse de l'abandonner.*

- LVII. *Négociation pour avoir une église dans le faubourg.*
- LVIII. *Vains efforts de l'Impératrice pour réduire saint Ambroise.*
- LIX. *Députation des seigneurs à l'Empereur.*
- LX. *La persécution cesse.*
- LXI. *Prétexte de Maxime pour entrer en Italie.*
- LXII. *Irruption des Grotungues ; leurs efforts pour passer le Danube.*
- LXIII. *Vigilance et adresse de Promote.*
- LXIV. *Défaite des Grotungues.*
- LXV. *Théodose arrive au camp ; donne la liberté à tous les prisonniers.*
- LXVI. *Grotungues enrôlés au service de l'Empereur.*
- LXVII. *Action téméraire de Géronce.*
- LXVIII. *Grotungues tués.*
- LXIX. *Théodose fait citer Géronte ; le fait arrêter.*
- LXX. *Théodose écrit à Maxime , et à l'Impératrice Justine sur le sujet de saint Ambroise.*
- LXXI. *Seconde ambassade de saint Ambroise vers Maxime.*
- LXXII. *Audience donnée à saint Ambroise. Maxime embarrassé.*
- LXXIII. *Saint Ambroise découvre les intentions de Maxime. Il n'est pas cru.*
- LXXIV. *Entrée de Maxime dans l'Italie. Fuite de Valentinien et Justine.*
- LXXV. *Politique de Maxime.*

LXXVI. *Valentinien et Justine arrivent à Thessalonique. Sage remontrance de Théodose.*

LXXVII. *Théodose conclut la guerre ; épouse la princesse Galla.*

LXXVIII. *Nouvel impôt. Sédition d'Antioche.*

LXXIX. *Résolution prise contre la ville d'Antioche.*

LXXX. *Désolation des habitans d'Antioche.*

LXXXI. *Descente des solitaires dans Antioche.*

LXXXII. *Voyage de Flavien , archevêque d'Antioche.*

LXXXIII. *Discours de l'archevêque à Théodose.*

LXXXIV. *Théodose pardonne à ceux d'Antioche.*

LXXXV. *Malignité de l'historien Zozime.*

LXXXVI. *La veuve Olympias refuse d'épouser Elpide , parent de l'Empereur.*

LXXXVII. *Persécution faite à la veuve Olympias.*

LXXXVIII. *Olympias remise dans ses biens.*

LXXXIX. *Théodose se dispose à la guerre contre Maxime.*

XC. *Théodose renouvelle ses édits contre les hérétiques.*

XCI. *Maxime se prépare à la guerre.*

XCII. *Trahison découverte dans l'armée de Théodose.*

XCVI. *Valentinien et sa mère s'embarquent.*

XCVI. *Théodose surprend Maxime dans la Pannonie.*

- XCV. *Passage du Save. Victoire de Théodose.*
 XCVI. *Théodose marche contre Marcellin, et gagne une seconde bataille.*
 XCVII. *Mort de Maxime et d'Andragatius.*
 XCVIII. *Modération et clémence de Théodose.*
 XCIX. *Faux bruits répandus par les ariens.*
 C. *Sédition des ariens.*
 CI. *Ordonnance de Théodose contre un évêque d'Orient.*
 CII. *Remontrance de saint Ambroise à l'empereur Théodose.*
 CIII. *Saint Ambroise reprend publiquement l'Empereur dans un sermon.*
 CIV. *Théodose révoque l'ordonnance.*
 CV. *Description de l'autel de la Victoire.*
 CVI. *Divers états de cet autel sous les empereurs.*
 CVII. *Les députés du sénat demandent que cet autel soit relevé; Théodose le refuse.*
 CVIII. *Théodose va recevoir dans Rome l'honneur du triomphe.*
 CIX. *Réglemens que Théodose fit dans Rome.*
 CX. *Simmaque prononce un panégyrique en l'honneur de Théodose. Il est disgracié, et rappelé peu de temps après.*
 CXI. *Divers réglemens.*
 CXII. *Nouvelle de la ruine des temples d'Alexandrie.*
 CXIII. *Conversion de plusieurs payens. Usage qu'on fit des idoles d'or.*
 CXIV. *Départ de Théodose. Mort de l'impératrice Justine.*

LIVRE TROISIÈME.

THÉODOSE régnoit paisiblement dans l'Orient. Ses peuples vivoient dans le repos et dans l'abondance, et ses ennemis étoient devenus ses alliés. Pendant que tout le monde révéroit sa grandeur, on redoutoit sa puissance; il s'appliquoit à régler ses états, et à rétablir dans sa pureté la religion que ses prédécesseurs avoient opprimée; et il regardoit la paix dont il jouissoit, comme une récompense de celle qu'il donnoit à l'église.

L'AN 383.
I.

L'empire d'Occident n'eût pas été moins heureux, si la foiblesse, ou la négligence des Empereurs n'eût donné occasion aux révoltes et aux guerres civiles. Le jeune Valentinien, qui avoit pour son partage l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie, n'étoit pas encore en âge de gouverner, et l'Impératrice sa mère abusoit de son nom et de son autorité. Elle étoit arienne, et croyoit que c'étoit bien servir son fils que de le rendre arien comme elle. Les soins de sa régence n'alloient qu'à faire élire un évêque de son parti, ou à ôter une église aux catholiques. Elle distribuoit les grâces à ceux qui favorisoient ses passions, et ne pouvoit s'imaginer que l'état pût avoir d'autres ennemis que ceux qui l'étoient

II.

Ambros.
orat. in fun.
Valent.

L'AN 383.

de son erreur. Tout étoit à craindre sous un empereur enfant, à qui on donnoit de mauvaises impressions, et sous une impératrice hérétique, qui pensoit plutôt à l'avancement de sa secte, qu'au repos et au salut de l'empire.

III. Gratien, qui régnoit au-deçà des Alpes, étoit en la fleur de son âge, redouté de ses ennemis, sur lesquels il avoit remporté plusieurs

Ammian.
l. 31.

victoires. Il avoit un grand fonds de justice et de bonté naturelle, qui lui pouvoient gagner l'amitié des peuples : mais il s'abandonnoit entièrement aux conseils intéressés de ses ministres, et

Aurel. Vict.
in Gratian.

n'avoit aucune application aux affaires. C'étoit un esprit doux, poli, modeste, complaisant. Il savoit parfaitement les belles-lettres; et soit qu'il fallût parler en public, ou écrire en vers et en prose, il étoit aisé de juger qu'il avoit profité des instructions d'Ausone, et qu'Ausone avoit trouvé en lui un beau naturel. Pour ses inclinations, elles étoient toutes généreuses, et toutes portées au bien. Il avoit dans l'ardeur de sa jeunesse la chasteté et la tempérance d'un vieil-

Auson in
Panegyrr.

lard. Il étoit non-seulement fidèle, mais encore libéral à ses amis. Il aimoit à accorder des grâces, et cherchoit à prévenir même les demandes et les désirs. Jamais prince ne fut plus actif, ni plus vigilant dans la guerre : il étoit toujours à la tête des troupes, et marchoit le premier à l'ennemi. Après les combats, il avoit soin des soldats blessés, qu'il alloit consoler dans leurs tentes; il pourvoyoit lui-même à

toutes leurs nécessités, et pansoit quelquefois leurs plaies de ses propres mains.

 L'AN 383.

Tous les autres ecclésiastiques louent sa piété envers Dieu, son zèle très-ardent pour la pureté de la foi. Tant de grandes qualités, jointes à une grâce merveilleuse qu'il avoit en toutes ses actions, et à la beauté de son visage, sembloient le devoir rendre heureux. Mais il avoit une si grande aversion pour le travail, et tant de passion pour la chasse, et pour les autres exercices du corps, qu'il passoit les jours entiers à lancer le javelot, et à tirer des bêtes dans un parc. Ceux qui le gouvernoient, l'entretenoient dans cette oisiveté, au lieu de l'en corriger; et tandis que ce jeune Prince se faisoit une occupation d'un amusement, et qu'il mettoit toute sa gloire en une adresse inutile, ils étoient maîtres des affaires, et pensoient à leurs intérêts particuliers.

 Ruffin.
 Ambros.
 August. etc.

 Victor. in
 Gratiano.
 Ammian.
 l. 31.

Les choses étoient en cet état, lorsque Maxime, général de l'armée romaine en Angleterre, se fit proclamer empereur. Outre que son ambition le portoit depuis long-temps à tout entreprendre pour régner, et que descendant de la maison d'Hélène, mère du grand Constantin, il regardoit l'empire comme un bien qui lui devoit appartenir, il n'avoit pu souffrir que Gratien lui eût préféré Théodose. Piqué contre l'un, et jaloux de l'autre, il gagna d'abord les principaux officiers de l'armée. Il attira la plupart des seigneurs d'Angleterre à son parti, et se servit ensuite de toutes les con-

 IV.
 Victor. in
 Gratiano.
 Ammian.
 l. 31.
 Sulpit. Sev.
 l. 2. c. 62.

 Socrat. l. 5.
 c. 11.

L'AN 383. jonctures favorables pour inspirer la révolte dans les Gaules et dans l'Italie.

Symmach. I. 5. epist. 11. Gratien avoit entrepris de ruïner la religion des payens, que son père, par politique, avoit toujours épargnée. Il l'avoit déjà fort affoiblie, en retranchant aux prêtres les revenus dont ils jouissoient, et les sommes qui étoient couchées sur l'état pour l'entretien des sacrifices. Il avoit donné au préfet de Rome l'autorité de juger de tous les différens qui regardoient l'idolâtrie. Il n'avoit pas même voulu de titre qui ressentît la superstition, refusant le nom et l'habit de souverain pontife, que ses prédécesseurs, par des raisons d'état, avoient retenus jusqu'alors. Un zèle si généreux irrita les payens, et surtout quelques sénateurs romains qui en étoient les chefs.

V. Maxime les trouvant disposés à favoriser sa révolte, leur fit espérer qu'il rendroit à leurs dieux l'honneur qu'on venoit de leur ôter, et qu'il rétabliroit leurs autels, leurs prêtres et leurs sacrifices. Quoiqu'il fût chrétien, il leur parut si porté à remettre le culte de leurs idoles, qu'ils le regardèrent comme leur libérateur, et commencèrent à le louer hautement, comme si Gratien eût été le tyran, et Maxime le prince légitime. Ainsi les uns trahissoient l'Empereur par une préoccupation de religion; l'autre trahissoit sa religion par la passion qu'il avoit de devenir empereur.

VI. Il débaucha l'armée aussi facilement qu'il

avoit débauché le sénat. Gratien n'avoit pas assez ménagé les officiers des troupes romaines. Il leur préféroit ordinairement des soldats Alains, et d'autres barbares qu'il honoroit de sa confiance et de ses faveurs ; et soit qu'il les trouvât plus commodes pour ses divertissemens, soit qu'il espérât par-là attirer à son service toute leur nation, il les tenoit auprès de lui, et prenoit même plaisir de s'habiller à leur mode. Cette conduite le rendit odieux aux légions qui l'avoient servi si utilement ; et pour gagner l'amitié des étrangers, il perdit celle de ses soldats. Maxime se servit de cette occasion. Il fit solliciter sous main ces troupes, qui n'étoient déjà que trop sensibles au mépris qu'on avoit pour elles. Quelques-uns ajoutent qu'il leur fit entendre qu'il avoit des liaisons secrètes avec Théodose, et qu'il agissoit de concert avec lui.

L'AN 383.

Zoz. l. 4.

Pacat. in
Paneg.

Un empire ne suffisoit pas à l'ambition de ce rebelle. Il crut qu'après avoir ruiné Gratien, il viendrait aisément à bout de Valentinien et de sa mère Justine : l'âge de l'un, la foiblesse de l'autre, et la haine de tous les gens de bien, qu'il s'étoit attirée en persécutant les catholiques, lui faisoient espérer qu'il se rendroit maître des deux empires ; qu'il seroit au moins redoutable à Théodose, et qu'il jouiroit en repos du fruit de ses crimes.

Sur cette espérance il se met en mer, et vient descendre avec son armée vers l'embouchure du Rhin. Les troupes, qui étoient en quartier vers

VII.

Zoz. l. 4.

L'AN 383.

l'Allemagne, le reconnurent d'abord pour leur empereur, et toutes les garnisons le reçurent. Gratien, étonné de ce changement, rassembla cette partie de l'armée qu'il avoit retenue près de lui, et s'avança vers les rebelles, résolu de les combattre. Les deux armées furent environ cinq jours en présence, sans que Maxime en voulût venir à un combat décisif. Alors les légions mal satisfaites de Gratien, parurent ébranlées. Toute la cavalerie maure se détacha pour aller joindre les rebelles; le gros de l'armée suivit leur exemple; les peuples qui aiment la nouveauté, et qui sont toujours du parti le plus fort, se déclarèrent bientôt après; et Maxime régna dans les Gaules presque aussitôt qu'il y fut descendu.

VIII. Gratien, au premier bruit de cette révolte, avoit appelé les Huns et les Alains à son secours; mais ils n'arrivèrent pas à temps. Il ne lui restoit près de sa personne que peu de troupes, dont la fidélité lui étoit suspecte. Alors abandonné des siens, refusé des villes par où il passoit, n'ayant presque personne pour le défendre, non pas même pour l'accompagner, il erroit dans

Zoz. l. 4. son propre empire. Enfin il courut vers les Alpes, suivi de trois cents chevaux qu'il avoit à peine rassemblés pour l'assister dans sa fuite: mais il trouva tous les passages gardés par des

Socrat. l. 5. gens dont il avoit sujet de se défier. Il retourna
c. 11.
Sozoin. l. 7. sur ses pas, incertain de la route qu'il devoit
c. 13. prendre pour se sauver. Comme il arrivoit à

Lyon, il eut avis de plusieurs endroits, que l'Impératrice, sa femme, venoit le chercher, pour le suivre dans sa mauvaise fortune.

L'AN 383.

Ce prince, oubliant pour un temps le danger où il étoit, plus touché des malheurs de cette princesse que des siens propres, rappela dans son cœur toute sa tendresse, et passa le Rhône pour aller au-devant d'elle. Dès qu'il fut sur le rivage, il aperçut une litière entourée de gardes. Il y courut : mais il vit sortir, au lieu de sa femme, le comte Andragatius, général de la cavalerie, que Maxime avoit dépêché en diligence après lui. Ce traître l'ayant fait tomber dans les pièges qu'il lui avoit tendus, le saisit et le massacra inhumainement le vingt-quatrième de septembre, en la vingt-huitième année de son âge, et la seizième de son empire.

IX.

Ammian.
l. 27.

Telle fut la fin de cet Empereur. Il souffrit la mort avec constance; et tout le regret qu'il eut fut de n'avoir pas saint Ambroise auprès de lui, pour le disposer à mourir saintement. L'église qu'il avoit toujours défendue, pleura sa perte; et ceux qui règnent après lui peuvent en tirer cette instruction, qu'il importe à leur réputation, à leur repos, et même à leur sûreté, de gouverner par eux-mêmes les états dont ils sont chargés.

Ambros.
in Orat. de
obitu Grat.

Maxime, enflé de tant de succès, étoit près de passer en Italie, et de surprendre Valentinien, jeune prince sans expérience et sans force. Mais outre qu'il falloit donner quelques ordres

X.

L'AN 383.

Zoz. 1. 4.

Zoz. *ibid.*

dans les provinces nouvellement conquises, il jugea à propos, avant que de passer les Alpes, de sonder les intentions de Théodose. Il lui envoya des ambassadeurs, avec ordre de lui offrir de sa part son amitié s'il vouloit l'associer à l'empire, ou de lui déclarer la guerre, s'il le refusoit. Théodose, sensiblement touché de la mort de Gratien, son ami et son bienfaiteur, avoit déjà résolu de la venger; mais comme il ne s'étoit réservé que peu de troupes depuis la paix générale par tout l'Orient, il craignoit qu'on n'opprimât Valentinien avant qu'il fût en état de le défendre. Il dissimula son dessein, et répondit aux ambassadeurs, qu'il acceptoit les offres de Maxime; qu'il ne s'opposoit pas à ce que l'armée avoit fait pour lui; et que, puisqu'il avoit la place de Gratien, il le regardoit comme son successeur à l'empire. La nécessité des affaires l'obligea de le traiter ainsi de collègue, jusqu'à ce qu'il pût se déclarer son ennemi.

XI.

Mais pendant qu'il entroit en négociation avec lui, l'impératrice Justine croyoit toujours que Maxime alloit fondre sur l'Italie. Elle n'avoit ni armée à lui opposer, ni secours à espérer de ses alliés. Elle résolut de lui envoyer des ambassadeurs, pour tâcher de le gagner par ses soumissions, et de l'arrêter au-delà des Alpes. Mais elle ne trouvoit personne en sa cour qui pût ou qui voulût se charger d'une négociation si difficile : de sorte qu'elle fut contrainte d'avoir

recours à saint Ambroise. Elle suspendit pour un temps la haine qu'elle avoit conçue contre lui, et le conjura de la part de l'Empereur son fils, d'entreprendre cette ambassade. Le saint évêque accepta volontiers cet emploi, et partit en diligence, résolu de sacrifier son repos et sa vie même pour son Prince et pour sa patrie. Il trouva Maxime en état de tout entreprendre. Ses conquêtes, au lieu d'assouvir son ambition, l'avoient irritée. Il ne comptoit pour rien d'être maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, s'il ne régnoit en Italie : il venoit de répandre le sang d'un empereur, il alloit chasser l'autre de son empire.

L'AN 383.

Mais ce prélat lui parla avec tant de force, et fit si bien par son éloquence et par son adresse, qu'il lui fit abandonner la résolution qu'il avoit prise de passer les Alpes. Les armes lui tombèrent des mains : et soit que le respect et la vénération qu'il avoit pour ce grand homme lui eût inspiré quelque retenue, soit qu'il sentit ses passions ralenties par les discours libres et touchans qu'il lui avoit faits, soit enfin que Dieu, qui est le maître des rois, et qui lâche les tyrans dans sa colère, et les retient quand il lui plaît, eût prescrit ces bornes à celui-ci, il fit, sans savoir pourquoi, ce que saint Ambroise désira de lui. Contre toute apparence il s'arrêta dans les Gaules, établit à Trèves le siège de sa nouvelle domination, et prit le titre d'Auguste, du consentement des deux Empereurs. Il se

XII.

Ambros.
Epist. 33.

L'AN 383.

repentit depuis d'avoir perdu une occasion si favorable , et se plaignit plusieurs fois que l'archevêque de Milan l'avoit enchanté.

XIII. Ce fut en ce temps que Théodose , voyant croître son fils Arcadius , résolut de le déclarer Auguste , quoiqu'il ne fût âgé que de sept à huit ans. La cérémonie se fit dans un palais appelé le Tribunal , destiné au couronnement des empereurs , en présence de tous les seigneurs de la cour , et de plusieurs évêques. Chacun témoi-

Socrat l. 5.

c. 10.

Sozom. l. 1.

7. c. 12.

gna , par ses acclamations , la joie qu'il avoit de voir ce jeune Prince revêtu des habits impériaux , et souhaita qu'il eût les vertus de son père , comme il venoit d'en recevoir la dignité.

XIV. Théodose eut beaucoup de satisfaction d'avoir fait un nouvel empereur de sa famille , et d'avoir eu l'approbation publique. Mais il pensoit plus à son éducation qu'à son établissement , et croyoit que c'étoit peu de lui laisser de grandes provinces , s'il ne lui laissoit la sagesse pour les gouverner. Il avoit long-temps cherché le plus sage et le plus savant homme de l'empire , pour lui confier cet enfant , qui devoit un jour être le maître de tant de peuples. Il en avoit écrit à l'empereur Gratien ; et Gratien avoit prié le pape Damase de faire lui-même un choix si important , et d'envoyer à Constantinople celui qu'il auroit jugé digne de cet emploi. Ce pape , qui avoit beaucoup de connoissance des lettres , une grande piété , et beaucoup de discernement , jeta les yeux sur Arsène , diacre de l'église

romaine, dont il connoissoit la vertu et la doctrine.

 L'AN 383.

C'étoit un homme d'une famille très-noble, consommé dans les langues grecque et latine, dans les sciences humaines, et dans l'étude des saintes écritures. Quelque digne qu'il fût des plus grands emplois, et des premières dignités de l'église, il n'avoit jamais eu d'autres vues que celle de son salut. Quoique son inclination l'eût toujours porté à la retraite, et qu'il fût très-austère pour lui-même, il ne fuyoit pas une honnête société, et n'étoit incommode à personne. Damase le proposa comme un esprit sage, qui vivroit dans la cour sans s'y corrompre, et qui donneroit non-seulement de bonnes instructions au prince, mais encore de bons exemples aux courtisans.

XV.

L'Empereur reçut Arsène comme un trésor que le ciel même lui envoyoit, et le pria d'avoir soin de l'éducation d'Arcadius, de le regarder comme son fils propre, de prendre toute l'autorité de père sur lui, et d'en faire par ses instructions un savant et pieux empereur. Il recommanda à ce jeune Prince la docilité, l'obéissance et le respect, et lui redit plusieurs fois ces paroles : *Souvenez-vous, mon fils, que vous serez plus obligé à votre précepteur qu'à moi-même. Vous tenez de moi la naissance et l'empire ; vous apprendrez de lui la sagesse et la crainte de Dieu ; et désormais il sera plus votre père que moi.* Il n'oublia rien de tout ce qui

XVI.

Apud Metaphrast. 8.
Maii. Sur.
19. Julii.

L'AN 383.

pouvoit autoriser le maître, et rendre le disciple plus respectueux : car étant un jour entré dans la chambre du Prince pour assister à sa leçon, et l'ayant trouvé assis, et Arsène debout devant lui, il se plaignit de l'un et de l'autre.

Arsène voulut s'excuser sur l'honneur qu'il avoit cru être obligé de rendre à un empereur, et sur le respect qu'imprimoit la pourpre dont il le voyoit revêtu. Mais Théodose, sans écouter ses excuses, lui commanda de s'asseoir, et à son fils d'être debout et découvert pendant la leçon : et pour ne laisser aucune raison de bienséance, il ordonna qu'on ôtât au Prince toutes les marques de sa dignité lorsqu'il entreroit à l'étude; ajoutant qu'il le tiendroit indigne de l'empire, s'il ne savoit rendre à chacun ce qui lui est dû, et s'il n'apprenoit avec les sciences la reconnoissance et la piété.

XVII. Arsène s'appliquoit non-seulement à apprendre les belles-lettres à son disciple, mais encore à l'élever dans la foi, et dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il étudioit ses inclinations, et les entretenoit ou les redressoit, selon qu'elles étoient bonnes ou mauvaises. Ce jeune Prince avoit l'esprit vif et ouvert, l'humeur aisée et agréable, les sentimens nobles et généreux, et l'âme naturellement portée à la religion et à la justice. Mais il étoit ennemi du travail, changeant dans ses amitiés, facile et susceptible de toutes sortes d'impressions, et plus porté à

croire ceux qui le flattoient dans ses défauts, que ceux qui tâchoient de l'en corriger.

L'AN 383.

Arsène, prévoyant les suites funestes que pouvoient avoir en un empereur ces habitudes vicieuses, après avoir essayé en vain de les détourner par adresse, résolut de les réprimer par une sévérité discrète. Il le reprit plusieurs fois : il se plaignit à l'Empereur, son père, de son peu de docilité : il joignit enfin le châtiment aux plaintes et aux réprimandes. Arcadius prit la correction pour une injure, et voulut se défaire de son précepteur. Il communiqua son dessein à un de ses officiers en qui il avoit beaucoup de confiance, et lui commanda de le délivrer d'un homme incommode qui le maltraitoit. Cet officier lui promit d'exécuter ses ordres, de peur qu'il n'en chargeât quelqu'autre, et s'en alla secrètement avertir Arsène, qu'il pensât à sa sûreté.

Quoiqu'Arsène vît bien que ce n'étoit là XVIII. qu'une colère d'enfant, qui ne devoit avoir aucune suite, toutefois faisant réflexion sur le malheur des princes, qui aiment presque en naissant ceux qui les trompent, et tiennent pour ennemis ceux qui les corrigent, il pensa sérieusement à sortir d'un emploi où il hasardoit sa vie s'il persistoit dans sa fermeté, et son salut, s'il prenoit une conduite molle et relâchée. Le ciel le détermina presque en même temps à une profession plus tranquille et plus sainte : car comme il demandoit à Dieu dans la ferveur de

L'AN 383.

Ruffin. 1. 3.

sa prière ce qu'il devoit faire pour se sauver, on rapporte qu'il entendit une voix qui lui répondit : *Arsène, fuis les hommes; c'est le moyen de te sauver.*

Peu de jours après il sortit, déguisé, de Constantinople, et se réfugia dans les déserts d'Egypte où il passa plus de cinquante ans avec les solitaires de Sceté, sans avoir aucun commerce avec le monde, ne vivant que de racines, donnant à peine quelques momens de sommeil à l'infirmité de la nature, employant les jours et les nuits à prier et à pleurer dans sa cellule, et s'attachant avec une entière application d'esprit à son salut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

L'Empereur apprit avec un très-sensible déplaisir la retraite d'Arsène, dont il ne savoit pas le sujet. Il le fit chercher dans toutes les terres de l'empire, mais Dieu voulut le cacher au monde, après qu'il l'en eut retiré, afin d'en faire un modèle parfait d'une vie pénitente et solitaire. Arcadius ne connut pas la perte qu'il venoit de faire : mais les peuples en ressentirent les effets, lorsqu'affermi dans ses passions, gouverné par des femmes et par des eunuques, élevant et détruisant lui-même ses favoris, il donna lieu à ces révolutions qui commencèrent à ruiner l'empire romain sans ressource.

XIX. Théodose après avoir établi son fils, pensa à régler les affaires de l'église, qui ne lui étoient pas moins considérables que celles de sa famille,

Pour satisfaire son zèle, et pour ne laisser aucune source de division en Orient, quand il seroit en état de marcher contre Maxime, il entreprit de ruiner tout d'un coup toutes les hérésies, et de réunir tous les esprits dans une même croyance. Pour cela il fit venir à Constantinople tous les chefs des sectes différentes, pour rendre raison de leur foi, et des motifs qui les avoient séparés des catholiques. Ils s'y rendirent tous, les uns pour essayer de se faire rétablir dans les évêchés qu'ils avoient autrefois usurpés, les autres pour soutenir leurs opinions dans une dispute réglée.

L'AN 383.

Socrat. l. 5.

c. 10.

Sozom. l. 7.

c. 12.

L'Empereur communiqua son dessein à l'archevêque de Constantinople, et le consulta sur les moyens qu'il jugeoit les plus propres pour la réunion des religions. Ce prélat, qui avoit vieilli dans la cour sans aucune connoissance des saintes écritures, ni des règles ecclésiastiques, et surtout fort peu instruit de l'état des questions et des controverses du temps, se trouvoit dans un extrême embarras. Il craignoit les disputes et les conférences, et connoissant son peu de capacité, il eut recours à Agèle, évêque des novatiens. Ce prélat le renvoya à Sisinne, qui n'étoit encore que lecteur dans leur église, et qui ne laissoit pas d'être très-intelligent en toute sorte de doctrine, et très-versé en la lecture des auteurs ecclésiastiques. Celui-ci lui conseilla d'empêcher les disputes et les contestations dans le synode, disant qu'elles aigrissoient les esprits

L'AN 383.

au lieu de les persuader ; que le désir de vaincre, ou la honte d'être vaincu, emportoient les plus sages à des extrémités fâcheuses ; et que par cette voie la charité étoit presque toujours blessée, et la vérité n'étoit jamais éclaircie.

XX. Il proposa ensuite un moyen abrégé de terminer ces différens, sans entrer dans de longues discussions de doctrine. Ce fut de prendre pour juges des controverses présentes les anciens docteurs de l'église, qui avoient expliqué les mystères de la religion chrétienne ; ajoutant que si les hérétiques s'en tenoient aux témoignages des saints pères, il étoit aisé de les convaincre, et que s'ils refusoient de s'y soumettre, ils se rendroient odieux aux peuples.

Nectaire profita de cet avis, et vint aussitôt en conférer avec l'Empereur. Ce Prince trouva que c'étoit l'expédient le plus court, et le plus aisé pour réussir dans son dessein ; et ravi d'être débarrassé de toutes les vaines subtilités qu'il n'eût point entendues, et de réduire à un point de fait si facile à prouver toutes les questions qui divisoient l'église, il conduisit l'affaire avec beaucoup de prudence. Un jour que les évêques étoient assemblés, il entra dans le synode, leur parla avec beaucoup de douceur et de gravité ; et après les avoir exhortés à la paix et à la recherche de la vérité, il leur demanda quel sentiment ils avoient des saints docteurs qui avoient traité de la foi et de la doctrine de Jésus-Christ avant les dernières hérésies. Ils répon-

dirent, sans hésiter, qu'ils les reconnoissoient pour leurs maîtres, et qu'ils avoient pour eux une profonde vénération. Alors Théodose, *ou condamnez, leur dit-il, ceux que vous venez de louer, ou confessez ce qu'ils ont écrit de la divinité de Jésus-Christ.*

L'AN 383.

Il dit ces mots d'un ton si ferme et si absolu, **XXI.** que les plus obstinés demeurèrent sans réplique, confus de s'être trahis eux-mêmes en reconnoissant l'autorité des anciens. L'Empereur qui les vit déconcertés, les pressa de choisir l'un ou l'autre parti : mais comme l'erreur n'est jamais d'accord avec elle-même, ils furent partagés entre eux. Les demi-ariens, qui croyoient pouvoir expliquer les pères en leur faveur, consentoient qu'on s'en tint à la doctrine de l'antiquité. Les autres qui ne pouvoient se sauver que par la dispute, demandoient qu'on vînt à la discussion des points contestés. Ils s'échauffèrent insensiblement les uns contre les autres, jusqu'à se reprocher leurs dogmes, ou comme contraires au témoignage de l'ancienne église, ou comme insoutenables par la raison.

L'Empereur, profitant du désordre où il les **XXII.** avoit mis, leur déclara qu'il vouloit prendre lui-même le soin de les accorder, et commandant à chaque secte de lui donner sa profession de foi par écrit, il sortit de l'assemblée. Les plus habiles d'entre eux furent chargés de dresser ces formules, qu'ils concertèrent tous ensemble avec une extrême exactitude, pesant tous les

L'AN 383.

mots et toutes les syllabes, cherchant tous les adoucissements qui pouvoient leur concilier l'Empereur, sans préjudicier toutefois à leurs opinions.

Théodose les ayant mandés quelques jours après, ils se rendirent au palais. Démophile qui avoit été chassé du siège de Constantinople, déclara par écrit que le fils de Dieu n'étoit qu'une créature; qu'il n'étoit pas né de son père, mais qu'il avoit été créé et tiré du néant. Eunome, originaire de Cappadoce, esprit remuant et séditieux, qui avoit été évêque de Cyzique, et que ceux de son parti même n'avoient pu souffrir, apporta sa profession de foi aussi impie que l'autre, mais conçue en des termes plus magnifiques et plus respectueux pour Jésus-Christ. Eleuse, chef des macédoniens, présenta en même temps la sienne, dans laquelle il s'étendoit sur les grandeurs de la dignité du fils de Dieu, rejetant pourtant le terme de *consubstantiel*, et ajoutant encore quelques blasphèmes contre le Saint-Esprit. C'étoit un homme léger et peu solide, qui s'étoit relevé deux fois de son erreur, qui deux fois y étoit retombé, et qui mourut enfin dans le schisme. Le patriarche Nectaire, et Agèle, évêque novatien, donnèrent aussi leur confession de foi, dans laquelle ils défendoient la doctrine du concile de Nicée, et soutenoient la *consubstantialité* du Verbe.

XXIII. L'Empereur prit ces formules avec beaucoup de douceur, et se retira dans son cabinet. Il les

lut, et après avoir fait sa prière pour attirer les bénédictions du ciel sur l'action qu'il alloit faire, il rentra dans la salle où étoient les évêques ariens. Là, déchirant en leur présence leur confession de foi, et ne retenant que celle des catholiques, il leur déclara, *Qu'il étoit résolu de ne plus souffrir dans toute l'étendue de ses états d'autre religion que celle qui reconnoissoit le fils de Dieu consubstantiel à son père; qu'il étoit temps de se réunir, et de recevoir la sainte doctrine de l'église ancienne; qu'il useroit de toute son autorité pour la gloire de Dieu de qui il la tenoit, et que regardant comme ses ennemis ceux qui le seroient de Jésus-Christ, il sauroit bien se faire obéir en un point où il y alloit du salut et du repos de ses sujets.* Après cela il les renvoya sans attendre leur réponse.

L'AN 383.
Socrat l. 5.
c. 10.

La majesté du prince, leur division, leur surprise, la ruine prochaine de leurs sectes, la honte d'avoir mal défendu leurs causes, jetèrent le trouble et la confusion dans leurs esprits. XXIV.

Ils se retirèrent de la cour, et se voyant bientôt abandonnés de la meilleure partie de leurs sectateurs, ils recueillirent enfin les restes de leurs partis, et furent réduits à leur dire pour toute consolation, que le nombre des élus étoit petit, que la vérité étoit d'ordinaire persécutée sur la terre, et que leur foi seroit d'autant plus agréable à Dieu, que les hommes avoient plus d'autorité pour l'opprimer. Ce qu'ils n'avoient eu garde de dire, lorsqu'ils opprimoient eux-

L'AN 383. mêmes toute l'église par la crainte et par la violence.

XXV. Pour achever de ruiner ces hérésies, l'Empereur fit aussitôt une ordonnance, par laquelle il défendoit aux hérétiques de s'assembler, d'instruire le peuple dans les villes ni dans la campagne, d'avoir un édifice qui eût aucune forme d'église, enfin de rien dire ou faire en particulier ou en public qui pût choquer la religion catholique; permettant à tous les gens de bien de son empire de s'unir tous pour chasser de la société civile ceux qui oseroient contrevenir à cette ordonnance. Il enjoignoit encore à tous les officiers et magistrats d'obliger les ariens à se tenir renfermés dans leurs villes et dans leurs provinces, de peur que par une trop libre communication avec les peuples, ils ne répandissent leur venin au-dehors. Et pour faire tenir la main à l'exécution de ses édits, il ordonnoit que les magistrats des villes où les ariens auroient fait quelque assemblée seroient punis très-sévèrement, et que les maisons où ils auroient été surpris seroient confisquées.

XXVI. Il falloit une autorité comme la sienne pour réprimer cette secte si rebelle, si étendue et si impérieuse. Mais quelque vigueur qu'il eût, il conserva toujours beaucoup de bonté. Il épouvanta les hérétiques, sans les punir. Il les retint dans l'obéissance, sans exiger des conversions forcées; et laissant à Dieu à toucher leurs cœurs par sa grâce, il se contenta de les abattre par le

Sozom. l. 7.
c. 12.

peu de cas qu'il faisoit d'eux, ou de les attirer par les grâces qu'il fit à tous ceux qui rentrèrent dans sa communion, et n'en vint jamais aux menaces qu'après avoir tenté toutes les voies de la douceur.

Cette douceur fit souvent de la peine aux catholiques, qui, par un zèle précipité, vouloient toujours qu'on exterminât leurs adversaires. Elle donna lieu à une sage remontrance que lui fit Amphiloque, évêque d'Icone. Théodosé avoit résolu, comme nous avons dit, d'abolir la multitude des religions; et pour gagner les chefs des partis, ou du moins pour ne les point effaroucher, il eut plusieurs conférences avec eux, et les invita par des considérations très-pressantes à entendre à la réunion. Les ménagemens qu'il eut avec eux, et les caresses qu'il leur fit domèrent de l'inquiétude à plusieurs saints évêques qui ne pénétoient pas ses desseins. Ils craignirent qu'il ne se laissât surprendre par ces hommes artificieux, qui savoient déguiser leur malice, et qui ne manquoient pas d'intrigues et de cabales dans la cour. Ils furent même affligés du refus qu'il avoit fait de renouveler ses édits contre les ariens.

Comme ils se trouvoient obligés d'aller en **XXVII** corps rendre leurs devoirs à ce Prince, et à son fils Arcadius, créé nouvellement empereur, Amphiloque, prélat vénérable par son âge, par la pureté de sa foi, et par l'intelligence des saintes écritures, d'ailleurs très-simple, et sau-

L'AN 383.

Zoz. l. 4.

c. 6.

Theodoret.

l. 5. c. 16.

Niceph. l.

2. c. 9.

aucune politesse, suivit les autres dans le palais. Dès qu'il fut dans la salle de l'audience, et qu'il parut devant Théodose, il lui fit son compliment avec un très-profond respect; et s'approchant après cela d'Arcadius qui étoit assis à son côté, *Dieu te garde, mon fils*, lui dit-il, en souriant froidement, et lui passant la main sur la tête. Toute l'assistance en rougit; et l'Empereur, piqué de cet air méprisant, et des caresses injurieuses qu'on venoit de faire à son fils, fit signe aux gardes de faire retirer ce vieillard indiscret. Alors le saint évêque se tournant, lui dit d'une façon libre et sérieuse : *On vous offense, Seigneur, lorsqu'on ne rend pas à votre fils l'honneur qu'on vous rend à vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son Fils, et qui blasphèment contre lui?* L'Empereur admira cette sagesse rustique, qui valoit mieux que toute la prudence des enfans du siècle. Il demanda pardon à ce prélat, et après l'avoir remercié de l'instruction qu'il venoit de lui donner, il l'assura qu'il en profiteroit.

XXVIII. Pendant que les hérétiques déploroient leur ruine en Orient, les payens, sous la conduite du sénateur Symmaque, tâchoient de se relever dans Rome. Les conjonctures étoient favorables. Maxime les entretenoit dans ce dessein, et Valentinien craignoit d'irriter Maxime. Il ne leur manquoit qu'une occasion pour demander le

rétablissement de leur religion; ils ne furent pas long-temps à la trouver.

L'AN 383.

Il y eut cette année, une grande disette de vivres dans toute l'Italie, tant à cause des vents et des sécheresses, qu'à cause du peu de prévoyance des magistrats. Rome se trouva réduite à toutes les extrémités de la famine. Le pain s'y vendoit un prix excessif, et ne s'y donnoit que par mesure; le peuple y étoit contraint de se nourrir de glands et de racines; la nécessité croissoit tous les jours. Il fallut décharger cette grande ville d'une partie de ses citoyens, et on en chassa les plus pauvres; comme s'il eût été permis d'ajouter l'exil à la pauvreté, et de traiter comme étrangers ceux qui avoient plus besoin de secours.

D. Ambros.
ep. 31. l. 5.
Symmac. 1.
2. epist. 7.

D. Ambros.
offic. 1. 2.
c. 7.

Symmaque tenoit alors le premier rang dans le sénat. Sa qualité, son éloquence, les charges qu'il avoit eues, et la réputation de sa probité, le rendoient très-considérable aux empereurs. Mais, soit par une forte prévention pour le culte des faux dieux, soit par une vaine passion de soutenir une religion affoiblie, et de dominer dans le parti, il devint dans les rencontres non-seulement importun, mais encore infidèle à ses maîtres. Il les honoroit plus ou moins, selon qu'ils épargnoient, ou qu'ils attaquoient les idoles. Tous les édits contre les payens lui paroissent des sacrilèges; et toutes les calamités publiques passaient dans son esprit pour des vengeances du ciel irrité.

XXIX.

 L'AN 383.

 Symmach.
 relat. ad
 Imp.

Cet homme, toujours prêt à faire de nouvelles intrigues, à se plaindre, ou à présenter des requêtes pour le service de ses dieux, supposant que la famine, et les autres malheurs arrivés dans l'empire, étoient des punitions divines, dressa une requête éloquente, qu'il envoya à l'empereur Valentinien. Il le supplioit, en qualité de préfet de la ville, et de la part de tout le sénat, de rétablir la religion de Rome; d'avoir égard à la coutume, et à l'ancienneté d'une croyance raisonnable; de laisser à ces peuples, accoutumés à leur liberté, au moins l'usage de leurs consciences; de rétablir l'autel de la victoire, cette déesse qui n'avoit jamais abandonné les Romains dans leurs expéditions militaires; d'en retenir le nom, s'il n'en craignoit pas la puissance; et de vouloir au moins dissimuler, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, ce qu'il avoit résolu de ne point permettre.

Il introduisoit Rome tout éplorée, qui redemandoit à ses Empereurs ce culte dans lequel elle avoit vieilli, sous lequel elle avoit conquis tout le monde. Il remontroit, en passant, qu'il étoit trop tard pour la corriger, que si l'on ne vouloit pas reconnoître ses dieux, on les laissât au moins en repos; qu'il étoit croyable, que respirant tous le même air, et étant enveloppés du même ciel, ils adoroient dans le fond la même chose; qu'il y avoit diverses philosophies, et qu'il n'importoit pas par quelle voie on alloit à la vérité, pourvu qu'on y arrivât.

Il ajoutoit qu'il étoit étrange que des princes magnifiques réformassent ce que des princes avarés avoient établi; que le trésor royal, au lieu de se remplir des dépouilles des ennemis, fût grossi des pensions retranchées aux prêtres et aux vestales, qui faisoient des vœux pour la prospérité de l'empire; que la famine et les autres malheurs publics ne venoient ni des influences des astres, ni de la rigueur des hivers, ni des sécheresses des étés; mais de la colère des Dieux qui ôtoient à tous les peuples les vivres qu'on avoit ôtés à leurs ministres.

Il finissoit par les exemples des derniers Empereurs; et il exhortoit Valentinien à laisser aux hommes la liberté que son père, d'heureuse mémoire, leur avoit laissée, et à considérer que Gratien son frère avoit suivi le conseil d'autrui, et n'avoit pas su qu'il désobligeoit le sénat, lorsqu'il entreprit ce changement dans la religion. On pressoit le conseil de se déterminer promptement là-dessus, comme si l'on eût eu des mesures à prendre sur la réponse qu'on recevroit, tant pour intimider la cour, que pour ne lui donner pas le temps de consulter Théodose.

Ils jugeoient bien que cet Empereur ne leur seroit pas favorable, car on savoit qu'il avoit envoyé Cynegius, préfet du prétoire en Egypte, avec ordre de fermer les temples, d'abolir les sacrifices, d'interdire aux payens l'exercice de leur religion, non-seulement dans Alexandrie, mais encore dans tout l'Orient : ce que

L'AN 383.

cet officier avoit commencé d'exécuter avec beaucoup d'autorité, sans faire pourtant aucune violence.

XXX. La requête de Symmaque, mêlée de respect et de hardiesse, étonna d'abord le jeune Valentinien. Il craignoit tout, et il avoit encore devant ses yeux l'image sanglante de Gratien, assassiné par ses propres amis. L'Impératrice, qui gouvernoit, pensoit plutôt à sa sûreté qu'à la religion; et la raison d'état l'alloit emporter sur la justice et la piété. Saint Ambroise en fut averti, et opposant ses exhortations vives et généreuses aux prières hardies des Gentils, il écrivit d'abord à Valentinien, et lui représenta, *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu à qui les empereurs étoient obligés d'obéir comme les moindres de leurs sujets; que c'étoit renoncer à sa foi que de consentir à des cultes profanes; que les revenus des prêtres payens ayant été confisqués, ce ne seroit pas leur rendre leur bien, mais leur donner le sien propre; qu'ils avoient bonne grâce de se plaindre de quelques privilèges retranchés, eux qui n'avoient épargné ni les églises, ni le sang même des chrétiens; qu'il étoit juste d'avoir égard aux demandes des personnes de qualité et de mérite, mais que dans les affaires de la religion il ne falloit regarder que Dieu seul: que leur zèle à soutenir le mensonge étoit un exemple qui devoit l'animer à protéger la vérité; que ce n'étoit pas entreprendre sur la liberté de Rome, que de se réserver la liberté*

Ambros. ep.
30. ad Va-
lentin.

de ne point commettre un sacrilège, qu'il y avoit de quoi s'étonner que des gens d'esprit demandassent à un prince chrétien le rétablissement des idoles.

Il y avoit deux ans que les payens avoient présenté une pareille requête au nom de tout le sénat; mais on avoit découvert ensuite que ce n'étoit qu'une cabale de quelques sénateurs, qui abusoient du nom de leur compagnie, dont la plus grande partie désapprouva cette action, et mit entre les mains du pape Damase un acte de protestation contre la requête. Saint Ambroise ne manqua pas de rapporter cet exemple au prince, pour diminuer la crainte qu'il pouvoit avoir du sénat. Il lui fit ensuite appréhender la vigueur et le zèle des évêques, et lui dit avec sa liberté ordinaire, *Que répondrez-vous à un évêque, qui vous dira, l'église n'a que faire de vos présens, puisque vous en faites aux Dieux des payens? Allez porter vos offrandes ailleurs, vous qui relevez les autels des idoles. Jésus-Christ n'a que faire de vos hommages, puisque vous en rendez autant à ses ennemis. Ne vous a-t-il pas dit dans son évangile, qu'on ne peut servir à deux maîtres? Les vierges chrétiennes n'ont aucun privilège, et vous en donnez aux vestales. Et croyez-vous que les prêtres prient pour vous, qui préférez les prières des gentils aux leurs? Vous excuserez-vous sur ce que vous êtes encore dans l'enfance? Tout âge est parfait pour Jésus-Christ; et les enfans mêmes l'ont confessé.*

D. Ambros.
epist. 30.

L'AN 384.
XXXI.

D. Ambros.
epist. 31.

Enfin il le conjura de ne rien décider là-dessus, sans savoir le sentiment du grand Théodose, qui lui devoit tenir lieu de père, et qu'il avoit accoutumé de consulter dans les affaires importantes. Cependant il demanda à Valentinien une copie de cet écrit, et peu de jours après il lui adressa une réponse pleine de réflexions fortes et judicieuses. Il proteste d'abord que dans la nécessité où il se trouve de prendre ses précautions, et d'éclaircir cette affaire, il a cherché la solidité du raisonnement, laissant à Symmaque toute la gloire de l'éloquence et de la politesse, parce que c'est le propre des sages payens, d'éblouir l'esprit par des couleurs aussi fausses que leurs idoles, et de dire de grandes choses, ne pouvant en dire de véritables. Il fait parler Rome, et lui fait dire, avec beaucoup de grâce et de gravité; *Qu'elle a vaincu le monde par la valeur de ses guerriers, et non pas par le culte de ses Dieux; qu'elle ne rougit point de changer, puisqu'elle se corrige; qu'elle ne fonde pas la bonté de sa religion sur les années, mais sur les mœurs; qu'elle aime mieux entendre la volonté de Dieu par la parole de Dieu, que par les entrailles des animaux égorgés; que personne ne peut mieux parler de Dieu que Dieu même; et que les hommes qui n'ont pas assez de lumière pour se connoître, n'en peuvent avoir assez pour connoître celui qui les a créés.*

Il se moque ensuite de la requête de Symmaque, et il montre qu'il y a cette différence

entre les gentils et les chrétiens, que les uns prient les empereurs de donner la paix à leurs Dieux; et que les autres prient Jésus-Christ de donner la paix aux empereurs: que les uns ne sauroient souffrir le moindre retranchement de leurs revenus sans se plaindre; et que les autres se dépouillent de leurs biens, et donnent même leur vie volontairement: qu'il faut des privilèges et des pensions aux vestales, comme si elles ne pouvoient être chastes gratuitement; au lieu que les vierges chrétiennes se contentent d'un voile grossier qui cache leur visage, et que, renonçant pour toujours aux richesses, aussi bien qu'aux plaisirs, elles trouvent tout le prix de leur vertu dans la vertu même.

Il remontre après cela qu'on avoit tort d'attribuer au retranchement des pensions des prêtres et des vestales toutes les misères de l'état, que si leurs Dieux se vengent sur tout l'empire, du tort qu'on a fait à quelques particuliers, ils sont injustes, et la vengeance est pire que le crime; qu'il y a long-temps qu'on ôte à leurs temples tous leurs privilèges, et que jusqu'ici ils ne s'étoient pas avisés de s'en venger; qu'on n'avoit rien fait pour les apaiser, et que cependant les campagnes étoient couvertes d'une abondante moisson, et que la fertilité étoit universelle. Enfin il se rit de l'empressement qu'on témoigne pour l'autel de la victoire, qui n'est qu'un nom et un succès des combats; et il exhorte Valentinien à considérer en cette rencontre

L'AN 384.

ce qu'il doit à sa foi, et à la mémoire de son frère.

XXXII. Cette affaire ayant été examinée dans le conseil de l'Empereur, quoique cette cour se conduisit plutôt par des considérations de politique que par les règles de la piété, elle se rendit aux raisons que saint Ambroise avoit alléguées. Le respect qu'on eut toujours pour Théodose, dont on n'ignoroit pas les sentimens, l'emporta sur la crainte qu'on avoit du tyran Maxime, et l'on jugea qu'il valoit mieux affliger un petit nombre de sénateurs, que d'offenser tous les gens de bien de l'empire. De sorte que Symmaque ne remporta que la gloire d'avoir exercé son éloquence, et d'avoir assez bien défendu sa mauvaise cause : ce qui donna lieu à un poëte de ce temps-là de dire, *Que la Victoire étoit une déesse bien aveugle, ou bien ingrate; puisqu'elle avoit abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.*

XXXIII. Si le nom seul de Théodose arrêtoit en Occident les prétentions hardies des idolâtres, son autorité achevoit de ruiner en Orient la secte des ariens, dont il craignoit l'humeur fière et séditieuse. Grégoire de Nazianze, qui vivoit alors dans la solitude, ne laissoit pas d'avoir des correspondances à Constantinople; et quoiqu'il eût donné sa démission de l'archevêché de cette ville, il conservoit encore une tendresse de père pour cette église qu'il avoit comme ressuscitée. Il fut averti par quelques-uns de ses amis que

ces hérétiques avoient des maisons de retraite dans Constantinople, où ils semoient secrètement leurs erreurs, et où ils espéroient, par leurs intrigues, pouvoir éluder la rigueur des édits du prince. Il apprit en même temps que ceux de la secte d'Appollinaire avoient la hardiesse de faire profession publique de leur doctrine, et de tenir ouvertement des assemblées, et que si l'on n'y mettoit ordre, tout ce qu'on avoit fait jusques-là ne serviroit de rien.

L'AN 384.

Ce saint homme en écrivit à l'archevêque Nectaire avec tout le respect qu'il devoit à sa dignité, mais avec tout le zèle qu'il avoit pour la religion; et il réveilla la piété endormie de ce prélat, qui avoit les intentions bonnes, mais qui n'étoit ni assez ferme, ni assez agissant. L'Empereur ayant été informé de ce désordre, résolut d'y remédier efficacement, et fit publier un édit solennel, par lequel il ordonnoit qu'on fit une exacte recherche de tous ceux qui enseignoient des erreurs, ou qui les professoient; que les maisons suspectes fussent visitées, et que, sans avoir égard à la qualité, ni à la protection de personne, on chassât de la ville, et de la société des honnêtes gens, ces hommes infâmes, en sorte que vivant hors de tout commerce, ils ne pussent nuire qu'à eux-mêmes.

XXXIV.

Greg. Naz.
ad Nectar.Cod. Theod.
l. 13. de hæc.

Il régla presque en même temps un autre désordre qui regardoit la religion. Les Juifs ayant perdu toute espérance de se relever, après les vains efforts que l'empereur Julien avoit faits

XXXV.

Cod. Theod.
l. 5. de com-
trah. emp.

L'AN 384.

pour les rétablir, et ne pouvant plus exercer les cruautés qu'ils avoient exercées contre les chrétiens, tâchoient d'en séduire au moins quelques-uns. Pour cela, ils achetoient des esclaves baptisés; et soit par persuasion, soit par menaces et par violences, ils les obligeoient de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et d'embrasser leurs superstitions. Théodose rompit ce commerce, et fit une ordonnance, par laquelle il leur défendit d'avoir aucun esclave, ou serviteur chrétien, sauvant ainsi la foi chancelante des foibles de tous les pièges que lui tendoient les ennemis domestiques et étrangers.

XXXVI. Il réformoit ainsi pendant la paix les désordres de l'empire, lorsque Dieu, pour le récompenser des soins qu'il prenoit pour son église, lui donna

Socrat. I. 5.

c. 12.

Sozom. I. 7.

c. 14.

un second fils qui fut nommé Honorius. Toute la cour eut une extrême joie de la naissance de ce Prince; et Théodose, voyant multiplier le nombre de ses enfans, et jouissant de la sincère amitié des peuples, reconnoissoit que la piété étoit la véritable source du repos des états et de la prospérité des familles.

XXXVII. En ce temps Maxime avoit des ambassadeurs à Constantinople; et quoiqu'il fût paisible possesseur des provinces qu'il avoit usurpées, il entretenoit toujours sa négociation avec Théodose. Il vouloit conclure un traité avec lui, afin de faire voir qu'il étoit non-seulement associé à l'empire, mais encore allié avec les empereurs. L'affaire réussit comme il l'avoit souhaité.

Théodose y fit entrer Valentinien, et l'alliance fut conclue entre ces trois Princes. Leurs vues étoient différentes. L'impératrice Justine, qui gouvernoit absolument son fils, l'engageoit à demander la paix, afin qu'étant délivrée de toute crainte, elle pût relever l'arianisme abattu, et dompter l'esprit inflexible de saint Ambroise qui traversoit tous ses desseins. Maxime, qui pensoit toujours à se jeter dans l'Italie, ne vouloit que se faire honneur d'un traité qu'il étoit résolu de rompre à la première occasion; Théodose, qui craignoit que Valentinien ne fût opprimé, et qui étoit lui-même menacé d'une irruption des Gotingues, consentoit à tout. Ainsi il y avoit apparence qu'ils ne seroient pas long-temps sans se faire la guerre, puisque l'un n'étoit retenu que par la crainte; que l'autre ne perdoit rien de sa fierté, ni de son ambition démesurée; et que le dernier nourrissoit toujours dans son cœur le désir d'une juste vengeance.

Cependant ils gouvernoient leurs états chacun selon son esprit. Maxime, après s'être rendu maître de l'empire, soit qu'il crût ne pouvoir régner paisiblement que par la mort des principaux amis de Gratien, soit qu'il eût besoin de la confiscation de leurs biens pour satisfaire des troupes qui n'avoient pas trahi leur Prince gratuitement, fit mourir Mérobaude, homme illustre par sa prudence, par sa probité, et par plusieurs consulats. Il relégua le comte Balion, un des plus grands capitaines de son temps, avec ordre

L'AN 384.

XXXVIII.

Sulp. Sev.
dialog. 3.Pacat. in
paneg.

L'AN 384.
Ambros.
ep. 27.

aux gardes qui le conduisoient de le faire brûler tout vif dans le lieu de son exil; ce qui l'obligea de se tuer lui-même en chemin. Il fit arrêter le comte Narses et Leucadius, un des plus célèbres magistrats des Gaules; et leur faisant un crime d'état de la fidélité qu'ils avoient gardée à l'Empereur, il les destinoit au dernier supplice.

XXXIX.

Saint Martin, évêque de Tours, partit en diligence pour aller obtenir leur grâce. Il se jeta aux pieds de Maxime, et le pria de ne point répandre un sang innocent; mais il n'en reçut qu'une réponse ambiguë. Il redoubla ses instances, et le menaçant des jugemens de Dieu, le pria, comme s'il lui eût commandé; mais il n'en put tirer aucune promesse positive. Maxime eut pourtant quelque peine à lui refuser ce qu'il demandoit, et perdit pour ce prélat son orgueil et sa brutalité naturelle. Il l'appela plusieurs fois dans son cabinet, et l'entendit parler des choses célestes. Il souffrit ses remontrances et ses actions libres et généreuses. Il le pria de manger à sa table; et comme le Saint le refusoit, disant qu'il ne vouloit point participer à la table d'un homme qui venoit d'ôter l'empire et la vie à un empereur, il lui répondit, que l'armée l'avoit élevé malgré lui sur le trône; qu'il s'y étoit maintenu par les armes; que Dieu même sembloit l'y avoir établi par tant de succès merveilleux; et que s'il en avoit coûté la vie à quelqu'un, ç'avoit été le malheur de la guerre, et non pas son crime.

Sulp. Sev.
de vitâ B.
Martini.

L'envie de gagner cet évêque, si renommé par ses vertus et ses miracles, le désir d'adoucir le refus qu'il lui faisoit par des caresses extérieures, et surtout la pensée d'attirer, par des apparences de piété, les gens de bien qu'il avoit effarouchés par sa perfidie, l'obligèrent à rechercher avec tant d'empressement la communication du Saint, qu'il l'obtint enfin après de longues sollicitations; mais quelque vénération qu'il fît paroître pour sa personne, il n'eut aucun égard à ses remontrances ni à ses prières dans l'affaire de Priscillien, évêque d'Avila, et de quelques-uns de ses sectateurs.

Ces hérétiques, Espagnols de nation, joignoient aux erreurs de Sabellius, et aux rêveries des Manichéens, toutes les impuretés des Gnostiques, dans les assemblées nocturnes qu'ils tenoient avec plusieurs femmes qu'ils avoient séduites. Ils couvroient toutes leurs infamies de quelques apparences d'humilité, d'une négligence affectée en leurs habits, et d'une austérité de vie surprenante. Comme cette corruption, qu'un Egyptien avoit semée depuis peu dans l'Espagne, s'y répandoit, quelques évêques s'y opposèrent; mais leur zèle n'étant pas accompagné de charité, ils persécutèrent ceux qu'ils auroient peut-être pu ramener par la douceur. On les cita devant les conciles. On obtint de l'empereur Gratiën un ordre de les chasser des villes et des églises où ils étoient, et même de toutes les terres de l'empire. Mais ils trouvèrent

L'AN 384.
XL.

XLI.

L'AN 384.

moyen de se rétablir; et par présens, ou par intrigues ils gagnèrent les ministres de l'Empereur, et chassèrent à leur tour leurs adversaires.

XLII. Ceux-ci, ayant appris que Maxime alloit passer dans les Gaules, l'y attendirent; l'allèrent trouver à Trêves, et lui présentèrent une requête sanglante contre Priscillien et ses compagnons. Ils furent tous renvoyés à un concile qui se devoit tenir à Bordeaux. Priscillien craignant d'y être déposé, n'y voulut pas répondre, et appela au tribunal du nouvel Empereur. Les prélats catholiques, par une lâche complaisance, déférèrent à cette appellation, et cette cause purement ecclésiastique devint une cause civile. L'accusé fut conduit à la cour, et les accusateurs l'y suivirent, résolus de le perdre, sans se mettre en peine de le convertir.

XLIII. Saint Martin qui se trouvoit alors à Trêves, connoissant que les passions particulières avoient plus de part en cette affaire que l'amour de la vérité, leur remontra plusieurs fois, que leur conduite étoit scandaleuse; qu'ils perdoient le mérite de leur zèle par leurs accusations opiniâtres; qu'ils renversoient tout l'ordre des jugemens ecclésiastiques, qu'il ne falloit point défendre la cause de Dieu par des passions humaines, et qu'il n'étoit pas séant à des évêques de poursuivre à mort quelque crime que ce pût être.

Ceux à qui cette instruction s'adressoit, s'en irritèrent au lieu d'en profiter. Ils s'emportèrent

jusqu'à l'accuser d'être protecteur des hérétiques, et d'être hérétique lui-même. Mais le saint se moqua de cette calomnie et continua à prier l'Empereur de laisser vivre ces malheureux, lui représentant qu'il falloit s'en tenir à la sentence du concile qui les chassoit de leurs sièges; et qu'il étoit inoui qu'un prince séculier, comme lui, jugeât les causes ecclésiastiques. Maxime, touché de ses raisons, promit de leur sauver la vie; mais on l'aigrit de telle sorte, qu'il renvoya l'affaire de Priscillien au préteur Evode, et le fit condamner à être décapité.

L'AN 385.

Cette exécution fut la source de plusieurs XLIV. désordres : car le supplice de cet hérésiarque ne fit que fortifier son hérésie. Ceux de sa secte lui firent des funérailles magnifiques, et l'honorèrent comme martyr; et ceux qui l'avoient fait condamner, abusant de leur crédit, et de la faveur de la cour, persécutèrent impunément les gens de bien. C'étoit assez pour leur être suspect, que de jeûner, et d'aimer la retraite; c'étoit un crime que d'être plus sage et plus réformé qu'eux. Ceux qui leur avoient déplu étoient d'abord priscillianistes, surtout quand ils pouvoient être des victimes agréables à la colère du Prince, ou enfler son trésor de leurs dépouilles; car ils ôtoient la vie et les biens selon leur caprice, et ils conservoient l'amitié du tyran par des calomnies, des cruautés, et d'autres actions semblables aux siennes.

Sulp. Sev.
de vitâ S.
Mart.Pecat. in
p. Deg.

Pendant que Maxime entreprenoit sur les XLV,

L'AN 385.

droits de l'église en Occident, Théodose les rétablissoit à Constantinople. Car quelques évêques ayant porté une cause ecclésiastique devant un tribunal séculier, et des personnes que leur caractère et leur âge rendoient vénérables, ayant été citées et appliquées à la question, il en fut indigné dès qu'il l'eut appris. Il fit incontinent un édit, par lequel il défendoit à tous ses juges ordinaires ou extraordinaires, de connoître des causes qui regardoient la religion; voulant que les évêques ou les autres personnes consacrées à Dieu eussent leurs juges à part, leurs lois et leurs formalités de justice, et que les affaires ecclésiastiques fussent renvoyées aux chefs des diocèses où elles seroient arrivées.

Cod. Theod.
l. 3.

XLVI. Il défendit presque en même temps aux payens de sacrifier à leurs dieux, et de fouiller l'avenir dans les entrailles des animaux égorgés; tant pour arrêter l'insolence de quelques-uns, qui eussent pu se prévaloir des correspondances qu'ils avoient en Italie, que pour leur ôter les occasions de concevoir de vaines espérances par des présages et des observations superstitieuses: ce qui avoit causé plusieurs fois des troubles et des séditions dans l'empire.

August. ep.
48.
Ambros. in
orat. fun.
Theod.

XLVII. Il travailla même à la réformation des mœurs, et réprima la licence de certaines chanteuses et joueuses d'instrumens, qui alloient de maison en maison, et par des chansons indécentes, et des airs mous et efféminés, corrompoient l'esprit des jeunes gens.

Cod Theod.
l. 10.
Hier. ep. 10.
ad Fur.

Après avoir remis ainsi l'ordre et la discipline dans ses états par des ordonnances sévères, il fit éclater sa douceur et sa piété par une loi de grâce et de pardon. Les empereurs avoient accoutumé de délivrer des prisonniers tous les ans vers Pâques, afin de sauver quelques criminels en ce jour où s'étoit achevé le mystère du salut des hommes. Le grand Constantin l'avoit ainsi pratiqué, ses enfans avoient suivi son exemple, et le jeune Valentinien avoit fait une loi de cette coutume. Mais la piété de Théodose alla plus avant. Car il fit publier une ordonnance, par laquelle il commandoit d'ouvrir les prisons, et de relâcher les criminels, afin que participant à la sainteté et à la joie des sacrés mystères, au lieu de plaintes et de gémissemens ils poussassent vers le ciel des cris de louanges et d'actions de grâces, et que chacun dans ce jour de réjouissance adressât en repos ses vœux et ses prières à Dieu sans être interrompu par la compassion ou par la tristesse.

Il ajoutoit ces paroles qu'un empereur payen avoit autrefois dites, et que saint Chrysostôme estimoit si dignes d'un empereur chrétien : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir les tombeaux aussi bien que les prisons, et redonner la vie aux morts comme je la donne aux vivans en leur pardonnant leurs crimes !*

Mais de peur qu'une trop grande clémence ne donnât lieu de commettre toutes sortes de crimes, les empereurs en exceptèrent quelques

L'AN 385.
XLVIII.

Append.
Cod. Theod.

Ambros.
ep. 33.

Chrys. hom.
6. ad pop.
Antioch.

L'AN 385.

espèces qui tiroient à de grandes conséquences, et qui ne méritoient pas d'être comprises dans cette grâce.

XLIX. Ces soins si assidus et si importants que Théodose prenoit pour régler l'empire, furent interrompus par la douleur qu'il eut de la mort de la princesse Pulcherie sa fille. Quoiqu'elle ne fût encore que dans les premières années de l'enfance, il eut un très-sensible regret de l'avoir perdue. Il voulut qu'on lui fit des obsèques magnifiques, et que Grégoire de Nysse, qui se trouvoit alors à Constantinople, y prononçât un discours funèbre. A peine commençoit-il à se consoler de ce premier malheur, qu'il en survint un autre qui le rendit inconsolable; car l'impératrice Flaccille, sa femme, mourut assez subitement dans un village de la Thrace, où elle étoit allée prendre des eaux.

L. Cette Princesse étoit née en Espagne, de l'ancienne famille des Æliens, dont l'empereur Adrien étoit descendu; mais elle s'étoit rendue plus illustre par ses vertus que par sa naissance. Ses principales occupations étoient la prière, et le soin des pauvres. Elle les visitoit, les servoit elle-même, et faisoit gloire de descendre jusqu'aux plus vils ministères de la charité chrétienne. Elle avoit soin de tous les malades dans les hôpitaux et dans les prisons; et quelque horribles que fussent leurs maux, elle les pansoit de ses propres mains. On voulut plusieurs fois lui remontrer qu'il y avoit une dévotion plus

Theodoret.
l. 5. c. 18.

conforme à sa dignité, et qu'il n'étoit pas nécessaire, ni même bienséant, qu'elle s'abaissât jusqu'à ces derniers offices de piété, qu'elle pouvoit confier à quelques-uns de ses domestiques. Mais elle répondit, *Qu'elle laissoit à l'Empereur le soin de distribuer des trésors, et de rendre à l'église des services importans, en faisant servir à la gloire de la religion toute la majesté de l'empire; que pour elle, ce lui étoit assez d'honneur d'offrir à Dieu ses petits soins, et l'humble service de ses mains; et qu'elle ne pouvoit lui témoigner sa reconnaissance, qu'en descendant du trône où il l'avoit mise, pour le servir en la personne de ses pauvres.*

L'AN 385.

Theodoret.
ibid.

Cette humilité ne faisoit qu'augmenter l'estime que l'Empereur avoit pour elle, et lui donnoit tous les jours plus de pouvoir sur l'esprit de ce Prince. Elle ne s'en servoit que pour lui donner des avis utiles, en lui parlant de la loi divine, dont elle avoit une parfaite connoissance, et lui inspirant pour la religion le zèle dont elle étoit embrasée. Elle lui remettoit souvent devant les yeux ce qu'il avoit été, de crainte qu'il n'abusât de ce qu'il étoit. Excitant ainsi sa reconnaissance par le récit des grâces qu'il avoit reçues de Dieu; et soutenant sa piété, que l'embarras des affaires et l'élévation où il se trouvoit auroient pu affoiblir, elle avoit plus d'envie de le voir saint, qu'elle n'avoit de joie de le voir maître du monde.

AN 385.

Sozom. l. 7.
c. 5.

Quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, elle ne voulut jamais savoir en matière de religion que ce qui lui étoit nécessaire pour son salut. Elle détestoit l'impiété des ariens presque autant que celle des idolâtres, et disoit ordinairement, *Qu'il y avoit peu de différence entre ceux qui adoroient des dieux qui ne l'étoient pas, et ceux qui ne vouloient pas reconnoître que Jésus-Christ le fût.* Aussi ne voulut-elle jamais avoir de commerce avec eux, évitant les pièges qu'ils tendirent plusieurs fois à sa curiosité, et ne voulant d'autres règles de sa foi que les décisions du concile de Nicée. Elle détourna même l'Empereur du dessein qu'on lui avoit inspiré d'aller entendre Eunome qui prêchoit à Calcédoine, vis-à-vis de Constantinople, et que les ariens faisoient passer pour le plus bel esprit, et pour le plus éloquent théologien de son siècle. Par ce moyen elle empêcha que ces hérétiques ne donnassent de mauvaises impressions à ce Prince, et que l'honneur qu'il leur vouloit faire ne leur servît pour donner plus de réputation à leur orateur, ou pour autoriser leurs assemblées. Théodose perdit cette curiosité dangereuse, et chassa même de son palais quelques-uns de ses domestiques, qui avoient des liaisons secrètes avec Eunome.

Sozom. l. 7.
c. 6.

Toutes ces vertus de l'Impératrice en firent regretter la perte. Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, toute la ville fut en deuil, les pauvres fondoient en larmes, le peuple couroit en foule

vers le lieu où elle étoit morte. Théodose fit transporter son corps à Constantinople, et dans l'accablement où il étoit, il ne put trouver de consolation qu'en rendant à cette princesse tous les honneurs qu'on lui devoit. Elle laissa deux enfans vivans, et en retrouva dans le ciel deux autres, que Dieu y avoit appelés peu de temps après leur naissance. Grégoire de Nysse fit son éloge funèbre en présence de l'Empereur, où il l'appelle *la colonne de l'église, le trésor des pauvres, et l'asyle des malheureux.*

Greg. Nyss.
orat. in fun.
Flaccill.

L'AN 385.

Ce fut en ce temps que l'impératrice Justine, L. I. aigrie contre saint Ambroise, crut qu'elle pouvoit faire éclater son ressentiment. La mort de Gratien, l'éloignement de Théodose, la trêve conclue avec Maxime, lui laissoient la liberté d'agir dans toute l'étendue de sa puissance. L'évêque catholique, élu à Sirmium malgré elle, l'église qu'elle avoit obtenue par surprise dans Milan, et qu'elle avoit été obligée de rendre, son arianisme réduit à ses officiers, et toutes ses entreprises contre la religion, traversées, lui revenoient incessamment dans l'esprit. Elle résolut de perdre cet archevêque qui lui rompoit toutes ses mesures.

Elle fit un édit au nom de Valentinien, son L. II. fils, par lequel elle permettoit aux ariens l'exercice public de leur religion, et déclaroit tous ceux qui oseroient s'y opposer, auteurs de sédition, perturbateurs du repos de l'église, criminels de lèze-Majesté, et dignes du dernier

L'AN 385.

Zoz. l. 7.
c. 13.Gaudent.
in præfat.
serm.

supplie. Elle fit appeler Bénévole, premier secrétaire d'état, et lui commanda de dresser cet édit ; mais il s'en excusa, aimant mieux perdre sa charge, que d'autoriser une ordonnance contraire à sa foi. L'Impératrice le pressa de lui donner cette satisfaction, et lui promit de l'élever à de plus grandes charges ; mais cet homme, qui s'estimoit plus honoré du titre de catholique que de toutes les dignités de l'empire, lui répondit généreusement : *Je n'achète pas vos dignités à ce prix, Madame : réprenez celle que je possède, et laissez-moi ma conscience et ma religion.* A ces mots il jeta aux pieds de cette princesse la ceinture, qui étoit la marque de sa dignité, et se retira à Bresse, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

LIII. Il ne fut pas difficile de trouver un officier pour mettre à sa place, et l'édit fut bientôt signé. Mais il manquoit aux ariens une église, et ils avoient affaire à un archevêque qui n'étoit pas résolu de leur en céder. Justine avoit fait élire évêque un certain Auxence, Scythe de nation, chassé de son pays pour ses crimes, qui n'avoit qu'un esprit très-médiocre, mais qui faisoit beaucoup de bruit. Elle fut d'avis qu'il provoquât saint Ambroise à une dispute publique dans le palais, espérant le décréditer, s'il refusoit ; ou s'il acceptoit, le faire déclarer vaincu par des commissaires gagnés, et le chasser de sa cathédrale. Le tribun Dalmace eut ordre d'en

Ambros.
orat. in
Aux.

aller faire la proposition à l'archevêque, et de lui marquer le jour que l'Empereur avoit pris pour cette conférence, afin qu'il se rendît au palais avec les juges qu'il auroit choisis de son côté.

L'AN 385.

Le saint, surpris de cette proposition, après avoir consulté quelques évêques qui étoient auprès de lui, écrivit à l'Empereur, *Que la proposition qu'on lui faisoit, étoit contraire aux droits de l'église, à l'usage des siècles précédents, et aux lois du grand Valentinien son père; qu'il n'étoit pas juste que des laïques, ou des gentils fussent les juges des controverses de la foi; qu'en matière de religion, les empereurs doivent être jugés par les évêques, et non pas les évêques par les empereurs; qu'on pouvoit disposer de sa vie, mais qu'on ne l'obligeroit pas de déshonorer son sacerdoce; qu'il répondroit à Auxence dans un concile, qu'il traiteroit des sacrés mystères dans l'église; mais qu'il ne pouvoit se rendre au palais pour cela, ni reconnoître pour juge de la foi un prince encore fort jeune, et qui n'étoit que catéchumène.* Il le supplie de lui pardonner cette liberté, qui n'est ni contre le respect, ni contre l'obéissance qu'il lui doit; et de l'excuser, s'il ne va pas lui rendre la réponse lui-même, parce que les évêques et le peuple le retiennent, et que ce seroit livrer son église, que de l'abandonner en cette occasion.

LIV.

Ambros.
epist. 31.

L'Impératrice, ne pouvant engager le saint à

LV.

L'AN 387.

la dispute, résolut de le faire enlever. Elle corrompit, par promesses et par argent, un homme qui l'attendit plusieurs jours dans une maison joignant l'église, avec un chariot toujours prêt pour l'y jeter, et l'emmener à toute bride hors de la ville. Mais l'entreprise fut découverte. Il ne restoit plus qu'à opprimer ce prélat qu'on ne pouvoit surprendre. Pour cet effet, Justine fit ordonner à tous les prêtres catholiques de quitter leurs églises. Auxence eut ordre en même temps de prendre avec lui autant de gens de guerre qu'il voudroit, et de s'en mettre en possession.

LVI. Alors le bruit s'étant répandu par la ville

D. Augus.
Confess.

l. 9, c. 7.

qu'on envoyoit des soldats pour se saisir des églises, et pour tuer l'archevêque, s'il faisoit difficulté de les remettre entre leurs mains, le peuple courut de toutes parts, et s'enferma dans la cathédrale, résolu de défendre et l'église et le pasteur jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saint Ambroise consola ce peuple par sa fermeté et par des assurances de la protection de Dieu, par des discours de piété très-édifiants, et par le chant des psaumes qu'il institua, tel qu'on le pratiquoit dans l'Orient.

D. Ambros.
in Auxent.

Ils avoient passé quelques jours et quelques nuits en cet état, lorsque les tribuns firent investir l'église par leurs soldats, et sommèrent l'archevêque en vertu du dernier édit, de la leur abandonner, lui offrant comme une grâce, la liberté de se retirer avec ceux qui le voudroient

suivre. Le saint prélat leur répondit, *Qu'on pouvoit l'opprimer dans son église, mais qu'il n'en sortiroit jamais volontairement; que s'il étoit question de ses revenus, ou même des fonds de l'église, il souffriroit cette violence; mais que pour l'héritage de Jésus-Christ, il le conserveroit aux dépens de sa propre vie; qu'à la vérité il n'avoit pour toutes armes, que les gémissemens, les larmes et la prière; mais que s'il ne pouvoit résister, au moins ne fuiroit-il pas; qu'il voyoit bien jusqu'où pouvoit aller la puissance de l'Empereur, mais qu'il savoit aussi jusqu'où devoient aller la patience et la fermeté d'un évêque à qui il étoit peu important de perdre la vie, pourvu qu'il gardât à Dieu la fidélité qu'il lui devoit.*

Les plus sages ministres remontrèrent alors à **LVII.** l'Empereur les difficultés de cette affaire, et lui conseillèrent d'en sortir par quelque accommodement, puisque la cour y étoit engagée. Le gouverneur de la ville, qui fut chargé de cette négociation, vint le lendemain trouver l'archevêque, et lui dit très-civilement, *Qu'il avoit à lui faire des propositions très-raisonnables; que l'Empereur lui laissoit sa cathédrale, et se contentoit d'une église du faubourg, qu'on nommoit la Basilique Portienne; que comme le prince se relâchoit de son côté, il étoit à propos, pour le bien de la paix, qu'il se relâchât aussi du sien; qu'au reste il lui conseilloit en ami de satisfaire la cour, et surtout de le faire promptement.*

D. Ambros.
epist. 33.
ad Marcel.
soror.

L'AN 387.

Le peuple prévint la réponse, et s'écria tout d'une voix, suivant les intentions de son pasteur, *qu'il n'y avoit point d'accommodement là-dessus : qu'on laissât aux catholiques les églises qui leur appartenoient.* Le gouverneur n'espéra plus de réussir, et s'en alla rendre compte à son maître du malheureux succès de sa négociation.

LVIII. Ce fut alors que le dépit, la honte et la haine de l'Impératrice éclatèrent. Elle commanda à tous les officiers des gardes de marcher avec leurs compagnies, et de se rendre maîtres de l'église Portienne. Ils y allèrent pour exécuter leurs ordres, le peuple y courut en armes pour s'y opposer. C'étoit le matin du dimanche des Rameaux ; et saint Ambroise, après avoir prêché, alloit commencer la messe, lorsqu'on lui vint annoncer cette nouvelle. Il ne laissa pas de célébrer les sacrés mystères ; et ayant appris, dans le temps de l'oblation qu'un prêtre arien étoit tombé entre les mains des bourgeois, et couroit fortune d'être mis en pièces, il envoya ses prêtres et ses diacres pour lui sauver la vie. Alors fondant en larmes, il pria Dieu de donner la paix à son peuple, et lui offrit plusieurs fois sa vie pour le salut de ceux qui le persécutoient.

Ambros. *ibid.* Cependant toute la ville étoit dans une effroyable confusion. On ne voyoit que soldats, que citoyens armés, les uns pour le prince, les autres pour la religion. Les magistrats, pour apaiser ce tumulte, remplirent les prisons d'un

grand nombre d'artisans, et condamnèrent à de grands supplices ceux qui paroissoient les plus échauffés. Mais ces punitions, au lieu d'arrêter cette populace soulevée, ne faisoient que l'irriter. Des comtes, des capitaines des gardes, et quelques officiers Goths, qui étoient au service de l'Empereur, vinrent à saint Ambroise, pour lui dire qu'il retînt le peuple, et qu'il empêchât ce désordre, puisque l'Empereur ne lui demandoit qu'une église des faubourgs, et qu'il étoit juste qu'il fût le maître dans son empire.

 L'AN 387.

Ce saint archevêque leur répondit, *Que l'Empereur n'avoit point de droit sur la maison de Dieu; qu'il étoit prêt à lui abandonner le peu de bien qu'il lui restoit; que pour l'église, c'étoit un crime à un évêque de la rendre, et un sacrilège à un prince de s'en saisir; qu'au reste, bien loin d'exciter le peuple, il le retenoit, et l'exhortoit à ne se défendre que par les larmes et par la prière; mais que s'il étoit une fois en furie, il n'appartiendroit plus qu'à Dieu de l'apaiser.* Ces officiers n'eurent rien à lui répliquer, et se retirèrent très-édifiés de sa conduite. L'archevêque alla visiter une église nommée l'ancienne Basilique; et après avoir consolé les habitans de ce quartier-là, il se retira chez lui, et ne voulut jamais permettre qu'on l'escortât, ni qu'on le gardât.

 Ambros.
ibid.

Cependant l'Impératrice résolut d'aller le lendemain avec l'Empereur prendre elle-même possession de l'ancienne Basilique. Elle y en-

L'AN 387.

voya des soldats pour s'en saisir, et pour y tendre le dais impérial. On vint avertir le saint prélat en diligence que cette église étoit perdue, et qu'on entendoit les cris pitoyables de ceux qui étoient dedans, qui imploroient son assistance, et qu'il seroit à propos qu'il allât lui-même s'opposer à cette usurpation. Mais il répondit, *Que Dieu y pourvoiroit; que pour lui, il ne vouloit pas opposer la force à la force, ni faire du temple du Seigneur un champ de bataille.* Il résolut pourtant de se servir des armes spirituelles, et de l'autorité que lui donnoit son ministère.

En effet, étant entré dans la cathédrale, où une infinité de peuple l'attendoit, il excommunia solennellement tous les soldats qui avoient eu l'insolence de se saisir des églises. Ceux qui tenoient la cathédrale investie, en ayant été avertis, y entrèrent deux à deux; protestant qu'il n'entroient point comme ennemis, mais comme frères, et qu'ils venoient prier, et non pas combattre. Saint Ambroise les reçut, et commença son sermon sur le livre de Job qu'on venoit de lire.

Cependant ceux qui s'étoient saisis de l'ancienne Basilique, y furent à peine entrés, que frappés d'un remords intérieur, ils députèrent quelques-uns de leurs officiers à l'Empereur, pour lui dire qu'ils avoient exécuté ses ordres; qu'ils l'attendoient à l'église, pour l'y servir selon leur charge, s'il communiquoit avec les

catholiques; mais que s'il se rangeoit du parti des ariens, leur conscience les obligeoit d'aller trouver l'évêque Ambroise. Ce coup imprévu mit l'alarme dans le palais : il fallut détendre le dais, et renoncer à l'entreprise.

L'AN 387.

L'Empereur fut encore bien plus surpris, LIX. lorsque les premiers officiers de l'empire, et les principaux seigneurs de la cour vinrent en corps, pour le supplier très-humblement, au nom de toute l'armée, d'aller à l'église en ces jours consacrés à la passion de Jésus-Christ, afin que le peuple, témoin de sa piété, et de la pureté de sa foi, se rassurât de toutes ses craintes. Cette députation le piqua si fort, qu'il leur répondit aigrement : *Je vois bien que je ne suis ici que l'ombre d'un Empereur, et que vous êtes gens à me livrer à votre évêque toutes les fois qu'il vous l'ordonnera.* Dans le dépit où il étoit, il envoya sur le champ un de ses secrétaires vers saint Ambroise, pour lui demander s'il étoit résolu de résister opiniâtrément aux ordres de son maître, et s'il prétendoit usurper l'empire comme un tyran, afin qu'on se préparât à la guerre contre lui. Le saint répondit à cela sagement, *Qu'il avoit soutenu les droits de l'église, sans sortir du respect qui étoit dû à l'Empereur : qu'il révéroit sa puissance ; mais qu'il ne la lui envioit pas ; qu'on n'avoit qu'à demander à Maxime si Ambroise étoit le tyran de l'empereur Valentinien ; que les évêques n'avoient jamais été tyrans, mais qu'il leur étoit souvent*

arrivé de souffrir les persécutions des tyrans.

L'AN 387.

L'eunuque Calligone, grand chambellan, voulut se faire de fête; et pour plaire à son maître, il envoya dire à l'archevêque qu'il cessât d'être désobéissant et rebelle, sinon qu'il iroit lui couper la tête lui-même dans sa maison. L'archevêque lui fit répondre, *Qu'il recevroit le coup sans s'étonner; qu'ils auroient de quoi être tous deux contents; l'un de souffrir ce que les évêques ont accoutumé de souffrir pour la cause de Dieu; l'autre de faire ce que font ordinairement les eunuques pour complaire aux hommes.*

Ambros. ep.
33, ad Mar-
cell.

LX. Enfin la persécution cessa, lorsqu'elle paroisoit plus échauffée. Valentinien commença à connoître qu'on abusoit de son autorité. La ville émue, la cour indignée, l'armée résolue de vivre dans la communion de l'archevêque, la protection visible du ciel sur les catholiques, les suites fâcheuses que pouvoit avoir la passion de Justine, si l'on s'obstinoit à la suivre, toutes ces raisons l'obligèrent à remettre les choses en leur premier état, et à rappeler les soldats, qui avoient investi les églises. A cette heureuse nouvelle de la paix, toute la ville fut transportée de joie. Le peuple quitta les armes. Chacun couroit à l'église, non plus pour la garder, mais pour y rendre des actions de grâces. Les uns alloient baiser les autels qu'ils avoient défendus, les autres chantoient des psaumes et des cantiques. Ils se félicitoient les uns les autres de leur constance, et se jetant aux pieds de leur archevêque,

Lui faisoient une espèce de triomphe religieux par leurs acclamations, et par les vœux qu'ils faisoient pour lui. L'archevêque, pénétré d'une joie toute spirituelle et toute modeste, renvoyoit à Dieu toutes les louanges qu'on lui donnoit; et par ses exhortations vives et touchantes, animoit son peuple à mener une vie conforme à la foi qu'il avoit si courageusement défendue.

L'Impératrice seule demeura endurcie, et se servit des voies les plus noires et les plus exécrables pour se défaire du saint, montrant par-là jusqu'où vont les emportemens d'une femme puissante et irritée, jalouse de son autorité et de sa religion. Mais la crainte arrêta sa fureur, et la nécessité des affaires l'obligea bientôt à recourir à ce même prélat qu'elle avoit si cruellement persécuté.

Maxime qui se préparoit sourdement à passer en Italie, et qui ne cherchoit qu'un prétexte pour justifier son irruption, écrivit une lettre à Valentinien, pour l'exhorter à demeurer dans la religion catholique, et à faire cesser la persécution qu'on faisoit à saint Ambroise, et à ceux qui tenoient dans Milan le parti de la vérité. Il faisoit même entendre qu'il alloit se déclarer le protecteur de cet archevêque. Il envoya ordre en même temps aux ambassadeurs qu'il tenoit à la cour de Constantinople, de s'y plaindre de l'impératrice Justine, et de faire agréer qu'il s'approchât dans l'Italie pour y maintenir la religion.

L'AN 387.

Paulin. in
vitâ Amb.LXI.
Theodoret.
l. 5. c. 14.

AN 387.
LXII.

Théodose qui ne pouvoit souffrir les violences de Justine, et qui voyoit que Maxime, sous ce prétexte, alloit s'emparer des états de Valentinien, voulut s'avancer lui-même vers les Alpes, pour retenir les uns et les autres dans le devoir. Mais la Thrace étoit menacée d'une nouvelle inondation de barbares, et il n'osa s'en éloigner. Les Grotungues, peuple inquiet et farouche, étoient sortis du fond de la Scythie, à dessein d'entrer de gré ou de force dans les terres de l'empire. Ils étoient en très-grand nombre, tous armés, et bien aguerris. Alaté et Safrax, capitaines de leur nation, qui avoient assisté à la défaite de Valens, les avoient engagés à cette entreprise, et leur roi Odéthée les y conduisoit comme à une conquête facile. On leur donna passage en quelques endroits; ils se le firent eux-mêmes en d'autres. Après avoir forcé tout ce qui leur résistoit, et ramassé tout ce qui voulut se joindre à eux, ils arrivèrent au bord du Danube, et demandèrent qu'on leur permît de le passer. Quelque protestation qu'ils fissent de vivre en paix, l'exemple des Goths étoit trop récent, et Théodose n'avoit pas la même facilité que Valens.

LXIII. Comme ils se virent rebutés, ils résolurent de passer malgré les Romains. Ils eurent fait en peu de jours trois mille barques, et tentèrent le passage en divers endroits. Promote, qui commandoit l'armée de Thrace, et qui avoit étendu ses quartiers le long du fleuve, les arrêta par-

Claud. de
1. Consul.
Honor.

tout avec grande perte des leurs. Mais comme il avoit ordre de ménager les troupes, et que d'ailleurs il craignoit les surprises, ou les efforts de cette multitude, il joignit l'adresse à la force. Il trouva dans son armée quelques soldats d'une fidélité reconnue, qui savoient la langue de ces barbares, et les envoya dans leur camp, pour découvrir leurs desseins, et l'en avertir. Ceux-ci, feignant d'être transfuges et mécontents, se firent présenter au roi et aux principaux officiers, et s'offrirent de leur livrer l'armée et le général des Romains : mais ils demandèrent des récompenses si excessives, que les barbares avouèrent qu'ils n'avoient pas de quoi payer un si grand service. Après plusieurs propositions faites de part et d'autre, on convint enfin d'une somme considérable, dont une partie fut payée par avance, et l'autre fut assurée pour le jour d'après l'exécution. On prit l'heure de l'embarquement, on concerta le signal qu'on devoit donner, on marqua l'endroit du trajet, et l'on prépara tout pour la nuit du lendemain.

Il fut résolu que ce qu'ils avoient de meilleures troupes passeroit d'abord pour attaquer les Romains, qu'on supposoit devoir être endormis; qu'elles seroient soutenues par le reste de l'armée, et que les femmes et les enfans viendroient ensuite sans difficulté et sans danger dans les barques qu'on leur avoit destinées. Promote, averti du dessein des Grotungues, et de l'ordre qu'ils devoient tenir, pourvut à tout de son

L'AN 387.

côté. Il fit attacher trois à trois les plus légers de ses navires, et les étendant environ l'espace de vingt stades tout le long du fleuve, il en fit une chaîne, afin d'empêcher la descente sur le rivage. Il destina les gros navires à tenir le fleuve, et à tomber avec impétuosité sur les ennemis dans le temps de leur passage. Les troupes furent disposées conformément à ses desseins. La lune ne paroissoit point, et la nuit, au grand contentement des deux partis, étoit très-obscur. Odéthée s'embarqua sans bruit avec l'élite de ses gens, et ne crut point être découvert. Mais à peine furent-ils arrivés à la portée du trait, vers les bords du fleuve, qu'ils furent chargés par les troupes romaines qui gardoient le rivage. Alors ils commencèrent à connoître qu'ils étoient trahis, et demeurèrent en suspens, n'osant avancer, et ne pouvant plus reculer.

Comme ils étoient dans ce désordre, les Romains qui montoient les gros navires, s'abandonnant au courant de l'eau, voguèrent à force de rames, vinrent les prendre en flanc, et les choquèrent si rudement, que les renversant les uns sur les autres avec leurs barques, ils en noyèrent la plus grande partie. Ceux qui restoient allèrent donner contre la chaîne des navires, et furent tous, ou assommés, ou faits prisonniers. Après la défaite des plus braves, il ne fut pas difficile de venir à bout des autres, que la mort de leur roi et de leurs compagnons avoit effrayés, et qui étoient encore dans la con-

fusion de l'embarquement. Quoiqu'ils se rendissent à discrétion, le soldat échauffé alloit tout passer au fil de l'épée; mais Promote fit cesser le carnage, et empêcha même qu'on ne pillât leur camp, afin que l'Empereur, qui devoit bientôt arriver à l'armée, fût lui-même le témoin de cette victoire, et qu'il en connût la conséquence par la quantité du butin, et par le nombre des morts et des prisonniers.

L'AN 387.

Jamais combat naval ne fut plus funeste aux ennemis de l'empire. Le fleuve étoit couvert de débris de tant de barques rompues et renversées, qu'on voyoit des tas de corps des barbares, que les flots avoient rejetés sur l'un et sur l'autre bord. Leurs armes même étoient d'une telle sorte, qu'encore qu'elles fussent assez pesantes, elles ne laissoient pas de remonter sur l'eau. Théodose vint assez à temps pour avoir sa part de ce spectacle. Il fit d'abord mettre en liberté tous les prisonniers, qui, se trouvant sans chef, et hors d'espérance de regagner leurs pays, se donnèrent à lui volontairement, et le servirent depuis dans ses guerres. Il ordonna qu'on partageât le butin aux soldats; et après avoir loué la prudence et la valeur de Promote, il lui confia le dessein qu'il avoit de déclarer la guerre à Maxime, et lui destina le commandement de l'armée.

L. XV.
Zoz. l. 4.

De tous ces Grotungues qui prirent parti dans ses troupes, il en choisit les plus vaillans et les mieux faits; et pour les attacher plus for-

L. XVI.

L'AN 387.

tement à son service, il leur promit double paye, leur fit présent d'un collier d'or à chacun, et leur donna des quartiers dans la petite Scythie, aux environs de la ville de Tomes. Comme ils avoient accoutumé de vivre sans beaucoup de discipline, ils couroient licencieusement la campagne, et ils incommodoient même la ville. Géronce, qui en étoit gouverneur, leur en défendit l'entrée, et les menaça de sortir avec toute sa garnison, et de faire main basse sur eux, mais ils méprisèrent ses menaces. Alors cet homme, hardi et impatient, assembla ses officiers et ses plus anciens soldats, et leur communiqua le dessein qu'il avoit d'aller charger ces étrangers; mais ils refusèrent tous de le suivre, les uns par prudence, les autres par lâcheté.

LXVII. Comme il se vit ainsi abandonné, il prend ses armes, remonte à cheval, accompagné de quelques-uns de ses gens, et va défier cette multitude. Les barbares se moquèrent de sa témérité, et se contentèrent de détacher quelques-uns des leurs contre lui. Géronce courut, l'épée à la main, sur le premier qui s'avança. Il se fit entre eux un combat opiniâtre; et comme, après s'être porté plusieurs coups inutilement, ils en furent venus aux prises, un des Romains, étant accouru pour dégager son capitaine, déchargea un si rude coup sur le Grotungue, qu'il lui emporta l'épaule, et le jeta à bas de son cheval roide mort. Les barbares admirèrent la force de cet homme, furent étonnés du coup qu'il venoit

de faire. Géronce, après s'être défait de l'un, en attaquoit d'autres, et ceux de sa suite combattoient avec la même vigueur que lui. Mais quelque effort qu'ils fissent, ils ne pouvoient longtemps résister au grand nombre, et leur audace alloit être punie, si quelques officiers de la garnison, qui étoient montés sur les murailles de la ville, et qui voyoient leur commandant dans le péril, n'eussent couru promptement à son secours.

L'AN 387.

Ceux-ci ayant animé les autres par leur exemple, ils ne regardèrent plus dans l'entreprise du gouverneur l'emportement et la passion d'un particulier, mais la gloire du nom romain, et l'intérêt commun de leur nation. Habitans et soldats sortirent ensemble, et chargèrent si vaillamment ces barbares, qu'il n'en resta qu'un très-petit nombre qui s'étoit réfugié dans une église.

Géronce crut qu'il avoit ce jour-là sauvé la Scythie, et se hâta de donner avis à l'Empereur de l'action qu'il avoit faite, comme si c'eût été une victoire qu'il eût remportée, dont il eût dû attendre des louanges et des récompenses; mais Théodose en fut extrêmement irrité. Outre la perte qu'il venoit de faire de tant de braves soldats, qu'il avoit gagnés par ses bienfaits et par ses caresses, il craignoit encore que les autres barbares qui étoient à sa solde, ne fussent rebutés sur le service de l'empire, ou ne vengeassent la mort de leurs compagnons, quand ils en trouveroient l'occasion.

L'AN 387.
LXIX.

Comme on étoit sur le point d'entreprendre une grande guerre, et que rien n'étoit si dangereux que d'affoiblir l'armée de l'empire, et d'aliéner les esprits des alliés, Géronce eut ordre de venir à la cour, pour y rendre compte de sa conduite. Il alléguoit que les Grotungues avoient vécu sans ordre dans la Scythie, qu'après avoir ruiné la campagne, ils avoient voulu se rendre maîtres de la ville de Tomes; qu'il les avoit menacés plusieurs fois, et qu'enfin il avoit été contraint de les traiter comme ennemis et comme rebelles. On l'accusoit pourtant, non-seulement d'avoir attaqué sans ordre des troupes sur lesquelles il n'avoit aucun pouvoir, mais encore d'avoir profité de leurs dépouilles, et surtout des présens que l'Empereur leur avoit faits.

Sur cette accusation, Théodose l'ayant fait arrêter, commanda qu'on examinât rigoureusement cette affaire; et quoique dans la suite Géronce se justifiât, et qu'on fût bien aise de ne pas perdre un homme de cœur, capable des premiers emplois de la guerre, on ne laissa pas de le retenir en prison, et de le menacer du dernier supplice, tant pour apprendre aux autres gouverneurs la modération, que pour satisfaire les nations barbares qui s'étoient plaintes de l'emportement de celui-ci.

LXX. Bien que Théodose crût avoir mis l'empire à couvert des insultes de Maxime, pour lui ôter

néanmoins le prétexte de religion dont il se servoit, il lui dépêcha des courriers, pour l'assurer qu'il n'étoit pas moins offensé que lui, de la persécution que Valentinien faisoit à l'archevêque de Milan, et à tous les catholiques; qu'il emploieroit son crédit auprès de ce jeune Empereur, pour l'affermir dans la foi de ses pères, et qu'il espéroit y pouvoir réussir. Il écrivit aussi à l'impératrice Justine, pour lui remonter qu'elle prît garde au danger où elle exposoit les états de son fils, si elle continuoit à troubler le repos de l'église; qu'encore que les desseins de Maxime fussent injustes, le motif en paroîtroit bon, et qu'il seroit difficile de soutenir contre lui une guerre que les peuples croiroient entreprise pour la défense de la religion. Ces remontrances auroient produit sans doute tout le fruit que Théodose en attendoit; mais elles arrivèrent trop tard, et l'affaire avoit déjà changé de face.

On apprit en ce même temps que Maxime **LXXI.** faisoit de grands préparatifs de guerre, et qu'il étoit sur le point de passer les Alpes. Justine et l'Empereur son fils jetèrent les yeux sur saint Ambroise, et le supplièrent d'oublier le passé, et d'entreprendre une seconde ambassade vers Maxime. L'heureux succès de la première leur faisoit bien espérer de celle-ci. Le dessein étoit de découvrir les intentions de ce Prince, de le divertir de son entreprise, de maintenir la trêve, et de faire, s'il en étoit besoin, l'ouverture de

L'AN 387.

quelque nouveau traité de paix, afin de l'amuser, et de donner le temps à Valentinien de pourvoir à sa défense, et à Théodose de le secourir. Le prétexte de l'ambassade fut de redemander le corps de Gratien, pour lui rendre les derniers honneurs.

L'archevêque préférant l'intérêt public, et le service de l'Empereur à son repos, sans considérer ni les injures qu'on lui avoit faites, ni celles qu'il pouvoit recevoir de Maxime, qui n'étoit pas content de lui, se rendit en peu de jours à Trèves. Le lendemain de son arrivée il fut au palais pour demander une audience. Un eunuque, Gaulois de nation, grand chambellan de l'Empereur, fut envoyé pour lui demander s'il avoit ses lettres de créance, et pour lui dire qu'on ne pouvoit l'entendre qu'en plein conseil. Il répliqua, *Que ce n'étoit pas la coutume d'en user ainsi avec un évêque; qu'il avoit des choses très-particulières à dire au Prince, et qu'il demandoit une audience secrète.* L'eunuque rentra; et soit qu'il eût reparlé à son maître, soit qu'il sût déjà ses intentions, il revint lui faire la même réponse qu'auparavant.

LXXII. L'archevêque fut obligé de se retirer. Il revint le jour d'après, et fut introduit dans le conseil. Dès qu'il fut entré, Maxime se levant de son trône, se pencha vers lui pour lui donner le baiser. Le saint s'arrêta; et comme on lui faisoit signe de tous côtés de s'avancer, et que l'Empereur même l'y convioit, il lui répondit,

Qu'il ne croyoit pas qu'il voulût baiser un homme à qui il refusoit une audience particulière, et une séance conforme au rang qu'il tenoit dans l'église, et à la dignité du Prince qui l'envoyoit. Maxime se jeta sur les plaintes, et lui reprocha sa première ambassade et ses belles paroles qui l'avoient empêché de passer alors en Italie. Mais le saint prélat lui répondit généreusement, *Qu'il avoit eu soin des intérêts d'un prince pupille; qu'il en faisoit gloire, comme d'une action digne d'un évêque; mais qu'il n'avoit fermé l'entrée des Alpes à personne; qu'il n'avoit opposé ni armes, ni retranchemens, ni rochers, ni fausses promesses.*

Après avoir justifié sa propre conduite, il justifia celle de Valentinien, qui avoit congédié les Huns et les Alains, de peur de lui donner de l'ombrage; qui avoit toujours reçu ses ambassadeurs avec honneur, et qui lui avoit renvoyé son frère qu'il auroit pu faire mourir par représailles. Enfin, il lui exposa sa commission, et lui demanda de la part de son maître la confirmation des traités passés, et le corps de l'empereur Gratien, dont il avoit sans doute commandé le meurtre, puisqu'il lui refusoit la sépulture. Maxime, pressé des remords de sa conscience, et des raisons de l'archevêque, n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il traiteroit volontiers avec Valentinien, et le remit à une autre audience. Quelques jours après, ayant appris qu'il refusoit de communiquer avec lui et avec

L'AN 387. les prélats de sa cour qui étoient du schisme d'Itace, il se servit de ce prétexte pour lui commander de sortir de ses états.

LXXIII. Saint Ambroise envoya d'abord un courrier à Valentinien, pour lui rendre compte du mauvais succès de sa légation, et pour l'avertir de ne se fier point aux belles paroles du tyran, qui, sous des apparences de paix, cachoit un dessein formé de lui faire la guerre. Valentinien, qui n'avoit encore aucune expérience, jugea de cette ambassade par l'événement, et envoya Domnin, l'un de ses principaux ministres, afin qu'il renouât la négociation, et qu'il raccommodât par son adresse ce qu'il croyoit que l'archevêque avoit gâté par son zèle indiscret, ou par son peu
Zoz. l. 4. d'habileté. Maxime reçut ce nouvel ambassadeur avec toute la civilité possible, accepta toutes ses propositions, et l'engagea même adroitement à mener quelques-unes de ses troupes à Valentinien, pour l'assister contre des barbares qui troubloient la Pannonie. Ce ministre, glorieux des honneurs qu'il avoit reçus, et du service qu'il croyoit avoir rendu, prit le chemin des Alpes, conduisant comme en triomphe, la moitié d'une armée ennemie, sous le nom de troupes auxiliaires.

LXXIV. Maxime le suivit de si près, qu'il entra presque aussitôt que lui dans l'Italie avec toute son armée, marcha droit à Aquilée où il croyoit surprendre Valentinien. La consternation fut si grande, que personne ne se mit en état de lui

résister. Valentinien qui l'avoit cru son allié, le voyant venir comme ennemi, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il se retira promptement vers la mer adriatique, où il s'embarqua avec l'Impératrice sa mère, et fit voile du côté de Thessalonique, pour aller implorer le secours de Théodose. Maxime, fâché de n'avoir pu se saisir de la personne de l'Empereur, se répandit comme un torrent furieux, ruinant Flaisance, Modène, Rhége et Bologne de fond en comble, et désolant toutes les villes qui se trouvoient sur son passage à droite et à gauche. Il n'y eut cruauté, pillage, violence, infamie ou sacrilège qui ne fussent exercés par ses troupes. On passoit une partie des citoyens au fil de l'épée : ceux que le fer avoit épargnés languissoient dans une dure captivité. Il n'y eut que Milan qui se sauva de ces calamités publiques ; et quelque haine qu'on eût contre l'archevêque de cette ville, on lui laissa prêcher en paix la pénitence à son peuple : tant la sainteté est vénérable aux tyrans mêmes.

L'AN 387

Pacat. in p^{ar}
neg. Theod.

Alors Maxime, voyant que tout cédoit à sa LXXV.
fortune, s'arrêta et commanda aux officiers de son armée de faire vivre les troupes dans l'ordre, afin de gagner l'amitié de ces peuples dont il connoissoit la foiblesse. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer des ambassadeurs à Constantinople, pour prévenir Théodose, et lui remontrer qu'il n'étoit point entré dans l'Italie pour usurper l'empire, mais pour y établir la religion

L'AN 387.

Ambros.
ep. 29.

catholique qu'on y vouloit ruiner. Il écrivit la même chose au pape Sirice, et lui manda qu'il vouloit absolument qu'on conservât la pureté de la foi, sans souffrir aucune hérésie. Pour gagner les gentils, il remit les sacrifices que Gratien avoit abolis, et leur permit de redresser l'autel de la Victoire dans le capitolé. Il ménagea même les Juifs, en faisant rebâtir à Rome leurs synagogues. Ainsi cet usurpateur politique accommodoit sa conscience à ses desseins et à ses intérêts.

LXXVI.

Cependant Valentinien, après avoir couru plusieurs dangers sur la mer, arriva sur les côtes d'Orient : de là il envoya de ses domestiques à Théodose, pour lui donner avis de sa fuite et de l'irruption de Maxime, et pour le supplier de prendre sous sa protection un Prince errant qui avoit l'honneur d'être son collègue, son ami et son allié. Théodose fut très-sensiblement touché du malheureux état où ce jeune Prince étoit réduit, et donna promptement tous les ordres nécessaires pour la guerre. Après quoi il partit avec une partie de sa cour, et s'avança jusqu'à Thessalonique, où il trouva cet Empereur fugitif, et la princesse Galla, que l'impératrice Justine avoit emmenée avec elle. Il traita cette famille affligée avec toute la civilité et toute la tendresse qu'il devoit à la maison du grand Valentinien.

August. de
civit. Dei,
l. 5. c. 26.

Après les avoir consolés, il leur parla en père et en empereur très-chrétien, et dit à ce jeune

Prince, *Que pour se relever de son malheur, il en falloit ôter la cause; que la guerre qu'il avoit faite à Jésus-Christ lui avoit attiré celle de Maxime; que s'il n'avoit Dieu de son côté, toutes les forces de l'empire ne serviroient qu'à rendre sa perte plus éclatante; qu'il falloit plus se confier en la justice de sa cause qu'au nombre et à la valeur de ses soldats; que la victoire avoit toujours suivi le grand Valentinien son père, parce qu'il avoit confessé la foi, et que Dieu l'avoit protégé; que son oncle Valens, au contraire, après avoir soutenu l'erreur, chassé les évêques, massacré les saints, avoit été défait, et brûlé plutôt par son impiété que par ses ennemis; qu'il se remit bien avec Dieu, et qu'il reprit la foi qu'il avoit abandonnée, s'il vouloit que les secours qu'on lui préparoit eussent tout le succès qu'on en pouvoit espérer.*

L'AN 387.
Suidas verbo
Valentin.

Cette remontrance toucha l'esprit de ce jeune LXXVII.
Empereur, que ses malheurs avoient déjà fait rentrer en lui-même, et l'attacha inviolablement à la croyance de l'église catholique. Justine, à qui cet avertissement s'adressoit plus qu'à son fils, dissimuloit son déplaisir, et faisant semblant de renoncer à son hérésie, animoit Théodose à la guerre par ses larmes et par ses prières. Cet Empereur s'y détermina; et pour lui donner un gage assuré de sa protection, il épousa, peu de temps après, la princesse Galla sa fille. Zoz. l. 4.

Comme il eut résolu de se mettre en cam- LXXVIII.

L'AN 387.

Zoz. l. 4.
Theodoret.
l. 5. c. 19.Soz. l. 7.
c. 24.Aurel. Vict.
in Theod.
Chrysost.
Hom. 20.
ad popul.
Antioch.

pagne au commencement du printemps avec une puissante armée, il fut obligé d'imposer un nouveau tribut, pour fournir aux frais de la guerre. Soit que les peuples le trouvassent excessif, soit que les officiers qui avoient la commission de le lever, l'exigeassent avec trop de rigueur, quelques villes en murmurèrent, mais les habitans d'Antioche passèrent du murmure à la sédition. Ils méprisèrent les ordres qu'ils avoient reçus de l'Empereur; et renversant ses statues et celles de l'impératrice Flaccille sa première femme, ils les traînèrent par toutes les rues de la ville. Une action si indigne fut accompagnée des paroles les plus piquantes et les plus outrageuses que la fureur leur put inspirer. Quelques historiens rapportent que la nuit d'auparavant on aperçut un spectre horrible, qui, s'élevant jusqu'au-dessus de la ville, et frappant l'air avec un fouet épouvantable, sembloit exciter les esprits à la sédition.

Dès que l'Empereur eut appris ces nouvelles, son indignation fut d'autant plus grande qu'elle étoit juste. Outre qu'il étoit d'un naturel prompt et sensible, l'ingratitude de ce peuple qu'il avoit toujours favorisé, et les suites fâcheuses que pouvoit avoir cet exemple au commencement d'une guerre, l'irritoient encore davantage. Mais ce qui le toucha plus vivement, ce fut l'injure qu'on avoit faite à la mémoire de l'impératrice Flaccille, qu'il avoit tendrement aimée, qui étoit morte depuis deux ans en odeur de sain-

teté, et dont le nom lui étoit en singulière vénération.

L'AN 388.

Pour punir un si grand outrage, il résolut d'abord de confisquer tous les biens des citoyens d'Antioche, d'en brûler toutes les maisons avec tous ceux qui les habitoient, de la démolir jusque dans les fondemens, d'en transporter ailleurs jusqu'aux dernières pierres, et d'y faire ensuite passer la charrue, afin qu'il ne restât plus même aucune marque de cette ville royale, qui étoit la capitale de tout l'Orient. Quoiqu'il fût à propos de punir l'insolence de ce peuple, il y avoit pourtant de l'excès dans la colère de ce Prince, qui enveloppoit dans une même condamnation les innocens et les coupables. Aussi n'en vint-il pas jusqu'à cette extrémité. Il se contenta d'envoyer à Antioche deux commissaires, Elebéque, général de ses armées, et Césaire, préfet du prétoire, pour découvrir les auteurs et les complices de la sédition, et pour en faire une punition exemplaire.

LXXIX.

Zoz. l. 4.
Chrisost.
Hom. 17.
ad popul.
Antioch.

Cependant cette ville étoit dans une désolation extrême. Les remords, la crainte, et le désespoir avoient succédé à la fureur. Plusieurs de ses habitans, effrayés de leur crime et des menaces de l'Empereur, abandonnoient leurs maisons qu'ils croyoient qu'on alloit donner au pillage. Ceux qui étoient demeurés avoient toujours l'image de la mort devant les yeux, et n'attendoient que l'heure de leur supplice. Ils n'avoient d'autre refuge que l'église, ni d'autre

LXXX.

Chrysost. in
Homil. ad
popul. An-
tioch.

L'AN 388.

consolation que celle qu'ils recevoient des exhortations éloquentes de S. Chrysostôme, ni d'autre espérance que celle que leur donnoit Flavien, leur archevêque, qui s'étoit chargé d'aller trouver l'Empereur à Constantinople, et d'intercéder pour eux.

Les commissaires trouvèrent les choses en cet état à leur arrivée. Ils défendirent d'abord à tous les citoyens le théâtre et le cirque, et leur interdirent les bains publics. Ils privèrent la ville du titre de métropole de la Syrie et de l'Orient, et le donnèrent à Laodicée, commençant ainsi à punir ce peuple si adonné aux spectacles, et si jaloux de sa gloire, par le retranchement de ses plaisirs et de ses privilèges. Ils firent ensuite une très-exacte recherche des séditieux, et remplirent les prisons de ceux qui étoient coupables, et de ceux même qui n'en étoient que soupçonnés. On confisqua les biens de la plupart des personnes de qualité qui avoient commis ou favorisé le crime. Chacun craignoit pour ses proches et pour soi-même; et les juges mêmes ne pouvoient voir sans pitié une si grande désolation. Cependant ils exécutoient les ordres du Prince, et tenoient des soldats armés près du palais et des prisons, de peur que le désespoir n'excitât encore la sédition.

LXXXI. Ce fut alors que les solitaires qui vivoient dans le voisinage d'Antioche, descendirent de leurs montagnes pour venir consoler cette ville affligée. Ils inspiroient aux uns le détachement du monde, et le mépris de la mort; ils assu-

Chrysost.
Hom. 17.
ad popul.
Antioch.

Chrysost.
Hom. 17.
ad popul.
Antioch.

Idem Hom.
17. ad pop.
Antioch.
Theodoret.
L. 5. c. 19.

roient les autres de la protection de Dieu et de la clémence du Prince : ils protestoient à tous qu'ils étoient venus pour obtenir leur grâce, ou pour mourir avec eux. Après avoir demeuré les jours entiers à l'entrée du palais, pour solliciter les juges, ils couchoient les nuits à la porte des prisons, prêts à donner leur vie et leur liberté pour sauver celles de leurs frères. Tantôt ils embrassoient les genoux des magistrats, tantôt ils leur parloient avec autorité de la part de Dieu.

Un d'entre eux, nommé Macédoine, homme simple et sans aucune expérience du monde, mais d'une éminente piété, rencontrant deux des juges dans le milieu de la ville, leur commande de descendre de cheval. Ces officiers qui ne voyoient rien en ses habits ni en sa personne qui pût lui donner cette autorité, se mirent d'abord en colère contre lui : mais quand ils eurent appris quelle étoit la sainteté de ce solitaire, ils descendirent de cheval, l'embrassèrent, et lui demandèrent pardon. Alors ce vieillard, rempli d'une sagesse divine, élevant sa voix, leur dit : *Allez, mes amis, faire de ma part cette remontrance à l'Empereur : Vous êtes Empereur, mais vous êtes homme. Vous commandez à des hommes qui sont les images de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez la créature. Vous êtes si offensé qu'on ait abattu vos images. Dieu le sera-t-il moins quand vous aurez brisé les siennes ? Les vôtres sont insensibles, les siennes sont vivantes*

L'AN 388.

Chrysost.

Hom. 17.
ad popul.

Antioch.

et raisonnables. Vos statues de bronze sont déjà refaites et redressées ; mais quand vous aurez fait mourir des hommes , comment réparerez-vous votre faute ? Les ressusciterez-vous quand ils seront morts ? Ces paroles animées de zèle et de charité, firent impression sur l'esprit de ces officiers, et l'Empereur même en fut touché , lorsqu'on les lui rapporta : de sorte qu'au lieu des menaces qu'il avoit faites aux habitans d'Antioche , il se justifia lui-même ; et découvrant la cause de sa colère, *Si j'avois manqué, dit-il, il ne falloit pas en faire porter la peine à une princesse dont la vertu ne mérite que des louanges. Ceux qui se sentoient offensés devoient armer toute leur colère contre moi.*

Theodoret.
ibid.

Les autres solitaires n'eurent pas moins de courage. Ils allèrent trouver les magistrats, et les prièrent de prononcer un jugement favorable, et d'absoudre les criminels. Comme ils n'en pouvoient tirer d'autres réponses, sinon qu'ils n'étoient pas maîtres de l'affaire ; qu'il étoit dangereux de laisser un crime d'état impuni , et qu'ils suivroient dans leurs jugemens les règles du devoir et de la justice : ils s'écrièrent, *Nous avons un prince qui aime Dieu , qui est fidèle, et qui vit dans la piété. Ne trempez pas votre épée dans le sang. Quelque grande qu'ait été l'insolence de cette ville, elle n'est pas plus grande que la clémence de l'Empereur.* Enfin ils entrèrent dans le palais , comme on alloit prononcer l'arrêt de condamnation contre ceux

qui avoient été convaincus du crime. Ils conjurèrent les juges de leur accorder quelques jours de délai, et d'attendre de nouveaux ordres de la cour. Ils s'offrirent d'aller trouver le Prince, et de l'apaiser par leurs larmes et par leurs prières, et firent tant qu'ils obtinrent ce qu'ils demandoient.

Les commissaires que l'Empereur avoit envoyés, touchés des sentimens généreux de ces solitaires, les prièrent de donner leurs remontrances par écrit, et promirent de les porter eux-mêmes à leur maître; ce qu'ils firent peu de jours après. L'affaire étant en cet état, ces hommes admirables retournèrent promptement dans leurs grottes et dans leurs cellules, et la même charité qui les en avoit fait sortir, les y renferma.

En ce temps Flavien, archevêque de cette ville affligée, qui en étoit parti vers le commencement du carême, et qui n'avoit considéré ni la rigueur de la saison, ni les incommodités du voyage, ni sa propre vieillesse, arriva à Constantinople. Il entra dans le palais où étoit le prince, et s'arrêta assez loin de lui, comme retenu par la crainte, par la honte et par la douleur. Il demeuroit là sans parler; et tenoit les yeux baissés contre terre, aussi triste et aussi confus que s'il eût été coupable et que s'il eût demandé grâce pour lui-même.

Quelques-uns même ajoutent qu'il fit chanter par des enfans de la musique de l'Empe-

 L'AN 388.

LXXXII.
Chrysost.
Hom. 20.
ad popul.
Antioch.

Sozom. I. 7.
Hist. Ecc1.
c. 23.

L'AN 388.

reur, les cantiques lugubres dont se servoit l'église d'Antioche dans ses prières publiques pour exprimer son affliction, et que ces airs tristes et languissans amollirent l'âme du prince, et l'émurent si fort de compassion, qu'il trempa de ses propres larmes la coupe qu'il tenoit entre ses mains. Mais outre qu'il y a peu de vraisemblance dans cette circonstance, saint Chrysostôme qui a écrit toutes les particularités de cette histoire, n'auroit pas manqué d'en être informé, et de l'insérer dans la relation.

Quoi qu'il en soit, cet archevêque préparoit insensiblement l'esprit de Théodose, et tâchoit de le toucher par ses soupirs et par ses larmes, avant que d'entreprendre de le persuader par ses raisons. L'Empereur s'approcha de lui, et

Chrysost.
Hom. 20.
ad popul.
Antioch.

lui dit avec beaucoup de modération, *Qu'il avoit de grands sujets de plainte contre les citoyens d'Antioche : qu'il avoit préféré leur ville à toutes les autres de son empire; qu'après les grâces et les faveurs qu'il leur avoit faites, il n'en avoit pas dû attendre un si rude traitement; qu'il ne croyoit pas leur avoir fait d'injustice; que s'il avoit été assez malheureux pour leur en faire, ils pouvoient s'en prendre à lui-même, plutôt qu'à des personnes mortes, qui n'avoient pas manqué à leur égard.* Il s'arrêta à ces mots; et l'archevêque, après avoir essuyé ses larmes, rompit enfin le silence.

LXXXIII.

Il commença son discours par un aveu sincère du crime qu'avoient commis ceux d'An-

tiôche, confessant qu'il n'y avoit point de supplice qui pût l'égalér. Après avoir exagéré leur ingratitude, en la comparant avec l'extrême bonté de l'Empereur, il lui représenta, que plus l'injure étoit grande, plus la grâce qu'il accorderoit à ces criminels lui seroit glorieuse. Il lui proposa l'exemple de Constantin, qui étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant, qu'il ne se sentoit point blessé. Il lui remit devant les yeux sa propre clémence; et le fit souvenir d'une de ses lois, par laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvre les prisons, et qu'on fasse grâce aux criminels dans le temps de la solennité de Pâques, il ajoute cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse même ressusciter les morts!*

Il lui montra qu'en cette occasion il ne s'agissoit pas seulement de la conservation d'Antioche, mais de l'honneur de la religion chrétienne. *Les Juifs, disoit-il, les payens, les barbares mêmes, chez qui le bruit de cet accident s'est répandu, ont tous les yeux sur vous, et ils attendent l'arrêt que vous allez prononcer. Si vous pardonnez aux coupables, ils rendront gloire au Dieu des chrétiens, en vous louant, et se diront les uns aux autres : que cette religion est puissante qui donne un frein à la colère des empereurs, et retient les souverains*

L'AN 388.

dans une modération d'esprit que nous n'avons pas même nous autres particuliers ; et que le Dieu des chrétiens est grand , puisqu'il élève les hommes au-dessus de la nature , et qu'il leur fait vaincre la violence de leurs passions !

Après cette réflexion , pour ôter de l'esprit du prince, les considérations politiques du mauvais exemple , s'il laissoit un si grand crime impuni , il lui représenta que ce n'étoit pas par mollesse ou par impuissance de se venger qu'il pardonnoit , mais par bonté et par religion ; et que la ville d'Antioche étoit plus punie par ses frayeurs et par ses remords , que si elle avoit été détruite par le fer ou par le feu. Enfin il protesta qu'il ne retourneroit plus à Antioche , jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans les bonnes grâces de l'Empereur , et il termina son discours en mêlant le respect et les prières avec les menaces du jugement de Dieu.

LXXXIV. Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes , et dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion , il dit ce peu de mots au patriarche : *Si Jésus-Christ , tout dieu qu'il est , a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifioient , dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé , moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux , et serviteur du même maître ?* Alors Flavien se prosterna , et lui souhaila toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire ; et comme

ce prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople, *Allez, mon père*, lui dit Théodose en l'embrassant, *et ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, et par les assurances que vous lui donnerez de la grâce que je leur accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur et dans la crainte. Partez, et portez-lui pour la fête de Pâques l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes; et soyez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.* Après cela il congédia ce saint vieillard, et lui envoya même des courriers, après qu'il eut passé la mer, pour l'exhorter de nouveau à se hâter.

On peut voir, par le récit que je viens de faire, la malignité de l'historien Zozime, qui tâche d'excuser l'emportement de ceux d'Antioche, en rejetant la faute de leur révolte sur la dureté du gouvernement. Il ne dit rien du voyage de Flavien, attribuant tout le succès de cette négociation au sophiste Libanius, contre la foi de l'histoire, et contre le témoignage des auteurs contemporains, et particulièrement de saint Chrysostôme, qui reprocha publiquement aux philosophes l'excès de leur lâcheté en cette rencontre. D'où l'on peut conjecturer que les deux discours que nous trouvons encore parmi les œuvres de ce sophiste, sur le sujet des statues, n'ont été composés qu'après sa mort, ou

L'AN 388.

LXXXV.
Zoz. l. 4.Chrysost.
Hom. 17.
ad popul.
Antioch.

L'AN 388.

que s'il les a faits lui-même, ce n'a été qu'après coup par manière de déclamation.

Baron. An.
eccles. t. 4.

L'affaire d'Antioche étant ainsi heureusement conclue, le retour de son archevêque fut comme un triomphe. On sema de fleurs la place publique; on alluma partout des flambeaux; on couvrit tous les chemins par où il devoit passer d'herbes odoriférantes; et chacun, touché de la clémence de l'Empereur, fit des vœux et des prières pour lui et pour l'heureux succès de ses armes.

LXXXVI.

En ce même temps Théodose, à la sollicitation d'un de ses parens, pressoit la veuve Olympias de se marier. Elle étoit fille du comte Seleuque, et petite-fille d'Ablave, grand-maître de l'empire sous Constantin. Elle avoit été ma-

Greg. Naz.
epist. 57.

riée à un jeune seigneur nommé Nébride. Plusieurs évêques avoient assisté à ses noces, et saint Grégoire de Nazianze qui n'avoit pu s'y trouver, lui avoit envoyé quelques vers en forme d'épithalame. Elle étoit demeurée veuve au bout de vingt mois, et ne prétendoit plus s'attacher qu'à

Pallad. in
dial. de vit.
Chrysost.

Dieu seul. Elpide, Espagnol de nation, et cousin de l'Empereur, avoit une extrême passion de l'épouser; car outre qu'elle étoit d'une illustre naissance, et d'une grande beauté, elle possédoit encore des richesses extraordinaires. Quoiqu'il eût cherché tous les moyens de s'en faire aimer, il n'avoit pu réussir en son entreprise. Il eut recours à l'Empereur, et le pria de l'assister de son crédit auprès d'Olympias. Théodose, très-

sensible à tout ce qui regardoit sa parenté, et d'ailleurs persuadé que sa protection et l'honneur de son alliance toucheroient cette jeune veuve, lui fit proposer ce mariage; mais il ne gagna rien sur son esprit. Elle répondit avec beaucoup de modestie et de générosité tout ensemble : *Qu'elle recevroit toujours avec un très-profond respect tout ce que l'Empereur lui feroit l'honneur de lui proposer; mais qu'elle le supplioit de lui permettre de vivre sans engagement : que si le ciel l'eût voulue dans l'état du mariage, il ne lui auroit pas ôté son mari; et que Dieu ayant rompu ses liens, elle étoit résolue de ne se donner plus qu'à lui, et de ne vivre que pour lui plaire et pour le servir.*

L'AN 388.

Pallad. *ibid.*

Théodose ne crut pas qu'il fût juste de la réduire par autorité à prendre le parti qu'il lui proposoit. Mais comme c'est le malheur des souverains, d'être sujets non-seulement à leurs propres passions, mais encore à celles des autres, il se laissa prévenir contre elle. Les parens qu'on avoit gagnés se plaignirent, qu'étant demeurée maîtresse de ses biens avant l'âge porté par les lois, elle les dissipoit en présens et en aumônes indiscrettes, par le conseil de quelques ecclésiastiques intéressés qui la gouvernoient. Sur cette plainte, l'Empereur ordonna que le gouverneur de Constantinople auroit l'administration des biens d'Olympias, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Elpide fit exécuter cet ordre avec une extrême rigueur. On ôta à cette vertueuse

LXXXVII.

L'AN 388.

dame la disposition entière de ses revenus; on ne lui laissa pas même la liberté d'avoir aucune communication avec les évêques, ni d'entrer dans l'église, afin que ressentant toutes les incommodités de la pauvreté et de la servitude, et n'ayant aucune consolation, elle fût obligée de consentir au mariage qu'elle refusoit. Mais elle ne put être ébranlée par un traitement si injuste et si violent. Elle le souffrit, non-seulement avec patience, mais encore avec joie; et après en avoir rendu grâce à Dieu, elle écrivit à

Pallad. *ibid.* l'Empereur en ces termes : *Vous en avez usé, Seigneur, envers votre très-humble servante, non-seulement en Empereur, mais encore en évêque, lorsque vous m'avez délivrée du soin de mes biens temporels, et de la crainte où j'étois de n'en faire pas assez bon usage. Me voilà déchargée d'un grand fardeau. La grâce seroit entière, si vous ordonniez qu'on les distribuât aux pauvres et à l'église. Il y avoit déjà longtemps que je craignois que la vanité ne me fît perdre le fruit de mes aumônes, et que l'embarras des richesses temporelles ne me fît négliger les spirituelles.*

LXXXVIII. Elle demeura en cet état jusqu'à ce que la guerre contre Maxime fût heureusement terminée. Alors Théodose, connoissant qu'il avoit été surpris, et regrettant les maux qu'elle avoit soufferts si constamment, la remit dans ses biens, et la laissa dans sa liberté. Elle exerça depuis la charge de diaconesse dans l'église de

Constantinople, donnant de grands exemples de modestie, de prudence, de piété, et d'un parfait renoncement à tous les soins et à tous les plaisirs du siècle.

L'AN 388.

Dès que le printemps fut arrivé, Théodose qui tenoit encore en suspens les ambassadeurs de Maxime, déclara qu'il alloit lui faire la guerre, et partit de Constantinople, où il laissoit son fils Arcadius sous la conduite de Tatien, homme sage, fidèle, et intelligent, qu'il avoit fait venir exprès d'Aquilée pour le faire préfet du prétoire, et du philosophe Thémistius, qu'il lui donna pour précepteur. Ses ambassadeurs avoient renouvelé par son ordre les traités de paix avec tous les princees voisins de l'empire. Il avoit pris à sa solde les meilleurs soldats des Goths, des Huns, des Scythes et des Alains, tant pour renforcer son armée, que pour affoiblir les barbares qui pouvoient lui être suspects. Arbogaste lui avoit amené un corps considérable de François et de Saxons. Des généraux de grande réputation et de grande expérience qui devoient commander sous lui, entretenoient la discipline parmi tant de troupes différentes. Enfin il avoit pourvu à tout ce qui pouvoit faire réussir une entreprise si importante à sa gloire et au salut de l'empire.

LXXXIX.

Themist.
Orat. 6.

Mais son principal soin avoit été d'attirer les bénédictions de Dieu sur son armée, et de se disposer à la victoire par la piété. Il fit faire des dévotions solennelles, et il envoya prier les

August. de
civit. Dei,
l. 5. c. 26.

L'AN 388.

Evagr. vit.
SS. PP. c. I.

plus fameux solitaires d'Égypte, de recommander à Dieu, dans leurs oraisons, le succès de cette guerre, et de lever les mains au ciel tandis qu'il combattoit. Surtout il consulta le saint abbé Jean, qui lui donna des assurances de la victoire qu'il devoit remporter. Cet homme admirable, qui étoit comme l'oracle de son siècle, lui prédit depuis les principaux événemens de son règne, ses guerres, ses victoires, les irruptions mêmes des barbares, dont il marquoit jusqu'aux moindres circonstances.

XC. Ce ne fut pas assez à l'Empereur d'implorer le secours du ciel par des vœux et par des prières, il essaya de le mériter par des actions; car avant de sortir de Thessalonique, il renouvela ses anciens édits, et en fit de nouveaux contre les hérétiques, leur défendant de tenir des assemblées, de faire des ordinations, de donner ou de prendre le nom d'évêques; ordonnant aux magistrats d'empêcher que ces religions profanes, qui sembloient avoir conspiré contre la véritable, ne célébrassent en public ou en particulier leurs mystères sacrilèges. Et parce que les ariens avoient supposé ou interprété quelques-uns de ses édits passés en leur faveur, il déclara, par une loi expresse, que tout ce qu'ils pourroient tirer à leur avantage seroit tenu faux et contre son intention. Il tâchoit ainsi d'engager Dieu à le protéger, en prenant avec tant de zèle la protection de son église, et il alloit joindre ses troupes, animé d'une sainte confiance.

Maxime, de son côté, voyant qu'on n'avoit rendu aucune réponse positive à ses ambassadeurs, s'étoit mis en état, non-seulement de se défendre, mais encore d'attaquer, s'il le falloit. Pour s'assurer des Gaules en son absence, il y avoit laissé son fils Victor sous la conduite de Nannius et Quentin ses généraux. Une partie des peuples Germaniques qu'il avoit réduits à lui payer de grandes contributions, étoit accourue à son secours, et il avoit sujet d'être content du nombre et de la valeur de ses soldats. D'abord il divisa ses forces en trois corps d'armée. Il envoya le comte Andragatius, avec ordre de fortifier les Alpes juliennes, et d'en garder tous les détroits. Il commanda à son frère Marcellin de se saisir des passages du Drave, avec une partie des troupes auxiliaires; et lui, avec les légions romaines, s'avança vers la Pannonie, et s'arrêta sur le Save. Après s'être ainsi rendu maître des montagnes et des rivières, il crut avoir fermé toutes les entrées de l'Italie, et se posta en sorte qu'il pouvoit en peu de temps se joindre avec son frère quand il le jugeroit à propos.

Théodose étoit à peine parti de Constantinople, qu'il eut avis qu'il se tramoit quelque trahison dans son armée, où Maxime avoit déjà gagné quelques officiers, et qu'il falloit promptement arrêter les pratiques d'un ennemi plus accoutumé à corrompre des troupes qu'à combattre. Cet avis lui étoit donné par des gens qui

L'AN 388.

paroissoient très-bien informés, et la conduite passée de Maxime ne le rendoit que trop vraisemblable. L'Empereur s'avança donc en diligence vers son armée, et fit chercher très-soigneusement les agens de Maxime, et ceux qui avoient eu quelque correspondance avec eux.

Le bruit se répandit aussitôt, qu'il y avoit une trahison qui seroit bientôt découverte, et les traîtres jugèrent bien qu'ils n'éviteroient pas le châtement qu'ils avoient mérité, s'ils ne se retiroient promptement. Ils concertèrent secrètement le temps et le lieu de leur fuite, et sortant à petites troupes du camp, ils se rassemblèrent la nuit, et coururent vers les bois et les marais de la Macédoine pour s'y cacher. Théodose, averti le matin qu'un bataillon de barbares avoit déserté, fut bien aise d'être défait de ces soldats infidèles; mais craignant qu'ils n'attirassent des troupes de leur pays, et qu'ils ne troublassent, pendant son absence, le repos de cette province, il détacha quelques escadrons qui les poursuivirent, et en tuèrent la plus grande partie avant qu'ils eussent gagné les marais, et contraignirent le reste de se jeter dans les bois et dans les montagnes.

XCHII. Théodose, délivré de cette inquiétude, fit embarquer Valentinien et l'impératrice Justine, et les fit conduire sûrement dans Rome, soit que l'Italie les eût redemandés, soit qu'il crût que leur présence rassurerait ces peuples qui

leur étoient encore affectionnés, et qui ne pouvoient souffrir la tyrannie de Maxime. Après cela il fit des réglemens très-sévères touchant la discipline des troupes, et chargea tous les officiers d'y tenir la main, afin qu'on jugeât de la justice de sa cause par la retenue de ses soldats, et qu'on vît la différence qu'il y avoit entre l'armée d'un empereur et celle d'un tyran.

Ces ordres furent si exactement observés, qu'il n'y eut ni confusion, ni tumulte entre tant de nations accoutumées à vivre sans règle et sans contrainte. La ville ni la campagne ne se ressentirent pas de leur passage; et les vivres ayant manqué durant quelques jours, il n'y eut point de soldat qui n'aimât mieux souffrir la faim avec patience, que de faire aucun désordre qui pût déplaire à l'Empereur.

Tout étant ainsi réglé, Théodose marcha à grandes journées, et crut que le bon succès de cette expédition dépendoit en partie de la diligence de sa marche. Promote commandoit la cavalerie, Timase étoit à la tête des légions, Arbogaste et Ricomer conduisoient la plupart des barbares auxiliaires, et l'Empereur avoit l'œil à tout. Il divisa, comme Maxime, son armée en trois corps, pour lui cacher la route qu'il vouloit prendre, et surtout pour causer moins d'incommodité dans le pays qu'il traversoit, et pour tenir plus facilement ses gens dans l'ordre.

Comme il s'avançoit en cet état du côté de la

L'AN 388.

Pacat. in
panegy.Philostorg.
Oros. l. 7.

L'AN 388.

Pannonie, il eut avis que Maxime s'étoit arrêté, et qu'il avoit fait camper son armée aux environs de * Siscia. C'étoit une ville qui n'étoit considérable ni par sa grandeur, ni par ses fortifications, mais par une situation très-avantageuse. Elle étoit sur le bord du Save, qui, se partageant en deux branches, forme une île vis-à-vis de cette place, lui sert comme d'un double rempart, et la rend presque inaccessible. Le tyran Magnence s'en étoit autrefois saisi comme d'un poste très-important dans la guerre qu'il fit à l'empereur Constancius.

Théodose rassembla tout d'un coup toutes ses troupes, et fit tant de diligence, qu'il fut camper entre le Drave et le Save, avant que les ennemis eussent pu l'en empêcher, et leur coupa la communication de leurs deux armées. Alors jugeant que Maxime se tiendroit couvert, et qu'il seroit difficile de l'attirer à un combat général, il résolut de passer le Save à quelque prix que ce fût, et de l'aller forcer dans son poste. Il proposa son dessein à ses généraux, qui en trouvèrent d'abord l'exécution hasardeuse. Néanmoins la présence de l'Empereur qui encourageoit ses troupes, la valeur et la prudence des officiers, la gaieté et le courage des soldats, qui croyoient que l'ennemi n'avoit osé se mettre en campagne, faisoient croire que rien ne leur étoit impossible.

L'Empereur profita de cette ardeur et de cette confiance qu'il remarqua dans ses troupes,

et marchant à leur tête avec une diligence extraordinaire, il parut auprès de Siscia, et fut aussitôt prêt à passer le fleuve que les ennemis à le défendre. Il jeta la frayeur dans tout leur camp, et fit tenter en même temps le passage du fleuve en plusieurs endroits. Maxime qui, par un aveuglement étrange, avoit cru Théodose encore bien loin, fut d'abord surpris. Il tâcha d'animer ses légions, les fit avancer selon les besoins, et crut que si elles soutenoient ces premiers efforts, il lui seroit facile après cela de les rassurer. Cependant Théodose, qui s'étoit avancé sur le rivage pour observer la contenance des ennemis, connoissant par leurs mouvemens et par leur confusion qu'ils étoient ébranlés, eût bien voulu les aller charger, sans leur donner le temps de se reconnoître; mais le Save étoit fort profond, et Maxime envoyoit toujours de nouvelles troupes, pour renforcer celles qui étoient déjà sur le rivage. Alors voyant le moment fatal qui eût pu terminer cette guerre, et craignant de laisser échapper une occasion de vaincre, que la fortune ne lui renverroit peut-être plus, il faisoit chercher des gués, et faire des ponts avec une diligence incroyable.

Comme il étoit dans cette inquiétude, Arbo- XCV.
gaste lui amena quelques officiers de sa nation qui s'offroient de passer le fleuve. L'Empereur loua leur résolution, leur fit espérer de grandes récompenses, les assura qu'il seroit le témoin de leur valeur, et qu'il les appuieroit lui-même

L'AN 388.

Pacat. in
panegy.

avec tout ce qu'il y avoit de braves gens dans son armée. Ces officiers allèrent joindre leurs escadrons qu'ils animèrent plus par leur exemple que par leurs paroles. Arbogaste lui-même se mit à leur tête, et se jetant tous ensemble dans le fleuve, encore tout poudreux et fatigués d'une longue marche, ils essayèrent une infinité de traits, et passèrent à cheval à la nage, à la vue de l'Empereur qui les soutenoit en personne.

Les ennemis effrayés d'une résolution si hardie, se retirèrent en désordre, et donnèrent l'alarme à tout le reste de l'armée. Pendant qu'Arbogaste, après avoir gagné le rivage, tailloit en pièces tout ce qu'il rencontroit, les autres troupes que Théodose faisoit passer incessamment, donnoient sur les ennemis d'un autre côté, et en faisoient un grand carnage. Plusieurs se précipitèrent eux-mêmes dans le fleuve.

Plusieurs furent foulés aux pieds des chevaux. La campagne étoit couverte de morts; les fossés de Siscia étoient remplis des corps de ceux qui s'y réfugioient. Maxime, après avoir essayé plusieurs fois en vain de rallier ses troupes, ne pensa plus qu'à se sauver lui-même, et se retira comme il put vers Aquilée, où il prétendoit recueillir les débris de son armée, pendant que son frère Marcellin défendrait l'entrée de l'Italie.

XCVI. Théodose après avoir remercié Dieu de sa victoire, et récompensé sur le champ ceux qui

s'étoient distingués en cette occasion, tourna promptement à droite, et marcha vers Marcellin avec tant de diligence, qu'il ne lui donna pas le loisir de gagner les détroits des Alpes, non pas même d'apprendre la défaite de son frère. Dès qu'il fut arrivé vers Pœtovium *, petite ville sur * Pettau. le Drave, où Marcellin étoit campé; il résolut de l'attaquer le jour même; mais il étoit tard, et les troupes étoient fatiguées: ce qui l'obligea de remettre la bataille au lendemain. Chacun se prépara pendant la nuit; et dès la pointe du jour l'Empereur fit attaquer l'ennemi qui sembloit d'abord être résolu de se bien défendre. Le combat commença avec beaucoup d'ardeur de part et d'autre. D'un côté, le désir de vaincre, la gloire d'avoir déjà vaincu, et le plaisir de servir un prince qui reconnoissoit les services qu'on lui rendoit; de l'autre, l'espérance de piller toute l'Italie, et la crainte d'être puni, animoient les combattans. Mais Marcellin eut bientôt le même sort que son frère. Après cette première résistance, quelques-unes de ses troupes furent mises en déroute; les autres baissèrent leurs drapeaux, et demandèrent quartier.

Théodose voyant cette guerre presque ache- XCVII.
vée, détacha incontinent Arbogaste avec un corps de cavalerie, pour aller dans les Gaules arrêter le jeune Victor, à qui Maxime avoit donné le titre de César. Après quoi il poursuivit les fuyards avec une ardeur incroyable. Andragatius, qui s'étoit chargé de garder les Alpes,

L'AN. 388.

avoit eu ordre , au premier bruit de l'embarquement de Valentinien , de se mettre en mer avec tous les vaisseaux qu'il pourroit assembler, et de le prendre sur sa route. Mais il attendit en vain sur les côtes d'Ionie Valentinien qui avoit déjà passé le trajet , et il abandonna les détroits des montagnes à Théodose.

Facet. in
panegy.

Ce Prince n'y trouva aucun obstacle. La ville d'Hémone , et les autres qui se trouvèrent sur son chemin, le reçurent avec des témoignages d'une joie extraordinaire, et fournirent à son armée victorieuse tous les rafraîchissemens dont elle eut besoin. Enfin il arriva aux environs d'Aquilée, et mit le siège devant cette place. Maxime qui, après plusieurs détours s'y étoit renfermé, au lieu de se retirer dans les Gaules, connut alors qu'il ne pouvoit éviter un malheur qu'il avoit dû prévoir, et se souvint que saint Martin lui avoit prédit qu'il périroit malheureusement en Italie, s'il y passoit. Il voulut faire quelque résistance; mais ses soldats, voyant sa perte assurée, ouvrirent les portes aux assiégeans, et tous ensemble se saisirent de sa personne, le renversèrent de son trône où il distribuoit de l'argent à quelques cavaliers Maures qui l'avoient suivi; et après l'avoir dépouillé de tous les ornemens de sa dignité, le mirent entre les mains du vainqueur.

Théodose n'abusa point de sa victoire. Il parut plus touché du malheur de ce tyran, qu'irrité de ses crimes. Il lui reprocha sa perfid-

die, d'un air qui marquoit plus de compassion que de colere; et faisant réflexion sur la justice des jugemens de Dieu, et sur l'inconstance des grandeurs humaines, il alloit couronner sa victoire par un acte de générosité chrétienne, en pardonnant à son prisonnier. Mais comme il tourna la tête pour cacher cette émotion de pitié qui paroissoit sur son visage, les soldats l'arrachèrent à sa clémence, et l'ayant tiré hors de sa tente, lui firent couper la tête à la vue de toute l'armée. Andragatius, apprenant peu de temps après cette nouvelle, et n'espérant pas que le meurtrier de Gratien pût obtenir grâce de Théodose, aima mieux se précipiter dans la mer, que de tomber entre ses mains.

Un succès si heureux et si prompt, qui rega- XCVIII.
 gnoit l'empire d'Occident, et assuroit celui
 d'Orient à Théodose et à ses enfans, fut publié
 par tout le monde. Mais la bonté et la modé-
 ration du vainqueur rendirent son triomphe
 plus illustre que n'avoient fait le gain de deux
 batailles, et la ruine entière du tyran. Car il
 se contenta de la mort de deux ou trois per- Oros. l. 7.
c. 35.
Pacat.
 sonnes indignes de pardon, et reçut tout le reste
 du parti, non comme vainqueur, mais comme
 père. Il n'y eut ni biens confisqués, ni charges Ambros ep.
29. ad Theod.
August. de
civit. Dei,
l. 5. c. 25.
 perdues, ni sang répandu. Chacun eut la liberté
 de retourner dans sa maison; et sous un prince
 aussi humain, aucun ne s'aperçut d'avoir été
 vaincu. Il donna même de grandes pensions à
 la femme de Maxime, dont il fit élever les filles

L'AN 388.

avec beaucoup de soin, et n'oublia rien de ce qui pouvoit les consoler de leur malheur, ou les entretenir selon leur condition. Il eût fait la même grâce à Victor leur frère, si contre son intention, Arbogaste, pour s'assurer des Gaules, et pour y ôter tout sujet de révolte, ne l'eût fait mourir. Ce qu'il y eut de plus grand et de plus héroïque en cette expédition, ce ne fut pas d'avoir conquis tout l'empire d'Occident; ce fut de l'avoir rendu. Dès qu'il en fut le maître, il rétablit le jeune Valentinien, ajoutant de nouvelles provinces à celles qu'on lui avoit usurpées, et ne se réservant pour prix de ses travaux que la gloire d'une protection désintéressée.

XCIX. Le bruit de cette victoire étonna les ariens de Constantinople qui ne s'y étoient pas attendus, et qui ne l'avoient pas même souhaitée. Piqués des rigoureuses ordonnances qu'on avoit publiées contre eux, ils semoient malicieusement de faux bruits dans la ville, et terminoient, selon leurs désirs cette guerre, avant même qu'elle eût été commencée. Ils assuroient que Théodose avoit perdu la bataille, qu'il étoit à peine échappé, et qu'il fuyoit devant Maxime. Ils rendoient ce mensonge vraisemblable par les circonstances qu'ils ajoutoient, jusqu'à marquer le nombre des morts et des blessés de part et d'autre. On eût dit qu'ils avoient été les spectateurs de ce qui n'étoit pas encore arrivé. Ceux mêmes qui avoient d'abord semé ces faux bruits, les recueil-

Socrat. l. 5.

c. 13.

Sozom. l. 7.

c. 14.

soient après comme véritables, persuadés par de nouvelles particularités qu'on leur avoit racontées, et croyoient la perte de l'Empereur assurée, parce qu'ils la souhaitoient. Comme il y a toujours des esprits inquiets qui, par une légèreté naturelle, ou pour des intérêts particuliers, s'ennuient du gouvernement présent, tant de gens publioient cette nouvelle, que personne n'en doutoit plus, ou n'osoit la contredire.

Les ariens se servirent de cette occasion, pour se venger de ce qu'on leur avoit ôté leurs églises. Ils sortirent de leurs maisons comme des furies, le flambeau à la main; et portant partout le tumulte et le désordre, ils allèrent brûler le palais du patriarche Nectaire. Ils se seroient emportés à de plus grands excès; mais les nouvelles de la victoire de Théodose étant arrivées presque en même temps, la crainte du châtiement arrêta le cours de cette sédition, que l'espérance de l'impunité avoit excitée. Ces hérétiques s'allèrent jeter aux pieds d'Arcadius, et le supplièrent avec tant d'instance d'intercéder pour eux auprès de son père, que touché par leurs prières, par le repentir qu'ils faisoient paroître de leur crime, et par les promesses qu'ils lui firent d'être plus soumis et plus retenus à l'avenir, il s'engagea à demander grâce pour eux. Théodose qui ne désiroit rien tant que d'accoutumer son fils à la clémence, et de l'encourager à lui faire de semblables prières, lui accorda aussitôt ce qu'il demandoit.

L'AN 388.

Après quelque séjour que cet Empereur fit dans Aquilée, afin de se délasser des travaux de la guerre, et de donner les ordres nécessaires pour la sûreté et pour le repos de l'empire, il passa à Milan, où il fit publier un édit, par lequel il cassa toutes les ordonnances de Maxime, voulant en abolir entièrement la mémoire.

Eg. 7. de
infirmam.
his quæ
sub tyran.

Ce fut en ce temps que quelques évêques se plaignirent d'un jugement qu'il avoit rendu, et animèrent contre lui le zèle de saint Ambroise.

CI. C'étoit la coutume des églises d'Orient, de révéler tous les ans la mémoire des saints martyrs, de s'assembler le jour de leurs fêtes, et de faire des processions, en chantant des psaumes et des hymnes. Le premier jour d'août quelques solitaires qui s'étoient assemblés pour célébrer la fête des saints Maccabées, alloient en procession par la campagne, suivis de quelques personnes dévotes de leur voisinage. Ils passèrent devant un village nommé Callicin, où les juifs avoient une synagogue, et les hérétiques valentiniens un temple. Soit que ce chant des psaumes les eût importunés, soit qu'ils eussent pris cette cérémonie pour une insulte qu'on faisoit à leurs religions, ils sortirent les uns et les autres, se jetèrent sur les chrétiens, et les empêchèrent de passer outre, après les avoir outragés. Le bruit de cette violence se répandit d'abord : les solitaires s'en plaignirent ; le peuple en fut ému ; et l'évêque, transporté de zèle, anima si bien les uns et les autres à venger

Paulin. in
vitâ D.
Ambros.

Pinjure faite à Dieu et à ses martyrs, qu'ils allèrent brûler la synagogue des juifs et le temple des hérétiques. L'Empereur ayant été informé de l'affaire par le comte d'Orient, ordonna que le temple et la synagogue seroient rebâtis aux dépens de l'évêque, et que ceux qui les avoient brûlés seroient punis.

Les évêques orientaux trouvèrent l'ordonnance trop rude, en avertirent saint Ambroise, et le conjurèrent d'employer tout son crédit pour la faire révoquer. Ce saint archevêque étoit alors à Aquilée, pour faire élire un successeur à Valérien, évêque de cette ville, qui étoit mort depuis peu. Ne pouvant donc aller trouver Théodose, il lui écrivit une lettre pleine de cette générosité avec laquelle il avoit accoutumé de prêcher la vérité et la justice aux empereurs. Il lui représenta, *Que s'il n'écoutoit les prières que les évêques lui font, Dieu n'écouteroit pas celles que les évêques faisoient pour lui; qu'il y avoit cette différence entre les bons et les mauvais princes, que les uns vouloient des sujets libres, et les autres ne souffroient que des esclaves; que pour lui, il aimoit mieux passer pour importun, que pour lâche et pour inutile lorsqu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, et du salut de son Empereur; qu'à la vérité il le reconnoissoit pour un Prince pieux et craignant Dieu; mais que les plus pieux se laissoient quelquefois prévenir par un zèle indiscret, et par une fausse idée de la justice; qu'il*

CII.

Ambros.
ep. 29.

L'AN 388.

étoit redevable à sa Majesté d'une infinité de grâces qu'il en avoit reçues, et que ce seroit une cruelle ingratitude de laisser faillir son bienfaiteur par une indigne complaisance.

Après cela il lui faisoit voir les conséquences de cette affaire; qu'il réduisoit un évêque à lui désobéir, ou à trahir son ministère; et qu'il alloit faire ou un prévaricateur ou un martyr, ce qui n'étoit pas d'un règne comme le sien; que les ennemis de l'église triompheroient dans ces édifices bâtis des dépouilles des chrétiens et du patrimoine de Jésus-Christ; qu'il suffisoit pour le détourner de rebâtir des synagogues, de lui dire que Julien l'avoit voulu faire, et que le feu du ciel pouvoit tomber aujourd'hui comme il fit alors; que le palais du patriarche de Constantinople venoit d'être brûlé, et qu'une infinité d'églises réduites en cendres fumoient encore sans qu'on les vengeât; qu'on ne se mettoit en peine que de relever des temples profanes; que Maxime, quelques jours avant d'être abandonné de Dieu, avoit fait une pareille ordonnance. Il le prioit ensuite de prendre sa liberté pour une marque de son respect, et de croire que c'étoit une grande preuve du zèle et de la tendresse qu'on avoit pour lui, que d'oser même le fâcher pour son salut. Il l'exhortoit enfin à changer d'avis et à n'avoir point de honte de se corriger, et lui faisoit entendre qu'il tâchoit de le redresser en particulier, de peur d'être obligé de lui parler en public dans l'église.

Cette lettre si forte et si pressante n'eut pas encore le succès qu'on en pouvoit espérer, et Théodose différoit toujours de répondre favorablement : ce qui fut cause que l'archevêque, étant de retour à Milan, lui en parla devant tout le peuple, comme il l'en avoit menacé. Car un jour que l'Empereur étoit à l'église pour assister au sermon, le saint choisit un texte propre au sujet qu'il vouloit traiter ; et après s'être étendu sur le profit qu'on devoit faire des corrections, comme les auditeurs étoient dans leur plus grande attention, il tomba sur l'affaire de la synagogue brûlée. Il adressa son discours à l'Empereur, et fit parler Dieu même en ces termes. *C'est de moi que tu tiens le diadème. Je t'ai fait Empereur de simple particulier que tu étois. Je t'ai livré l'armée de ton ennemi. J'ai fait passer dans ton parti des troupes qu'il avoit levées contre toi. J'ai mis sa personne même entre tes mains. Je t'ai donné des enfans qui régneront après leur père. Je t'ai fait triompher sans peine ; et par une ordonnance que tu viens de faire, tu vas faire triompher mes ennemis.*

L'AN 388.
C III.

Paulin. in
vit. Amb.

Ces reproches touchèrent si sensiblement Théodose, qu'il s'approcha de l'archevêque, comme il descendoit de la chaire, et lui dit comme en se plaignant de lui : *Vous avez bien parlé contre nous, mon père.* Le saint lui répondit que son intention avoit été de parler pour lui, et qu'il auroit le même zèle toutes les fois qu'il s'agiroit de son salut. Alors l'Empereur avoua que

CIV.

L'AN 388.

L'ordre qu'il avoit donné contre l'évêque étoit trop rude, et qu'il falloit le révoquer. Quelques seigneurs qui étoient présens, soutenoient, pour faire leur cour, qu'il falloit au moins châtier les solitaires qui avoient été les auteurs de cette émotion. *Je parle maintenant à l'Empereur*, leur répondit le saint prélat, *et je sais comme je dois parler à vous quand il le faudra*. Ils n'osèrent plus répliquer à un homme dont ils connoissoient la fermeté. Ainsi il obtint la révocation de l'arrêt, et après en avoir eu par deux fois des assurances de la bouche de l'Empereur, il alla offrir à Dieu le saint sacrifice.

Dans le temps que Théodose fut à Milan, tous les corps considérables de l'empire lui envoyèrent des députés, pour lui témoigner la joie qu'ils avoient de sa victoire. Le sénat de Rome fut des premiers à s'acquitter de ce devoir. Symmaque, par son crédit et par ses intrigues, fit nommer des députés payens comme lui, et leur recommanda de demander au nom du sénat la conservation de l'autel de la Victoire que Maxime avoit rétabli.

C V. Cet autel, depuis le règne du grand Constantin, avoit été une source de contestations. Il étoit élevé dans une chapelle qu'on avoit fait bâtir à l'entrée du sénat. On y voyoit une statue d'or qui représentoit la Victoire sous la figure d'une jeune fille qui avoit des ailes, et qui tenoit en sa main une couronne de laurier. Les payens, après avoir perdu la plus grande partie

Herodian.

Prudent.

l. 2. in

Symm.

des temples consacrés à leurs dieux, dont les noms mêmes étoient devenus insupportables aux Empereurs, avoient mis toute l'espérance de leur religion en une déesse dont le nom étoit si agréable. On juroit sur son autel; on lui offroit des sacrifices, et l'on faisoit passer ce reste de superstition et d'idolâtrie pour la religion de tout le sénat. Il étoit fâcheux aux chrétiens qui se trouvoient au palais, de voir devant leurs yeux l'exercice d'un culte contraire au leur; de sentir, dans le sénat même, l'odeur des sacrifices; et d'entendre les vœux qu'on faisoit à une divinité profane.

Symmach.
relat. ad
imp.
D. Ambros.
contra Sym-
mach.

Les empereurs abattirent ou relevèrent cet autel, selon qu'ils agissoient par des principes de piété ou de politique. Constantin l'avoit souffert par prudence, jugeant cette condescendance nécessaire dans le changement de la religion et de l'empire. Constans son fils le fit ruiner par un mouvement de religion. Le tyran Magnence le remit pour complaire à quelques sénateurs payens qu'il vouloit attirer à son parti. Constantius le fit abattre par ostentation, voulant donner bonne opinion de sa foi aux Romains, à qui il avoit ôté le pape Libère. Julien, par l'inclination qu'il avoit pour l'idolâtrie, ou la haine pour les chrétiens, commanda qu'on le rétablît. Jovien, et le grand Valentinien le laissèrent en l'état où ils l'avoient trouvé, laissant vivre chacun dans la créance qu'il avoit. Gratien détruisit l'autel avec toutes ses dépendances, et crut

CVI.

Ambros.
ep. 31.
Symmach.
in relat.
ad Valent.
Socrat. l. 4.
c. 1.
Sozom. l. 6.
c. 6.

L'AN 388.

l'avoir renversé pour jamais. Mais Maxime, soit pour n'avoir rien de commun avec un Prince qu'il avoit fait mourir, soit pour gagner l'amitié des payens contre celui qu'il vouloit chasser de ses états, permit de rebâtir tout ce qu'on voulut.

CVII. On voyoit ainsi changer sous chaque empereur la fortune de cette déesse. Les députés du sénat étant donc arrivés à Milan, se réjouirent avec Théodose des prospérités de ses armes; et après avoir fait tous leurs complimens, ils négocièrent secrètement avec ses ministres l'affaire de leur religion. Ils avoient sujet d'en bien espérer. La crainte de laisser un parti de mécontents dans Rome, l'humeur où l'on est d'accorder des grâces après une victoire, le peu de conséquence qu'il y avoit à dissimuler une chose faite, sembloient déterminer Théodose à leur laisser l'autel qu'ils demandoient. Mais saint Ambroise qui s'étoit opposé si vigoureusement à Symmaque quelques années auparavant, s'opposa de même à ces députés, et remontra si bien à l'Empereur, qu'il ne falloit pas abandonner les intérêts de Dieu par des considérations politiques et de fausses craintes, que ce Prince aima mieux désobliger ces magistrats, que de manquer à ce qu'il devoit à l'église, et leur refusa ce qu'ils demandoient.

CVIII. Théodose, après avoir passé tout l'hiver et une partie du printems à Milan, en partit pour aller à Rome y recevoir l'honneur du triomphe.

Il y fit son entrée au mois de juin , avec toute la magnificence que méritoient les grandes actions qu'il avoit faites. Le plus grand ornement de ce triomphe fut la modestie de celui qui triomphoit. Il voulut que Valentinien , qui l'étoit venu trouver après la défaite de Maxime , partageât avec lui la gloire de cette journée ; et il le fit monter sur son char , avec le prince Honorius , qu'il avoit fait venir de Constantinople. On portoit devant lui les dépouilles et les représentations des provinces conquises. Il venoit ensuite entouré de tous les seigneurs de sa cour , richement vêtus. Son char étoit traîné par des éléphans que le roi de Perse lui avoit envoyés depuis peu. Le sénat , la noblesse , et tout le peuple suivoient avec des acclamations et des applaudissemens extraordinaires. Quoique la pompe de cette entrée fût très-magnifique , on n'y regarda que le vainqueur pour qui on la faisoit. Il parla au peuple sur la tribune dans la grande place , et au sénat dans le capitolé avec beaucoup de grâce et de majesté , et reçut très-favorablement les harangues qui lui furent faites par tous les corps , surtout le panégyrique que Pacat , orateur Gaulois , prononça devant lui avec l'applaudissement du sénat et de tous les ordres de la ville.

Durant le séjour que Théodose fit dans Rome , CIX. il gagna par sa civilité et par sa franchise le cœur de ces peuples , qui se piquoient encore de maintenir un reste de leur ancienne liberté. Il alloit Pacat. *ibid.*

L'AN 389.

Zoz. l. 7.
c. 14.Claud. 3.
Honor.
Cons.

L'AN 389.

voir les ouvrages publics ; il rendoit des visites à des particuliers , et marchoit sans gardes et sans faste , plutôt en sénateur qu'en empereur. Surtout il employoit tous ses soins à abolir les restes de l'idolâtrie, que ses prédécesseurs avoient

August. de civit. Dei l. 5. c. 26.

Prud. adv. Symmach. l. 1.

Hier. ep. 7.

tolérée. Il interdit les fêtes payennes et les sacrifices : il fit dépouiller de leurs ornemens tous les temples qu'on avoit laissés dans le capitole, et briser toutes les idoles qu'on y avoit adorées. Il sauva pourtant les statues qui avoient été faites par d'excellens ouvriers , et les tirant des lieux où elles servoient à un culte profane , il voulut qu'elles fussent mises dans des galeries , ou dans des places publiques pour servir d'ornement à la ville.

CX. Ces choses se firent avec tant d'applaudissement, que l'Empereur ne vit rien de si touchant dans tout son triomphe, que la joie qu'on fit paroître en cette occasion. Chacun secondoit son zèle, et alloit louer Dieu et bénir Théodose dans ces temples qui avoient été si long-temps profanés. Il n'y eut que Symmaque qui s'attira sa colère par des supplications et des remontrances importunes en faveur de ses idoles. Cet homme qui avoit eu des liaisons étroites avec Maxime, et qui avoit prononcé une harangue en son honneur remplie de flatteries indignes d'une personne de sa réputation et de sa qualité, craignit que Théodose n'en eût du ressentiment. Accusé par quelques-uns de crime de lèse-Majesté, et pressé des remords de sa conscience, il

Socrat. l. 5. c. 14.

se réfugia dans une église, ne croyant pas la protection de ses dieux assez puissante pour le sauver après tous les services qu'il leur avoit rendus.

 L'AN 389.

Mais voyant que Théodose ne faisoit pas grand cas de cette accusation, il se rassura; et pour réparer la faute qu'il avoit faite, il composa un panégyrique en l'honneur de ce Prince, qu'il récita dans le sénat en sa présence. Mais comme les esprits fortement prévenus reviennent toujours au sujet de leur prévention, celui-ci, vers la fin de son discours, tomba adroitement sur la religion et sur l'autel de la Victoire. Théodose s'offensa de cette sollicitation opiniâtrée; et après l'avoir remercié de ses louanges, il lui commanda de se retirer, et de ne plus se présenter devant lui. Il le rappela peu de temps après de son exil, et lui témoigna la même amitié qu'auparavant, voulant gagner par sa douceur cet homme habile qu'il croyoit avoir assez corrigé par cette disgrâce.

 Symmach.
 l. i. ep. 31.

Il ne se contenta pas de ruiner l'idolâtrie, CXI. il voulut encore chasser tout ce qu'il trouva d'hérétiques dans cette ville, et ordonna surtout au préfet Albin de n'y souffrir aucun manichéen. Il eut même plusieurs conférences avec le pape Syrice, après lesquelles il remédia à plusieurs abus dont il avoit été informé. Il fit des édits très-sévères contre les magiciens, et contre ceux qui entreprendroient de leur donner retraite, et de les soustraire à la justice. Il

 Leg. 18. de
 Hæret. cod.
 Theod.

L'AN 380.
Prud. adv.
Symmach.
l. 1.

purgea la ville de plusieurs sortes de dérèglemens, faisant démolir les lieux de débauche, et réprimant l'insolence des voleurs, qui attiroient dans leurs pièges des bourgeois, et particulièrement des étrangers qu'ils dépouilloient, ou qu'ils tenoient souvent renfermés dans des lieux souterrains. Ainsi ce Prince agissoit sans relâche pour la justice et pour la piété, et ne croyoit pas qu'un Empereur chrétien dût être quelque temps dans une ville sans y laisser plus de sûreté, de religion et de continence.

CXII.
Ruffin. l. 2.
c. 22.

Théodose reçut en ce même temps la nouvelle de la démolition du temple fameux de Sérapis dans Alexandrie, qu'il avoit ordonnée pour punir les payens d'une sédition qu'ils avoient faite. Il y avoit dans Alexandrie un vieux temple ruiné que l'empereur Constancius avoit autrefois donné aux ariens. Le nombre des catholiques croissant tous les jours, le patriarche Théophile pria l'Empereur de lui accorder cette église déserte. Il l'obtint, il la visita, et voulut y faire quelques réparations. En creusant, on trouva des grottes sombres, plus propres à cacher des crimes qu'à célébrer des cérémonies de religion. Les gentils qui ne vouloient pas qu'on révélât la honte de leurs mystères, ni qu'on fouillât dans ces endroits secrets où l'on trouvoit des restes de corps humains découpés, qui avoient servi à leurs abominables sacrifices, empêchoient les ouvriers de travailler. Les chrétiens s'y obstinèrent; la chose en vint à

une sédition ouverte. Quoique les chrétiens fussent en plus grand nombre, comme ils avoient plus de retenue que les autres, ils furent battus en quelques rencontres. Il y en eut même qui furent pris et cruellement massacrés, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles.

Les magistrats allèrent plusieurs fois au temple de Sérapis, où les séditeux s'étoient retranchés, et tâchèrent de les remettre en leur devoir; mais ne pouvant ni les forcer, ni les réduire par la raison et par les menaces, ils en donnèrent avis à l'Empereur, qui leur répondit, *Que les martyrs qu'ils avoient faits, étoient plus à louer qu'à plaindre; mais que pour éviter à l'avenir de semblables désordres, il en falloit retrancher la cause, c'est-à-dire, détruire les temples.* La lettre étant lue publiquement, les chrétiens témoignèrent leur joie par des cris extraordinaires; les gentils effrayés, se cachèrent, ou s'enfuirent. On commença à exécuter la sentence par la démolition du temple de Sérapis, et par le renversement de cette fameuse idole que le roi Sesostris avoit fait faire. On la fendit en plusieurs pièces, et on la traîna par les rues.

On fit le même traitement à toutes les autres **CXIII.** divinités payennes. Leur foiblesse parut, les fourberies des prêtres furent découvertes, et plusieurs se convertirent à Jésus-Christ. Théodose apprenant ces heureuses nouvelles, leva les mains au ciel, et s'écria : *Je vous remercie, mon*

L'AN 389.

Dieu, de ce que vous avez détruit les erreurs de cette ville superstitieuse, sans que j'aie été obligé de répandre le sang de mes sujets. Il

Socrat. l. 9.
c. 16.

écrivit aussitôt au patriarche, pour se réjouir avec lui de la grâce que Dieu venoit de faire à son église, lui envoya un ordre de ramasser toutes les idoles d'or ou d'argent qu'on avoit abattues, et d'en faire distribuer le prix aux pauvres de son diocèse; ajoutant qu'il falloit montrer aux gentils que le zèle des chrétiens n'étoit mêlé d'aucune avarice, et leur donner l'exemple d'une religion pure et désintéressée.

Socrat. *ibid.*

On vendit tous les morceaux de ces précieuses statues. On fit des vases de charité des autres métaux qui avoient servi à la superstition. Théophile réserva seulement une idole, qu'il fit élever dans la place publique, afin que la postérité se moquât un jour des gentils, en voyant les restes de leur culte ridicule; ce qui leur parut plus injurieux que tout le reste. Ce patriarche fit bâtir une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, à la place du temple de Sérapis. Tous les évêques d'Egypte suivirent cet exemple; et peu de temps après, cette province si attachée à ses superstitions, en fut délivrée.

CXIV. Théodose, plus satisfait des succès heureux

de la religion que de ses triomphes, partit de

Soz. l. 7. e. 14.
Ambros. ep. et orat. de obit. Theod. Rome le premier jour du mois de septembre pour retourner à Milan, et de là à Constantinople. Il rendit l'empire à Valentinien, et lui imprima si bien dans l'esprit la religion catholique, par

ses instructions réitérées, que ce jeune prince, qui étoit naturellement porté au bien, devint le défenseur de la foi, et se mit entièrement sous la discipline de saint Ambroise, qu'il honora jusqu'à sa mort comme son père.

L'impératrice Justine, qui avoit pris tant de soin de lui inspirer l'hérésie dont elle étoit infectée, n'eut pas la satisfaction de voir son triomphe et son rétablissement. Dieu permit qu'elle mourût pendant le temps de la guerre. Elle étoit fille de Juste, gouverneur de la Marche, sous l'empereur Constancius. Elle avoit épousé en premières noces le tyran Magnence, qui, après avoir perdu la bataille de Murse en Pannonie, se tua lui-même, pour éviter le supplice qu'avoit mérité sa révolte. Le grand Valentinien en étoit devenu amoureux, et l'avoit épousée après la mort de l'impératrice Sévéra, sa première femme. C'étoit une princesse fière, impérieuse, attachée à son sens, et prévenue de toutes les impiétés des ariens. Le crédit qu'elle avoit eu sur l'esprit de son mari, et l'autorité qu'elle avoit prise sur son fils, avoient causé de grands troubles dans l'église : et si Dieu ne lui eût opposé un évêque aussi ferme qu'étoit saint Ambroise, les ariens fussent demeurés les maîtres dans Milan, et l'on eût éprouvé ce que peut une princesse abusée, qui joint à la foiblesse de son sexe l'emportement de sa passion.

L'AN 389.
Ambros. in
fun. Valen.

Socrat. l. 4.
c. 26.

Sulp. Sev.
Dial. 2. c.
6.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

- I. *SÉDITION arrivée à Thessalonique.*
- II. *Colère de Théodose apaisée par saint Ambroise , et rallumée par Ruffin.*
- III. *Tempérament de Théodose.*
- IV. *Châtiment des séditeux de Thessalonique.*
- V. *Remontrance de saint Ambroise à l'Empereur.*
- VI. *Repentir de Théodose.*
- VII. *Saint Ambroise excommunie Théodose.*
- VIII. *Ruffin veut consoler Théodose.*
- IX. *Ruffin négocie l'absolution pour Théodose.*
- X. *Théodose se présente à la porte de l'église.*
- XI. *Théodose fait pénitence publiquement , et il est absous.*
- XII. *Théodose se range avec les laïques.*
- XIII. *Hérésie de Jovinien; Théodose s'emploie pour la détruire.*
- XIV. *Théodose réforme divers abus.*
- XV. *Ordre de l'église pour la pénitence.*
- XVI. *Désordre arrivé dans l'église de Constantinople.*

- XVII. *État et fonctions des diaconesses. Règlement de leur âge et de leurs testamens,*
- XVIII. *Mort de l'impératrice Galla.*
- XIX. *Théodose retourne en Orient.*
- XX. *Théodose chasse une troupe de barbares de la Macédoine.*
- XXI. *Théodose arrive à Constantinople. Sa piété.*
- XXII. *Origine , mœurs et fortune de Ruffin.*
- XXIII. *Jalousies contre Ruffin.*
- XXIV. *Querelle de Promote et de Ruffin. Colère de Théodose.*
- XXV. *Ruffin abuse de la faveur , perd ses ennemis.*
- XXVI. *Nouvelles révolutions dans l'Occident.*
- XXVII. *Édits de Théodose contre les Relaps.*
- XXVIII. *Valentinien fait enlever à Rome une comédienne.*
- XXIX. *Intrigue de Flavien.*
- XXX. *Révolte d'Arbogaste. Ses emplois , ses mœurs.*
- XXXI. *Valentinien veut être baptisé par saint Ambroise.*
- XXXII. *Jalousie de Valentinien. Insolence d'Arbogaste.*
- XXXIII. *Valentinien implore le secours de Théodose ; il écrit à saint Ambroise.*
- XXXIV. *Mort de Valentinien ; ses grandes qualités.*
- XXXV. *Eugène est fait empereur.*

- XXXVI. *Théodose apprend la mort de Valentinien. Saint Ambroise fait son éloge à Milan.*
- XXXVII. *Eugène fait alliance avec les peuples du Rhin.*
- XXXVIII. *Eugène envoie des ambassadeurs à Théodose.*
- XXXIX. *Eugène accorde aux payens le rétablissement des temples.*
- XL. *Conduite de saint Ambroise à l'égard d'Eugène.*
- XLI. *Conduite d'Eugène, Edits de Théodose.*
- XLII. *Théodose se prépare à la guerre.*
- XLIII. *Il consulte l'abbé Jean.*
- XLIV. *Il diminue les impôts.*
- XLV. *Il règle les gens de guerre.*
- XLVI. *Edit de Théodose pour le pardon des injures.*
- XLVII. *Ordre de l'armée de Théodose.*
- XLVIII. *Armée d'Eugène : vues différentes des chefs ; leurs soins.*
- XLIX. *Théodose force le passage des Alpes.*
- L. *Bataille de Théodose contre Arbogaste.*
- LI. *Défaite des Goths. Piété de Théodose. Mort de Bacurius.*
- LII. *Retraite et perte considérable de Théodose.*
- LIII. *Espérance d'Eugène. Théodose tient conseil de guerre.*
- LIV. *Théodose conclut de combattre. Apparition miraculeuse.*

- LV. *Seconde bataille de Théodose.*
 LVI. *Confiance d'Arbogaste.*
 LVII. *Résolution de Théodose.*
 LVIII. *Arbetion se rend à Théodose.*
 LIX. *Incertitude de la victoire.*
 LX. *Vent miraculeux. Victoire de Théodose.*
 LXI. *Mort d'Eugène et d'Arbogaste.*
 LXII. *Clémence de Théodose.*
 LXIII. *Affection de saint Ambroise pour Théodose.*
 LXIV. *Entrevue de saint Ambroise et de Théodose.*
 LXV. *Prédiction de la victoire de Théodose.*
 LXVI. *Orgueil de Ruffin.*
 LXVII. *Dédicace de l'église des apôtres à Calcédoine. Solemnité du baptême de Ruffin.*
 LXVIII. *Synode tenu à Constantinople.*
 LXIX. *Théodose abolit l'idolâtrie.*
 LXX. *Théodose se dispose à la mort, s'abstient de la communion pour un temps.*
 LXXI. *Les enfans de Théodose arrivent à Milan.*
 LXXII. *Théodose exhorte les sénateurs payens à se convertir.*
 LXXIII. *Testament de Théodose.*
 LXXIV. *Théodose partage l'empire à ses deux fils.*
 LXXV. *Stilicon est déclaré tuteur d'Honorius.*
 LXXVI. *Théodose se fait porter au cirque.*
 LXXVII. *Mort de Théodose.*

LXXVIII. *Saint Ambroise fait l'éloge de Théodose en présence d'Honorius.*

LXXIX. *Le corps de Théodose est transporté à Constantinople.*

LXXX. *Portrait de Théodose.*

LIVRE QUATRIÈME.

L'EMPIRE jouissoit d'une paix profonde depuis la défaite de Maxime, et Théodose rétablissoit à loisir les affaires d'Occident avant que de repasser à Constantinople, lorsqu'il reçut les nouvelles de la sédition arrivée à Thessalonique. Le sujet en avoit été peu considérable; mais les suites en furent si grandes, qu'elles font une des principales parties de cette histoire.

Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, et lieutenant général des armées de l'Empereur, avoit eu ordre de demeurer dans son gouvernement avec des troupes qu'on lui avoit laissées, pour retenir les peuples dans leur devoir, ou pour s'opposer aux barbares, s'ils entreprenoient de faire quelque irruption sur les terres de l'empire de ce côté-là. Il se tenoit à Thessalonique, ville très-riche et très-peuplée, capitale non-seulement de la Macédoine où elle étoit située, mais encore de plusieurs provinces voisines. Delà il observoit et régloit toutes choses avec beaucoup de prudence et de probité, pendant que l'Empereur étoit occupé à la guerre contre Maxime. Dès qu'il eut appris la victoire que Théodose avoit remportée, il ordonna des réjouissances publiques dans toutes les villes de

L'AN 390.

I.
Sozom. l. 7.
c. 15.

Theodoret.
l. 5. c. 17.

L'AN 390.

son gouvernement. Les habitans de Thessalonique affectionnés pour la gloire de leur prince, et naturellement portés à toute sorte de spectacles, se signalèrent en cette occasion. Ils célébrèrent durant plusieurs jours des jeux publics avec une magnificence extraordinaire.

Soz. *ibid.*

Un cocher de Bothéric y acquit beaucoup de réputation, et parut si adroit et si entendu à manier des chevaux, et à conduire des chariots dans le cirque, que le peuple ne pouvoit se lasser de le voir et de le louer. Il jouit peu de temps de cette faveur populaire; car ayant été accusé, et convaincu de quelques débauches infâmes, Bothéric, homme sage et austère, le fit arrêter, et le tenoit dans une étroite prison pour le corriger, et pour retenir tous ses gens dans la modestie par cet exemple de sévérité et de justice.

Comme on préparoit encore des courses de chevaux à Thessalonique, le peuple prévenu de l'adresse et de la bonne grâce de cet homme, jugeant qu'il étoit lui seul capable de faire l'honneur de cette fête, résolut de demander sa liberté. Ceux qui s'étoient chargés de l'obtenir n'ayant pu toucher l'esprit du gouverneur par leurs très-humbles prières, le peuple courut en foule vers le palais, et fit de nouvelles instances; mais Bothéric ne voulut rien relâcher dans une affaire où il y alloit non-seulement de la discipline de sa maison, mais encore de l'autorité de sa charge, pour laquelle il sembloit

qu'on n'eut pas assez de respect. Alors les plus séditieux commencèrent à murmurer; et prenant ce refus pour une injustice qu'on leur faisoit, ils demandèrent la liberté du prisonnier, non plus comme une grâce, mais comme une nécessité. Toute la ville s'émut insensiblement. Les uns coururent aux portes des prisons pour les enfoncer; les autres chassèrent à coups de pierres les magistrats qui vouloient s'y opposer; et comme il n'y a rien dont une populace ne soit capable, quand elle est une fois échauffée, il forcèrent les portes du palais écartèrent les gardes qui s'y trouvoient, et tuèrent Bothéric même, qui venoit au-devant d'eux pour tâcher de les apaiser.

L'AN 390.

Theodoret.
l. 5. c. 17.

L'Empereur ayant appris ce désordre, en fut tellement irrité, qu'il résolut de perdre cette ville et condamna à la mort une partie de ses habitans. Saint Ambroise qui connoissoit l'humour de ce Prince, et qui s'intéressoit à sa véritable gloire, craignit qu'il ne s'abandonnât à ses premiers mouvemens, ou aux conseils violens de quelques seigneurs de sa cour. Il lui parla avec tant de force, il lui inspira si à propos des sentimens de douceur et de piété, qu'il lui fit révoquer l'arrêt qu'il avoit prononcé dans la première ardeur de sa colère. Plusieurs autres prélats joignirent leurs remontrances et leurs prières à celles de cet archevêque; et ils obtinrent de l'Empereur qu'il sauveroit la vie à tous ces coupables.

II.

Paulin. in
vitâ Amb.August. de
civit. Dei,
l. 5. c. 25.

L'AN 390.

Mais ses principaux officiers, et surtout Ruffin, grand-maître du palais, qui avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, prirent leur temps pour lui remontrer, qu'il falloit enfin réprimer la licence des peuples, qui croissoit tous les jours par l'espérance de l'impunité; qu'il n'avoit déjà que trop pardonné, puisqu'il ne restoit plus de respect pour les lois, ni de sûreté pour ses plus fidèles serviteurs; qu'il se trouveroit lui-même exposé à l'insolence de ses sujets, s'il laissoit affoiblir son autorité, en dissimulant leurs révoltes; qu'il y avoit de quoi s'étonner qu'un Empereur, qui savoit si bien vaincre ses ennemis, n'eût pas la force de punir quelques rebelles; que les évêques étoient obligés de prêcher toujours la douceur; mais que c'étoit aux princes à en user suivant la nécessité de leurs affaires, parce qu'un empire ne se gouvernoit pas comme un diocèse, et que l'église et l'état avoient des règles et des maximes bien différentes; qu'il y avoit enfin de l'excès dans le pardon des crimes, comme il y en avoit dans le châtement, et qu'il étoit temps d'arrêter les désordres dont l'état étoit menacé, en punissant rigoureusement celui qui venoit d'arriver.

Ils rappelèrent ensuite dans la mémoire de l'Empereur les statues de l'Impératrice renversées dans Antioche, le palais du patriarche brûlé par les ariens à Constantinople, et la synagogue de Callicin ruinée par le zèle indiscret de

quelques solitaires. Ils lui firent prévoir mille conséquences fâcheuses, et rallumèrent si bien sa colère par ces nouvelles remontrances, qu'il oublia la parole qu'il avoit donnée, et résolut d'abandonner Thessalonique à la fureur des gens de guerre qu'il y envoyoit. Il sortit même de Milan pour éviter les remontrances des évêques, et se plaignit dans son conseil de ceux qui avoient soin d'informer saint Ambroise de toutes les résolutions qu'on y prenoit.

Théodose étoit d'un tempérament prompt et ardent, et se laissoit aisément emporter à la colère contre ceux qui l'avoient offensé; mais après cette première émotion, dont il n'étoit pas toujours le maître, il revenoit tout d'un coup à lui-même, et pourvu qu'on ne détournât pas la bonté de son naturel par de mauvais conseils, il pardonnoit d'autant plus volontiers, qu'il s'étoit plus fort emporté. Il savoit bon gré à ceux qui le redressoient en ces rencontres; et soit qu'il eût honte de s'être laissé aller à sa passion, soit qu'il voulût réparer sa faute, soit qu'il crût que la colère des princes étoit un supplice assez rude à supporter, souvent il faisoit grâce à des criminels, par la seule raison qu'il les avoit repris trop aigrement. Mais il avoit, comme la plupart même des bons princes, une confiance dangereuse en ceux qu'il croyoit être ses amis, et qui animoient ses passions, et couvroient les leurs sous des apparences du bien public. Ainsi il se laissoit

L'AN 390.

III.
Aurel. Vict.
in Theod.

Ambros. in
fun. Theod.

L'AN 390.

quelquefois surprendre; et quoiqu'il eût les intentions bonnes, il étoit capable de faire de grandes fautes.

IV. La résolution étant donc prise de faire un exemple de sévérité sur cette ville, l'affaire fut proposée dans le conseil; il fut résolu tout d'une voix, qu'il falloit envoyer des troupes à Thessalonique, et faire main-basse sur ce peuple séditionx. On tint la délibération secrète. On envoya les ordres nécessaires pour l'exécution, et l'on ne craignit dans le crime qu'on alloit faire, sinon que saint Ambroise en fût averti. Les officiers qui avoient été chargés de cette sanglante commission, s'en acquittèrent avec toute l'adresse et toute la cruauté qu'on leur avoit recommandées. Ils amusèrent, par quelques préparatifs de courses et de jeux publics, ce peuple, qui devoit plutôt s'attendre à des supplices qu'à des spectacles; et en ayant attiré un très-grand nombre dans le cirque, ils se donnèrent le signal dont ils étoient convenus.

Ruffin. l. 2.
c. 18.

Alors on vit courir de tous côtés des soldats qui se jetèrent, les armes à la main, dans les places, dans les rues, dans les maisons, et surtout dans le cirque, où le peuple étoit assemblé. Là ils passoient tout au fil de l'épée, sans aucune distinction d'âge, de sexe et de qualité. Le premier qui se rencontroit, étoit le premier immolé. Les innocens périssoient avec les coupables. Des étrangers, qui n'avoient aucune part dans la faute, se trouvèrent enveloppés

Sozom. l. 7.
c. 24.

dans la punition; et les soldats échauffés au meurtre, ne cherchoient plus à punir un crime, mais à assouvir leur brutale fureur.

L'AN 390.

Ce fut en cette occasion qu'un des plus riches marchands de la ville voyant sa famille prête à être cruellement égorgée, se jeta aux pieds de ces meurtriers, essaya vainement de les émouvoir par ses larmes et par ses prières, et les conjura de prendre son bien et sa propre vie, pour celle de deux enfans qui lui étoient également chers. Alors, comme s'ils eussent été touchés de quelque pitié, ils lui répondirent, que le nombre des morts, porté par leurs commissions, n'étoit pas encore rempli; qu'ils ne pouvoient disposer que d'une seule grâce, et qu'il choisît promptement lequel de ses deux enfans il vouloit sauver. Mais ce misérable père, réduit à la triste nécessité d'en livrer un pour sauver l'autre, et ne se déterminant pas assez promptement sur ce choix au gré de ces barbares, ils ne purent souffrir plus long-temps cette suspension, et tuèrent inhumainement les deux frères. La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, et il périt environ sept mille personnes.

Quoiqu'on eût pu croire que Théodose n'avoit pas ordonné de son mouvement cette vengeance sans bornes; néanmoins comme les princes doivent répondre de ce qui se fait en leur nom, et des excès qu'on commet en l'exécution de leurs ordres, chacun en jeta la faute sur lui. Le bruit

Paulin. in
vitâ Amb.
Theodoret.
l. 5. c. 17.

L'AN 390.

Ambros.
epist. 28.

s'en répandit par tout l'Orient. La nouvelle en vint à Milan, où plusieurs évêques s'étoient rendus pour assister au concile qu'on y devoit tenir contre Jovinien et ses partisans. Ces prélats eurent horreur d'une action si cruelle, et blâmèrent hautement celui qui en étoit l'auteur.

- V. Saint Ambroise ayant appris que ce Prince avoit dessein de le venir trouver, lui écrivit d'abord une lettre pour lui marquer la grandeur de son crime, et l'exhorter d'en faire pénitence. Il s'excuse de ce qu'il n'a pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Il lui déclare avec respect, *Qu'encore qu'il ait dans le cœur toute la reconnaissance qu'il doit avoir des témoignages de son amitié, et des grâces qu'il a reçues de lui, il ne ressent plus la même joie qu'il auroit eue autrefois de son arrivée; qu'il aime mieux le laisser en repos, et lui donner le temps de faire des réflexions sur sa conduite, que de l'importuner par ses corrections précipitées; qu'il le reconnoît pour un grand Prince, craignant Dieu, zélé pour la foi, et plein de bonnes intentions, mais prompt de son naturel, et susceptible des impressions qu'on lui donne, soit pour le pardon, soit pour la vengeance.*

Après avoir fait ainsi le portrait de l'Empereur à l'Empereur même, il vient à l'affaire de Thessalonique, et lui représente, que c'est une manière de punition inouïe; que son crime est d'autant plus grand, qu'on lui en avoit fait voir la grandeur avant qu'il l'entreprît; que les évêques

assemblés en avoient gémi, et avoient jugé nécessaire qu'il se reconciliât avec Dieu avant que d'être reçu à la participation des sacrés mystères; qu'il falloit pleurer et expier son péché par les larmes et par la pénitence, et n'avoir pas honte de faire ce que David avoit fait, lui qui étoit un grand roi, de qui Jésus-Christ étoit descendu selon la chair, et qui n'étoit coupable que de la mort d'un seul innocent; qu'il ne lui dit pas ces choses pour le confondre, mais pour l'exciter par cet exemple à se reconnoître, et à s'humilier devant Dieu; que tout homme, quelque grand qu'il soit, est sujet à manquer; qu'il lui conseille et le conjure comme ami, et qu'il l'exhorte et l'avertit, comme évêque, de réparer sa faute; que ce seroit une chose déplorable, si un prince qui avoit donné de si grands exemples de piété et de clémence demeuroid endurci, et si, après avoir pardonné à tant de criminels, il faisoit difficulté de se repentir d'avoir fait mourir tant d'innocens; que quelques grandes qualités qu'il eût pour régner, et quelques batailles qu'il eût gagnées, il avoit été plus estimable par sa piété que par ses victoires; mais qu'il avoit perdu par une seule action la gloire qu'il s'étoit acquise par tant d'autres.

Il lui déclare après cela que la reconnoissance, l'estime et le respect qu'il a dans le cœur pour lui, n'empêcheront pas qu'il ne suive les ordres de l'église, et qu'il n'a garde d'offrir en sa présence le divin sacrifice jusqu'à ce qu'il ait satisfait

L'AN 390.

à Dieu; qu'au reste il lui écrit ceci de sa main afin qu'il y fasse réflexion en son particulier; qu'il aimeroit bien mieux gagner les bonnes grâces de son Empereur par une complaisance honnête, que de lui faire de la peine par des avertissemens rudes; mais que lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu, il faut sacrifier son inclination à son devoir.

Enfin il l'exhorte à accuser et à condamner lui-même son péché, et finit par ces paroles, pleines d'une tendresse de père : *Plût à Dieu, Seigneur, que j'eusse plutôt cru mon propre instinct, que l'expérience que j'avois de votre bonté! Mais lorsque je m'imaginois que je vous avois vu si souvent pardonner, et revenir de votre colère, je me suis trop fié à votre coutume; vous avez été prévenu, et je n'ai point empêché ce que je ne devois craindre et que je ne pouvois presque pas prévoir. Dieu sait la tendresse que j'ai pour vous, et la ferveur avec laquelle je lui demande votre salut. Si vous êtes persuadé que je vous dis la vérité, suivez les avis que je vous donne; sinon, excusez mon zèle, et ne trouvez pas mauvais que je veuille plutôt plaire à Dieu qu'à vous.*

VI. L'Empereur ayant reçu cette lettre, se sentit touché d'une si libre et si sage remontrance. Les nuages de la prévention étant dissipés, il regarda l'action qu'il venoit de faire, dépouillée des prétextes et des raisonnemens d'une fausse politique. Son âme pressée des remords de son crime, fut saisie d'une crainte religieuse des

jugemens de Dieu, et des censures ecclésiastiques. Dans cet état, ne pouvant presque se supporter lui-même, et n'espérant de solide consolation que du saint archevêque dont il n'avoit pas assez révééré les conseils, et dont il avoit éprouvé le zèle inflexible, il partit tout d'un coup pour Milan.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il ne pensa qu'à VII. donner des marques de sa piété, pour ôter les mauvaises impressions qu'il avoit données de lui. Pour cela, il voulut aller à la cathédrale assister aux prières publiques, et participer aux sacrés mystères. L'archevêque en fut averti, et sortant du chœur de l'église où il étoit, il marcha jusqu'au-delà du vestibule pour l'attendre. Dès qu'il le vit paroître, il s'avança quelques pas vers lui, et lui dit avec cette autorité que lui donnoient son caractère et la sainteté de sa vie :

*Il est à croire, ó Empereur, que vous ne Theodoret.
comprenez pas encore l'énormité de votre crime, L. 5. c. 17.
puisque vous osez vous présenter ici. Peut-être
que prévenu de la grandeur de votre dignité,
vous vous cachez à vous-même vos foiblesses,
et que votre orgueil aveugle votre raison. Songez
que vous êtes d'une nature fragile, que vous
avez été tiré d'un peu de poussière comme les
autres hommes, et que vous retournerez en
poussière comme eux. Ne vous laissez pas
éblouir à l'éclat de cette pourpre, qui couvre
un corps infirme et mortel. Ceux à qui vous*

L'AN 390.

commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu qui est le maître des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son temple? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable en cette bouche, qui, dans l'excès de votre colère, a commandé tant de meurtres? Retirez-vous donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis : recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce sur la terre, et que Jésus-Christ approuve dans le ciel contre votre péché, puisque c'est pour votre salut.

Théodose, sensiblement touché de ce discours, demeura quelque temps les yeux baissés sans rien dire : après quoi il répondit à l'archevêque, qu'il reconnoissoit son crime, mais qu'il espéroit que Dieu auroit égard à sa foiblesse ; et comme il alléguoit l'exemple de David, qui avoit commis un homicide et un adultère tout ensemble, l'archevêque lui répondit : *Vous l'avez imité en son péché, imitez-le donc en sa pénitence.* Alors ce Prince qui étoit parfaitement instruit des maximes de la religion et du pouvoir de l'église, au lieu de s'offenser de cette résistance, la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avoit pas connu jusqu'alors toutes les conséquences. Il se retira

Paulin. in
vitâ Ambr.

dans son palais, les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

L'AN 390.

Cependant la fête de la naissance de Notre-Seigneur étant arrivée, Théodose, pénétré d'une vive douleur, se leva plus matin qu'il n'avoit accoutumé; et comme il ne pouvoit avoir aucune part à la solennité de ce jour, il se dispo- soit à le passer dans une profonde tristesse. Ruffin, grand-maître du palais, qu'il honoroit de son amitié et de sa confiance, étant entré dans sa chambre, le trouva dans cet abattement, et lui en demanda la cause. L'ayant suc, il essaya de le consoler, en lui insinuant adroitement, qu'il falloit se mettre au-dessus de certaines craintes qu'on couvroit du nom de religion; qu'on devoit agir en maître quand on l'étoit; qu'il y avoit du danger à s'assujettir aux censures de gens qui n'avoient jamais gouverné d'états; que s'il avoit pourtant cette délicatesse de conscience, il pouvoit satisfaire sa piété, sans tomber dans l'abattement; que le mal n'étoit pas si grand qu'on le faisoit; qu'après tout il avoit eu sujet de punir des criminels, et qu'il n'en avoit pas de s'affliger si cruellement. Ainsi ce favori, après avoir porté son maître à commettre une grande faute, tâchoit encore par ses flatteries de lui en affoiblir le repentir.

VIII.

Theodoret.

l. 5. c. 17.

Théodose, bien loin de recevoir ces consolations, parut plus touché qu'il n'étoit aupara-

L'AN 350.

vant, et après avoir demeuré quelque temps sans pouvoir répondre : *Cessez, Ruffin, lui dit-il avec indignation, cessez de vous moquer de ma douleur ; je juge mieux que vous ne faites de l'état où je suis. N'ai-je pas sujet d'être affligé, quand je pense que les moindres de mes sujets vont aujourd'hui faire leur prière aux pieds des autels, et que je suis le seul à qui l'on interdit non-seulement l'entrée de l'église, mais encore celle du ciel, suivant cette parole de l'évangile : Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié de même dans les cieux!*

Matt. 10.

IX. Ruffin ne voyant plus d'apparence d'ôter de l'esprit de ce Prince cette crainte religieuse que saint Ambroise y avoit imprimée par ses remontrances, s'offrit d'aller trouver ce prélat et de l'obliger par ses prières à lever la sentence de l'excommunication. Théodose lui répondit : qu'il avoit affaire à un homme inflexible, qui n'avoit nul égard au rang, ni à la puissance des empereurs, lorsqu'il s'agissoit des lois et de la discipline de l'église; qu'il reconnoissoit que le jugement de l'archevêque étoit juste; et qu'il valoit mieux achever d'expier son péché que de demander en vain la grâce d'une absolution précipitée.

La pratique ordinaire de l'église, de ne recevoir publiquement les pénitens que vers les fêtes de pâques, et de tenir les meurtriers volontaires plusieurs années en pénitence, faisoit croire à l'Empereur que cette tentative seroit inutile.

Toutefois Ruffin le pressa si fort de sortir de l'accablement où il étoit, et lui donna de si belles espérances, que ce Prince lui permit d'aller trouver l'archevêque, et résolut de le suivre lui-même peu de temps après. Ruffin s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse; mais saint Ambroise voyant qu'il faisoit une négociation d'état d'une réconciliation ecclésiastique, lui répondit avec sa liberté ordinaire, *Que lui, qui étoit le premier auteur du crime, n'étoit pas propre pour être l'entremetteur de l'absolution; et que pour peu qu'il lui restât de honte et de crainte des jugemens de Dieu, il ne devoit penser à l'affaire de Thésalonique, que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avoit donnés à son maître.* Ruffin ne se rebuta point de ces reproches: il employa les sollicitations et les prières les plus touchantes, et n'oublia rien de ce qui pouvoit gagner l'esprit de l'archevêque. Comme il vit qu'il n'en pouvoit rien obtenir, il l'avertit que l'Empereur arriveroit bientôt à l'église. Le saint lui répliqua, sans s'étonner, *Qu'il alloit l'attendre à la porte, pour lui défendre l'entrée; que s'il venoit comme un empereur chrétien, il ne violeroit pas les lois de sa religion; que s'il vouloit devenir tyran, il pourroit ajouter la mort d'un évêque à celle de tant d'innocens qu'il avoit déjà fait mourir.*

Ruffin ayant ouï cette réponse, manda X. promptement à Théodose que l'affaire n'avoit

L'AN 390.

pas réussi comme il l'avoit espéré, et qu'il le supplioit de ne point venir. L'Empereur étoit déjà bien avancé quand il reçut cet avis. Il s'arrêta, et après avoir fait quelques réflexions, il passa outre; et résolut de souffrir la confusion qu'il croyoit avoir méritée. L'archevêque étoit dans une salle proche de l'église où il donnoit ordinairement ses audiences, lorsqu'on vint l'avertir que l'Empereur étoit à la porte. Il s'avança vers lui, et lui dit, qu'il ne faisoit pas l'action d'un empereur chrétien, s'il entreprenoit de forcer l'église; que c'étoit se révolter contre Dieu même, et fouler aux pieds les lois divines, que de vouloir assister aux sacrés mystères avant que d'avoir fait pénitence de son péché. Théodose lui répondit avec beaucoup de soumission, que son dessein n'étoit pas d'entrer par force en la maison de Dieu, ni de violer les ordonnances ecclésiastiques; mais qu'il venoit le conjurer de rompre ses liens, et de lui ouvrir la porte du salut, au nom de Jésus-Christ, qui a ouvert celle de sa miséricorde aux pécheurs qui se repentent sincèrement. Saint Ambroise lui demanda quelle pénitence il avoit faite, et quels remèdes il avoit employés pour guérir une plaie si dangereuse. *Je viens à vous comme au médecin, repliqua l'Empereur; c'est à vous à ordonner ce que je dois faire.*

XI. Alors le saint archevêque lui représenta le malheur d'un prince qui ne régloit pas ses pas-

sions , et qui s'exposoit à rendre des jugemens injustes , et à répandre un sang innocent, et lui ordonna de faire une loi qui pût servir de frein à sa colère et à celle de ses successeurs. Cette loi portoit , que si les empereurs , contre leur coutume , étoient obligés d'user envers quelqu'un d'une extrême sévérité , après avoir prononcé la sentence de mort , ils en feroient différer l'exécution d'un mois entier , afin que les passions étant ralenties, ils pussent revoir leurs jugemens , et discerner , sans préoccupation , l'innocent d'avec le coupable. Soit que cette ordonnance fût dressée alors , soit qu'elle eût été publiée huit ans auparavant , comme quelques historiens l'ont remarqué , Théodose la fit écrire sur le champ , la signa et promit de l'observer.

Cela fait , il fut absous , et ayant été admis dans l'église , il se prosterna , et commença sa prière par ces paroles d'un roi pécheur et pénitent comme lui , *Mon âme est demeurée attachée en terre , Seigneur , rendez-moi la vie selon votre promesse.* Il se tenoit en cette posture , frappant de temps en temps sa poitrine , élevant sa voix vers le ciel pour demander grâce , et pleurant son péché à la vue de tout le peuple , qui eu étoit attendri , et qui pleuroit avec lui. Lorsqu'il fallut aller à l'offrande , il se leva , s'avança vers l'autel , où il offrit ses dons comme il avoit accoutumé , et vint se ranger dans le chœur parmi les prêtres auprès du balustre.

L'archevêque l'ayant aperçu , et voulant XII.

L'AN 390.

Theodoret.

ibid.

Zoz. l. 7.

c. 25.

Theodoret.

ibid.

Psal. 118.

L'AN 390.
Zoz. l. 7.
c. 24.

abolir une coutume que la complaisance des évêques, et le relâchement de la discipline avoient introduite, envoya lui demander ce qu'il attendoit-là ; et comme on lui rapporta de sa part, qu'il attendoit le temps d'être admis à la communion des sacrés mystères, il lui manda par un de ses diacres, *Qu'il s'étonnoit de le voir ainsi dans le sanctuaire ; que la pourpre le faisoit empereur, et non pas prêtre, et qu'il n'avoit de place dans l'église que comme les autres laïques.* L'Empereur répondit, *que ce n'étoit ni une entreprise contre l'ordre de l'église, ni une affectation de se distinguer de personne ; mais qu'il avoit cru que l'usage étoit le même à Milan qu'à Constantinople, où il se plaçoit dans le chœur ; et après avoir remercié l'archevêque de la bonté qu'il avoit de l'avertir de son devoir, il sortit hors du balustre, et se rangea parmi le peuple.*

Cette leçon demeura si fort gravée dans son esprit, qu'étant de retour à Constantinople, et se trouvant dans l'église cathédrale le jour d'une grande fête, il sortit du chœur après avoir fait son offrande, et comme le patriarche Nectaire l'envoyoit prier d'y rentrer, et de reprendre la place destinée à Sa Majesté, *Helas*, dit-il en soupirant, *j'ai été long-temps à savoir la différence qu'il y a entre un évêque et un empereur ! Je suis environné de gens qui me flattent ; je n'ai trouvé qu'un homme qui m'ait redressé, Theodoret. et qui m'ait dit la vérité ; et je ne connois au*

monde de véritable évêque qu' Ambroise. Depuis ce temps-là les empereurs se tiurent hors du balustre, un peu au-dessus du peuple, mais au-dessous des prêtres : tant la correction d'un prélat zélé et irréprochable fait d'impression sur un prince qui a quelque soin de son salut.

Toute l'église est encore édifiée de la docilité et de la foi de cet Empereur. Les saints pères, dans leurs écrits, ont consacré la mémoire de sa piété ; et par cet exemple ils ont averti tous les souverains de régler leur autorité par la justice, et non pas par leurs passions ; de discerner les bons conseils d'avec les mauvais ; et d'avoir plus de honte des péchés qu'ils font, que de la pénitence qu'ils en devoient faire.

Théodose après s'être soumis lui-même aux lois de l'église, employa son autorité pour les faire observer, et réprima l'insolence de Jovinien et de ses disciples, que le concile de Milan venoit de condamner. Jovinien avoit été religieux dans un monastère du faubourg de Milan, que saint Ambroise entretenoit par ses soins dans une exacte régularité. Cet homme volage et sensuel se lassa bientôt de mener une vie austère et pénitente. Il la quitta, et entraîna avec lui quelques esprits foibles, qu'il avoit infectés d'une doctrine contagieuse. Il eut quelque dessein de rentrer dans cette sainte société ; mais on jugea que son repentir n'étoit pas sincère, et que sa conversation seroit dangereuse, et l'on refusa de l'y recevoir. Il fut si piqué de ce refus,

 L'AN 390.

August. de civit. Dei. l. 5. c. 26.
 Ambros. in fun. Theod. Paulin. etc.

XIII.

L'AN 390.
Hieronym.
contra Jovin.
l. 2.

qu'il enseigna publiquement, que le jeûne et les autres exercices de pénitence n'étoient d'aucun mérite; que la virginité n'avoit aucun avantage sur le mariage; que ceux qui sont baptisés ne peuvent être abattus par les tentations; qu'il n'y avoit qu'une même récompense pour tous les bienheureux; et plusieurs autres maximes qui tendoient au relâchement des mœurs, et à l'affoiblissement de la discipline. Outre que sa cause étoit mauvaise, elle étoit encore mal soutenue, parce qu'il n'avoit ni netteté, ni éloquence dans ses écrits: mais comme elle flattoit les inclinations sensuelles des hommes, elle étoit facile à persuader. Ainsi en rabaisant la gloire de la virginité, il séduisoit plusieurs vierges romaines; et à force de déclamer contre le célibat, il portoit des gens de bien à la dissolution.

Ambros. de
Virgin.
Hieronym.
l. 2. contra
Jovin.
August. de
bono conj.

De saints et savans personnages écrivirent contre sa doctrine et contre sa vie, qui étoit très-conforme à ses opinions, et lui reprochèrent même avec beaucoup d'aigreur ses délicatesses, son luxe et son incontinence. Le pape Sirice, après avoir condamné cet hérésiarque, envoya ses légats à Milan pour y convoquer un synode, et pour étouffer ces nouvelles erreurs dans le lieu même où elles étoient nées. Ce synode, qui commençoit à s'assembler quand la nouvelle de l'affaire de Thessalonique arriva, avoit jugé Jovinien et ses compagnons, conformément à la sentence de Rome; il ne restoit plus qu'à l'exécuter; Théodose s'en chargea lui-même;

et par un rescrit donné à Véronne le deuxième jour de septembre, il chassa de Rome ces hommes déréglés, qui retenoient encore le nom et l'habit de leur première profession, et les relégua dans des déserts écartés où ils eussent vécu en une continence forcée, si les magistrats eussent été plus exacts à faire exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu.

L'AN 390.

Leg. 1. de Monach. cod. Theod.

Le zèle de ce Prince ne s'arrêta pas là; car XIV. ayant appris que cette hérésie avoit introduit dans Rome d'étranges désordres, il fit publier des ordonnances très-sévères contre plusieurs sortes d'impuretés, et commanda très-expresément au lieutenant de la ville, d'arrêter cette corruption par des supplices proportionnés aux crimes, afin de remettre parmi les Romains l'honnêteté des mœurs où le grand Constantin avoit autrefois commencé de les réduire. Ce fut environ ce temps-là qu'il défendit, sous des peines très-rigoureuses, le mariage entre les cousins-germains, renouvelant les édits anciens, qu'une licence effrénée avoit entièrement abrogés. Il établit encore plusieurs lois qui regardoient le repos de l'état et la police de l'église. Le règlement qu'il fit sur le sujet des diaconesses, mérite d'être rapporté ici avec toutes ses circonstances, tant parce que l'occasion qu'il eut de le faire, fit alors un grand éclat, que parce que les princes en peuvent tirer quelque instruction pour leur conduite.

Aurel. Vict. in Theod. Ambros. ep. 66.

L'église a toujours exigé des pénitens une .VX

L'AN 390.

confession publique ou particulière de leurs péchés, comme une humiliation nécessaire, et une marque évidente de douleur et de repentir. Des ministres commis pour la direction des consciences, entendoient les accusations que chacun faisoit contre soi-même, et ordonnoient des peines et des satisfactions proportionnées aux péchés qu'on leur découvroit. L'évêque tenoit lui seul ce tribunal de pénitence, tant que les chrétiens vécurent dans la ferveur et dans la pureté des règles de l'évangile. Mais leur nombre s'étant augmenté, et la discipline s'étant relâchée dès que les persécutions eurent cessé, les péchés devinrent si fréquens, et les évêques se trouvèrent chargés de tant de soins, qu'il fallut établir dans chaque église un prêtre pénitencier. Celui-ci recevoit les confessions des pénitens, leur prescrivait le temps et la manière de la satisfaction; et après les avoir éprouvés selon leurs besoins, par les pratiques de la pénitence, il les présentait à l'évêque pour être réconciliés.

Zoz. l. 7.
c. 16.Socrat. l. 5.
c. 19.XVI.
Zoz. *ibid.*

Cet office établi depuis long-temps dans Constantinople, y fut supprimé par le patriarche Nectaire, à l'occasion d'un désordre arrivé dans son église. Une jeune veuve de qualité, qui, vraisemblablement, par une dévotion peu solide, s'étoit élevée au rang de diaconesse, fit une confession de toute sa vie passée au pénitencier, qui lui imposa, pour l'expiation de ses fautes, des jeûnes et des prières extraordinaires. Comme

elle étoit obligée d'être long-temps à l'église pour s'acquitter des satisfactions qu'on lui avoit ordonnées, elle eut occasion de voir et d'entretenir plusieurs fois un jeune diacre, en qui elle eut trop de confiance. Ces entretiens fort sérieux au commencement, dégénérent de part et d'autre en familiarités peu honnêtes, et ce commerce spirituel devint ensuite une passion criminelle. Cette veuve, pressée enfin des remords de sa conscience, alla déclarer son péché, et nomma imprudemment celui qui l'avoit séduite.

Le pénitencier voulut examiner la vérité du fait; le patriarche en fut averti; le diacre fut déposé. Le soin qu'on eut de cacher le sujet de cette déposition, fit que chacun s'en informa plus curieusement. On découvrit bientôt le crime que quelques-uns avoient déjà soupçonné; le bruit s'en répandit dans toute la ville. Le peuple rejetant sur tout le clergé la faute d'un seul ecclésiastique, fut sur le point de se soulever. Le patriarche Nectaire, pour faire cesser cette émotion, et pour ôter à l'avenir toute occasion de pareils scandales, supprima l'office de pénitencier dans son église, par le conseil d'un de ses prêtres nommé Eudémon. Soit qu'il n'eût fait qu'abolir cette charge, soit qu'il eût interrompu pour un temps la pratique de la pénitence publique, il fit une brèche notable à la discipline.

Quoi qu'il en soit, Théodose, touché du désordre qui venoit d'arriver dans Constantinople, et voulant ôter aux payens tout sujet de décrier

L'AN 390.

Clement. I.

3. c. 8.

Constit.

Epiphân.

hæres. 79.

Bona. Her.

Liturgic.

c. 25.

Paul. ep. ad

Rom. 16.

les mœurs de l'église, fit publier une ordonnance, par laquelle il régloit l'âge et les testaments des diaconesses. C'étoient des dames d'une piété reconnue, qui s'employoient à tout ce qui regardoit le soulagement, l'instruction, ou la discipline des personnes de leur sexe. Elles distribuoiént les charités des fidèles, enseignoient les principes de la foi, et les cérémonies du baptême; prenoient tous les soins convenables à la pudeur et à la bienséance, dans les immersions, dans les onctions, dans les sépultures; et quoique leur emploi ne fût pas un ordre dans la hiérarchie, c'étoit pourtant un ministère ancien et considérable.

Il s'étoit glissé deux sortes d'abus parmi elles. Les unes, dans leur jeunesse, par un désir impatient de se distinguer par leur dévotion, se coupoient les cheveux, et s'introduisoient dans l'église: il en arrivoit quelquefois du scandale; il y avoit toujours du danger. Les autres, par une libéralité indiscrete, se piquoient de donner leurs biens aux églises et aux hôpitaux, et ruinoient souvent leurs familles pour satisfaire l'avarice des ecclésiastiques.

Leg. 27. de

episc. cod.

Theod.

Théodose, pour remédier à ces abus, ordonna qu'aucune veuve ne fût reçue au rang de diaconesse, qu'ellen'eût soixanteans, suivant le précepte de saint Paul, et défendit à celles qu'on y recevroit, de donner, sous des prétextes de religion, leur or, leur argent, et leurs pierreries; leur laissant la disposition entière des revenus de

leurs terres, mais ne leur permettant pas d'en dissiper, ou d'en aliéner les fonds au préjudice de leurs enfans, ou de leurs proches, ni de les laisser par testament aux clercs, aux pauvres, ni aux églises.

L'AN 529.

La première partie de son ordonnance fut généralement approuvée : mais on lui remontra qu'il n'étoit pas juste d'arrêter les bonnes intentions des veuves mourantes, et de tarir une des principales sources de la charité ; que c'étoit entreprendre sur la liberté de l'église, et sur les droits mêmes des pauvres, que de les exclure des héritages ou des aumônes des fidèles ; et que la religion n'étoit déjà que trop diminuée, et la charité trop refroidie, sans les borner encore par des lois injurieuses à l'une et à l'autre. L'Empereur qui n'eut jamais honte de se dédire quand on lui fit connoître qu'il s'étoit trompé, reçut si bien cette remontrance, que deux mois après il fit publier à Véronne une révocation de cette loi. Il commanda qu'on la tirât de tous les registres, en sorte qu'aucun plaideur ne pût l'alléguer, ni aucun magistrat s'en servir dans les jugemens.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi à Milan, il XVIII. reçut la nouvelle de la mort de l'impératrice Galla sa seconde femme qui étoit demeurée à Constantinople. Il fut très-sensiblement touché de la perte de cette Princesse qu'il avoit aimée avec passion, et qu'il n'avoit possédée que peu de temps parmi les troubles de la guerre et les

L'AN 390.

soins du rétablissement de l'empire. Il l'avoit retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avoit engagée dans son enfance, et lui avoit fait part non-seulement de son trône, mais encore de sa piété. Elle mourut dans la fleur de son âge, et ne laissa qu'une fille nommée Placidie, qui fut depuis si fameuse par sa beauté, par son esprit, par les aventures extraordinaires qui lui arrivèrent, et par les marques qu'elle donna de sa foi, et de son zèle pour la religion.

On lui fit de magnifiques funérailles. Arcadius, peu de temps après, fit élever dans la grande place de Constantinople, proche l'église, une colonne, où il fit mettre la statue d'argent de Théodose, avec des inscriptions et des représentations de ses dernières victoires, voulant que cet ouvrage fût un monument éternel et de la gloire du père et de la piété du fils.

XIX. Enfin Théodose résolut de retourner en Orient, et d'aller jouir lui-même parmi ses peuples des douceurs de la paix qu'il venoit d'établir dans tout l'empire. Il avoit passé près de trois ans en Italie, et les avoit employés à remettre l'ordre dans ces provinces, et à instruire le jeune Valentinien, qu'il aimoit comme son fils propre. Sachant le crédit qu'avoit Symmaque dans le sénat, il l'avoit honoré de la dignité de consul, et n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit gagner cet esprit remuant qui donnoit le mouvement aux affaires, et qui étoit à la tête d'un parti. Il avoit fait en même temps des

édits très-sévères contre le culte des faux dieux, montrant par cette conduite, qu'il ne faisoit point de tort au mérite des personnes dont il condamnoit la religion. Après cela il partit, laissant l'empire d'Occident paisible, et l'Empereur bien instruit en l'art de régner.

Il avoit déjà fait marcher une partie de son **XX.** armée, afin de châtier, en passant, des barbares ramassés qui troubloient le repos des peuples. Ils avoient été attirés dans les marais de la Macédoine par quelques-uns de ces déserteurs dont nous avons parlé, qui s'y étoient jetés, et qui s'étoient sauvés du supplice qu'avoit mérité leur trahison. Ce fut d'abord une troupe de voleurs **Zoz. l. 4.** plutôt qu'une milice réglée, mais le nombre s'en étant augmenté par la déroute de l'armée de Maxime, ils observèrent quelque ordre, et firent irruption dans la Thessalie et la Macédoine. Leur licence s'accrut par le peu de résistance qu'ils y trouvèrent, et en peu de temps ils ravagèrent toute la campagne. Dès qu'ils eurent appris que l'Empereur revenoit avec son armée, ils se retirèrent dans les forêts qui étoient aux environs des étangs, et ne sortirent plus en corps : ils se contentoient de faire des courses pendant la nuit, et se cachoient avec leur butin dès que le jour paroissoit. L'on eût dit que c'étoient des spectres plutôt que des hommes; et chacun se plaignoit de leur brigandage, sans que personne pût les forcer dans leur retraite. Théodose étant arrivé à Thessalonique, fit

avancer une partie de son infanterie vers les marais, sous la conduite de Timase, et s'avança lui-même peu de temps après. Il fit chercher les ennemis; et comme on étoit long-temps à lui en donner des nouvelles, il sortit sans bruit de son camp avec cinq officiers bien montés, pour aller reconnoître les lieux où ils pouvoient être cachés. Il découvrit heureusement ce qu'il vouloit savoir; car étant entré dans une petite maison de campagne, pour s'y délasser après une longue course, il y aperçut un homme dont le visage effaré, et la contenance embarrassée, lui donnèrent quelque soupçon. Il s'informa secrètement qui il étoit, et d'où il venoit; mais ne pouvant rien apprendre de particulier de cet inconnu, il commanda à ses gens de s'en saisir. Il voulut lui-même l'interroger; mais il n'en put tirer aucune réponse, ni par menaces, ni par douceur, jusqu'à ce que, pressé par des tourmens qu'on lui fit souffrir, il confessa qu'il étoit l'espion des barbares; qu'il couroit tout le jour la campagne pour leur marquer le butin qu'ils pouvoient faire pendant la nuit; surtout, qu'il avoit ordre de les avertir du passage de l'Empereur, et de la marche de son armée. Il déclara ensuite le nombre, les forces et la retraite de ces barbares.

L'Empereur partit promptement pour aller joindre son camp, marcha le lendemain avec quelques troupes, et fit attaquer si vigoureusement ce corps de barbares, que malgré la

l'AN 391.

Zoz. l. 4.

Zoz. l. 4.

difficulté des lieux, et la résistance qu'ils firent, il les força dans leurs marécages. Il y en eut un grand nombre de tués, quelques-uns furent pris et châtiés exemplairement; on poursuivit les autres le matin jusque vers le soir. Timase voyant les soldats fatigués, pria l'Empereur de prendre un peu de repos, et d'en donner à ceux qui le suivoient. On sonna la retraite; on campa dans une plaine voisine; on permit à chacun de se réjouir comme après une victoire; et dans la confiance où l'on étoit, on n'eut pas tout le soin qu'il falloit de la garde et de la discipline du camp.

Cependant les barbares s'étant ralliés, et ayant appris par quelques-uns des leurs qui s'étoient sauvés du camp, l'état où étoient les troupes, vinrent à la faveur de la nuit, et firent un grand ravage ayant qu'on s'en fût aperçu. Enfin ceux qui étoient les moins endormis, ayant donné l'alarme de tous côtés, chacun se mit en défense. On courut à la tente de l'Empereur, qui s'étoit levé au premier bruit qu'il avoit ouï. Il se fit un combat dans le camp même, dont le succès eût été douteux, si ce Prince n'eût animé ses gens par son exemple, et si Promote, un de ses lieutenans généraux, qui n'étoit pas loin de là, ne fût arrivé heureusement avec quelques escadrons de cavalerie, qui achevèrent de mettre en fuite les ennemis.

Théodose avoit résolu d'aller en personne les poursuivre, pour délivrer ses peuples des incom-

L'AN 391.

modités qu'ils en recevoient. Mais Promote lui représenta, que ce n'étoient pas des ennemis dignes d'arrêter un grand empereur; qu'il devoit se réserver pour les grandes expéditions, et laisser à quelqu'un de ses lieutenans, le soin de terminer une affaire où il y avoit quelque fatigue à prendre, et nulle gloire à acquérir. Il se chargea lui-même de cette commission, et s'en acquitta si fidèlement, qu'il renferma ces barbares dans leurs forêts, et en fit un si grand carnage, qu'il n'y en eut pas un seul qui échappât.

L'Empereur cependant continuoit son voyage. Tous les peuples alloient au-devant de lui avec une affection extraordinaire, et chaque entrée qu'il faisoit dans les villes, étoit un triomphe. Il arriva à Constantinople le neuvième jour de novembre, plus glorieux des marques d'amitié qu'il recevoit de ses sujets, que des victoires qu'il avoit remportées sur ses ennemis. Son fils Arcadius le vint recevoir, et tous les corps de l'empire lui témoignèrent à l'envi, la joie qu'ils avoient de son heureux retour.

XXI. Les premiers soins qu'il eut, furent de rendre à Dieu des actions de grâces pour toutes les prospérités de son règne, de visiter l'église magnifique qu'il avoit fait bâtir à l'honneur de saint Jean-Baptiste, et d'y faire apporter d'un bourg voisin de Calcédoine, les reliques du même saint avec beaucoup de solennité. Il s'informa de l'état des affaires de l'église; et ayant appris qu'Eunome avoit tenu des assemblées

dans la ville, et publié quelques-unes de ses erreurs, il le fit chasser de Constantinople. Il ordonna qu'on chassât de même tous les hérétiques des villes voisines, afin de leur ôter les moyens d'étendre leurs sectes, et de corrompre les peuples par leur communication contagieuse.

L'AN 391.
Leg. 20. de
Hæret. cod.
Theod.

Après avoir ainsi réglé ce qui concernoit la religion, il s'appliqua à connoître les besoins de l'état, et à soulager les provinces qui avoient été chargées, voulant relâcher, dans la paix, les tributs que la seule nécessité de la guerre lui avoit fait imposer : il arrêta surtout les ca-

Soz. l. 4.

bales qui s'étoient formées dans sa cour, tant par les intrigues de Ruffin, que par les jalousies qu'on avoit conçues contre ce favori.

Ruffin étoit Gaulois, de la province d'Aqui-
taine, d'une condition médiocre, mais d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à divertir un prince, et capable même de le servir. Il vint à la cour de Constantinople : il s'y fit des amis et des protecteurs; il fut connu de Théodose, il lui plut. Il ménagea si bien ces commencemens de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'Empereur

XXII.

Zoz. *ibid.*
Ambros.
ep. 53.

lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius.

Cet homme se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. Son ambition croissoit avec sa fortune. Il cher-

choit à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il opprimoit par ses calomnies. C'étoit assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire, et de pouvoir lui disputer le rang qu'il tenoit. Comme il craignoit néanmoins de perdre l'amitié du prince, s'il ne conservoit son estime, il paroissoit modeste et désintéressé. Il couvroit ses mauvais conseils de prétextes de justice ou de politique, et savoit si bien faire valoir ses bonnes qualités, et cacher les mauvaises, que l'Empereur, tout éclairé et tout jaloux qu'il étoit de son autorité, étoit bien souvent trompé et gouverné sans s'en apercevoir.

XXIII. Les principaux seigneurs de la cour ne purent voir l'élévation de ce favori sans en être piqués. Timase et Promote, qui venoient de commander l'armée, et de rendre des services importans, avoient prétendu lui être préférés dans les occasions. Tatien, qui avoit gouverné tout l'Orient en l'absence de Théodose, ne pouvoit se résoudre de voir au-dessus de lui un nouveau ministre, qui n'avoit rien de plus recommandable que le bonheur de plaire au prince. Procule, fils de Tatien, gouverneur de Constantinople, jeune homme hardi et entreprenant, résistoit à Ruffin en toute rencontre. Ils conspirèrent ensemble contre lui, et résolurent de le perdre. Ruffin, averti de tous leurs desseins, prévint l'esprit de l'Empereur, et lui représenta, *Que les grâces qu'il recevoit tous les jours de sa Majesté, le rendoient odieux à*

L'AN 391.
Claudian.

l. i. contra
Ruff.

XXIII.
Zoz.

toute la cour; que, quelque soin qu'il eût d'arrêter par sa retenue, les murmures de ses envieux, il se formoit tous les jours des factions et des cabales contre lui; qu'il succomberoit infailliblement, si la main qui l'avoit élevé, ne le soutenoit; qu'il reconnoissoit son peu de mérite, et qu'il ne s'estimoit que par les bontés que sa Majesté avoit pour lui, et la par reconnoissance qu'il en auroit toute sa vie.

L'AN 391.

Après avoir engagé l'Empereur à le protéger, XXIV. il songea non-seulement à se garder des surprises, mais encore à perdre ses ennemis. Ces haines, qui avoient été jusque-là secrètes, commencèrent à éclater peu de temps après; car s'étant trouvé dans le conseil avec Promote, ils y eurent diverses contestations. L'Empereur en étant sorti, leur dispute se renouvela : l'un Zoz. l. 4. et l'autre vouloit soutenir ses avis; ils s'échauffèrent insensiblement. Ruffin en étant venu à des paroles offensantes, Promote s'emporta, et lui donna un soufflet. Le bruit de cette action se répandit d'abord dans tout le palais. Chacun en jugea selon l'attachement qu'il avoit à l'un ou à l'autre; mais l'Empereur, à qui Ruffin alla sur le champ faire ses plaintes, en fut extrêmement irrité. Il protesta hautement, *Qu'il étoit las de souffrir ces divisions et ces intrigues, et ceux qui en étoient les auteurs; qu'il leur apprendroit à vivre en paix, et à considérer les personnes qu'il affectionnoit; et que si ces jalousies qu'on avoit contre Ruffin ne finissoient,*

L'AN 392.

il le mettroit si fort au-dessus de ses envieux, qu'ils seroient forcés de le respecter, et peut-être de lui obéir.

XXXV. Ce Prince qui parloit en maître, et qui savoit se faire craindre quand il falloit, prononça ces paroles avec tant de chaleur, que personne n'osa plus murmurer. Il chassa Promote de sa cour, et donna presque en même temps à Ruffin la charge de préfet du prétoire. La nouvelle dignité de ce favori, et la protection de l'Empereur, dont il étoit assuré, lui donnèrent lieu de se venger plus facilement de ses ennemis. Promote ne survécut pas long-temps à cette disgrâce; car ayant reçu ordre d'aller joindre l'armée, et de marcher contre les Bastarnes qui pilloient la Thrace, il fut tué dans une embuscade par un parti de ces barbares: plusieurs accusèrent Ruffin de cette trahison.

Zoz. l. 4. La mort de Procule ne fut pas moins funeste. Ce ministre le fit accuser de plusieurs crimes, corrompit les commissaires qu'on lui avoit donnés, les obligea sous main de le condamner à mort, et fit en sorte que la grâce que Théodose lui envoyoit n'arrivât qu'après l'exécution. Il avoit traversé Tatiens dans des affaires de famille; et Timase n'eût pas été plus heureux que les autres, s'il n'eût recherché l'amitié de ce favori, et s'il ne se fût rendu complice de ses crimes. Telle étoit la conduite de Ruffin, qui abusoit de la bonté et de la confiance de son maître; et qui, cinq ans après, n'étant plus

Ambros.
ibid.

retenu par la crainte de Théodose, et vivant sous des empereurs foibles et peu habiles, fut une des principales causes de la désolation de l'empire par son orgueil et par son ambition démesurée.

L'AN 392

Les choses étoient en cet état dans la cour de **XXVI.** Constantinople, lorsqu'on y reçut les nouvelles de la trahison d'Arbogaste, et de la mort de Valentinien. Quelques soins que Théodose eût pris de laisser à ce jeune Prince un empire paisible et bien policé, à peine fut-il retourné en Orient, qu'il se forma de nouveaux partis dans Rome et dans les Gaules. Les sénateurs payens firent encore une députation solennelle, pour demander le rétablissement de leurs temples, et l'exercice libre de leur religion. L'affaire fut examinée dans le conseil; et quoique tous les avis allassent à leur accorder ce qu'ils souhaitoient, Valentinien s'y opposa, et renvoya les députés du sénat avec un refus qui ne leur laissoit plus d'espérance.

Ambros. in
orat. fun. de
obit. Valent.

Plusieurs qui s'étoient faits chrétiens par politique, cherchoient alors les moyens de renoncer impunément à leur religion. Théodose avoit tâché de remédier à ce désordre pendant qu'il fut en Occident, car ayant su que plusieurs personnes de qualité, pour s'accommoder au temps, et pour parvenir aux charges, quittoient le culte des dieux, et se faisoient baptiser, il jugea que ceux-là ne seroient pas fermes dans la foi, qui s'y engageoient par des motifs si foibles

Leg. 4. de
Apost. cod.
Theod.

L'AN 392.

et si humains. Pour leur ôter la liberté de changer de religion, il fit publier une loi très-sévère contre les apostats. Il les déclara incapables de rendre témoignage public, inhabiles à succéder, indignes d'être reçus dans la compagnie des gens de bien, privés du droit de suffrages, déchus de toute charge, noblesse ou dignité, sans pouvoir jamais prétendre d'être rétablis, voulant que ceux qui avoient profané les sacrés mystères, fussent regardés non-seulement comme des gens égarés, mais encore comme des gens perdus, et qu'ils fussent abandonnés des hommes, puisqu'ils avoient abandonné Dieu.

Leg. 5. de
Apost. cod.
Theod.

XXVIII.

Ceux-ci, qui se trouvoient liés dans une croyance qu'ils n'avoient embrassée que pour un temps, songeoient à faire un empereur sous lequel ils pussent quitter leur religion sans perdre leurs dignités. En ce même temps Valentinien ayant appris qu'il y avoit à Rome une comédienne d'une excellente beauté, qui débauchoit toute la jeunesse, il commanda qu'on la fit sortir de la ville, et qu'on l'emmenât à la cour. Celui qui fut chargé d'exécuter cet ordre se laissa corrompre par argent, et revint sans s'être acquitté de sa commission. Le prince dépêcha incontinent des gens plus fidèles qui enlevèrent cette courtisane, et la conduisirent jusque dans les Gaules où il étoit. Il l'y retint quelque temps; mais il ne voulut pas la voir, de peur de tomber lui-même dans un dérèglement dont il vouloit corriger les autres. Ceux à

Ambr. orat.
fin. de obit.
Valent.

qui il venoit d'ôter une occasion de débauche, et de donner un exemple de continence, furent piqués de l'un et de l'autre, et se liguèrent contre lui, parce qu'il traversoit leurs passions, et qu'ils ne pouvoient lui en reprocher de semblables.

L'AN 392.

Flavien, préfet du prétoire, homme d'esprit **XXIX.** et de grande expérience dans les affaires, mais fort adonné aux superstitions payennes, entretenoit sous main ces cabales. Il étoit à craindre, **Zoz. c. 22.** tant par le crédit qu'il s'étoit acquis, et par des prédictions étudiées qu'il faisoit courir parmi les gens du parti, que par les liaisons secrètes qu'il avoit avec le comte Arbogaste, qui étant accoutumé à faire le maître dans les Gaules, prenoit des mesures pour conserver malgré les jalousies de l'Empereur, l'autorité qu'il s'étoit donnée.

Cet Arbogaste étoit un capitaine François, **XXX.** qui s'étoit mis fort jeune au service des Romains. **Paulin. in vit. Ambr. Sozom. l. 4. Suïd. ver. Arbog.** Il suivit Gratien dans ses guerres d'Allemagne, et s'y acquit beaucoup de réputation. Après la mort de ce Prince il refusa de reconnoître Maxime, et dans la révolte presque générale des officiers de l'armée, il tint ferme pour le parti de Valentinien. Il parvint à tous les emplois que méritoit sa fidélité, jointe à la grande opinion qu'on avoit de son courage et de sa conduite. Il **Zoz. l. 4.** gagna l'amitié des gens de guerre, qui, de leur autorité, lui déférèrent le commandement de l'armée sans que la cour osât s'y opposer. Après la défaite de Maxime, dont il fut la principale

L'AN 392.
Paulin. in
vit. Ambr.

cause, il fut envoyé dans les Gaules pour s'en saisir, et pour y commander. Il y rétablit les affaires de l'empire, et gagna plusieurs batailles contre les barbares, et même contre ceux de sa nation, qu'il contraignit de lui demander la paix.

Ces grands services le rendirent si fier et si absolu, qu'il prit de lui-même l'administration entière des guerres de l'empire. L'armée suivoit aveuglément ses volontés; car outre qu'il étoit vaillant, heureux en toutes ses entreprises, et très-entendu dans le métier de la guerre, il étoit ennemi du luxe, ne recevoit du bien de l'Empereur que pour avoir le plaisir d'en faire aux soldats, leur partageoit tout le butin après ses victoires, ne se réservant que la gloire d'avoir vaincu, et menoit une vie si frugale, si modeste et si agissante, qu'on eût dit qu'il n'étoit que le compagnon de ceux dont il étoit le général.

Théodose, qui connoissoit ses grandes qualités, et qui avoit eu dessein de l'emmenner avec lui, jugea plus à propos de le laisser en Occident, comme un homme d'une fidélité recon nue, qui par son crédit et par son exemple, pouvoit retenir la cour de Valentinien dans le devoir, et assister de ses conseils ce jeune Empereur, qui avoit de très-bonnes inclinations, mais qui n'avoit pas assez d'expérience dans les affaires. Arbogaste crut alors qu'on ne pouvoit assez reconnoître ses grands services, et devint d'autant plus insolent, qu'il s'estima plus néces-

saire. Il disposoit des charges de l'armée; il régloit les troupes, et leur donnoit de nouvelles formes de discipline : il faisoit la guerre, ou la paix, selon ses caprices, méprisant ou réformant les ordres de l'Empereur, et ne voulant d'autres bornes de son pouvoir que celles de son orgueil et de son ambition.

Valentinien étant venu dans les Gaules, ne put souffrir qu'Arbogaste y commandât en souverain : il entreprit de l'abattre sans le perdre, et s'il pouvoit même sans l'irriter. Pour cela il donnoit des ordres importans sans sa participation : il étoit souvent d'un avis contraire au sien; quelquefois il rejetoit ses conseils, ou préféroit ceux des autres ministres, espérant par-là accoutumer insensiblement à la dépendance cet homme qui lui eût été très-agréable, s'il n'eût affecté de lui être égal. Arbogaste, qui n'aimoit pas à être contredit, et qui ne vouloit rien perdre de l'autorité qu'on lui avoit laissé prendre, se liguoit secrètement avec tous les mécontents et résolut de tout entreprendre si on le pousoit. Cependant il s'assuroit des officiers de l'armée, et s'opposoit aux volontés de l'Empereur, lorsqu'il ne tomboit pas dans son sens.

En ce même temps on eut avis qu'une armée de barbares s'avançoit vers les frontières de l'Italie. Valentinien, qui étoit alors à Vienne dans les Gaules, se disposa à passer les Alpes, et à marcher contre les ennemis à la tête de ses troupes. Mais avant que de s'engager à cette

L'AN 392.

guerre, il voulut pourvoir à son salut en se faisant baptiser, et à son repos, en disgraciant Arbogaste, et lui ôtant le commandement de l'armée.

XXXI.
Ambros ep.
34. ad Theod.

Pour le baptême, quoiqu'il y eût dans les Gaules des évêques d'une grande sainteté, il souhaita de le recevoir de la main de saint Ambroise, qu'il appeloit son père et son maître. Comme il alloit lui envoyer un de ses officiers, il apprit que le saint prélat venoit le trouver, dont il témoigna une joie extrême. Au premier bruit de la marche des ennemis, les gouverneurs, et les magistrats des villes les plus exposées s'étoient adressés à cet archevêque, et l'avoient conjuré d'aller remontrer à l'Empereur le danger où étoit l'Italie, si elle n'étoit promptement secourue. Il avoit accepté la députation, la jugeant nécessaire pour le repos et pour la sûreté de son pays. Il se préparoit même à partir le lendemain, lorsqu'on reçut des nouvelles à Milan que le Prince pressoit son voyage, que sa route étoit marquée, que l'équipage étoit déjà bien avancé, et qu'on donnoit ordre de tous côtés aux logemens de la cour, et aux quartiers des gens de guerre. L'archevêque qui, par charité, ne manquoit jamais aux choses nécessaires, et qui par pudeur, n'en entreprenoit point de superflues, se crut alors déchargé de sa commission, et attendit l'Empereur à Milan pendant que l'Empereur l'attendoit à Viènne.

Ambros.
orat. in fun.
Valent.

Cependant Valentinien, tous les jours plus jaloux de son autorité, et plus piqué de l'arrogance insupportable d'Arbogaste, entreprit de le ruiner. Il prit son temps; et comme il étoit un jour sur son trône, le voyant approcher, et le regardant avec indignation, il lui présenta un billet dans lequel il lui ordonnoit de sortir de sa cour, et de quitter le commandement de ses armées. Arbogaste prit le billet de sa main; après l'avoir lu, il le déchira en sa présence, et se tournant insolemment vers lui, *Comme ce n'est pas vous*, lui dit-il, *qui m'avez donné ce commandement, ce ne sera pas vous qui me l'ôterez.* Valentinien ne consultant que son courage et son ressentiment, se jeta sur l'épée d'un de ses gardes pour tuer Arbogaste; mais le garde la retint, et on l'obligea de dire partout, que ce Prince ennuyé de ne pouvoir faire tout ce qu'il vouloit, avoit eu dessein de se tuer lui-même. Arbogaste après cela, jugea bien qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui, et qu'il falloit achever le crime de peur d'être prévenu.

Sous prétexte que des personnes puissantes avoient résolu de le perdre, il assembla ses amis, il gagna les eunuques de la chambre, et mit des gens de guerre, dont il dispoit, jusqu'aux environs du palais.

L'Empereur envoya ses ordres au camp; on n'en fit point de cas: il parla lui-même aux principaux officiers; ils n'osèrent lui obéir: et se trouvant ainsi tout d'un coup presque abandonné,

 L'AN 392.
 XXXII.

 Socrat. l. 5.
 c. 25.

 Sozom. l. 7.
 c. 22.

XXXIII.

L'AN 392.
Sulp. Alex.
apud Greg.
Turon.
Philostorg.
L. II.

et renfermé dans son propre palais, il envoya promptement un de ses secrétaires à Théodose, pour lui demander du secours. Il délibéra même quelque temps s'il iroit encore une fois chercher un asile dans la cour de Constantinople; mais il crut que saint-Ambroise pourroit le tirer de l'état malheureux où il étoit. Il lui écrivit aussitôt, pour le conjurer de venir promptement le baptiser, et terminer par quelque accommodement ses différens avec Arbogaste. Le saint qui avoit un grand ascendant sur l'esprit de l'un et de l'autre, partit sur le champ, résolu de les réconcilier, de répondre de la sincérité de leurs intentions, de se donner pour otage à l'un et à l'autre, ou de s'attacher auprès de l'Empereur, et le défendre par ses vœux et par ses prières, si Arbogaste eût été inflexible.

Ambros.
orat. in. fun.
Valent.

XXXIV. Il traversoit déjà les Alpes, lorsqu'il apprit avec une douleur incroyable la mort de Valentinien. Les historiens ont parlé différemment de la fin tragique de cet empereur. Les uns rapportent que se divertissant après son dîner sur les bords du Rhône, Arbogaste le surprit et le tua. Les autres ont cru qu'après l'avoir fait étrangler par des assassins, il le fit pendre à un arbre avec son mouchoir, pour faire croire qu'il s'étoit tué lui-même. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il fut trahi par les eunuques du palais, à la sollicitation d'Arbogaste, et qu'on le trouva étranglé dans son lit, la nuit du sabbat, le samedi quinziesme de mai, veille de la pentecôte.

Zoz. l. 4.
Philostorg.
lib. II.
Socrat. l. 5.
c. 25.
Sozom. l. 7.
c. 20.
Epiph. l. de
mens. et
pond. idat.

Saint Ambroise retourna à Milan , ne cessant de pleurer le malheur de ce Prince qu'il aimoit tendrement , et dont il connoissoit le mérite extraordinaire.

 L'AN 392.

Car à peine avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'il avoit déjà toutes les qualités qui pouvoient faire un grand empereur. Sa taille, son air, sa vigueur, son adresse en toute sorte d'exercices, et certaine grâce naturelle qui accompagnoit toutes ses actions, le faisoient aisément distinguer de tous ses courtisans. Il avoit l'esprit vif et pénétrant, et ses avis dans le conseil étoient si justes et si graves, que tout jeune qu'il étoit, on eût dit qu'il étoit consommé dans les affaires. Il étoit chaste, libéral, humain, ferme dans la mauvaise fortune, et modéré dans la bonne. Quoiqu'il eût trouvé ses finances épuisées par le malheur des guerres civiles, il ne voulut jamais charger les peuples, et répondit à ceux qui lui conseilloyent de créer de nouveaux impôts, *qu'il valoit mieux songer à supprimer les anciens.*

Zoz. l. 7.

c. 22.

Ambros. in.
fun. Valent.Ambros.
ibid.

On accusa quelques personnes de qualité d'avoir eu dessein de lui ôter l'empire ; il fit si peu de cas de ces accusations, qui sont d'ordinaire très-déliques, que personne sous son règne ne craignit l'envie, ni les calomnies. Il eut tant de considération pour ses sœurs, qu'il différeroit de se marier, de peur que l'amour qu'il auroit pour sa femme ne diminuât celui qu'il avoit pour elles ; et lorsqu'il se sentit attaqué par les

Ambros.
ibid.

L'AN 392.

meurtriers, il ne dit autre chose, sinon : *que deviendront mes pauvres sœurs?* Cette tendresse pourtant ne fut pas capable de corrompre son jugement. Ces princesses jouissoient d'une terre que l'impératrice Justine leur mère leur avoit laissée, sans autre titre que celui de la possession. Ceux qu'elle en avoit dépouillés prétendirent rentrer en leurs droits, et se confiant en la justice de l'Empereur, le prirent lui-même pour arbitre de ce différent. Il renvoya la cause aux juges ordinaires ; mais en particulier il engagea les princesses à rendre généreusement la terre qu'on leur disputoit.

Ambros. in.
fui. Valent.

Jamais prince ne fut plus docile, et plus prêt à se corriger de ses défauts. On trouvoit d'abord qu'il se plaisoit trop aux spectacles, et à tous les divertissemens du cirque. Il s'en abstint, et permit à peine ces jeux publics aux naissances solennelles des empereurs, et aux grandes réjouissances de l'empire. Quelques-uns lui reprochoient que la passion qu'il avoit pour la chasse le détournoit du soin des affaires. Il fit tuer incontinent toutes les bêtes qu'il faisoit nourrir dans son parc, et s'appliqua entièrement à gouverner l'état par lui-même. Ses envieux n'eurent plus rien à dire sur sa conduite, sinon qu'il avançoit quelquefois l'heure de son repas par intempérance. Il profita de cet avis, et devint si abstinent, qu'il jeûnoit très-souvent, et mangeoit fort peu même dans ces festins magnifiques qu'il faisoit à ses courtisans.

Il ne perdit aucune occasion de faire paroître sa piété envers Dieu, et son zèle pour la vraie religion, soit contre les hérétiques, soit contre les payens. Il suivoit en tout les avis et les instructions de saint Ambroise, l'honorant et l'aimant avec autant d'ardeur qu'il en avoit eu autrefois à le persécuter, et à le haïr. En quoi il montrait que ses fautes passées procédoient des impressions qu'on lui avoit données, et non pas de son naturel. Il régna environ dix-sept ans, et fut digne d'une vie et d'une mort plus heureuse.

L'AN 392.

Ambros.
ep. 34.

Ceux qui étoient coupables de sa mort, publièrent qu'il s'étoit tué lui-même, et qu'ennuyé de ce qu'on s'opposoit à ses passions et à ses desseins injustes et déraisonnables, il avoit mieux aimé cesser de vivre, que d'être empereur, et n'être pas maître de ses actions. Ils laissèrent emporter son corps, et ne voulurent rien faire qui pût leur attirer la haine publique.

Ruffin. l. 2.
c. 31.
Sozom. l. 7.
c. 22.

Cependant il fallut pourvoir à l'empire. Arbogaste, par une modération affectée refusa cet honneur que personne ne lui eût disputé : et soit qu'il n'aimât pas le faste, et qu'il se contentât de gouverner l'empire sans être empereur, soit qu'il craignît de passer ouvertement pour le meurtrier de Valentinien, s'il venoit à lui succéder, soit qu'il crût que les Romains n'obéiroient pas volontiers à un Français, ni les chrétiens à un payen, il jeta les yeux sur un de ses amis nommé Eugène, et résolut de le charger du nom et du titre d'une dignité dont il voulait se

XXXV.

L'AN 3. 2.
Zoz 1. 4.

réserver toute la puissance. Eugène étoit homme d'une naissance basse, qui, après avoir professé la rhétorique avec quelque réputation, avoit quitté les écoles, et s'étoit mis à la suite de la cour. Ricomer, général des armées de Gratien, l'avoit reçu chez lui en qualité de secrétaire, et partant pour Constantinople, l'avoit recommandé à Arbogaste, comme un homme d'esprit et de savoir, qui pouvoit le servir utilement. Arbogaste le choisit donc comme une de ses créatures, qui ne pouvant prétendre au trône, ni s'y maintenir sans son assistance, seroit entièrement à lui par reconnoissance et par nécessité.

Sozom. l. 7.
c. 22.

Flavien, au nom des payens, consentit à cette élection, parce qu'il espéra que sous un empereur aussi foible, il auroit plus de part au gouvernement; et que d'ailleurs il savoit qu'Eugène, encore qu'il fût chrétien, avoit beaucoup de penchant pour le paganisme. On eut quelque peine à faire accepter l'empire à cet homme timide, et qui aimoit son repos: mais les uns lui promirent tant de secours, les autres lui prédirent tant de bonheur, qu'il prit enfin la pourpre et le diadème, et se laissa proclamer empereur.

XXXVI. Les nouvelles de la mort de Valentinien surprirent extrêmement la cour de Constantinople. Théodose en fut très-sensiblement touché. Il écrivit incontinent aux Princesses affligées, des lettres de consolation sur la perte de leur frère, et pria saint Ambroise d'avoir soin de sa sépulture et de ses funérailles. Ce prélat, qui avoit

Ambros.
ep. 53.

L'AN 392.

déjà fait préparer un magnifique tombeau de porphyre, le fit dresser dès qu'il en eut reçu l'ordre, et célébra solennellement les obsèques de ce pieux Empereur, dont il fit l'éloge funèbre. Il en parla comme d'un parfait fidèle, quoiqu'il ne fût que catéchumène. Il assura qu'il n'avoit pas manqué au baptême, quoique le baptême lui eût manqué; que la foi et la bonne volonté l'avoient purifié, et qu'on devoit lui imputer une grâce qu'il avoit souhaitée avec ardeur, qu'il avoit demandée instamment, et à laquelle il s'étoit disposé par une courageuse confession de sa foi, en refusant hautement aux payens le rétablissement de leurs autels. Il protesta néanmoins qu'il ne passeroit aucun jour sans se souvenir de lui dans ses oraisons et dans ses oblations, ni aucune nuit sans lui faire part d'une partie de ses prières.

Ambros.
orat. in fun.
Valent.

Tout le peuple touché des vertus et des malheurs de ce Prince, renouveloit la tendresse et l'estime qu'il avoit eues pour lui. Les Princesses à qui l'archevêque adressa une partie de ce discours, fondoient en larmes. Elles avoient passé plus de deux mois à pleurer, et à prier dans la chapelle où l'on avoit mis en dépôt les cendres de leur frère. On ne pouvoit les empêcher d'y entrer souvent, et elles en sortoient toujours presque mortes. Elles voulurent assister à ses funérailles; et depuis, elles s'éloignèrent du monde, où elles ne trouvoient plus rien d'agréable, pour aller pleurer tout le reste de leur

L'AN 392.

vie la perte qu'elles avoient faite , et pour chercher en Dieu seul les consolations qu'elles ne pouvoient attendre des hommes.

XXXVII. Pendant qu'on rendoit ces devoirs funèbres à la mémoire de Valentinien , Eugène , assisté des conseils d'Arbogaste et de Flavien , pensoit à s'affermir dans sa nouvelle dignité. Il s'avança promptement vers le Rhin avec son armée , et fit faire des propositions si avantageuses aux rois des Français et des Allemands , qu'ils signèrent un traité de paix , et renouvelèrent leurs anciennes alliances avec l'empire. Arbogaste se réconcilia avec ces princes , qu'il avoit traités avec trop de hauteur dans les guerres passées.

Sulpit.
Alex. apud
Greg. Turon.
l. 2. histor.

Paulin. in vit. Amb. On raconte que dans un festin qu'il leur fit , ils lui demandèrent s'il connoissoit l'évêque Ambroise , et qu'ayant su qu'il avoit eu l'honneur d'être au rang de ses amis , et de manger souvent à sa table , ils s'écrièrent qu'il ne falloit plus s'étonner s'il avoit remporté tant de victoires , puisqu'il étoit aimé d'un homme qui pouvoit même arrêter le soleil s'il eût voulu. Cette alliance , avec deux nations si aguerries , retint tous les autres barbares , et mit l'empire en sûreté.

XXXVIII. Eugène envoya alors des ambassadeurs à **Zoz. l. 4.** Théodose , pour savoir de lui s'il vouloit le reconnoître pour collègue. Ruffin l'Athénien , chef de l'ambassade , eut ordre de ne faire aucune **Ruffin.** mention d'Arbogaste. On se contenta d'envoyer des prêtres pour le justifier du meurtre dont on le chargeoit. Théodose écouta paisiblement la

proposition que lui fit l'ambassadeur; et comme il ne voyoit aucune lettre d'Arbogaste, et qu'on affectoit même de n'en point parler, il se plaignit de lui, et l'accusa de la mort de Valentinien. Les prêtres alors prirent la parole, et voulurent lui prouver qu'il en étoit innocent; mais leur discours étudié ne fit qu'augmenter les soupçons qu'on avoit de sa trahison.

L'AN 392.

Quoique cet Empereur eût sujet de rebuter les députés d'un meurtrier et d'un tyran, néanmoins il leur parla avec beaucoup de modération. Il les retint quelque temps, afin de délibérer à loisir sur le parti qu'il avoit à prendre. Après quoi jugeant qu'on cherchoit à l'amuser par des propositions de paix, et qu'il n'y avoit ni honneur, ni sûreté de traiter avec des traîtres, il renvoya ces ambassadeurs chargés de magnifiques présens, sans leur rendre aucune réponse positive.

Cependant Eugène, après avoir réglé les XXXIX. affaires de l'état, consentit à ruiner celles de la religion. Il fut résolu dans son conseil, que Flavien et Arbogaste demanderoient le rétablissement des sacrifices et de l'autel de la Victoire, et qu'après quelque difficulté on leur accorderoit ce qu'ils souhaitoient, en sorte que les payens fussent contens, et que les chrétiens ne fussent pas offensés. Ils présentèrent donc leur requête. Eugène feignit d'abord de ne vouloir rien entreprendre contre les lois de ses prédécesseurs, et contre sa propre conscience; mais

L'AN 392.
Paulin. in
vit. Amb.

enfin il consentit à tout ce qu'on voulut , protestant néanmoins que c'étoit à ses amis , et non pas à leurs dieux , qu'il accordoit cette grâce , et que s'il permettoit de relever cet autel , et de rétablir ces sacrifices ; ce n'étoit pas pour faire honneur à des idoles dont il se moquoit , mais pour gratifier des personnes de mérite , à qui il ne pouvoit rien refuser. Il crut avoir trouvé un tempérament plausible , et ménagé par ces vaines distinctions une religion à laquelle il n'étoit pas fort attaché , et qu'il ne lui convenoit pas pourtant d'abandonner.

XL. Saint Ambroise ayant appris , peu de temps après , qu'il venoit à Milan en diligence , ne voulut pas l'y attendre , non pas par aucune crainte qu'il eût de sa puissance , mais pour l'horreur qu'il avoit de ses sacrilèges. Il alla à Bologne pour assister à la translation des reliques de saint Agricole , martyr , où il avoit été prié de se trouver. Il s'avança jusqu'à Fayence , où il séjourna quelques jours. De là il descendit en Etrurie , pour satisfaire au désir pressant des habitans de Florence , qui vouloient l'entendre prêcher , et profiter de sa doctrine. Le saint archevêque n'avoit pas ignoré quels étoient les desseins d'Eugène , et quelles devoient être les délibérations de son conseil. Eugène , de son côté , ne doutoit pas que l'archevêque n'eût le courage de s'opposer à son impiété , ou pour le moins la lui reprocher. Aussi dès qu'il fut maître de l'empire , il lui écrivit des lettres très-

obligeantes, pour rechercher son amitié, à dessein de s'en prévaloir dans la suite. Le saint ne lui fit aucune réponse précise, de peur d'autoriser son usurpation par des civilités qui pouvoient être mal interprétées. Il ne laissa pas pourtant de lui écrire en faveur de quelques malheureux qui avoient eu recours à lui, montrant par cette sage conduite, qu'il ne savoit point flatter contre son honneur et sa conscience, et qu'il ne refusoit pas d'honorer et de prier ceux sur qui la providence de Dieu avoit fait tomber la puissance souveraine.

Mais aussitôt qu'il eut avis que cet empereur étoit arrivé à Milan, il lui écrivit une lettre pleine de zèle et de piété, où, sans toucher à son élection, ni aux affaires d'état qu'il laissoit à Théodose à démêler, il lui dit entre autres choses : *C'est la crainte de Dieu, que je prends autant que je puis pour règle de toutes mes actions, qui m'a obligé de sortir de Milan. J'ai accoutumé, Seigneur, de n'avoir égard qu'à Jésus-Christ, et de faire plus de cas de sa grâce que de la faveur des hommes. Personne ne doit s'offenser que je mette la gloire de Dieu au-dessus de la sienne. Dans cette confiance, je prends la liberté de dire aux grands du monde ce que je pense. Je n'ai pas flatté les autres empereurs, je ne vous flatterai pas aussi. J'apprends que vous avez accordé aux payens ce que vos prédécesseurs leur avoient constamment refusé. Bien que la puis-*

Apud Paul.
in vit. Amb.

L'AN 392.

sance des empereurs soit grande, songez que Dieu est encore plus grand; qu'il voit le fond de votre cœur, et qu'il pénètre les replis les plus cachés de votre conscience. Vous ne pouvez souffrir qu'on vous trompe, et vous voulez cacher à Dieu, sous des bienséances humaines, l'injure que vous lui faites. N'y avez-vous pas fait de réflexion? Ne deviez-vous pas avoir plus de fermeté pour refuser aux gentils un sacrilège, qu'ils n'en avoient pour le demander? Faites-leur toutes les autres grâces qu'il vous plaira, je ne suis point jaloux de leur fortune. Je ne fais pas le censeur de vos libéralités, mais je suis l'interprète de votre foi. Avez-vous le courage de présenter vos offrandes à Jésus-Christ? Peu de gens s'arrêteront aux apparences; chacun jugera de vos intentions. Vous répondrez de tous les sacrilèges qui se vont faire, et il ne tient pas à vous que tout le monde n'en fasse. Si vous êtes empereur, montrez-le par la soumission que vous devez à Dieu et à son église. Enfin, après lui avoir témoigné qu'il a pour lui tout le respect qui est dû aux personnes de son rang, il ajoute ces paroles: Mais, Seigneur, comme il est juste que je vous honore, il est juste que vous honoriez aussi celui que vous voulez faire croire être l'auteur de votre empire.

XLI. Eugène, bien loin d'être touché de cette lettre, se flattoit des grandes espérances que lui donnoit Flavien, de la part des dieux, d'une protection

infaillible. Il se dispoit même à la guerre, sur la prédiction d'une célèbre victoire qui devoit lui conquérir un empire, et ruiner la religion chrétienne. Théodose eut plus de regret d'apprendre que Rome avoit ouvert les temples des dieux, et que les sacrifices qu'il y avoit abolis si heureusement y fumoient de tous côtés, que de la voir sous la puissance d'un usurpateur.

L'AN 392.

Il fit publier un nouvel édit dans tout l'Orient, par lequel il défendoit à tous ses sujets d'immoler des victimes, de consulter les entrailles des animaux, d'offrir de l'encens à des figures insensibles, et de faire aucun autre exercice d'idolâtrie, sous peine d'être traités comme des criminels de lèze-majesté; voulant que les lieux où l'on auroit offert de l'encens aux dieux, fussent confisqués, et condamna à une amende considérable les magistrats qui ne tiendroient pas exactement la main à l'exécution de cette ordonnance.

Leg. 12. de
Pag. cod.
Theod.

Il fit encore une loi contre les hérétiques, et leur défendit de faire des ordinations, et de tenir des assemblées, condamnant pour la première fois à une amende de dix livres d'or les clercs et les évêques de chaque secte qui auroient manqué contre cette ordonnance. Par ces actions il attiroit sur lui les secours du ciel, pendant qu'Eugène se confioit en la force des hommes.

Leg. 21. de
Hæret. cod.
Theod.

Après quoi il s'appliqua entièrement aux XLII préparatifs de la guerre. Il déclara son fils Honorius empereur, et résolut de le laisser à Cons-

L'AN 393.

tantinople avec Arcadius, afin que leur présence entretînt la paix de l'Orient, pendant qu'il iroit en personne combattre ses ennemis. On leva des troupes dans les provinces. Ricomer, un des plus anciens généraux, en devoit avoir le commandement; mais il mourut avant l'expédition. Ruffin eut ordre de demeurer auprès des jeunes princes, pour les assister de ses conseils. Tous les officiers généraux furent nommés, et partirent pour se rendre à la tête des corps qu'ils commandoient.

XLIII. Théodose étoit encore à Constantinople, et se préparoit à la guerre par ses jeûnes, par ses prières, et par les visites fréquentes des églises.

Zoz. l. 7.
c. 23.

Il avoit envoyé au solitaire Jean, qui lui avoit autrefois prédit la défaite de Maxime, pour le consulter sur l'événement de cette guerre. Le saint homme avoit répondu que cette entreprise seroit plus difficile que la première; que la bataille seroit sanglante; que Théodose remporteroit enfin une célèbre victoire, mais qu'il mourroit peu de temps après au milieu de sa gloire et de ses triomphes. L'Empereur avoit reçu ces deux nouvelles, l'une avec beaucoup de joie, l'autre avec beaucoup de fermeté.

Evagr. vit.
SS. PP. c. 1.
Theodore!,
l. 5. c. 24.

XLIV. Au lieu d'imposer de nouveaux tributs pour fournir aux frais de cette guerre, comme il avoit fait autrefois, il supprima entièrement ceux que Tatien, grand-maître du palais, avoit imposés deux ans auparavant. Ainsi ces provinces eurent la joie de se voir soulagées, pendant que celles

de l'usurpateur étoient opprimées par des impositions nouvelles et excessives. Il ordonna même que tous les biens des proscrits, qui avoient été confisqués, et réunis au domaine impérial, durant la magistrature du même Tatien, seroient rendus, sans aucune opposition, ou aux coupables qui en avoient été dépouillés, ou à leurs plus proches parens.

L'AN 393.

Leg. 23. cod.

Theod. de annon. et trib.

Leg. 12. cod.

Theod. de bon. prosc.

Après cela, craignant que les désordres des gens de guerre n'attirassent sur lui la haine des peuples et la vengeance de Dieu, il résolut de réprimer la licence des troupes. Il envoya ordre à ses généraux de faire publier dans le camp de très-expresses défenses à tous les soldats de ne rien exiger de leurs hôtes, de ne leur demander aucun prix d'argent pour les espèces de pains qu'on leur fournissoit, ni de prendre d'autres logemens que ceux qui leur seroient marqués par les fourriers; enjoignant à tous les officiers de punir très-sévèrement ceux qui feroient la moindre exaction, ou la moindre violence, et leur recommandant surtout d'avoir soin du repos et du bien des pauvres familles de la campagne, comme si c'étoit de leur propre.

XLV.

Leg. 3. cod.

Theod. de Salgam.

Leg. 18, 19,

20. de erog. mili. annon.

cod. Theod.

Leg. 4. de

Metator.

cod. Theod.

Il ne se contenta pas d'avoir donné de si grandes marques de justice et de bonté, il voulut encore faire un acte héroïque de générosité chrétienne, et pardonner quelque injure, comme il avoit pardonné, quelques années auparavant, la sédition du peuple d'Antioche. Il fit dresser un rescrit dans ces termes : *Si quelqu'un contre toutes*

XLVI.

Leg. 1. Si quis

maled. imp.

cod. Theod.

L'AN 393.

les lois de la pudeur et de la modestie, a entrepris de diffamer notre nom, par quelque action, ou par quelque médisance, et s'est emporté jusqu'à décrier notre gouvernement et notre conduite; nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine portée par les lois, ni qu'on lui fasse aucun mauvais traitement: car si c'est par une légèreté indiscrete qu'il a mal parlé de nous, nous le devons mépriser; si c'est par folie, nous devons en avoir compassion; si c'est par une mauvaise volonté, nous voulons bien le pardonner.

XLVII. Après ces actions de clémence et de piété, Sozom. l. 7. c. 24. Théodose partit de Constantinople. A sept milles delà il s'arrêta pour faire sa prière dans une église qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Après quoi il continua son voyage jusqu'à ce qu'il eût joint ses troupes, et s'avança du côté des Alpes. Timase commandoit les légions romaines, qui avoient combattu avec tant de gloire en Orient contre les barbares, et en Occident contre Maxime. Stilicon, prince Vandale, qui avoit épousé la princesse Serène, nièce de l'Empereur, conduisoit les troupes qu'on avoit tirées des frontières depuis les derniers traités. Gainas étoit à la tête des Goths, qui s'étoient donnés à l'empire depuis la mort du roi Athanaric. Après eux marchôient Saules et Alaric avec un corps de barbares, accourus des bords du Danube pour assister à cette guerre. Ils étoient suivis de quelques compagnies de vieux

Ruffin. liv. I. c. 10.

Ibériens, commandés par Bacurius, capitaine de leur nation, aussi zélé pour la défense de la religion chrétienne, que pour le service de l'Empereur. Gildon, gouverneur d'Afrique, avoit eu ordre d'emmener un puissant secours, mais il demeura armé, sans prendre parti, attendant sur qui tomberoit le sort des armes, et songeant plutôt à se révolter lui-même qu'à punir la révolte d'Eugène. Théodose animoit son armée par sa présence; et faisant porter devant lui le grand étendart de la croix, il espéroit, avec le secours du ciel terminer heureusement cette guerre, où ils'agissoit non-seulement de l'empire, mais encore de la religion.

L'AN 393.

Claud. de
bel. Gild.Theodor. t.
l. 5. c. 14.
Prudent.
advers.
Symm.
l. 1.

Eugène, de son côté, avoit assemblé une puissante armée, composée de légions qui avoient servi sous Valentinien, d'une milice nombreuse que Flavien avoit ramassée en Italie, excitant les payens d'aller au secours de leurs dieux, et d'une infinité d'Allemands et de Français, qu'Arbogaste, leur compatriote, avoit engagés à son parti. Ces trois chefs avoient des vues différentes. Eugène cherchoit le repos, et croyoit pouvoir régner en paix après le gain d'une bataille. Arbogaste ne demandoit que des occasions d'acquérir de la gloire, et de se signaler dans les combats. Flavien ne vouloit que rétablir le culte des dieux, et se rendre considérable, en se faisant le chef d'un parti. Ils convenoient pourtant tous en ce point, qu'il falloit vaincre Théodose, et abolir la religion chrétienne. Eugène, selon

XLVIII.

Philosotrg.

quelques historiens, y avoit déjà renoncé, piqué de la retraite et de la liberté de saint Ambroise, et plus encore de la fermeté des prêtres de Milan, qui, par ordre de cet archevêque, l'avoient traité de sacrilège, et n'avoient jamais voulu recevoir ses offrandes. Ils sortirent donc de la ville, et menacèrent d'exterminer les ecclésiastiques, et de faire de toutes les églises de Milan des écuries pour leurs chevaux, après la défaite de Théodose.

Paulin. in
vit. Amb.

Arbogaste, qui étoit chargé de tous les soins de cette guerre, s'avança avec toute l'armée, et de peur de l'affoiblir en la divisant comme avoit fait Maxime, il marcha vers les Alpes avec toutes les forces d'Occident, résolu d'attendre Théodose, et de lui fermer l'entrée de l'Italie. Il mit des troupes au bas des Alpes Juliennes, dont il donna la garde à Flavien, il fit construire des forts sur les hauteurs, et se campa dans une grande plaine, le long du fleuve Frigidus, qui prend sa source dans ces montagnes. Flavien, de son côté, immoloit des victimes, produisoit de nouveaux oracles, et faisoit porter à la tête de l'armée, parmi les enseignes, les statues d'Hercule, et celles de Jupiter foudroyant.

On ne laissoit à Eugène que le titre d'empereur, et le soin d'animer les troupes par ses harangues.

August. de
civit. Dei,
l. 5. c. 26.

XLIX.

Cependant Théodose arriva vers les Alpes, alla reconnoître les ennemis, et fit donner si brusquement sur ceux qui gardoient les passages, que la terreur et le désordre s'étant mis parmi eux, il se rendit maître de leurs retran-

chemens , et emporta après quelque résistance ces forts qu'Arbogaste avoit crus non-seulement imprenables , mais encore inaccessibles. Flavien qui s'étoit promis d'arrêter l'armée ennemie , ou de la faire périr dans les détroits de ces montagnes , s'y voyant forcé , aima mieux mourir en combattant , que de survivre à son malheur , et de souffrir la honte d'avoir donné de fausses espérances , et de s'être trompé dans ses prédictions. Théodose passa promptement avec toute son armée par ce chemin qu'il s'étoit ouvert , et s'alla présenter en bataille devant les ennemis.

L'AN 394.

Zoz. l. 4.
Socrat. l. 5.
c. 24.
Ruffin. l. 1.
c. 33.

En descendant des Alpes vers Aquilée , on découvre une grande plaine , capable de contenir plusieurs armées , coupée d'un côté par le fleuve Frigidus , et bornée de l'autre par des montagnes , qui sont comme de seconds remparts , que la nature semble avoir faits pour la sûreté de l'Italie. Ce fut là qu'Arbogaste attendit Théodose pour le combattre. Il apprit sans s'émouvoir , que les passages étoient forcés , et rassura ses troupes qu'une action si résolue avoit un peu ébranlées. Il étendit dans la plaine cette armée de barbares qu'il avoit emmenés des Gaules , laissant Eugène sur des hauteurs avec les légions romaines pour les soutenir. Après avoir donné ses ordres partout , et représenté aux troupes la confiance qu'il avoit en leur valeur , la nécessité de vaincre , l'importance de la victoire , et les récompenses qu'elles devoient

Zoz. l. 4.

Sozom. l. 7.

c. 24.

Victor.

Socrat. l. 5.

c. 24.

Oros. l. 9.

c. 35.

L'AN 394.

espérer, il se mit à la tête de quelques bataillons français, auxquels il avoit donné l'avant-garde, et attendit quel mouvement feroit l'ennemi.

L. Théodose ne perdit point de temps ; et pour garder le même ordre de bataille, il fit descendre dans la plaine, avec une diligence incroyable, toutes ses troupes étrangères, et se réserva avec

Zoz. l. 4. le corps des soldats romains sur les éminences voisines. Quelque ardeur qu'on remarquât dans les deux armées, elles se donnèrent le temps de se mettre en ordre, et de prendre leurs avantages, jusqu'à ce que Théodose fit donner le signal pour marcher. Gaïnas fut le premier à la charge avec les Goths qu'il commandoit. Arbogaste leur opposa des troupes françaises qui les reçurent avec beaucoup de courage et de fermeté. Le combat s'échauffa : les deux partis, assistés des corps qu'on avoit détachés pour les soutenir, disputèrent long-temps la victoire ; mais enfin les Goths furent ébranlés, et se voyant affoiblis par la perte de leurs principaux officiers, et de leurs plus vaillans soldats, et accablés par le nombre de troupes qui leur tomboient à tous momens sur les bras, ils commencèrent à plier, et se renversant les uns sur les autres, mirent toute l'armée en désordre.

Theodoret.
l. 5. c. 24.

LI. Arbogaste profitant de la confusion où ils étoient, les poursuivit avec quelques escadrons de réserve, et en fit un horrible carnage. Dix mille Goths y furent tués sur la place ; le reste fut presque mis hors de combat, et toute cette

multitude de barbares alloit être entièrement dé-
faite. Théodose, qui d'une hauteur découvroit
la déroute de ses gens, et voyoit sa perte inévi-
table, si Eugène venoit fondre sur lui avec ses
légions romaines, eut recours à Dieu en cette
extrémité, et levant les mains au ciel, il fit
cette prière : *Vous savez, mon Dieu, que j'ai*
entrepris cette guerre au nom de Jésus-Christ
votre fils. Si mes intentions ne sont pas aussi
pures que je pensois, que je périsse. Si vous
approuvez la justice de ma cause, et la con-
fiance que j'ai en vous, secourez-moi, et ne
permettez pas que les gentils disent, où est le
Dieu des chrétiens?

L'AN 394.

Ruffin. l. 2.
c. 33.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il descend
dans la plaine avec les Romains, qu'il excitoit
par sa piété et par son courage, et s'avance pour
arracher aux ennemis une victoire qu'il croyoit
assurée. Cependant Bacurius donnoit des mar-
ques d'une fidélité et d'une valeur extraordi-
naire; car après avoir rallié les fuyards, et
s'être mis à la tête avec les Ibériens, il soute-
noit tout le poids du combat, essayant tous les
traits des ennemis qui le chargeoient de tous
côtés, et arrêtant leur furie jusqu'à ce que
Théodose fût arrivé.

Ruffin. *ibid.*

Alors le combat recommença. L'un et l'autre
parti s'efforçoit de vaincre; les uns enflés de
leurs premiers succès, les autres animés par la
présence de l'Empereur. On attaquoit, on ré-
sistoit sans craindre le péril, sans reculer de

LII.

L'AN 394.

part ni d'autre. Mais quelque effort que pût faire Théodose, il ne put jamais remporter aucun avantage sur Arbogaste, qui se soutenoit par sa valeur, par sa conduite, par la multitude et par le courage de ses troupes. Enfin la nuit termina le combat, et chacun fut obligé de se retirer dans son camp. La perte ne fut pas considérable du côté d'Eugène, et Théodose perdit plusieurs officiers, et surtout le brave Bacurius, qui, après avoir écarté plusieurs fois les ennemis, et percé leurs escadrons l'épée à la main, fatigué du travail de cette journée, affoibli par les blessures qu'il avoit reçues, vint tomber enfin, à la vue de l'Empereur, sur un tas de barbares qu'il avoit tués de sa propre main.

Zoz. l. 4.
Ruffin. l. 2.
c. 33.

LIII. Les deux Empereurs passèrent la nuit bien différemment. Eugène fit allumer des feux par tout son camp, distribua des récompenses à ceux qui s'étoient distingués par quelque action éclatante, et crut avoir remporté une entière victoire. Il ne douta pas même que Théodose ne se sauvât à la faveur de la nuit avec les troupes qui lui restoit. Théodose de son côté, ayant regagné son camp sur la montagne, assembla les principaux chefs de son armée, et tint conseil de guerre. Timase et Stilicon furent d'avis de céder au temps, et de pourvoir promptement à la sûreté de la retraite. Ils représentèrent, qu'après la perte qu'on venoit de faire, il ne falloit penser qu'aux soins de se rétablir, que

Theodoret.
l. 5. c. 24.

c'étoit assez d'avoir été vaincus : qu'il falloit se garder d'être entièrement défaits; que ce seroit sacrifier les restes de l'armée, que l'exposer au hasard d'un second combat; et qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer, avec un petit nombre de soldats rebutés, des ennemis qui se confioient en leur multitude et en leur valeur, et qui venoient de remporter un avantage si considérable; qu'il valoit mieux se renfermer dans les bonnes places de l'empire, afin d'assembler de nouvelles troupes pendant l'hiver, et de se remettre en campagne au commencement du printemps, pour recommencer la guerre à forces égales.

L'Empereur rejeta leur conseil, et les regardant avec quelque indignation, *A Dieu ne plaise*, leur dit-il, *que la croix de Jésus-Christ qui paroît dans mes drapeaux fuie devant les statues d'Hercule et de Jupiter qu'on porte parmi les enseignes des ennemis!* Ces paroles, dites avec une grande confiance, inspirèrent à ses capitaines la constance qu'il leur souhaitoit. Il donna les ordres nécessaires pour le lendemain, et se retira dans une chapelle proche du lieu où il étoit campé, pour y passer le reste de la nuit en prière.

On rapporte que s'étant endormi vers le matin, il vit en songe deux cavaliers montés sur deux chevaux blancs qui l'encourageoient à combattre, et lui répondoient du succès de la bataille, assurant qu'ils étoient Jean l'évangéliste,

 L'AN 394.

 LIV.
 Theod. 1. 5.
 c. 24.

L'AN 394.

et Philippe, apôtres de Jésus-Christ, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes, et pour marquer à ses soldats le chemin qui devoit les conduire à la victoire. Soit que ce songe ne fût qu'un effet de l'imagination de ce prince encore échauffée du dernier combat, et d'un nouveau désir de vaincre avec l'assistance du ciel; soit que ce fût un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui; il raconta, en s'éveillant, ce qu'il avoit vu, et sortit de la chapelle accompagné d'une partie de ses officiers, pour aller mettre son armée en bataille. On lui présenta dans ce même temps un soldat qui avoit eu la même nuit une vision semblable à la sienne. Il l'interrogea, lui fit redire plusieurs fois toutes les circonstances de ce songe, et prenant de là occasion d'encourager son armée, il dit à

Theod. ibid. ses capitaines, *Qu'ils ne pouvoient plus douter du succès de la bataille, après ce nouveau témoignage; qu'il l'avoit résolue contre leurs avis; mais que c'étoit par un ordre secret de Dieu, qui leur envoyoit des chefs invisibles pour les conduire; que toutes les forces humaines n'étoient plus à craindre, puisque le ciel étoit pour eux; qu'ils combattissent vaillamment sous de si puissans auspices; et qu'ils regardassent leurs protecteurs, et ne comptassent point leurs ennemis.*

Cette nouvelle s'étant répandue par toute l'armée, releva le courage des soldats; et comme il n'y a point de plus forte confiance que celle

qui est fondée sur la religion, ils ne demandèrent plus qu'à combattre. Ils croyoient voir tout le ciel armé pour leur défense, et s'attendoient, non pas à un combat douteux, mais à une victoire certaine. Théodose profita de cette ardeur, et les fit descendre promptement dans la plaine.

L'AN 394.

Comme il achevoit de donner ses ordres, il reçut des lettres de quelques officiers de l'armée ennemie qu'on avoit postés sur les montagnes, qui lui promettoient de se ranger de son parti, s'il vouloit leur accorder les mêmes honneurs et le même rang qu'ils avoient sous Eugène. L'Empereur ayant pris des tablettes de quelqu'un de ceux qui étoient auprès de lui, leur marqua les emplois qu'il leur destinoit, s'ils s'acquittoient de leurs promesses; après quoi il marcha droit à l'ennemi, se munissant du signe de la croix qui fut le signal de la bataille.

L V.

Sozom. l. 7.
c. 24.Oros. l. 7.
c. 35.

Cependant Arbogaste se dispoisoit à le recevoir, et ne sachant d'où pouvoit venir cette assurance à des gens vaincus, à qui il ne restoit que peu de troupes, il détachoit à tous momens des escadrons pour se saisir des postes avancés, et rangeoit son armée en sorte qu'il pût l'étendre dans la plaine pour envelopper l'ennemi. Eugène, du haut d'une colline, où l'on avoit dressé son pavillon, haranguoit ses soldats et leur remontrait qu'ils n'avoient plus que cette fatigue à essuyer; qu'il étoit aisé de rompre ce gros de désespérés, qui venoient plutôt pour mourir que pour combattre; qu'ils verroient plier à la

LVI.

L'AN 394.

Theod. *ibid.*

première attaque ce reste d'armée qu'ils avoient défait le jour précédent, s'ils vouloient le charger courageusement, et achever une victoire qui étoit déjà bien avancée: il leur promit à tous des récompenses, et donna ordre aux officiers de prendre Théodose, et de le lui amener vif et chargé de fers.

LVII. Comme les armées furent en présence, Théo-

Ambros.
orat. in fun.
Theod.

dose remarqua que son avant-garde, à la vue d'une si grande multitude d'ennemis, marchoit un peu trop lentement; et craignant qu'Arbogaste ne profitât de cette lenteur, il descendit de cheval, s'avança lui seul vers les premiers rangs, et s'écriant avec une sainte confiance: *Où est le Dieu de Théodose?* il ranima ses troupes, et les mena lui-même au combat.

Il se déchargea d'abord de part et d'autre une grêle de flèches et de traits, qui obscurcirent l'air. On se mêla peu de temps après. L'exemple du prince, et l'espérance du secours du ciel, excitoient les uns; la colère et l'indignation pousoient les autres à faire des efforts extraordinaires. L'ardeur étoit pareille dans les deux partis, et il n'y avoit encore aucun avantage considérable. Les choses étoient en cet état dans l'aile droite où Théodose combattoit, lorsqu'on vint lui donner avis que ces troupes auxiliaires, qui composoient l'aile gauche, étoient vigoureusement attaquées par Arbogaste, et qu'elles commençoient à s'ébranler, si elles n'étoient soutenues.

Théodose monta promptement à cheval, et courut, suivi de quelques-uns des siens, vers ces barbares, pour se mettre à leur tête, et les encourager par sa présence. Mais il aperçut un gros de cavalerie ennemie, qui, s'étant avancé par les détroits des montagnes, s'étoit jeté dans la plaine, et venoit fondre par derrière sur son armée. Il s'arrêta, et se mit en état de se défendre avec le peu de gens qui l'accompagnoient. Le comte Arbetion, qui commandoit ces escadrons ennemis, étoit prêt à tomber sur Théodose, et l'auroit infailliblement accablé avant qu'il pût être secouru ; mais soit que la contenance fière et majestueuse de ce prince lui eût inspiré du respect et de la vénération pour sa personne ; soit qu'il fût venu dans le dessein de suivre le meilleur parti, il baissa les armes, et se rangea avec ses troupes près de l'Empereur, pour le suivre et pour lui obéir.

L'AN 391.
LVIII.

Oros. l. 7.
c. 35.

Paul. diac.
hist.

Théodose se voyant non-seulement délivré d'un grand danger, mais encore renforcé d'un secours considérable, tourna du côté de son aile gauche, qu'il rassura par sa présence. Mais quelque effort qu'il fit dans le combat sanglant et opiniâtre, où la valeur étoit si grande dans les deux partis, et le nombre si inégal, le courage et la prudence d'Arbogaste, la vigueur et l'obstination de ses troupes, les ressources qu'il trouvoit dans la multitude de ses soldats, alloient sans doute ruiner l'armée de Théodose. Elle s'affoiblissoit insensiblement, et alloit être sinon

LIX.

L'AN 394.

vaincue, du moins fatiguée par la longueur de la bataille, lorsque le ciel se déclara pour cet Empereur, par une merveille que les payens mêmes n'ont pu dissimuler.

LX. Il se leva du sommet des Alpes un vent impétueux entre l'orient et le septentrion, qui, soufflant tout à coup sur les escadrons d'Engène, les mit dans un étrange désordre. Ils étoient ébranlés, quelque effort qu'ils fissent pour demeurer fermes. Leurs boucliers leur étoient comme arrachés des mains. Les flèches qu'ils tiroient, ou perdoient leur force en l'air, ou retournoient contre ceux qui les avoient tirées. Les flèches qu'on décochoit contre eux, poussées par des tourbillons rapides, portoient dans leur sein de profondes et mortelles blessures. Des nuées de poussière, que l'orage avoit élevées, donnoient dans le visage des soldats, et leur ôtoient l'usage de la vue et de la respiration même. Ainsi ils demeuroient comme immobiles, et comme liés par une puissance invisible, sans pouvoir ni attaquer, ni se défendre, exposés aux dards et aux javelots qu'on leur lançoit de toutes parts.

Alors les troupes de Théodose reconnoissant le secours du ciel qui combattoit si manifestement pour elles, enfoncent les ennemis l'épée à la main, et font un horrible carnage de ces barbares, qui, le jour précédent, avoient remporté tant d'avantage. Arbogaste, après s'être roidî inutilement contre le ciel et contre la terre, ne

Clandian.
in paneg.
Const.
Honor.
Oros. *ibid.*
August. l.
5. de civit.
Dei. c. 26.
Ruffin.
Socrat.
Theod.
Sozom.

voit plus de salut pour lui que dans la fuite. Les chefs des légions d'Occident demandoient quartier, et imploroient la clémence du vainqueur à qui Dieu les avoit soumis, et Théodose se voyoit pour la seconde fois dompteur des tyrans, et maître absolu des deux empires.

L'AN 394.
Theodor. 18.

Il fit sur-le-champ cesser le carnage. Il accorda à tous les officiers la grâce qu'ils demandoient, et leur ordonna, pour preuve de leur fidélité, de lui amener Eugène. Les principaux d'entre eux partirent d'abord pour exécuter cet ordre. Ils trouvèrent sur une hauteur ce tyran, qui, se confiant aux premiers succès de la bataille, et, n'ayant pu discerner la défaite de ses troupes parmi les orages et la poussière qui les couvroit, attendoit à tout moment des nouvelles d'une pleine victoire. Il aperçut ces hommes qui couroient vers lui à toute bride; et commençant à triompher en lui-même, il leur demanda dès qu'il put être entendu, s'ils lui amenoient Théodose, comme il leur avoit commandé. Toute la réponse qu'on lui fit, ce fut de l'enlever lui-même, de le dépouiller de ses habits impériaux, et de le traîner aux pieds du vainqueur.

Théodose le regardant avec un air de mépris, LXL
mêlé pourtant de quelque pitié, lui reprocha le meurtre de Valentinien, l'usurpation de l'empire, les désordres de la guerre civile, et surtout le renversement de la religion, et les honneurs rendus aux statues d'Hercule et de

L'AN 394.

Jupiter; et comme ce misérable, sans autre justification, demandoit lâchement la vie, l'Empereur se tournant, l'abandonna aux soldats, qui lui tranchèrent la tête la troisième année

Socrat. de son règne, le sixième jour de septembre. Le

Sozom. malheureux Arbogaste, après avoir erré deux

jours par les montagnes, abandonné de Dieu et

des hommes, et désespérant de pouvoir échapper

à ceux qui le cherchoient pour le mener à

Théodose, se chargea lui-même de son sup-

plice, et se passa deux épées l'une après l'autre

au travers du corps.

Clandian.

in 3 cons.

LXII.

L'Empereur, satisfait de la mort de ces deux

coupables, pardonna à tous ceux qui avoient

suivi leur parti. Jamais prince ne fut plus mo-

déré dans ses victoires. Il n'insultoit jamais aux

vaincus, et souvent il les plaignoit. Sa fierté

cessoit d'ordinaire avec la guerre. Il savoit par-

donner, et ne savoit presque pas punir; et ou-

bliant qu'il eût eu des ennemis, dès qu'il avoit

achevé de vaincre, il faisoit du bien à ceux

mêmes qui avoient porté les armes contre lui.

Il apprit que les enfans d'Eugène et de Fla-

vien s'étoient réfugiés dans les églises d'Aquilée:

il envoya promptement un tribun, avec ordre

de leur sauver la vie. Il eut soin qu'on les éle-

vât dans la religion chrétienne. Il leur laissa

des biens et des charges, et les traita comme

s'ils eussent été de sa famille. Après avoir mis

August. de s'ils eussent été de sa famille. Après avoir mis

civit. D. l. 5. ordre à la sûreté de ses ennemis, il fit de gran-

c. 26. des largesses aux troupes, et leur distribua

tout le butin ; et comme il faisoit emporter ces statues de Jupiter , que les païens avoient dressées sur les montagnes , ayant ouï quelques soldats qui disoient plaisamment , qu'ils voudroient bien être foudroyés de ces foudres d'or , il les leur fit donner sur-le-champ. Mais comme cette victoire étoit la victoire de Dieu plutôt que la sienne , son principal soin fut d'en faire rendre partout son empire de solennelles actions de grâces. Il dépêcha des courriers à Constantinople , pour donner avis aux jeunes princes qu'il y avoit laissés , de l'heureux succès de ses armes. Il en écrivit surtout à saint Ambroise , pour le prier de remercier Dieu de sa victoire.

L'AN 394.

August. *ibid.*Paulin. in
vit. Amb.

Ce saint archevêque étoit retourné à Milan LXIII. aussitôt qu'Eugène et Arbogaste en furent sortis ; et quelque terreur qu'ils eussent répandue dans l'Italie , il avoit toujours espéré que Dieu favoriseroit le bon parti , et prendroit la protection de Théodose. Lorsqu'il apprit que ce prince avoit gagné la bataille , et qu'il eut reçu ses ordres , il offrit en son nom le saint sacrifice , mettant sa lettre sur l'autel , et la présentant à Dieu comme un gage de la foi de ce pieux empereur. Après s'être acquitté de ce devoir , il lui envoya un de ses diacres avec des lettres , par lesquelles , après s'être réjoui de la prospérité de ses armes , il lui représentoit qu'il devoit en donner à Dieu toute la gloire ; que sa piété y avoit plus contribué que sa valeur ; et

L'AN 394. qu'il manquoit encore quelque chose à sa victoire, s'il n'avoit pardonné à ceux qui se trouvoient enveloppés dans le malheur plutôt que dans les crimes des tyrans. Peu de temps après il partit lui-même de Milan, pour aller trouver l'Empereur à Aquilée.

LXIV. Leur entrevue fut pleine de joie et de tendresse. L'archevêque se prosterna devant ce prince, que la piété et la protection visible de Dieu sur lui, avoient rendu plus vénérable que ses victoires ni ses couronnes, et lui souhaita que Dieu le comblât de toutes les prospérités du ciel, comme il l'avoit comblé de toutes celles de la terre. L'Empereur, de son côté, se jeta aux pieds de l'archevêque, attribuant à ses prières les grâces qu'il venoit de recevoir de Dieu, et le conjurant de faire des vœux pour son salut, comme il en avoit fait pour sa victoire. Ils s'entretinrent ensuite des moyens de remettre la religion dans l'état où elle étoit avant cette guerre, et ne se quittèrent plus.

LXY. Cependant les courriers qu'on avoit dépêchés à Constantinople, y arrivèrent; et le bruit de la défaite d'Eugène s'étant d'abord répandu dans toutes les provinces de l'empire, il s'y fit des réjouissances publiques. Quelques historiens racontent que cette nouvelle avoit été déjà annoncée par des voies extraordinaires: et qu'au moment que Théodose forçoit le passage des Alpes, un démon, qu'on exorcisoit dans l'église de saint Jean-Baptiste, que ce

prince avoit fait bâtir, s'écria pitoyablement: *Faut-il donc que je sois vaincu, et que mon armée soit en déroute?* La prédiction du saint abbé Jean fut encore plus remarquable. Evagré et ses compagnons, qui visitoient alors les monastères de la Thébaïde, s'arrêtèrent quelque temps auprès de ce merveilleux solitaire, et comme ils prenoient congé de lui, après avoir reçu ses instructions, et admiré sa sainteté, il leur dit en les bénissant: *Allez en paix, mes chers enfans, et sachez qu'on apprend aujourd'hui dans Alexandrie que l'empereur Théodose a défait le tyran Eugène; mais ce prince ne jouira pas long-temps du fruit de sa victoire, et Dieu le retirera bientôt de ce monde.* La vérité de ces prédictions fut reconnue dans les temps que ce saint homme avoit marqués.

Les jeunes empereurs n'oublièrent rien de ce qui pouvoit rendre cette victoire plus célèbre. Ils firent de grandes largesses au peuple, donnèrent des spectacles magnifiques, et surtout rendirent à Dieu des actions de grâces avec une pompe que leur présence et celle des principaux évêques d'Orient, rendirent très-solenelles.

Ruffin, qui gouvernoit absolument l'em-
pire en l'absence de Théodose, avoit convoqué ces prélats à Constantinople pour une cérémonie ecclésiastique. Ce ministre avoit long-temps couvert sa vanité et son ambition sous les apparences d'une modestie affectée; et soit

L'AN 394

Evag. p. 1,
c. 1.Pallad. in
Lausiac.
c. 4.

LXVI.

L'AN 394.

pour donner bonne opinion de soi à l'Empereur qui l'aimoit, soit pour donner moins d'ombrage aux courtisans qui lui envioient sa fortune, il devenoit tous les jours plus puissant, sans paroître plus orgueilleux. Il cherchoit sourdement les moyens de s'enrichir; et quoi qu'il fût naturellement porté au faste et au bruit, son avarice retenoit son orgueil. Mais lorsqu'il se vit assuré de la faveur de son maître, et comblé des biens qu'il en avoit reçus, ou qu'il avoit lui-même injustement acquis, il s'abandonna à son naturel, et devint insolent dès qu'il crut pouvoir l'être impunément. Il se fit grand nombre de créatures, marcha avec un train plus superbe qu'il n'étoit séant à un particulier, et fit bâtir des maisons plus magnifiques que les palais même des empereurs.

LXVII. Un de ses principaux soins avoit été de faire bâtir près d'un faubourg de Calcédoine, appelé le faubourg du Chêne, une maison de plaisance si vaste, qu'on l'eût prise pour une ville, et si riche en ornemens et en meubles précieux, qu'on avoit peine à croire qu'un particulier eût pu fournir à ces dépenses excessives. D'un côté s'élevoit une grande église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul; de l'autre paroissoit en perspective sur une éminence voisine un monastère qui devoit servir pour suppléer au défaut du clergé de cette église. Dès que ces bâtimens furent achevés, Ruffin résolut de se faire baptiser, et de célébrer en même

Sozom. l. 8,
c. 17.

temps avec tout l'appareil imaginable la dédicace de cette nouvelle église.

L'AN 394.

Les empereurs avoient rendu cette sorte de cérémonie très-solennelle, en y appelant un grand nombre d'évêques, et formant ensuite, de ces assemblées de bienséance et de piété, des conciles réglés et des assemblées canoniques. Le grand Constantin en avoit usé ainsi pour la dédicace du temple du saint Sépulcre à Jérusalem, et son fils Constantius l'avoit imité dans la consécration qu'il fit faire du temple d'or à Antioche.

Euseb. lib. 4.
de vit. Cons.
c. 44.
Socrat.

Ruffin se proposa ces grands exemples, et mêlant avec un peu de religion beaucoup d'ostentation et de faste, il convoqua les évêques de toutes les parties de l'Orient, sur tout ceux qui occupoient les premiers sièges. Il supplia même, par des lettres réitérées, les plus fameux solitaires d'Egypte, de quitter leur solitude pour venir assister à cette célèbre cérémonie. Le rang qu'il tenoit dans l'empire, dont il avoit la principale direction sous le prince Arcadius, fit qu'un grand nombre d'évêques partirent au premier avis qu'ils reçurent, et emmenèrent avec eux les plus saints personnages de leurs provinces. L'assemblée fut très-nombreuse. Il s'y trouva trois patriarches, Nectaire de Constantinople, Théophile d'Alexandrie, et Flavien d'Antioche. Grégoire, évêque de Nysse, Amphiloque d'Iconne, Paul d'Héraclée, Dioscore d'Hénélope, et plusieurs

Theodoret.
l. 1, c. 31.
Socrat. l. 2.
c. 5.
Pellad. in
Laus. c. 4.

L'AN 394.

autres célèbres prélats s'y étoient rendus des premiers. Les principaux de la noblesse et du clergé, et une multitude infinie de peuples y accoururent, les uns pour honorer cette fête, les autres pour faire leur cour à ce favori, plusieurs, pour satisfaire leur curiosité.

Ce fut dans le mois de septembre que se fit cette cérémonie. L'église étoit tendue de riches tapisseries, l'autel éclatoit d'or et de pierreries. La consécration se fit avec tout l'ordre et la magnificence qu'on pouvoit souhaiter. Après que les offices furent achevés, on procéda avec la même pompe au baptême de Ruffin. Le patriarche Nectaire le lui administra, et le fameux Evagre de Pont, qu'on avoit fait venir d'Egypte avec le solitaire Ammone, reçut au sortir des fonts cet homme régénéré, qui ne conserva pas long-temps son innocence. Ainsi se termina cette solennité, qui auroit été des plus saintes et des plus magnifiques de l'église d'Orient, si elle n'eût été accompagnée d'un luxe profane, et si ce ministre, par ses exactions et par ses injustices, n'eût voulu regagner sur les peuples les sommes excessives qu'il sembloit avoir employées pour Dieu en cette occasion.

LXVIII. Les évêques repassèrent la mer avec lui, et se rassemblèrent à Constantinople le vingt-huitième jour de septembre, pour juger le différend d'Agapius et de Gebadius, touchant les prétentions qu'ils avoient l'un et l'autre sur l'évêché de Bostres. Ce fut dans ce même synode

Pallad. in
Lausiac.

Zonar.

qu'il fut arrêté qu'un évêque ne devoit être déposé par un seul, ni par deux de ses confrères, mais que pour une déposition dans les formes, il falloit une assemblée générale de tous les évêques de la province. Théophile d'Alexandrie avoit ouvert cet avis, et ce fut lui qui viola le premier cette règle, en déposant de sa propre autorité Dioscore, évêque d'Héliopole.

L'AN 394.
Theod.
Balsam.

Ces prélats qui se trouvoient alors à Constantinople, prirent part à la joie publique, et après avoir célébré, en présence d'Arcadius et de toute sa cour, les sacrés mystères en actions de grâces de la victoire que l'Empereur avoit gagnée sur les tyrans, ils se retirèrent dans leurs diocèses, pour annoncer à leurs peuples les merveilles de Dieu, et la protection qu'il venoit de donner à l'empire.

Cependant Théodose, par les avis de saint **LXIX.** Ambroise, s'appliquoit à abolir les superstitions du paganisme, défendant, sous des peines très-sévères, l'exercice de toutes les religions profanes, et montrant que s'il avoit vaincu par le secours de Dieu, il n'avoit aussi vaincu que pour sa gloire. Il nomma consuls les deux fils d'Anyce Probe, autrefois préfet du prétoire sous le grand Valentinien, et si célèbre non-seulement dans l'empire romain, mais encore dans les royaumes étrangers, que deux des plus sages et des plus puissans seigneurs de Perse viurent en Italie pour y voir comme

Ambros. in
fun. Theod.

Paul. in vit.
Ambros.

L'AN 395.

Claud. de
cons. Olib.
et Probi.

deux miracles du monde, à Milan, saint Ambroise, fameux entre les évêques, et à Rome, Anyce Probe, illustre entre les sénateurs romains. Cet homme avoit élevé ses enfans dans la pureté de la foi, et dans tous les exercices de la piété chrétienne; et Théodose, qui, dans le choix des magistrats, avoit égard au mérite des personnes, et à l'honneur de la religion, passa par-dessus les règles ordinaires, et mit tout le consulat dans cette vertueuse famille.

LXX. Après avoir donné ordre aux affaires les plus pressantes, soit qu'il se sentît affoibli, soit qu'il eût fait de sérieuses réflexions sur la prophétie du saint abbé Jean; au lieu de ses triomphes, il se disposa à la mort. Quelque juste que fût la guerre qu'il avoit entreprise contre des ennemis de Dieu et de l'état, toutefois, comme il s'y étoit répandu beaucoup de sang, ce prince voulut s'abstenir durant quelque temps de l'usage de l'Eucharistie, se jugeant indigne, selon l'esprit de la loi de Moyse, et de quelques canons pénitentioux, de participer à ces mystères de paix, jusqu'à ce qu'il eût purifié son cœur et ses mains, et qu'il eût effacé par sa pénitence ces impressions grossières, que donnent aux plus grandes âmes les colères et les vengeances, même légitimes.

Il partit d'Aquilée avec ces dispositions, et se rendit à Milan, pour penser plus tranquillement à sa conscience sous la direction de saint Ambroise, qui étoit parti ce jour avant

Ambros. in
fun. Theod.Num. c. 51.
Bas. ad Amb.
philoc. c. 13.
canon. poen.

11.

lui, et pour recevoir le plus commodément Arcadius et Honorius ses enfans, qu'il faisoit venir de Constantinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il se trouva plus foible et plus indisposé qu'il n'avoit été auparavant. Il ne relâcha rien pourtant de ses soins ordinaires, assistant à tous ses conseils, écoutant lui-même les plaintes des peuples, signant les grâces qu'il avoit accordées à ses ennemis, travaillant à rétablir l'ordre qu'Eugène avoit troublé dans tout l'Occident, et se croyant obligé d'agir ainsi jusqu'à l'extrémité, et de sacrifier encore ce peu de vie qui lui restoit, au bien et au repos de son empire.

L'AN 395.
Socrat.
Sozom.

Les jeunes empereurs le trouvèrent en cet **LXXI.**

état lorsqu'ils arrivèrent à Milan; et la joie de revoir leur père fut bientôt modérée par la douleur qu'ils eurent de le voir attaqué d'une hydropisie mortelle. Théodose voulut les recevoir dans l'église où il s'étoit fait porter pour participer aux sacremens qu'une délicatesse de conscience et un profond respect lui avoient fait différer de recevoir jusqu'à lors. Là il les embrassa avec tendresse, et après avoir remercié Dieu de la consolation qu'il lui donnoit de revoir ces deux princes, il les prit par la main, et les présenta à saint Ambroise, le conjurant devant les autels de prendre le soin de leur conscience, d'entretenir dans leurs esprits ces principes de religion et d'équité qu'on avoit tâché de leur inspirer, et de leur servir de père après sa mort.

Paul. in vit.
Ambros.

Ambros in
fun. Theod.

L'AN 395.
LXXII.

Zoz. l. 4.

Oros. l. 7,
c. 36.

Au sortir de l'église, il fut obligé de se mettre au lit, et la fièvre étant augmentée, il ne pensa plus qu'à donner ordre pour la dernière fois aux affaires de l'église, de l'empire et de sa maison. Il fit assembler dans sa chambre les députés du sénat, et les seigneurs de sa cour, qui étoient encore païens, et leur remontra, *Qu'il ne lui restoit en mourant que le seul regret de les voir encore idolâtres, qu'il s'étonnoit que des hommes si sages et si éclairés ne reconnussent pas l'erreur où ils étoient, ou qu'ils aimassent mieux suivre la coutume que la vérité; que la défaite d'Eugène étoit une preuve convaincante de la vanité de leurs oracles, et de l'impuissance de leurs dieux; que ces dieux avoient été des hommes impurs et déréglés dans leur vie, et qu'il n'étoit pas juste de les adorer, puisque leur pouvoir n'étoit pas à craindre, ni leurs actions à imiter; qu'ils devoient se laisser toucher par la force de la vérité, par l'exemple des premiers magistrats de l'empire, et même par les derniers sentimens de leur empereur mourant, qui interrompoit pour quelques momens la pensée de son salut, pour les avertir du leur; qu'à la vérité sa grande passion avoit été d'abolir pendant son règne toutes les fausses religions, et de faire de tous ses sujets de fidèles serviteurs de Jésus-Christ; que Dieu n'avoit pas jugé digne de cette grâce, mais qu'il espéroit que ses enfans seroient plus heureux que lui, et qu'ils achèveront ce qu'il avoit commencé.*

Après avoir congédié les sénateurs, il fit son testament, dans lequel il ordonna qu'on déchargât le peuple des augmentations de tribut, que la nécessité des affaires passées avoit fait imposer; voulant que ses sujets jouissent du fruit de la victoire, à laquelle ils avoient contribué par leurs vœux ou par leurs travaux, et recommandant à ses successeurs de soulager les provinces, sans grossir leur épargne de la substance des pauvres, et sans la dissiper en dépenses vaines et superflues. Cet ordre, après sa mort, fut punctuellement exécuté.

L'AN 395.
LXXIII.
Ambros. in
fun. Theod.

Claud. in
Cons. Ho-
nor.

Il joignit à cet acte de bonté un acte de générosité et de clémence. Il avoit accordé un pardon général à tous les rebelles qui s'étoient remis dans l'obéissance. Il entendoit qu'ils fussent rétablis dans leurs biens et dans leurs dignités, et qu'ils reprissent dans la cour le même rang qu'ils y tenoient avant leur révolte. Mais comme il n'avoit pas eu le temps d'exécuter toutes ses intentions, il craignoit qu'après sa mort, les nouveaux empereurs, par le mauvais conseil de leurs amis, n'arrêtassent le cours des réconciliations qui restoient à faire. Il confirma donc par une loi qu'il fit insérer dans son testament, l'amnistie qu'il avoit déjà fait publier, fondant ses espérances en la miséricorde de Dieu, sur celle qu'il faisoit lui-même à ses ennemis. Il chargea ses enfans d'observer religieusement cet ordre qu'il leur donnoit, et leur laissa des

Ambros. in
fun. Theod.

L'AN 395. exemples et des commandemens dignes d'un empereur chrétien.

LXXIV. Il partagea l'empire à ces deux princes, donnant l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius. Il leur recommanda sur toutes choses la piété envers Dieu, et le zèle pour la religion. Il les fit ressouvenir de ce qu'il leur avoit dit plusieurs fois : *Qu'ils devoient se distinguer de leurs sujets, plus par la sagesse et par la vertu, que par l'autorité; que c'étoit un grand aveuglement de prétendre donner des lois à tout le monde, si l'on ne savoit s'en donner à soi-même; qu'on ne méritoit pas de commander aux hommes, si l'on n'avoit appris à obéir à Dieu; qu'ils devoient fonder la félicité de leurs règnes, non pas sur la prudence de leurs conseils, ni sur la force de leurs armes, mais sur la fidélité qu'ils garderoient à Dieu, et sur le soin qu'ils prendroient de son église; que c'étoit la source des victoires, du repos, et de tout le bonheur des souverains.* Alors se tournant vers saint Ambroise, qui étoit présent : *Ce sont là, lui dit-il, des vérités que vous m'avez apprises, et que j'ai moi-même éprouvées; c'est à vous à les faire passer dans ma famille, et à instruire, comme vous avez accoutumé, ces jeunes empereurs que je vous laisse.* Le saint archevêque lui répondit, qu'il auroit soin de leur salut, et qu'il espéroit que Dieu donneroit aux enfans ce cœur docile, et cet esprit droit qu'il avoit donné au père.

Ambros. in
fun. Theod.

Après cela Théodose déclara Stilicon, tuteur de son fils Honorius, et lieutenant général des armées des deux empires, et lui recommanda même ses deux enfans. Il crut devoir témoigner cette confiance à un homme qui l'avoit servi très-fidèlement dans les plus importantes affaires de son règne, et qui avoit eu l'honneur d'épouser la princesse Séréne sa nièce. Stilicon étoit grand homme de guerre et grand politique; sage dans le conseil, hardi dans l'exécution; adroit à ménager les esprits; propre à découvrir les momens heureux, et à s'en servir, soit dans les traités, soit dans les combats; habile à démêler les intérêts des grands de l'empire, et à pénétrer les desseins des nations étrangères; aimé des troupes; capable de soutenir le poids des affaires, de former un jeune empereur dans les exercices de la paix et de la guerre, et de détourner les troubles par sa prudence, ou de les arrêter par son courage et par sa valeur. Claudian.

Ces grandes qualités le rendirent digne du choix que Théodose avoit fait de lui, jusqu'à ce qu'engagé par les jalousies de Ruffin et par sa propre ambition, enflé de son crédit et du succès de plusieurs batailles gagnées, réduisant toutes les affaires publiques à ses desseins et à ses intérêts particuliers, rallumant lui-même les guerres qu'il avoit étouffées, et rappelant les ennemis qu'il avoit chassés, afin de s'en servir dans l'occasion, il s'ennuya de n'être que le

L'AN. 395.

tuteur , le beau-père , le favori , et le maître même de l'empereur , et entreprit de mettre l'empire dans sa maison.

LXXVI. Depuis que l'empereur étoit à Milan , cette ville se disposoit à lui dresser un magnifique triomphe , et à célébrer par toute sorte de réjouissances une victoire qui l'avoit rendu maître absolu des deux empires. Sa maladie avoit retardé les jeux publics , qui faisoient la principale partie de cette fête. Mais enfin , après avoir mis ordre à ses affaires , il se sentit beaucoup soulagé ; et soit qu'il ne voulût pas que la ville eût fait en vain une dépense considérable , soit qu'il eût dessein de consoler le peuple , en se montrant encore une fois en public , il fit avertir les magistrats qu'il se trouveroit le lendemain au cirque , pour y recevoir l'honneur qu'ils lui vouloient faire. Il s'y fit porter le matin , et assista quelque temps à une course de chevaux , après quoi il se retira , plus rempli des pressentimens de sa mort , que des images de son triomphe.

Sozom.
l. 7. c. ult.

LXXVII. A peine fut-il arrivé au palais , qu'il se trouva plus mal qu'auparavant. Il commanda à son fils Honorius d'aller tenir sa place au cirque. Pour lui , il passa le reste du jour à s'entretenir avec saint Ambroise de la vanité des grandeurs humaines , ou à donner à son fils Arcadius les avis qu'il crut les plus importans pour sa conduite et pour celle de son empire. Cette même nuit son mal s'étant notablement augmenté , il

sentit que ses forces dimiuoient, et quelques heures après il rendit doucement l'esprit le dix-septième de janvier de l'année trois cent quatre-vingt-quinze, l'an seizième de son empire, et le cinquantième de son âge.

L'AN 395.
Prosper.
Marcellin.
Socrat. l. 5.
c. 25.

Cette mort fut pleurée de tous les peuples de l'empire et des nations même les plus barbares. Arcadius retourna promptement à Constantinople, pour prévenir les désordres qui pouvoient arriver dans ces changemens. Ruffin, alors préfet du prétoire, l'y accompagna, piqué de dépit et de jalousie contre Stilicon qu'on venoit d'élever au-dessus de lui, et roulant déjà dans son esprit le dessein d'abuser de la foiblesse de son maître, de perdre tout ce qui feroit obstacle à sa puissance, de brouiller les empires et les empereurs par ses intelligences secrètes avec les Huns, les Goths, et les Alains, et de se rendre souverain, ou pour le moins indépendant et de ses maîtres et de ses ennemis.

Zoz. lib. 5.

Honorius demeura auprès du corps de son père, pour lui rendre les derniers devoirs de la piété chrétienne. Il assista aux magnifiques funérailles qu'on lui fit à Milan, quarante jours après sa mort. Saint Ambroise y prononça l'oraison funèbre, dans laquelle il représente à ses auditeurs, *qu'ils viennent de perdre un empereur ; mais que Dieu l'ayant retiré dans ses tabernacles éternels, on pouvoit dire qu'il n'avoit fait que changer d'empire ; que sa piété vivoit encore ; qu'il avoit par la fermeté de sa*

LXXVIII.

Ambros. in
fun. Theod.

L'AN 395.

foi, abolit toutes les superstitions des gentils ; que n'ayant plus rien à donner à ses enfans qu'il avoit fait empereurs, il n'avoit pensé en mourant qu'à laisser la paix et l'abondance à ses sujets, en remettant les injures qu'on lui avoit faites, ou les tributs qu'on leur avoit imposés ; que ses dernières volontés avoient été des règles de charité et de miséricorde, et que c'étoient plutôt des lois que des articles d'un testament.

Il proteste ensuite, qu'il conservera toujours dans son cœur toute la tendresse qu'il avoit eue pour ce prince, qui, dans ses guerres avoit toujours espéré le secours du ciel, et n'avoit jamais présumé de ses propres forces ; qui avoit plus aimé ceux qui l'avoient repris que ceux qui l'avoient flatté ; et qui étant presque à l'agonie, étoit plus en peine de l'état où il laissoit l'église, que de celui où seroit sa maison après sa mort.

Il ne put se lasser surtout de louer sa clémence. *Que c'est un grand et rare bonheur, disoit-il, de trouver un prince pieux et fidèle, qui, étant porté par sa puissance à se venger de ses ennemis, soit retenu par sa bonté ! Théodose, d'auguste mémoire, croyoit recevoir une faveur, lorsqu'on le prioit de pardonner quelque offense qu'on avoit commise contre lui. Plus il avoit fait paroître d'émotion, plus il étoit disposé à accorder le pardon qu'on lui demandoit. La chaleur de son indignation étoit un préjugé qu'il pardonneroit. Au lieu qu'on*

crainit dans les autres princes , qu'ils ne se mettent en colère , on souhaitoit au contraire qu'il s'y mît. Nous avons vu des gens convainçus par lui de leur crime , effrayés et abattus des reproches qu'il leur faisoit, obtenir tout d'un coup leur grâce. Il les vouloit vaincre , et non pas les punir. Il se rendoit arbitre d'équité , et non pas juge de rigueur. Il n'a jamais refusé de pardonner à ceux qui confessoient leur faute. Pour ceux qui lui cachotent quelque chose qu'ils retenoient dans le fond de leur conscience, il leur disoit qu'il en laissoit le jugement à Dieu. On appréhendoit plus cette parole de lui que le châtimeut, parce qu'on voyoit cet Empereur si modéré et si retenu , qu'il aimoit mieux attacher les hommes à son service par la religion que par la crainte.

Enfin ce saint archevêque s'adresse au jeune Empereur qui l'écoatoit, et qui fondoit en larmes. Il le loue de sa tendresse, et de sa piété, et du regret sensible qu'il avoit de ne pouvoir conduire lui-même le corps de son père jusqu'à Constantinople. Il le console, en lui représentant les honneurs qu'on rendra à la mémoire de ce prince dans toutes les villes de l'empire; et après lui avoir donné une vive idée de la gloire dont jouissoit le grand Théodose, il l'encourage à imiter ses vertus, et à profiter de ses exemples.

Le corps de cet empereur fut porté cette même année à Constantinople; et soit dans LXXIX.

L'AN 395.

l'Italie qu'il venoit de délivrer des tyrans, soit dans l'Orient qu'il avoit gouverné avec beaucoup de sagesse et de bonté, on lui fit des honneurs qui ressembloient plutôt à des triomphes qu'à des pompes funèbres. Arcadius, son fils aîné, le reçut le huitième de novembre, et le fit mettre avec une magnificence digne d'un si grand empereur, dans le sépulcre de Constantin.

LXXX. Les auteurs ecclésiastiques, et les païens mêmes, demeurèrent d'accord que ce fut un prince très-accomplí. Ceux qui avoient lu les histoires, ou vu les portraits des anciens empereurs, trouvoient qu'il ressembloit à Trajan, de qui il tiroit son origine. Il avoit, comme lui, la taille haute, la tête belle, l'air grand et noble, le tour et les traits du visage réguliers, et tout le corps bien proportionné.

August. Ambros. Socrat. Sozom. Themist. Symmach. Aurel. Victor, etc.

Pour les qualités de l'âme, il posséda toutes les perfections de cet empereur, et n'eut aucun de ses défauts. Il étoit, comme lui, bienfaisant, juste, magnifique, humain, et toujours prêt à assister les malheureux. Il se communiquoit à ses courtisans, et ne se distinguoit d'eux que par la pourpre dont il étoit revêtu. Sa civilité pour les grands de sa cour, et son estime pour les gens de mérite et de vertu, lui acquirent l'amitié des uns et des autres. Il aimoit les esprits francs et sincères, et il admiroit de plus tous ceux qui excelloient dans les lettres ou dans les beaux arts, pourvu qu'il n'y remar-

quât ni de l'orgueil, ni de la malignité. Tous ceux qui méritèrent d'avoir part à ses libéralités, en ressentirent les effets. Il faisoit de grands présens, et les faisoit avec grandeur. Il se plaisoit à publier jusqu'aux moindres offices qu'il avoit reçus des particuliers dans sa première fortune, et n'épargnoit rien pour leur témoigner sa reconnoissance. L'ambition ne lui fit pas entreprendre de conquérir les provinces de ses voisins; mais il sut châtier ceux qui usurpoient les siennes, ou celles de ses collègues. Aussi ne se fit-il point d'ennemis durant son règne, mais il vainquit ceux qui le devinrent. Il avoit assez de connoissance des belles-lettres, et s'en servoit sans affectation. La lecture des histoires ne lui fut pas inutile, et il s'appliqua à former ses mœurs sur les vertus des grands princes qui l'avoient précédé. Il détestoit souvent en public l'orgueil, la cruauté, l'ambition et la tyrannie de Cinna, de Marius, de Sylla, et de leurs semblables, afin de s'imposer une heureuse nécessité de suivre une conduite opposée à celle qu'il blâmoit; surtout il étoit ennemi déclaré des traîtres et des ingrats.

On peut lui reprocher qu'il se laissoit emporter quelquefois à la colère, mais il falloit qu'il en eût de grands sujets, encore étoit-il bientôt apaisé. Son abord étoit agréable et facile, et ce qui est rare parmi les grands, ses prospérités et ses victoires, au lieu de l'enfler et de le corrompre, ne firent que le rendre plus doux

L'AN 395.

et plus obligeant. Il eut soin qu'on fournît des vivres en abondance aux provinces que la guerre avoit ruinées, et il restitua de son argent des sommes considérables, que les tyrans avoient enlevées à des particuliers. Dans la guerre il marchoit toujours à la tête de ses armées, s'exposant au péril, et partageant toutes les fatigues avec les moindres soldats.

Il étoit chaste, et par des lois sévères il abolit les coutumes qui étoient contraires à la bienséance et à la pudeur. Quoiqu'il fût d'une complexion assez délicate, il entretenoit sa santé par un exercice modéré et par la diète. C'étoit pourtant un de ses plaisirs de donner à manger à ses amis, et de cultiver l'amitié par toute sorte d'honnêtes réjouissances. Dans ces festins particuliers où il vouloit plus de propreté et de politesse, que de luxe et de profusion, il jouissoit des douceurs de la société, et se communiquoit avec une familiarité raisonnable, qui donnoit de la confiance, et qui ne diminueoit pas le respect qu'on avoit pour lui. Ses principaux divertissemens étoient la conversation et la promenade, lorsqu'il vouloit se délasser des soins qu'il prenoit des affaires.

Jamais prince ne vécut si bien dans son domestique. Il honora son oncle comme son père. Après la mort de son frère, il eut autant de soin de ses enfans que des siens propres. Il avança dans les charges ceux qui s'attachoient à son service, et servit de père à tous ses parens. Ainsi,

après avoir réglé pendant le jour les affaires de l'empire, et donné des lois à tout le monde, il se renfermoit avec joie dans sa famille, où par ses soins, ses tendresses et ses bontés, il montrait aux siens qu'il étoit aussi bon ami, aussi bon parent, aussi bon maître, aussi bon mari, et aussi bon père, que sage et puissant empereur.

C'est là le portrait que nous ont laissé, du grand Théodose, des auteurs païens qui ont vécu de son temps, quoique prévenus contre lui pour l'intérêt de leur religion. Le philosophe Thémistius, et Symmaque même, ce grand défenseur du paganisme, avouent de bonne foi, que les vertus de ce prince sont au-dessus de toutes les louanges qu'on lui a données. Il n'y a que l'historien Zozime, qui, par des faussetés étudiées, cherche à décrier les empereurs chrétiens qui ont ruiné le culte des idoles. Il déguise la vérité selon son caprice et sa passion, et s'efforce à faire des vices de toutes les vertus de cet Empereur. Il nomme ses libéralités des profusions, sa modération fainéantise, ses festins d'amitié des dissolutions, et cette vie agréable et douce qu'il menoit durant la paix, une vie molle et voluptueuse. Il est pourtant contraint par la force de la vérité, d'avouer que durant la guerre il se faisoit en lui un renversement de mœurs extraordinaire, qu'il oublioit tout d'un coup ses amusemens et ses plaisirs, pour prendre les soins et les vertus nécessaires à la sûreté de l'empire,

 L'AN 395.

Themist.
orat. 5.
Symmach.
l. 2, epist. 13.

Zozom. l. 4.

L'AN 395.

et que d'un prince foible et voluptueux, il s'en formoit un prince vaillant et laborieux, par une espèce de prodige.

Ce n'est pas que Théodose n'ait eu des défauts. Ses emportemens de colère, sa facilité à croire ceux en qui il avoit quelque confiance, et sa prévention en faveur de ceux qu'il avoit choisis pour ses principaux amis, sont des taches qui terniroient un peu la vie de cet empereur, si elles n'étoient confondues dans une infinité d'actions éclatantes, ou effacées par une pénitence très-sincère.

Les saints pères qui l'ont mieux connu, ne peuvent se lasser de louer sa piété. Saint Ambroise et saint Augustin en ont laissé des éloges en plusieurs endroits de leurs écrits; et saint Paulin s'étant retiré à Nole, fit, en l'honneur de ce prince, une éloquente et docte apologie, que saint Jérôme appelle un excellent panegyrique, dont on ne sauroit assez regretter la perte.

Hieron.
epist. 13.

F I N.

TABLE

DES MATIÈRES.

A

- A****FRIQUE.** Une partie de l'*Afrique* révoltée, 15
Agapius. Son différent avec Gébadius pour l'évêché
de Bostres, 392
Alatée, excellent capitaine des Grotungues, 56, 58,
258
Les *Allemands* domptés par l'empereur Valentinien, 12
S. *Ambroise.* Son élection à l'archevêché de Milan,
et sa conduite depuis son élection, 40, 41 et
suiv.
Sa résistance aux entreprises de l'impératrice Jus-
tine, 137
Il va trouver le tyran Maxime de la part de cette
impératrice, 213
Il arrête ce tyran au-delà des Alpes, *ibid.*
Sa lettre à Valentinien, sur le sujet de la requête
de Symmaque, 230 et *suiv.*
Sa réponse à la même requête, 232 et *suiv.*
S. *Ambroise* est provoqué à la dispute devant
l'Empereur, et refuse de s'y trouver, 248 et *suiv.*
Il refuse d'abandonner la cathédrale de Milan aux
ariens, 250 et *suiv.*
Son courage à résister aux efforts de l'impératrice
Justine, 253 et *suiv.*

| | |
|--|-----------------|
| Seconde ambassade de S. <i>Ambroise</i> vers Maxime, | 265 et suiv. |
| Il découvre les desseins de Maxime, mais on ne l'en croit pas, | 268 |
| Remontrance de S. <i>Ambroise</i> à l'empereur Théodose, | 299 et suiv. |
| Il le reprend publiquement dans un sermon, | 301 |
| S. <i>Ambroise</i> apaise la colère de Théodose contre les habitans de Thessalonique, | 319 |
| La remontrance de S. <i>Ambroise</i> à cet empereur, sur le châtimement des habitans de Thessalonique, | 324 et suiv. |
| S. <i>Ambroise</i> excommunie Théodose, | 325 et suiv. |
| Il est député par les villes d'Italie vers l'empereur Valentinien, | 356 |
| Il fait l'éloge funèbre de l'empereur Valentinien, | 363 |
| Conduite de S. <i>Ambroise</i> à l'égard de l'empereur Eugène, | 366, 367 |
| Affection de S. <i>Ambroise</i> pour Théodose, | 387 |
| Leur entrevue, | 388 |
| Il fait l'éloge de Théodose en présence d'Honorius, | 401 |
| <i>Amphiloque</i> , prélat vénérable, et sa sainte simplicité, | 225 |
| <i>Anastase</i> , église des catholiques dans Constantinople; | 131, 132 |
| <i>Anatole</i> , précepteur de Théodose, | 5 |
| <i>Andrinople</i> assiégée par les Goths, | 60 |
| L'Angleterre ravagée par les barbares, | 12 et suiv. |
| La ville d' <i>Antioche</i> désolée, et pourquoi, | 47, 48, 49 |
| L'origine et les progrès du schisme d' <i>Antioche</i> , | 162 et suiv. |
| Grande sédition dans la ville d' <i>Antioche</i> , | 271 jusqu'à 282 |
| <i>Aquilée</i> . Concile d' <i>Aquilée</i> , et députation de ce | |

- concile vers l'empereur Théodose, 189
- Arbogaste*, Français de nation, et capitaine de grande réputation, 123
- Sa révolte, ses emplois, et ses mœurs, 353 *et suiv.*
- Sa mort, 386
- Arcadius*, fils de l'empereur Théodose, associé à l'empire, 214
- Son éducation, *ibid.*
- Sa conduite cause des révolutions dans l'empire romain, 218
- Il implore la clémence de son père en faveur des ariens, 297
- La piété d'*Arcadius* envers son père, 342
- Arcadius* demeure à Constantinople pendant l'expédition de Théodose contre Eugène, 369
- Arcadius*, empereur d'Orient, 398
- Ariens*. L'origine et les progrès de la secte des *ariens*, 103 *et suiv.*
- Édit contre les *ariens*, 111
- Leur ressentiment à l'égard de cet édit, 126 *et suiv.*
- Leur insolence, 127
- Leur consternation, 135
- Conspiration des *ariens* contre S. Grégoire de Nazianze, 140, 141 *et suiv.*
- Édit nouveau de Théodose contre les *ariens*, 142
- Voyez *Justine. Milan.*
- Les *ariens* sèment de faux bruits après la défaite de Maxime, 296
- Arius*. Voyez *Ariens.*
- Armée*. Bel ordre dans l'armée de Théodose contre Maxime, 289
- L'*Arménie* envahie par les Perses, 182
- Arsace*, roi d'Arménie, et sa fin funeste, 183
- Arsène*, précepteur d'*Arcadius*, fils de l'empereur Théodose : ses qualités, 214, 215

| | |
|---|-----------------------|
| Sa conduite à l'égard de ce jeune prince , | 217 , 218 |
| Réflexion sur son état , et sa retraite , | <i>ibid.</i> |
| <i>Ascole</i> , évêque de Thessalonique , | 81 , 110 , 116 |
| <i>Atharic</i> , roi des Ostrogoths , | 54 |
| Orgueil d' <i>Atharic</i> , | 143 |
| <i>Atharic</i> , chassé de ses états , implore la protection de Théodose , | <i>ibid. et suiv.</i> |
| Sa mort , | 151 |
| <i>Ausone</i> , précepteur de l'empereur Gratien , est fait consul , | 88 <i>et suiv.</i> |
| <i>Autel</i> . Description de l' <i>Autel</i> de la Victoire dans Rome du temps de Théodose , | 302 |
| Divers états de cet <i>Autel</i> sous les empereurs précédens , | 303 |
| L'on demande à Théodose que cet <i>Autel</i> soit relevé , ce qu'il refuse , | 304 |

B

| | |
|--|-------------------------|
| BAUDON, Français d'origine , et capitaine de grande réputation , | 123 |
| <i>Bataille</i> remarquable entre les Romains et les Goths , où les Romains furent défaits , | 74 , 75 <i>et suiv.</i> |
| <i>Benevol</i> , secrétaire d'état de Valentinien le jeune ; sa fermeté pour la foi catholique , | 248 |
| <i>Bothéric</i> , gouverneur de l'Illyrie , et lieutenant général des armées de Théodose , | 317 |
| Tué dans une sédition arrivée à Thessalonique , | 319 |

C

| | |
|--|---------------------|
| CALCÉDOINE. Dédicace de l'église des apôtres à <i>Calcédoine</i> , | 390 <i>et suiv.</i> |
| Les <i>Carpodagues</i> vaincus par Théodose , | 179 |
| Concile tenu à Constantinople et convoqué par Théodose , | 153 |

DES MATIÈRES. 413

| | |
|---|--------------|
| Projet de la convocation d'un Concile général à Rome , | 130 et suiv. |
| Nouvelles instances des évêques d'Italie pour la convocation de ce Concile , | 197 et suiv. |
| Constantie , fille de l'empereur Constantius ; le grand danger qu'elle courut , | 29 |
| Constantin. Éloge de Constantin , | 4 |
| Constantinople. L'indignation de l'empereur Valens contre cette ville , | 68 |
| Origine et grandeur de cette ville , | 148 et suiv. |
| Concile de Constantinople convoqué par Théodose , | 152 |
| Les hérétiques macédoniens y sont appelés , | 153 |
| Nombre des évêques du concile , et leurs différentes vues , | 154 et suiv. |
| Élection d'un archevêque de Constantinople , | 156 et suiv. |
| Règlements du concile de Constantinople , | 158 et suiv. |
| Lettre synodale de ce concile adressée à l'empereur Théodose , | 160 et suiv. |
| Les évêques d'Égypte sont appelés à ce concile , | 169 |
| Ordre donné pour l'élection d'un nouvel archevêque de Constantinople , | 174 |
| Conclusion de ce concile , | 178 , 179 |
| Désordre arrivé à l'église de Constantinople , | 338 , 339 |
| Synode tenu à Constantinople , | 392 |
| Constantius et Constans , frères et fils de Constantin , | 4 |
| Leur mort , | 5 |
| La persécution de Constantius contre l'église , | 10 |

D

| | |
|--|---------------------------|
| DÉMOPHILE , évêque de Constantinople , arien , | 131 et suiv. 133 et suiv. |
|--|---------------------------|

| | |
|---|-----|
| <i>Diaconesses</i> . Leurs fonctions, leur âge, et leurs testamens réglés par Théodose, | 340 |
| <i>Différent</i> . Moyen facile pour terminer tous les différens ecclésiastiques, | 220 |
| <i>Dominica</i> , femme de l'empereur Valens, | 81 |
| <i>Domnin</i> , nouvel ambassadeur de l'empereur Valentinien, vers le tyran Maxime, | 268 |

E

| | |
|---|-----------------------|
| ECCLÉSIASTIQUE . Cause <i>ecclésiastique</i> portée au tribunal séculier, | 230, 240 |
| <i>Édit</i> de Théodose, publié dans Constantinople, et quels en furent les effets, | 125, 126 |
| Autres <i>édits</i> de cet empereur contre les hérétiques, | 142, 143 et suiv. 235 |
| <i>Édit</i> contre les catholiques, forgé par l'impératrice Justine, | 247, 248 |
| <i>Églises</i> de Constantinople rendues aux catholiques, | 134 |
| <i>Églises</i> saisies par des soldats, | 250 et suiv. |
| Coutume remarquable des <i>églises</i> d'Orient, | 298 |
| <i>Empereurs</i> . Traité de trois <i>empereurs</i> , | 237 |
| Paroles remarquables d'un <i>empereur</i> payen, | 243 |
| <i>Empire</i> . Changemens arrivés dans l' <i>empire</i> , 5, 52 et suiv. | |
| L' <i>empire</i> en un état déplorable, | 9, 10 |
| État de l' <i>empire</i> d'Orient du temps de l'empereur Théodose, | 205 |
| État de l' <i>empire</i> d'Occident, | <i>ibid.</i> |
| L' <i>empire</i> partagé entre les enfans de Théodose, | 398 |
| <i>Eriulphe</i> . Voyez <i>Fravitas</i> . | |
| <i>Eugène</i> , de professeur de rhétorique, devenu empereur, | 362 |
| Il fait alliance avec les peuples du Rhin, | 364 |
| Il envoie ses ambassadeurs à Théodose, et com- | |

| | |
|--|----------|
| ment ils en furent reçus, | 364, 365 |
| Il accorde aux payens le rétablissement des temples, | 355 |
| Son armée contre Théodose, | 373 |
| Son espérance, | 378 |
| Sa mort, | 386 |
| <i>Eunome</i> , hérésiarque, chassé de Constantinople, | 346 |
| <i>Evêque</i> . Rétablissement d' <i>evêques</i> exilés, | 78 |

F

| | |
|---|-------------------------|
| FAMINE extraordinaire dans l'Italie, | 227 |
| <i>Filimer</i> , roi des Goths, | 53 |
| <i>Flaccille</i> , femme de l'empereur Théodose; ses vertus et sa mort, | 244 et suiv. |
| <i>Flavien</i> , archevêque d'Antioche, implore la clémence de Théodose pour cette ville, | 277, 278 |
| Le succès de la harangue qu'il lui fit, | 280 |
| <i>Flavien</i> , préfet du prétoire; ses intrigues, | 362, 364 |
| <i>Fravitas</i> et <i>Eriulphe</i> , deux des principaux capitaines des Goths, | 137 |
| Leur différent, | 138 |
| <i>Firme</i> , l'un des principaux seigneurs de l'Afrique; l'histoire de sa révolte, | 15 et suiv. 30 et suiv. |
| Sa prison et sa mort, | 33, 34 |
| <i>Fritigerne</i> , roi des Visigoths, | 54, 57 et suiv. |
| Sa prudence, | 69 |
| Ses propositions de paix à l'empereur Valens, | 71, 72 |
| Il s'unit avec les Grotungues, | 145 |
| Il recherche l'alliance de Théodose, | 195 et suiv. |

G

| | |
|--|--------|
| GABINIUS, roi des Quades, malheureusement assassiné, | 28, 29 |
|--|--------|

| | |
|---|---------------------------|
| <i>Galla</i> , femme de l'empereur Théodose, | 271 |
| Mort de l'impératrice <i>Galla</i> , | 341 |
| <i>Geronce</i> , gouverneur de la ville de Tomes, dans la petite Scythie; sa témérité, | 262 <i>et suiv.</i> |
| Il est cité à la cour, et arrêté, | 264 |
| <i>Goths</i> . Origine, progrès, division et religion des <i>Goths</i> , | 52 <i>et suiv.</i> |
| Les <i>Goths</i> chassés par les Huns, | 56 |
| Ils demandent retraite dans la Thrace, | <i>ibid.</i> |
| Ils y sont reçus, | 57 |
| Le camp des <i>Goths</i> mutiné, | 58 |
| Bataille des <i>Goths</i> contre les Romains, | 74 <i>et suiv.</i> |
| Diverses entreprises des <i>Goths</i> , | 80 |
| Ils sont battus par les Sarasins devant Constan- tinople, | 81 |
| Horrible massacre des <i>Goths</i> en Orient, | 81, 83 <i>et suiv.</i> |
| Les <i>Goths</i> battus par l'empereur Théodose, | 101 <i>et suiv.</i> |
| Perfidie des <i>Goths</i> , | 117 |
| Épouvante des <i>Goths</i> , | 123 |
| Ils repassent le Danube, | 127 |
| Les <i>Goths</i> de la suite d'Athararic louent la gran- deur et la bonté de Théodose, | 195 |
| <i>Gratien</i> , père de l'empereur Valentinien; sa force, et sa fortune, | 6 |
| <i>Gratien</i> , fils de Valentinien, | 15 |
| Il est associé à l'empire par son père, | 23 |
| Proclamé Auguste, | 24 |
| Sa conduite avec son frère Valentinien, élu em- pereur en son absence, | 43 |
| Son impatience pour secourir l'empereur Valens, | 65 <i>et suiv.</i> |
| Célèbre victoire qu'il remporta sur les Allemands, | 66 |
| Réflexion de <i>Gratien</i> sur la mort de son oncle | |

| | |
|--|--------------|
| Valens, | 77 |
| Il rappelle Théodose, | 79 |
| Il le fait son général d'armée, | 84 |
| <i>Gratien</i> résolu de choisir un collègue, | 87 |
| <i>Gratien</i> partage l'empire avec Théodose, | 95 |
| Il dompte et chasse les Allemands hors des <i>Gaules</i> , | 103 |
| Il envoie un secours considérable à l'empereur Théodose, | 122 et suiv. |
| Vertus et défauts de l'empereur <i>Gratien</i> , | 206, 207. |
| Il est abandonné de l'armée et des peuples, | 210 |
| Il tombe dans les pièges de ses ennemis, et est inhumainement massacré, | 211 |
| S. <i>Grégoire</i> de Nazianze déçu par un imposteur, | 114 et suiv. |
| Conspiration des ariens contre S. <i>Grégoire</i> de Nazianze, | 141 |
| La douceur de ce saint prélat, | 141, 142 |
| S. <i>Grégoire</i> de Nazianze refuse la dignité d'archevêque de Constantinople, et on l'oblige de l'accepter, | 156, 157 |
| Protestation contre l'élection de S. <i>Grégoire</i> de Nazianze, | 169, 170 |
| Sa harangue au concile de Constantinople, | 171 |
| Il demande son congé à Théodose, | 172 |
| Son dernier sermon, et sa retraite, | <i>ibid.</i> |
| <i>Grotungues</i> , peuple inquiet et farouche. Leur irruption et leurs efforts pour passer le Danube, | 258 |
| Ils sont défaits, | 260 et suiv. |
| <i>Guerre</i> . Avis différens touchant la guerre ou la paix, | 124 |

H

| | |
|---|-----|
| LES <i>Hérétiques</i> déconcertés par Théodose, | 221 |
|---|-----|

| | |
|---|---------|
| Nouveaux efforts des <i>hérétiques</i> , | 235 |
| <i>Honorius</i> . Naissance d' <i>Honorius</i> , second fils de Théodose, | 236 |
| <i>Honorius</i> accompagne Théodose à Rome dans son triomphe, | 305 |
| <i>Honorius</i> déclaré empereur d'Occident, | 398 |
| <i>Huns</i> , peuples barbares. Le lieu de leur origine, et leur irruption, | 55, 144 |
| Les <i>Huns</i> vaincus par Théodose, | 179 |

I

| | |
|--|--------|
| IDOLE. Défenses de sacrifier aux <i>Idoles</i> , | 242 |
| <i>Idoles</i> d'or brisées, | 309 |
| <i>Igmazen</i> , roi des <i>Isafliens</i> , et son combat avec Théodose le père, | 33, 34 |
| <i>Isafliens</i> . Voyez <i>Igmazen</i> . | |

J

| | |
|---|--------------------|
| L'abbé <i>Jean</i> , l'oracle de son siècle, | 286 |
| L'abbé <i>Jean</i> consulté par Théodose, | 370 |
| <i>Jovien</i> , prince vaillant et religieux, | 5 |
| Sa mort, | <i>ibid.</i> |
| Sa grande religion, | 10 |
| <i>Jovien</i> , empereur, et son traité avec les Perses, | 181, 182 |
| <i>Jovinien</i> , et son hérésie, | 335 et <i>sup.</i> |
| <i>Juifs</i> . Défenses faites aux <i>Juifs</i> d'avoir des esclaves chrétiens, | 236 |
| <i>Julien</i> , successeur de Constantius, | 5 |
| Son apostasie, | 10 |
| Sa persécution contre l'église, | 11 |
| Sa défaite par les Perses, | 180, 181 |
| <i>Justine</i> , seconde femme de l'empereur Valentinien, | 38, 204, 212 |

| | |
|--|--------------|
| Les sollicitations de <i>Justine</i> , mère du jeune Valentinien, en faveur des ariens, | 136 |
| L'impératrice <i>Justine</i> envoie S. Ambroise au tyran Maxime, | 212 et suiv. |
| L'ascendant de l'impératrice <i>Justine</i> sur l'esprit de Valentinien son fils, et quels étoient ses desseins, | 237 |
| Aversion de l'impératrice <i>Justine</i> contre S. Ambroise, | 247 et suiv. |
| Vains efforts de l'impératrice <i>Justine</i> , pour réduire S. Ambroise, | 252 et suiv. |
| Mort de l'impératrice <i>Justine</i> , | 311 |

L

| | |
|---|-------------|
| LUPICIN, gouverneur de Thrace, y reçoit les Goths par ordre de l'empereur Valens, | 57 |
| Suite de cette affaire, | 58 et suiv. |

M

| | |
|---|--------------|
| LA <i>Macédoine</i> exposée à l'insulte et au pillage des barbares, | 121 |
| <i>Macédoine</i> , solitaire d'une vie admirable, et sa harangue aux juges envoyés à Antioche, | 275 |
| <i>Macédoniens</i> . Les hérétiques <i>macédoniens</i> appelés au concile de Constantinople, convoqué par Théodose, | 153 et suiv. |
| Procédure contre les <i>macédoniens</i> , | 159 |
| <i>Magie</i> . Voyez <i>Philosophes</i> . | |
| <i>Magnence</i> le tyran, | 5 |
| <i>Marcellin</i> , frère du tyran Maxime, défait par Théodose, | 293 |
| S. <i>Martin</i> , et son entrevue avec le tyran Maxime, | 238 |
| Sage remontrance de S. <i>Martin</i> à des évêques qui agissoient contre l'ordre de l'église, | 240 |

| | |
|---|----------------------------|
| <i>Mauvia</i> , reine des Sarasins, et ses dégâts dans des pays sujets aux Romains, | 62, 63, 81 et suiv. |
| <i>Maxime</i> , Anglais de nation, contemporain de Théodose le grand, et en quoi ils différoient l'un de l'autre, | 14, 15 |
| <i>Maxime</i> , philosophe cynique. Son usurpation du siège de Constantinople; et ses fourberies, | 112, 113 et suiv. 156, 157 |
| Nouvelles intrigues de <i>Maxime</i> le cynique, | 191 et suiv. |
| <i>Maxime</i> , général de l'armée romaine en Angleterre, se fait proclamer empereur, | 207 |
| Il passe la mer, et se rend maître des Gaules, | 209 |
| Il envoie des ambassadeurs à Théodose, | 212 |
| S. Ambroise le va trouver de la part de l'impéra- trice Justine, | <i>ibid.</i> |
| Il s'arrête au-delà des Alpes, | 213 |
| Il établit à Trêves le siège de l'empire, et prend le titre d'Auguste, du consentement des deux Empereurs, | <i>ibid.</i> |
| Ses desseins, et ses cruautés, | 237 |
| Comment il se comporta envers S. Martin qui lui demandoit la grâce de deux criminels, | 238 |
| Son prétexte pour entrer dans l'Italie, | 257 |
| L'embarras de son esprit en l'audience qu'il avoit accordée à S. Ambroise, | 266, 267 |
| Son entrée dans l'Italie, | 268 |
| Sa politique, | 270 |
| Théodose lui déclare la guerre, | 285 et suiv. |
| Il s'y dispose de sa part, | 289 |
| Il est surpris dans la Pannonie, | 290 |
| Il est défait et prend la fuite, | 291, 292 |
| Sa mort, | 295 |
| <i>Maximin</i> , et sa cruauté contre Gabinius, roi des Quades, | 28, 29 |
| S. <i>Melece</i> , évêque d'Antioche, | 85 |

- Il préside au concile de Constantinople, convoqué
par l'empereur Théodose, 155 *et suiv.*
Sa mort, et les honneurs qui lui furent rendus
après sa mort, 161, 162
Milan. Grands désordres causés dans la ville de
Milan, par l'impératrice Justine, en faveur des
ariens, 252 *et suiv.*
Modaire, prince du sang royal des Scythes; services
qu'il rend à Théodose, empereur, 99, 100 *et suiv.*
Mœurs. Réformation des *mœurs*, 242

N

- NECTAIRE, et son élection au Patriarchat de Cons-
tantinople, 175, 176
L'on s'y oppose, et l'on fait des remontrances à
Théodose pour l'empêcher, 176
Son ordination, 177
Il prie Théodose de reprendre sa place dans le
chœur de la cathédrale de Constantinople. Ré-
ponse de l'Empereur, 334
Il baptise Ruffin, grand-maître du palais, 392

O

- OCCIDENT. État de l'empire d'*Occident* du temps de
l'empereur Théodose, 205, 206
Nouvelles révolutions dans l'*Occident*, 351
Odetée, roi des Grotungues, 258
Olympias, jeune veuve fort riche, et fort pieuse;
elle refuse d'épouser Elpide, parent de l'em-
pereur, 282 *et suiv.*
Orient. État de l'empire d'*Orient* du temps de l'em-
pereur Théodose, 205
Ostrogoths. Voyez *Goths*.

P

| | |
|---|--------------|
| PAIX. Avis différens touchant la <i>paix</i> ou la guerre, | 124 |
| <i>Pallade</i> , magicien, et sa déposition dans les tourmens de la question, | 45 et suiv. |
| <i>Para</i> , fils d'Arsace, roi d'Arménie, se jette entre les bras des Romains, | 183 |
| Il est assassiné, | 186 |
| <i>Passion</i> . Grandes <i>passions</i> , non-seulement criminelles, mais encore ridicules, | 49, 50 |
| S. <i>Paul</i> , archevêque de Constantinople, martyrisé par les ariens, et translation de ses reliques à Constantinople, | 178 |
| <i>Pauvreté</i> punie de l'exil, | 227 |
| Les <i>Payens</i> tâchent de se relever en Occident, | 226 |
| Ils perdent leur cause, | 234 |
| <i>Pénitence</i> . Ordre de l'église pour la <i>pénitence</i> , | 338 |
| <i>Pénitencier</i> . L'origine des <i>Pénitenciers</i> dans les diocèses, | <i>ibid.</i> |
| Cet office est supprimé à Constantinople, | <i>ibid.</i> |
| <i>Perses</i> . État des affaires des <i>Perses</i> , du temps de Théodose, | 180 et suiv. |
| <i>Philosophes Magiciens</i> , et leur consultation magique, | 45 et suiv. |
| Leur mort, | 48 |
| <i>Police</i> . La <i>police</i> de l'empire réglée par l'empereur Théodose, | 139 |
| <i>Princes</i> . Les meilleurs <i>Princes</i> souvent aussi dangereux que les méchans, | 52 |
| <i>Priscillien</i> , <i>Priscillianistes</i> , et leurs erreurs, | 239, 240 |
| <i>Priscillien</i> condamné et exécuté à mort; suite de cette exécution, | 241 et suiv. |
| <i>Prisonniers</i> . Loi de grâce et de pardon pour les <i>prisonniers</i> aux fêtes de Pâques, | 243 |

Procule. Voyez *Ruffin*.

Promote, général de l'armée de Thrace, s'oppose aux Grotungues qui vouloient passer le Danube, 258

Son adresse pour les surprendre, 259 *et suiv.*

Pulchérie, fille de l'empereur Théodose, et sa mort, 244

Q

QUADES. L'irruption des *Quades* fournit au grand Théodose occasion de se signaler, 26

Quel fut le sujet et l'issue de cette irruption, 27
et suiv.

Ambassadeurs des *Quades* auprès de l'empereur Valentinien, 36

R

RELAPS. Édit de Théodose contre les *Relaps*, 351, 352

Religion. Les affaires de la *religion* brouillées de même que celles de l'empire, 10

État de la *religion* dans Constantinople, 128

Ricomar, prince Français, et général d'armée pour l'empereur Valens contre les Goths, 65, 70, 77

Rome réduite à toutes les extrémités de la famine, 227

Ruffin, grand-maître du palais, rallume la colère de Théodose, apaisée par S. Ambroise, 320, 329

et suiv.

Origine, mœurs et fortune de *Ruffin*, 347

Jalousie de *Ruffin*, *ibid.*

Querelle entre *Ruffin* et *Promote*, l'un des généraux d'armée de l'empereur Théodose, 348

Ruffin abuse de la faveur du prince, et perd ses ennemis, 349

Orgueil de *Ruffin*, 389

Solennité de son baptême, 392 *et suiv.*

Rustice, envoyé de l'empereur Gratien vers l'empereur Théodose, 122

S

| | |
|---|-------------------|
| SAFRAX, excellent capitaine des Grotungues, | 56, 258 |
| Sapor, roi des Perses, et son ambassade vers l'empereur Théodose, | 180, 187 et suiv. |
| Sarasins. Guerre des Sarasins contre les Romains, | 62 |
| Contre les Goths, | 81 |
| Schisme d'Antioche qui divisoit l'Orient d'avec l'Occident, | 163 et suiv. |
| Les Scyriens vaincus par Théodose, | 179 |
| Sébastien, grand capitaine, venu des cours d'Occident, et sa conduite, | 71 |
| Secte. Théodose assemble les chefs des Sectes différentes, | 219 et suiv. |
| Severa, première femme de l'empereur Valentinien, | 42 |
| Soldat Sarasin, et son action tout à fait extraordinaire, | 81 |
| Solitaire. Descente des Solitaires des environs d'Antioche pour consoler cette ville désolée, | 274 et suiv. |
| Stilicon déclaré tuteur d'Honorius, fils de Théodose, | 399 |
| Symmaque, sénateur Romain, chef des payens qui se veulent relever dans Rome, | 226 |
| Son esprit, et sa requête pour l'autel de la Victoire, | 227, 228 |
| Effet de cette requête, | 230 et suiv. |
| Symmaque prononce un panégyrique en l'honneur de Théodose. Il est disgracié, et rappelé peu de temps après, | 307 |

T

TATIEN. Voyez *Ruffin*.

Thémistius, philosophe payen, et sa harangue à l'empereur Valens,
 61 |

| | |
|---|--------------|
| <i>Théodore</i> , l'un des secrétaires de l'empereur Valens, | 46 |
| Accusé, et condamné à mort, | 47, 48 |
| <i>Théodose</i> , père du grand Théodose, est envoyé en Angleterre contre les barbares, y mène son fils, et défait les ennemis, | 13, 14 |
| Sa valeur et sa prudence, | 14 |
| Il découvre une conjuration, et mène son fils à la cour de Valentinien, | 15, 16 |
| Il est envoyé en Afrique avec son fils contre les rebelles, | 17 et suiv. |
| Il traite avec Firme, chef des révoltés, | 17 |
| Il défait les ennemis en deux batailles, | 18 |
| Son entrevue avec Firme, | 19 |
| Il rétablit la ville de Césarée, | 20 |
| Il fait punir les déserteurs, | 21 |
| Il se trouve engagé dans les montagnes, et s'en retire heureusement, | <i>ibid.</i> |
| Il envoie son fils à la cour, | 22 |
| Il poursuit Firme qui s'étoit retiré dans les montagnes, | 30 |
| Il déclare la guerre aux Isafliens, | 31 |
| Il combat Igmazen, roi des Isafliens, | 32 |
| Il fait la paix avec ces peuples, | 33 |
| Sa disgrâce, | 50 |
| Il est condamné à mort, | 51 |
| Il se fait baptiser, | <i>ibid.</i> |
| Son éloge remarquable, | 4 |
| <i>Théodose le Grand</i> . Sa naissance et son éducation, | <i>ibid.</i> |
| <i>Théodose</i> descendu de la race de Trajan, | <i>ibid.</i> |
| Il se signale dans l'Angleterre, où son père l'avoit mené, | 14 |
| Il revient à la cour, et il y est honorablement reçu par l'empereur Valentinien, | 15 |
| Son voyage en Afrique avec son père qui y | |

| | |
|--|---------------|
| alloit pour dompter les rebelles , | 17 |
| L'empereur Valentinien lui ordonne de le suivre en son expédition contre les Allemands , | 26 |
| Il est fait gouverneur de la Mœsie , | 30 |
| Sa disgrâce, par qui, et comment causée , | 51 |
| Son exil , | <i>ibid.</i> |
| Son séjour en Espagne , | 52 |
| Rappelé par Gratien , | 79 |
| Ses occupations pendant son exil , | <i>ibid.</i> |
| Il est fait général de l'armée de l'empereur Gratien , | 84 |
| Il défait les Goths , | <i>ibid.</i> |
| Songe remarquable de <i>Théodose</i> , | 85 |
| <i>Théodose</i> destiné empereur , | 87 |
| L'empire est partagé entre Gratien et <i>Théodose</i> , | 96 |
| Voyage de <i>Théodose</i> à Thessalonique, où il com- mence à faire les fonctions d'un grand empereur , | 97 |
| Il entreprend la guerre contre les Goths , | 98 |
| Il entre dans la Thrace, et y défait entièrement les Goths , | 98, 99 |
| Il leur accorde la paix , | 102 |
| Il fait dessein d'abattre les ariens , | 103 |
| Il tombe malade, et se fait baptiser par Ascole, évêque de Thessalonique , | 110, 111 |
| Il fait publier un édit contre les ariens , | 111, 125, 126 |
| Ses soins pour l'avancement de la religion , | 117, 118 |
| Il est attaqué par les Goths jusque dans son camp , | 119 |
| Sa retraite , | 120, 121 |
| Lettre qu'il reçut de la part du pape Damase et de l'empereur Gratien , | 122 |
| Conditions de la paix qu'il accorde aux Goths , | 125 |
| Son voyage à Constantinople , | 128 |
| Il y reçoit les civilités des ariens, et les catho- liques en marmurent , | 128, 129 |

- Son entretien avec S. Grégoire de Nazianze, 132, 133
 Il opprime les ariens et installe S. Grégoire de Nazianze dans le siège de Constantinople, 135 *et suiv.*
 Politique de *Théodose*, 136 *et suiv.*
 Son nouvel édit contre les ariens, 142
Théodose donne retraite à Athanaric dans sa cour, 147 *et suiv.*
 Il lui fait voir Constantinople, 148
 Effets de la bonté de *Théodose*, 151 *et suiv.*
 Il convoque le concile de Constantinople, 152
 Il appelle les hérétiques macédoniens, 153
 Le respect de *Théodose* pour Melece, évêque d'Antioche, et président du concile de Constantinople, 155 *et suiv.*
Théodose répond aux évêques du concile de Constantinople, et en confirme les ordonnances, 162
 Il y appelle les évêques d'Égypte, 169
 Sa plainte aux évêques sur leurs contestations, 174
 Victoire de *Théodose* sur les Huns, les Scyriens et les Carpodaques, 179
 Célèbre ambassade qu'il reçoit de la part de Sapor, roi des Perses, 187, 188
 Il fait alliance avec ce roi, 188
 Il reçoit une députation de la part du concile d'Aquilée, 189
 Il refuse de consentir à la convocation d'un concile général à Rome, 190
 Il rassemble les évêques d'Orient à Constantinople, qui refusent d'aller à Rome, 193, 194
 Il est loué par les Goths de la suite d'Athanaric, 195
 Son alliance est recherchée par Fritigerne, 195, 196
 Sa réponse aux ambassadeurs que le tyran Maxime lui avoit envoyés, 212
Théodose associe son fils Arcadius à l'empire, 214
 Sa conduite pour l'éducation de son fils, *ibid.*
 Il assemble les chefs des sectes différentes, 219

| | |
|--|--------------|
| Il déconcerte les hérétiques, | 220 et suiv. |
| Sa douceur, | 225 |
| Il défend aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens, | 236 |
| Son ordonnance touchant les jugemens ecclésiastiques, | 242 |
| Il s'oppose à la fureur de l'impératrice Justine, | 258 |
| Il arrive au camp proche le Danube, et remporte une signalée victoire sur les Grotungues, | 258 et suiv. |
| Son dessein de déclarer la guerre au tyran Maxime, | 251 |
| <i>Théodose</i> écrit à Maxime et à l'impératrice Justine sur le sujet de S. Ambroise, | 265 |
| Sa remontrance à Valentinien et Justine, chassés par Maxime, | 271 |
| Il conclut la guerre, et épouse la princesse Galla, | <i>ibid.</i> |
| Sa grande indignation contre la ville d'Antioche, | 272 et suiv. |
| Il lui pardonne, | 280 |
| <i>Théodose</i> fait la guerre à Maxime, | 285 et suiv. |
| Il renouvelle ses édits contre les hérétiques, | 286 |
| Il surprend Maxime dans la Pannonie, | 290 |
| Il remporte la victoire, | 291, 292 |
| Il marche contre Marcellin, frère de Maxime, et gagne une bataille, | 292, 293 |
| Sa clémence envers ses plus grands ennemis, | 295 |
| Son ordonnance contre un évêque d'Orient, | 298, 299 |
| Il la révoque après en avoir été sollicité par S. Ambroise, | 302 |
| Son voyage à Rome pour y recevoir l'honneur du triomphe, | 304, 305 |
| Règlement que <i>Théodose</i> fit dans Rome, | 305, 306 |
| Son départ de Rome, | 310 |
| La colère de <i>Théodose</i> contre les séditieux de Thessalonique, apaisée par S. Ambroise, et rallumée | |

DES MATIÈRES. 429

| | |
|---|---------------------|
| par Ruffin, grand-maître du palais, 320 | <i>et suiv.</i> |
| Tempérament de <i>Théodose</i> , | 321 |
| Le portrait de cet empereur, fait à lui-même par S. Ambroise, | 324 |
| Son repentir et son départ pour Milan, | 326 |
| Il est excommunié par S. Ambroise, | 327 |
| Il demeure huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, | 328 |
| Il fait publiquement pénitence, et est absous, | 332 <i>et suiv.</i> |
| Il se range dans l'église avec les laïques, | 334 |
| Il s'emploie pour détruire l'hérésie de Jovinien, | 335 |
| Il réforme divers abus, | 337 |
| Son ressentiment à la nouvelle de la mort de l'impératrice, sa seconde femme, | 341 |
| Il retourne en Orient, | 342 |
| Il chasse une troupe de barbares de la Macédoine, | 343 <i>et suiv.</i> |
| Son arrivée à Constantinople, | 346 |
| Sa piété, | <i>ibid.</i> |
| Il protège Ruffin son favori, | 349 |
| <i>Théodose</i> apprend la mort de Valentinien, | 362 |
| Les édits contre les payens et les hérétiques, | 369 |
| Il se dispose à la guerre contre Eugène qui avoit envahi l'empire d'Occident, | 369 <i>et suiv.</i> |
| Il diminue les impôts, et règle les gens de guerre, | 370, 371 |
| Son édit pour le pardon des injures, | 371 |
| Ordre de l'armée de <i>Théodose</i> contre Eugène, | 372 <i>et suiv.</i> |
| Il force le passage des Alpes, | 374 |
| Bataille de <i>Théodose</i> contre Arbogaste, | 376 <i>et suiv.</i> |
| Il tient conseil de guerre, | 378, 379 |
| Il donne une seconde bataille, | 381 <i>et suiv.</i> |
| Il remporte la victoire, | 384 |
| Sa clémence, | 385 |

| | |
|---|-------------------|
| L'affection que S. Ambroise avoit pour <i>Théodose</i> , | 387 |
| Leur entrevue, | 388 |
| <i>Théodose</i> abolit l'idolâtrie, | 393 |
| Il se dispose à la mort, et s'abstient de la communion pour un temps, | 394, 395 |
| Enfans de <i>Théodose</i> arrivés à Milan, | 395 |
| Il exhorte les sénateurs payens à se convertir, | 396 |
| Testament admirable de <i>Théodose</i> , | 397 |
| <i>Théodose</i> se fait porter au cirque, | 400 |
| Sa mort, | 401 |
| Son éloge par S. Ambroise, en présence d'Honorius, | 401 et suiv. |
| Son corps transporté à Constantinople, | 403 et suiv. |
| Son portrait, | 404 et suiv. |
| La <i>Thessalie</i> exposée à l'insulte et au pillage des barbares, | 121 |
| <i>Thessalonique</i> . Cette ville défendue par S. Ascolon évêque, | 81 |
| Sédition arrivée à <i>Thessalonique</i> , | 317 et suiv. |
| Châtiment des séditeux de <i>Thessalonique</i> , | 322, 323 |
| La <i>Thrace</i> pillée par les Goths, | 60 |
| La <i>Thrace</i> menacée d'une nouvelle inondation de barbares, | <i>ibid.</i> |
| <i>Trahison</i> découverte dans l'armée de Théodose, | 288 |
| <i>Trajan</i> , général d'armée pour l'empereur Valens contre les Goths, et sa conduite, | 64, 65 |
| Sa réponse à l'empereur Valens, | 67 |
| <i>Triomphe</i> de Théodose dans la ville de Rome. Sa description, et quel en fut le plus grand ornement, | 304, 305 et suiv. |

U

| | |
|---|--------|
| <i>Ulphilas</i> , évêque, et premier inventeur des lettres gothiques, | 54, 72 |
|---|--------|

V.

| | |
|---|------------------------|
| VALENS associé à l'empire, | 9 |
| Ses bonnes et ses mauvaises qualités, | 44 |
| Entreprises contre l'empereur <i>Valens</i> , | <i>ibid.</i> |
| Il fait mourir plusieurs personnes de qualité, | 48 |
| | <i>et suiv.</i> |
| <i>Valens</i> prend l'occasion d'avancer la secte des ariens, | 54 |
| Il permet aux Goths de se retirer dans la Thrace, | 57 |
| Il persécute les catholiques, mais il s'adoucit, | 61 |
| Ses guerres contre les Goths, les Sarasins et les Perses, | 61 <i>et suiv.</i> |
| Il est réduit à l'extrémité, | 63, 64 |
| On murmure contre lui à Constantinople, | 68 |
| Sa précipitation, | 71 |
| Il perd une célèbre bataille contre les Goths. Il y est blessé, prend la fuite, et est brûlé tout vivant dans une maison, | 75, 76 <i>et suiv.</i> |
| Condaite de l'empereur <i>Valens</i> , successeur de Jovien, envers les Perses, | 183 <i>et suiv.</i> |
| <i>Valentinien</i> élu empereur, | 6, 7 |
| Il est proclamé, et on lui veut donner un collègue, | 7 |
| Son discours pour apaiser ce tumulte, | 8 |
| Il associe son frère <i>Valens</i> à l'empire, | 9 |
| Il se relâche, et ne protège pas la religion comme on espéroit, | 11, 12 |
| Il dompte les Allemands, | 12 |
| Son humeur, | 16 |
| Sa maladie, qui cause diverses brigues pour lui donner un successeur, | 23 |
| Il associe son fils <i>Gratien</i> à l'empire, | 25 |
| Son expédition contre les Allemands, | 26 |
| Son amour pour la gloire, | <i>ibid.</i> |
| Son expédition contre les Quades, | 35 |

432 TABLE DES MATIÈRES.

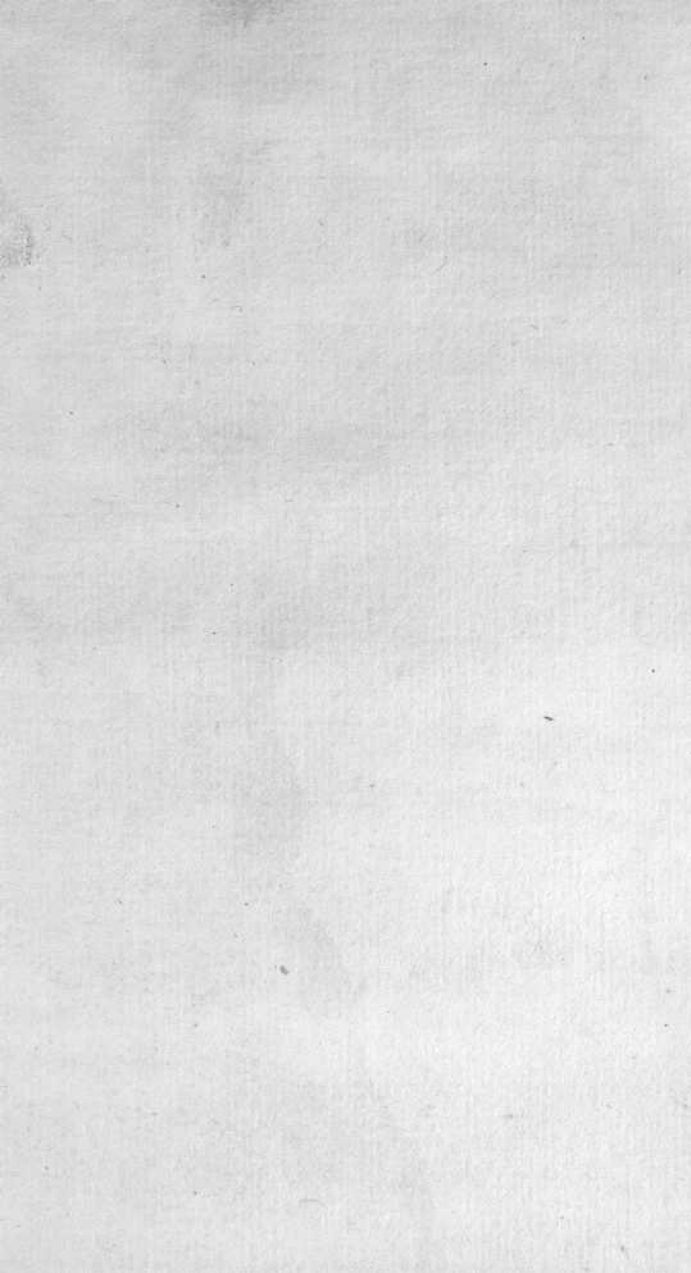
| | |
|--|--------------|
| Sa mort, | 36 |
| Divers raisonnemens sur la mort et sur les mœurs de cet empereur, | 37 et suiv. |
| La part qu'il eut en l'élection de S. Ambroise, | 39, 40 |
| <i>Valentinien</i> le jeune est fait empereur, | 42 et suiv. |
| Requête présentée à <i>Valentinien</i> II, pour rétablir l'idolâtrie dans Rome, | 228 et suiv. |
| Fuite de <i>Valentinien</i> et de Justine pour éviter les insultes de Maxime, | 268 |
| Ils arrivent à Thessalonique, et la remontrance que leur fit Théodose, | 270 |
| Ils retournent à Rome, | 288 |
| <i>Valentinien</i> accompagne Théodose dans son triomphe à Rome, | 305 |
| Nouvelle de la mort de <i>Valentinien</i> , | 351, 358 |
| Son désir d'être baptisé par S. Ambroise, | 356 |
| Sa jalousie contre Arbogaste, | 357 |
| Portrait de l'empereur <i>Valentinien</i> , | 359 |
| Sa piété, sa justice, et sa modération, | 361 |
| <i>Victor</i> , ambassadeur de l'empereur Valens, auprès des Perses et des Sarasins, | 63, 64 |
| <i>Videric</i> , roi des Grotungues; | 56 |
| <i>Visigoths</i> . Voyez <i>Goths</i> . | |

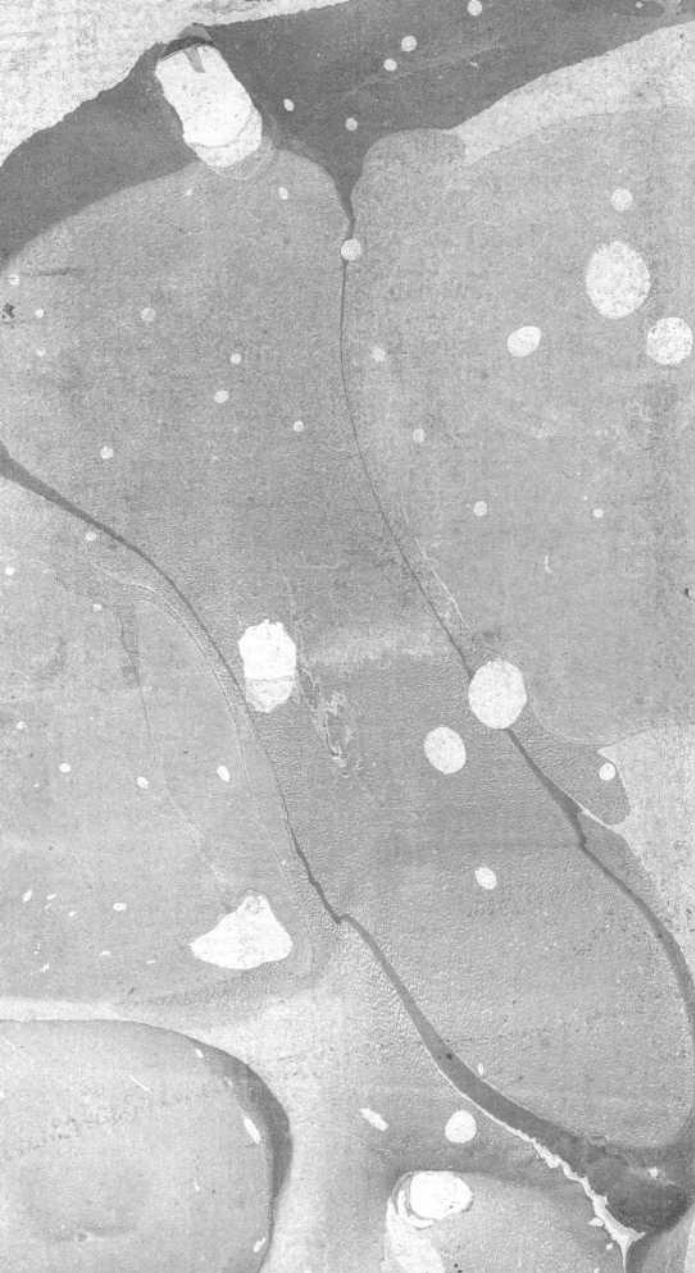
Z

| | |
|--|-----|
| ZOZIME. Malignité de l'historien <i>Zozime</i> , | 139 |
| Faux rapports de l'historien <i>Zozime</i> , | 281 |

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE DE MARRE-ROGUIN.









41

HISTOIRE
DE
THEODOSE

D-1

2066